UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00301079 0

LA CONNAISSANCE
DE LA NATURE ET DU MONDE
AU MOYEN AGE

EXTRAIT
DE LA LISTE DES OUVRAGES DE L'AUTEUR
A LA MÊME LIBRAIRIE

---

* **La Société française au XIIIe siècle**, d'après dix romans d'aventure. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

** **La Vie en France au moyen âge**, d'après quelques moralistes du temps. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

*** **La Connaissance de la Nature et du Monde au moyen âge**, d'après quelques écrits français à l'usage des laïcs. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

HF.
L2845c

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CH.-V. LANGLOIS

LA CONNAISSANCE DE LA NATURE ET DU MONDE AU MOYEN AGE

D'APRÈS QUELQUES ÉCRITS FRANÇAIS
A L'USAGE DES LAÏCS

SEEN BY
PRESERVATION
SERVICES
DATE.....JUN.0.2.1993
124 23
14/9/12

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1911

UNIVERSITY OF VIRGINIA LIBRARY

INTRODUCTION

Ce volume est le troisième, et le dernier, d'une série dont on a bien voulu accueillir les premiers avec indulgence, au point d'en réclamer la suite. Série entreprise pour faire connaître, par une méthode nouvelle, de l'histoire du moyen âge en France, surtout au XIIIe siècle, ce que le public lettré sait le moins, quoique ce soit précisément ce qu'il en pourrait le mieux goûter, et peut être ce qu'il est en soi le plus intéressant de n'en pas ignorer. — Quels étaient à cette époque les aspects de la vie courante : les manières ordinaires et générales d'être, d'agir, de penser, de sentir ? les mœurs, les usages, les croyances, les préjugés ? Bref, quel était le milieu matériel, moral et intellectuel où les hommes de cet âge étaient plongés ? Nous l'avons demandé d'abord aux romanciers, puis aux moralistes contemporains. Mais ils ne pouvaient tout nous dire.

Les romanciers et les moralistes d'aujourd'hui renseigneront très bien la postérité sur nos habitudes et notre sensibilité, très peu sur les connaissances et les interprétations répandues dans la société actuelle au sujet du monde physique et des forces naturelles. Or ces connaissances et ces interprétations sont les éléments de la pe

tite philosophie de l'univers que chacun se fait plus ou moins obscurément, et dont dépendent à leur tour l'angle du prisme à travers lequel on voit les choses et même, en quelque mesure, la conduite des individus. On ne vit pas tout à fait de la même manière sous le ciel géocentrique de l'ancienne astrologie et sous le ciel illimité de l'astronomie moderne. Il importe donc, pour connaître à fond les hommes du passé, de savoir ce qu'ils savaient des réalités extérieures et comment ils s'en figuraient les rapports. Les romanciers et les moralistes d'autrefois ne nous l'ont pas appris ; il ne leur appartenait pas de nous l'apprendre. Mais il est aisé de s'en informer en étudiant d'autres sources, et notamment l'ancienne littérature de vulgarisation scientifique.

Je ne dis pas l'ancienne littérature scientifique.

Il ne s'agit pas ici, en effet, de l'histoire des sciences au moyen âge. Domaine immense, pas très riche cependant, et, de plus, très mal défriché.

Ce domaine immense n'est pas très riche. Pendant les mille ans qui se sont écoulés entre l'Antiquité et la Renaissance l'effort des hommes d'étude qui s'intéressèrent à l'explication des phénomènes a porté principalement sur l'exhumation et le commentaire des œuvres qui contenaient l'héritage des Anciens à cet égard. Or il y avait, dans cet héritage, de l'or et du plomb : des germes d'idées fécondes et un vaste conglomérat d'observations précises ou superficielles, noyées dans des spéculations arbitraires, le tout cimenté dans les cadres d'une dialectique rigide. Dès l'Antiquité, la Physique de Démocrite, de Leucippe et des Atomistes, grosse de progrès indéfinis et où la pensée moderne reconnait ses véritables origines, avait été, pour ainsi dire, accablée sous le poids de l'Encyclopédie aristotélique, si bien faite pour stériliser l'avenir

en donnant l'illusion de la science achevée et en barrant les voies qui conduisent à la connaissance profonde de la réalité. On voit aujourd'hui, avec évidence, pourquoi l'œuvre d'Aristote marque un recul décisif sur celle des premiers physiologues de la Grèce[1] ; mais le moyen âge ne s'en douta pas : comment s'en serait-il douté ? Aristote fut son oracle, son maître, son instituteur. Et cela seul aurait suffi pour paralyser à fond son activité scientifique. — Sans doute, pendant ces mille ans, le patrimoine des acquisitions de l'humanité n'a pas laissé d'augmenter un peu : il y a eu quelques penseurs qui, comme Roger Bacon et ses amis, ont compris la nécessité de l'investigation directe ; quelques-uns ont même essayé de s'y livrer ; Arnaud de Villeneuve et Albert de Saxe se sont élevés au-dessus du commun de leurs contemporains ; enfin des générations de praticiens n'ont pas pu passer sans récolter par hasard ou autrement quelques notions profitables : c'est ainsi que la chimie du XVe siècle disposait de combinaisons plus nombreuses et de recettes meilleures que la chimie gréco-arabe dont elle prétendait pourtant continuer servilement la tradition. Mais ces lueurs nouvelles ont été rares. En constater et en dater précisément l'apparition, c'est un travail méritoire ; mais ce n'est pas celui qui m'a tenté.

Ce terrain est, d'ailleurs, très mal défriché. Les recherches n'y sauraient être bien conduites, pour chaque ordre de connaissances, que par des spécialistes ; et il ne s'en est guère rencontré jusqu'à présent qui aient eu la patience de dépouiller méthodiquement le fatras des écrits scientifiques ou pseudo-scientifiques en latin du

1. Voir, par exemple, Th. Gomperz, *Les penseurs de la Grèce* (tr. A. Reymond), t. III (Paris, 1910), ch. XI et suiv.

moyen âge afin d'y relever des indices de réflexion personnelle ou de trouvailles positives [1]. La nomenclature même et l'histoire littéraire de ces écrits, par où il est clair qu'il aurait fallu commencer, n'existe encore ni pour l'alchimie ni pour l'astrologie [2]; on est à peine plus avancé pour la botanique [3] et la médecine [4]. Bref, dans l'état actuel des choses, l'histoire des progrès scientifiques au moyen âge, qui, en tout état de cause, ne saurait être exposée d'ensemble [5], n'est pas possible.

Mais telle n'est pas encore la raison principale qui nous invite à laisser de côté l'histoire proprement dite de la science, et ses sources. — Cette histoire serait-elle achevée que l'utilité d'en connaître les curiosités resterait très médiocre pour notre objet. Car, d'une part, les spéculations originales de quelques penseurs isolés, en avance sur leur temps, et les découvertes techniques qui ne

1. Il n'y a guère, en France, que deux savants de profession qui se soient appliqués avec zèle à ces recherches rétrospectives : M. Berthelot dans la dernière génération et P. Duhem dans la nôtre. Les études de M. Berthelot ont porté sur l'histoire de la Chimie. Celles de P. Duhem (*Études sur Léonard de Vinci*; *ceux qu'il a lus*. Paris, 1906) ont trait à l'histoire de la Physique.

2. On peut juger de l'état des études relatives à l'Astrologie du moyen âge par l'article de F. v. Bezold (*Astrologische Geschichtsconstruction im Mittelalter*, dans la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, VIII (1892, p. 29)

3. E. Meyer, *Geschichte der Botanik* (1855) et Dr. Saint-Lager, *Recherches sur les anciens Herbaria* (Paris, 1886); cf. *Romania*, XVI, p. 590.

4. Th. Puschmann, M. Neuburger et J. Pagel, *Handbuch der Geschichte der Medizin*, t. Ier (Iena, 1901).

5. Le dernier exposé d'ensemble qui soit décemment au courant est celui de Fr. Dannemann : *Die Naturwissenschaften in ihrer Entwicklung*... I. *Bis zum Wiederaufleben der Wissenschaften* (Leipzig, 1910).

sont pas sorties d'un cercle de praticiens pour modifier les grandes lignes de la philosophie naturelle, sont évidemment sans valeur pour qui, comme nous, ne cherche à se rendre compte que des croyances communes. Et, d'autre part, la littérature proprement scientifique du moyen âge ne nous intéresse pas davantage en ce qu'elle a de traditionnel qu'en ce peu qu'elle a d'original. Par définition, n'était-elle pas à l'usage des savants et de ceux qui prétendaient le devenir? Or ce que nous cherchons à déterminer, ce sont les conceptions qui flottaient dans l'esprit de l'homme du monde, c'est-à-dire des clercs et surtout des laïcs intelligents, cultivés et curieux, mais étrangers aux hautes études.

On a écrit de bonne heure pour tenir, tant bien que mal, ce vaste public au courant de la science des savants sur l'univers. « Hélas ! », écrivait au solitaire Honorius (*Honorius Augustodunensis*), le célèbre encyclopédiste allemand, son correspondant Christianus, « quelle misère de vivre comme des bêtes, dans l'ignorance des choses qu'on voit tous les jours et qui furent faites pour nous. *Miserum esse videtur res propter nos factas quotidie spectare et cum jumentibus insipientibus, quid sint, penitus ignorare*[1] ». Cette phrase pourrait servir d'épigraphe aux très nombreux ouvrages de vulgarisation qui ont été composés dans nos pays à partir du XIIe siècle et dont on se propose ici d'examiner quelques types.

*
* *

Les plus anciens livres de vulgarisation qui furent en usage au moyen âge remontent aux derniers temps de

1. *Epistola Christiani ad Honorium solitarium*, dans la *Patrologie latine* de Migne, CLXXII, p. 119.

l'Antiquité, où l'on s'employa activement à embouteiller dans des *compendia* plus ou moins portatifs la substance des bibliothèques. Il s'est déposé ainsi comme une première couche de résumés et de spicilèges qui n'ont pas cessé d'être, pour ainsi dire, en service pendant une longue suite de siècles ; car non seulement on a continué à les lire, mais ils ont été, directement ou non, les sources de la plupart des compilateurs qui ont travaillé, par la suite, du même métier [1]. Qu'il suffise ici de rappeler les noms célèbres de Solin, de Marcianus Capella et de Boëce ; Damigeron *de Lapidibus* et le *Physiologus* ; Isidore de Séville et Raban Maur. Tous les genres sont déjà représentés dans cette littérature primitive, depuis la grosse encyclopédie en forme de dictionnaire jusqu'au recueil de fables populaires.

Une nouvelle poussée d'ouvrages analogues coïncida avec la Renaissance littéraire du XIIe siècle ; et la production en fut plus abondante encore au siècle suivant, celui où la curiosité scientifique paraît s'être définitivement éveillée en Occident. Presque tous les monuments de cette seconde période sont parvenus jusqu'à nous [2]. Essayons de les classer.

1. Le premier fascicule, seul paru, du travail de L.-M. Capelli sur les Encyclopédies du moyen âge (*Primi studi sulle Enciclopedie medioevali.* Modena, 1897) a trait aux « sources des Encyclopédies latines du XIIe siècle », c'est-à-dire aux Encyclopédies antérieures, de Solin à Raban Maur.

2. On en trouve la nomenclature sommaire dans le *Grundriss der romanischen Philologie* de G. Gröber, t. II, 1re partie. — Quelques considérations générales sur les Encyclopédies du moyen âge ont été présentées par V. Cian (« Delle Enciclopedie Medievali in genere », dans *Vivaldo Belcalzer e l'enciclopedismo italiano delle origini* [Torino, 1902], p. 32) et par A.-E. Schönbach, dans les *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, 1906, p. 32 et suiv.

Une distinction préalable s'impose. Parmi les livres de vulgarisation de la seconde période du moyen âge, les uns ont été écrits en latin, pour les clercs ; les autres en langue vulgaire, à l'intention des gens du monde. Plusieurs de ceux-ci sont d'ailleurs traduits ou adaptés de ceux-là ; mais il en est pourtant de très considérables qui ont été composés directement en français[1], en provençal, en italien, etc.

Il convient de distinguer, en outre, parmi les livres dont il s'agit, tant en latin qu'en langue vulgaire, ceux qui n'embrassent qu'une partie de l'ensemble des connaissances sur le ciel, la terre et l'homme, et les encyclopédies générales. Il existe, du XIIe et du XIIIe siècle, un grand nombre de livres d'Astronomie et d'Astrologie ; sur les animaux (*Bestiaires*, *Volucraires*), les minéraux (*Lapidaires*) et les plantes (*Herbiers*) ; sur les phénomènes atmosphériques ; sur la « Physique[2] » (Médecine, hygiène et physiognomonie) ; des « Mappemondes » ou Géogra-

1. Le roi Charles V avait réuni, dans sa librairie du Louvre, la plus belle collection de livres français pour l'enseignement des sciences aux gens du monde qui ait été, sans doute, jamais formée. Le catalogue de cette Collection célèbre est, en conséquence, du plus grand prix pour nos études. Voir L. Delisle, *Recherches sur la Librairie de Charles V* (Paris, 1907), p. 10.

2. Notons en passant que la « Physique » en français qui se trouve dans le ms. fr. 1109 de la Bibliothèque nationale (daté de 1310) n'est nullement, comme se l'est demandé G. Gröber (*Grundriss*.... l. c., p. 1031), une traduction de la Physique d'Aristote. C'est le traité typique de médecine et d'hygiène élémentaires (*Inc.* : « Diex qui par sa grant poissanche... ») qui eut une si grande réputation au XIIIe siècle sous le nom d'Alebrant de Florence (p. p. L. Landouzy et R. Pépin, *Le Régime du corps de maistre Alebrant de Florence*. Paris, 1910).

phies; des résumés de l'Histoire universelle, etc. D'autre part, des auteurs ont entrepris de grouper toutes ces matières en vastes tableaux d'ensemble.

Autre distinction. La plupart des vulgarisateurs se sont contentés de fournir des définitions et de décrire des phénomènes, bref d'indiquer les « propriétés des choses » et leurs « différences », suivant l'expression du temps, en insistant plus ou moins, d'après leur goût personnel et le public qu'ils avaient en vue, sur les « merveilles », c'est-à-dire sur les choses extraordinaires. Mais quelques-uns ont fait à ce propos de la littérature, en s'efforçant de découvrir dans les « propriétés » et les « merveilles » des significations allégoriques. Cette méthode bizarre remonte à la décadence hellénique : elle s'accusait déjà dans l'original grec, probablement composé vers le IIe siècle de notre ère, du *Physiologus* latin que le moyen âge européen a connu ; elle n'a pas cessé, depuis, d'être goûtée ; et les manuels de zoologie symbolique, où la zoologie est un canevas à broder des allégories de style sacré ou profane, n'ont jamais eu plus de vogue qu'au XIIIe siècle [1].

Entre toutes ces œuvres, dont plusieurs sont exceptionnellement volumineuses, j'avais à choisir, pour les étudier et les présenter au lecteur, les plus caractéristiques. — Il me semble qu'il n'était pas permis d'hésiter.

Et d'abord il n'y avait pas à hésiter entre les écrits en latin et les écrits en langue vulgaire. Les grands livres du

1. Voir l'Introduction de l'édition du *Bestiaire* de Guillaume le Clerc par R. Reinsch (Leipzig, 1890). Cf. sur les Propriétés des choses moralisées *Romania*, 1885, p. 442, et *Histoire littéraire de la France*, XXX, p. 334.

moyen âge en latin *De naturis rerum*, comme ceux d'Alexandre Neckam, d'Albert le Grand et de Vincent de Beauvais, sont des compilations trop vastes ou trop techniques pour avoir jamais été appropriées aux besoins élémentaires du grand public. Ceux que le grand public des clercs a certainement adoptés, comme l'*Imago Mundi* d'Honorius, le Lapidaire de Marbode, l'*Eruditio didascalica* d'Hugues de Saint-Victor et les *Otia* de Gervais de Tilbury, parce qu'ils étaient simplifiés, clairement composés ou particulièrement récréatifs, ont été de bonne heure traduits ou paraphrasés en langue vulgaire. Or les exposés en langue vulgaire du XIIe ou du XIIIe siècle ont beaucoup plus d'agrément, pour nous, que leurs prototypes en latin d'école, sans compter que les traducteurs et les adaptateurs ont cédé parfois au désir d'ajouter à leurs modèles des détails et des réflexions de leur cru, qui ne sont pas toujours sans saveur. Enfin ce sont les livres en langue vulgaire, et ceux-là seulement, qui ont passé sous les yeux de l'immense majorité des hommes d'autrefois[1]. L'élite de la société laïque, princes, seigneurs et bourgeois, s'y est instruite ou divertie depuis le temps de saint Louis jusque fort avant dans le XVIe siècle ; et quelques grands écrivains originaux de la Renaissance, comme Shakespeare, en étaient encore pénétrés au point qu'il est parfois difficile de comprendre, sans les connaître, les allusions qu'ils y font[2].

1. Les laïcs assez lettrés pour entrer directement en commerce avec les écrits latins sur la nature des choses, comme Jean de Meun (E. Langlois, *Les sources du Roman de la Rose*. Paris, 1890) et Dante (Paget Toynbee, *Dante's Obligations to Albertus Magnus, to Alfraganus*, dans *Dante Studies and Researches* [London, 1902]) étaient, naturellement, très rares.

2. La fortune de ces écrits a été extraordinaire jusqu'au bout.

De même il était indiqué de s'attacher plutôt aux tableaux d'ensemble qu'aux traités spéciaux, et aux écrits tout unis qu'à ceux qui sont compliqués d'interprétations tropologiques. Les Encyclopédies généralés ont pour nous l'avantage d'offrir en raccourci le système complet des connaissances usuelles ; et elles ont été jadis plus répandues, pour ce motif même. Dans les « Histoires naturelles » allégorisées ou moralisées, l'allégorie, qui ne nous intéresse pas pour notre dessein présent, tient inutilement trop de place.

L'entreprise que je méditais n'était pas, d'ailleurs, sans précédents anciens. Au XIIIe et au XIVe siècle, on exécuta, en France, un certain nombre de magnifiques manuscrits, véritables recueils d'ouvrages de vulgarisation scientifique en langue vulgaire de France. Charles V en avait plusieurs dans sa librairie du Louvre. Il y en a encore quelques-uns dans nos dépôts publics. S'agissant de former aujourd'hui une gerbe similaire, il fallait, en partant des considérations qui précèdent, passer en revue les écrits de nature à y être placés, soit qu'ils se trouvassent (par hasard ou autrement) dans ces grands recueils contemporains, soit qu'ils eussent été conservés à part.

Le ms. 593 de la Bibliothèque municipale de Rennes, exécuté en 1303, qui est un des plus beaux, des meilleurs et des plus complets parmi les anciens recueils, comprend l'*Image du Monde*, le *Roman de Sidrach*, le Dialogue de *Placides et Timeo* et le *Trésor* de Brunet Latin, c'est-

Le premier livre européen qui ait été traduit en japonais (1579) est une « Théorie de l'Univers » en castillan, sommaire et attardée, qui a beaucoup d'analogie avec nos Encyclopédies cosmographiques en français du moyen âge.

à-dire quatre des traités dont on trouvera dans le présent volume la notice, l'analyse et des extraits[1]. C'est un excellent choix. L'*Image*, le *Trésor* et *Sidrach* ont été sans contredit les livres les plus estimés en leur genre, comme l'atteste l'abondance des manuscrits, des versions anciennes et des éditions incunables qui en existent. *Placides et Timeo*, qui fut sans doute un peu moins lu, appartient à la même famille, et mérite, quoique la valeur en ait peut-être été exagérée de nos jours, d'y être rattaché.

Un seul ouvrage de même type a joui, en France, d'une réputation et d'une popularité comparables à celles de l'*Image*, du *Trésor* et de *Sidrach* : c'est le « Livre des propriétés des choses » par Barthélemy l'Anglais. S'il ne figure pas dans les recueils en langue vulgaire du temps de Philippe le Bel, c'est pour la raison qu'à cette époque, bien qu'il eût paru en latin dès avant le milieu du XIIIe siècle, il n'existait pas encore en français. Mais il a été traduit sous Charles V. Et rien ne s'oppose dès lors à ce qu'il soit confronté ici avec les trois œuvres maîtresses auxquelles celle de Barthélemy, sous l'habillement français que Jehan Corbechon lui donna en 1372, fit aussitôt concurrence.

On a cru devoir s'en tenir à ces cinq tableaux d'ensemble. Ce n'est pas qu'il ne s'en soit conservé d'autres, qui ont été aussi fort lus et qui, pour d'autres raisons qu'autrefois, méritent de l'être encore. J'aurais aimé, si cela eût été possible, à joindre à l'étude des cinq Ency-

1. Les recueils qui en réunissaient deux ou trois n'étaient pas rares. Le n. 450 du Catalogue des livres de Charles V contenait l'*Image* et *Sidrach*, et le n. 451 l'*Image* et le *Trésor* de Brunet. Dans le ms. 948 de la Bibliothèque de Lyon (XIVe siècle) le *Trésor* est joint à *Sidrach*. Etc.

clopédies capitales du moyen âge en français de France, celle, que j'avais ébauchée, des deux principales œuvres symétriques de la littérature anglo-normande, l'une et l'autre inédites et dont il n'est pas question dans le recueil spécial de Thomas Wright[1] : *la Lumiere as lais* de Pierre de Peckham[2] et surtout *la Petite Philosophie* anonyme dont M. P. Meyer a publié le prologue[3]. La *Petite Philosophie* est, comme l'*Image du Monde*, une paraphrase libre de l'*Imago* d'Honorius ; il y aurait lieu de comparer ces deux écrits ; mais il a été nécessaire de se borner.

Il l'a été d'autant plus que, si l'on se décidait à ménager ici une place à des monuments de la littérature anglo-normande, il n'était pas possible de sacrifier l'œuvre de Philippe de Thaon. — Les anciens recueils manuscrits, précités, renferment, en même temps que des encyclopédies ou des traités généraux, beaucoup de ces traités spéciaux dont il a été question tout à l'heure, qui ont le même

1. Th. Wright, *Popular treatises on Sciences written during the middle ages in anglo-saxon, anglo-norman and english* (London, 1841).

2. Ce poëme de 15 000 vers est apparenté, comme l'*Image*, aux écrits d'Honorius, mais surtout à l'*Elucidarius* de cet auteur, lequel est plutôt un catéchisme qu'un esquisse d'encyclopédie scientifique. Sur les mss. de la *Lumiere as lais*, voir P. Meyer dans la *Romania*, 1879, p. 325. Cf. K. Schorbach, *Studien über das deutsche Volksbuch* Lucidarius *und seine Bearbeitungen in fremden Sprachen* (Strassburg, 1894), p. 232 et s.

3. De ce poëme d'environ 3 000 vers il a été indiqué (par M. P. Meyer dans la *Romania*, 1886, p. 255 et 1900, p. 72) jusqu'à présent six copies, dont cinq dans les bibliothèques anglaises et une à Rome. — M. P. Meyer serait « disposé, à en juger par ce qu'il en connaît, à attribuer au commencement du XIIIe siècle cette composition qui a sûrement été exécutée en Angleterre ».

caractère, sans la même étendue, « moralisés » ou non. C'est ainsi que le copiste du ms. 2 200 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève a inséré, à côté de l'*Image*, le Lapidaire que L. Pannier considérait comme la première traduction du poème latin de Marbode et le *Bestiaire d'Amour* de Richard de Fournival[1]. Il a semblé qu'il serait bon de faire connaître ici, de même, un Bestiaire et un Lapidaire (et l'un des deux « moralisé ») à titre de spécimen. Or, cela posé, comment ne pas préférer à tous les autres les deux opuscules de Philippe de Thaon, si intéressants par leur date et leur tournure archaïque : le *Bestiaire* à allégories, connu depuis longtemps, et le *Lapidaire* sans allégories, récemment exhumé, tous deux si caractéristiques ? Il était, pour ainsi dire, inévitable que l'on fît entendre d'abord la voix chevrotante de ce vieux maître, qui, dans l'état actuel des connaissances, apparaît comme le premier des écrivains, par la suite et bientôt innombrables, dont l'ambition a été d'enseigner les éléments de la science dans la langue des laïcs.

*
* *

Pour le commun des hommes du moyen âge, il n'y avait qu'une source de connaissance sur les choses de la nature et du monde : ce que les anciens en avaient dit. « Cil qui ont esté cha en arriere, dit Richard de Fournival, ont seu tel chose que nus qui soit orendroit ne le conquerroit de son sens, ne ne seroit seu, s'on ne le savoit par les anciens[2]. » Jusqu'où allait cette persua-

1. L. Pannier, *Les Lapidaires français du moyen âge* (Paris, 1882), p. 34-69 ; *Le Bestiaire d'amour par Richard de Fournival*, publié par C. Hippeau (Paris, 1860).

2. *Le Bestiaire d'Amour...*, p. 2.

sion, c'est ce que l'on voit à plein dans les livres sur les « Propriétés des choses » dont les auteurs, comme Barthélemy l'Anglais, se croient tenus d'alléguer un texte d'Aristote ou de quelque autre pour corroborer l'existence de phénomènes que tout paysan a constatés et constate tous les jours par lui-même dans sa basse-cour. Ces gens, qui savaient si bien voir[1], n'avaient pas l'idée d'observer. Les premiers écrivains qui, dès le commencement du XIIe siècle, cherchèrent à communiquer aux laïcs quelque instruction scientifique, se bornèrent en conséquence à traduire. Ainsi fit Philippe de Thaon, qui traduisit des abrégés du *Physiologus* et de Damigeron pour les réciter à la cour des rois normands d'Angleterre. Le chroniqueur Lambert d'Ardres raconte que, vers le même temps, le comte Baudouin de Guines, dont la curiosité était fort variée, se faisait lire en public une traduction de Solin que son clerc, maître Simon de Boulogne, lui avait dédiée, et d'autres encore (qui, comme celle-là[2], sont aujourd'hui perdues[3]). Cette mé-

1. Les œuvres originales du moyen âge, telles que les sermons familiers, foisonnent de comparaisons zoologiques, très finement prises sur le vif, et qui ne doivent rien aux sèches notices traditionnelles des Bestiaires. Voir, par exemple, B. Hauréau, *Notices et Extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*, II, 192 ; III, 44, 109, 199 ; IV, 115, etc., et quelques-uns des relevés dont la liste est dans notre Appendice bibliographique.

2. Cette traduction de Solin est aujourd'hui perdue, mais on en a d'autres : notamment une paraphrase en vers composée, sous le titre de *Mappemonde*, par un certain Pierre (de Beauvais), probablement pour Robert, comte d'Artois depuis 1237, celui-là même à qui fut dédiée la première édition de l'*Image*. Voir *Notices et Extraits des Manuscrits*, XXXIII, 1re p. (1890), p. 10.

3. « Maximam quoque phisice artis partem a viro eruditissimo magistro Godefrido de latino in sibi notam linguam romanam

thode, qui revenait en somme à laisser parler directement les anciens, n'était pas déraisonnable, dans l'état d'esprit où l'on était à leur endroit [1]. En tout cas, elle était prudente : on ne risquait guère, en l'employant, de commettre que des contre sens [2]. Cependant, on y renonça vite (pour y revenir plus tard, au temps de Charles V) : elle était trop longue. En fait il ne nous est parvenu que très peu de traductions *in extenso,* ou proprement dites, des écrits antiques sur les phénomènes de l'univers qui remontent au XIIIe siècle, et celles que l'on connaît n'ont pas eu de succès : une des meilleures, celle des *Météorologiques* d'Aristote que Mahieu Levilain de Neufchâtel en Normandie composa vers 1250, n'est connue que par un seul exemplaire [3].

Aux simples traductions succédèrent bientôt les compilations faites de pièces et de morceaux. Mais ce genre est dangereux. L'expérience de tous les temps prouve,

translatam accepit. Solinum autem de naturis rerum non minus phisice quam philosophice proloquentem quis nesciat a venerabili patre Ghisnensi magistro Symone de Bolonia studiosissima laboris diligentia de latino in sibi notissimam romanitatis linguam fida interpretatione translatum et, ut ejus captaret et lucrifaceret, immo dudum sibi comparatam refocillaret gratiam, ei presentatum et publice recitatum ? » (*Lamberti Ardensis Historia comitum Ghisnensium,* dans les *Monumenta Germaniæ, Scriptores,* XXIV, p. 598).

1. On l'emploie de nouveau, aujourd'hui, dans l'intention de faire connaître au grand public l'état de la science dans l'Antiquité. C'est ainsi que le livre récent de J. Clarke, *Physical Science in the time of Nero* (London, 1910) n'est qu'une traduction des *Quæstiones naturales* de Sénèque.

2. Dont on ne se faisait pas faute. Voir ici même, pp. 26, 336.

3. Le ms. 11 200 de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Voir L. Delisle, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits,* XXXI (1884), p. 2.

en effet, que les auteurs de pareils ouvrages sont exposés, en exécutant leurs mosaïques, à des fautes très diverses : plans défectueux, choix arbitraires, raccourcis qui faussent la perspective, confusions, transpositions, contradictions, etc. Tout compilateur, s'il n'est pas exceptionnellement soigneux et intelligent, corrompt plus ou moins ses sources. Jadis Solin avait corrompu ainsi ce qu'il avait emprunté à Pline ; les compilateurs du XIIe et du XIIIe ont corrompu, à leur tour, ce qu'ils empruntaient à Solin. Ils n'étaient, en général, ni soigneux ni intelligents, et les plus cultivés, comme Brunet Latin, n'étaient pas les plus attentifs. Le résultat final était inévitable : abrégés d'abrégés, corruptions de corruptions. L'héritage scientifique de l'Antiquité, déjà très médiocre dans les livres où les abréviateurs des bas siècles l'avaient consigné, est, dans les encyclopédies du moyen âge où il a été mis avec négligence à la portée d'hommes fort ignorants, tout défiguré d'absurdités secondaires. — Cela n'est pas particulier, naturellement, aux encyclopédies françaises de ce temps. Les provençales (Pierre de Corbiac, Matfre Ermengau) sont, dans leur sécheresse, encore plus faibles. Les italiennes (l'*Acerba* de Cecco d'Ascoli, le *Dittamondo* de Fazio degli Uberti, la *Composizione del Mondo* de Ristoro d'Arezzo, etc. [1]) ne valent guère mieux. L'allemande, ce célèbre *Puch der Nature* de Kunrat von Megenberg († 1374), symétrique au « Livre des Propriétés des choses » de Jehan Corbechon [2], ne l'emporte en rien sur sa rivale. Quant à celles

1. Il y a une revue sommaire des encyclopédies italiennes du XIIIe siècle dans B. Soldati, *la Poesia astrologica nel quattrocento* (Firenze, 1906), Introduction.

2. Le *Puch der Nature* de Kunrat n'est qu'une adaptation du

qui ont foisonné dans les littératures orientales du moyen âge sous des titres flamboyants comme « Jardin des délices », « Rosier des Secrets », « Trésor des Mystères », etc., la sagesse antique y est aussi très gravement altérée. Il s'agit ici, du reste, d'un phénomène général. Toute littérature pédagogique qui ne se rafraîchit pas sans cesse par le retour aux sources primitives ou par des apports de vérités neuves, et qui se remâche indéfiniment comme celle de la décadence gréco-latine s'est remâchée jusqu'à l'aurore des temps modernes, finit par des œuvres qui ont quelque chose de monstrueux.

Il arrive pourtant un jour où, quelle que soit leur faiblesse intrinsèque, ces œuvres reprennent de l'intérêt à distance, pour la postérité qui désire s'informer des temps où elles ont été estimées. Les livres de vulgarisation scientifique du moyen âge étaient, certes, une pâture de mauvaise qualité ; mais les hommes s'en sont nourris si longtemps qu'il devient important de savoir avec exactitude ce qu'ils ont été — puisqu'ils ont passé tout entiers (vérités, erreurs et confusions secondaires ensemble), dans les moëlles d'un public immense. Le succès qu'elles ont eu suffit à les rendre considérables jusque dans leurs difformités.

Dès lors s'ouvre à l'activité des érudits un vaste champ des recherches : restituer, conformément aux règles de la critique, le texte de ces écrits ; en déterminer les sources, et les sources de ces sources. Ce vaste travail est loin d'être achevé maintenant. Pour ne parler que des œu-

De natura rerum de Thomas de Cantimpré, comme le « Livre » de Jehan Corbechon du *Liber de proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais. Voir H. Schulz, *Conrad von Megenberg. Das Buch der Natur...* (Greifswald, 1897).

vres françaises[1], et même, parmi celles-là, que des six qui ont été retenues, il n'en est qu'une dont le texte ait été établi d'une manière correcte, celle du Clerc de Thaon. La seule dont l'auteur paraît avoir eu quelque ombre de talent, l'*Image du Monde,* n'a encore été l'objet que de travaux d'approche ; les éditeurs les plus laborieux ont été accablés, semble-t-il, par le nombre des manuscrits à collationner ; et il restait à en déterminer la date avec précision. L'édition du *Trésor* de Brunet Latin, qui parût il y a cinquante ans, est entièrement à refaire. *Sidrach, Placides et Timeo* n'ont été imprimés qu'au XVe et au XVIe siècle, alors qu'ils étaient encore lus, non pas au point de vue historique, mais « pour eux-mêmes » ; et on verra plus loin qu'il restait peut-être quelque chose à dire au sujet des circonstances où ils ont été rédigés, comme il reste certainement à faire, et beaucoup, pour en aménager les textes divergents. Quant à la traduction de Barthélemy l'Anglais par Corbechon, les études qui lui ont été consacrées en ces derniers temps ne suppléent point à la notice que l'*Histoire littéraire de la France* lui doit, mais qui n'y paraîtra pas de sitôt.

Je me suis cru en droit, néanmoins, de traiter les ouvrages des encyclopédistes du XIIIe siècle comme j'avais fait naguère, dans les volumes précédents, ceux des romanciers et des moralistes, lesquels n'étaient pas non plus,

1. Ou, pour mieux dire, en français, car il n'est pas inutile de remarquer que Barthélemy était anglais ; l'auteur de *l'Image,* messin ; celui de *Sidrach,* peut-être Franc d'Orient et, en tout cas, étranger, comme le précédent, au royaume de France ; et Brunet florentin. Les Français de France ne semblent pas avoir eu, en ce temps-là, un goût très vif pour ce genre d'activité littéraire.

et tant s'en faut, dans une condition irréprochable au point de vue philologique. Après tout les uns et les autres peuvent très bien être utilisés, dans l'état où ils sont, pour les fins, exclusivement historiques, qui sont les nôtres. — Dans le cas présent, mon but était de mettre sous les yeux du lecteur les documents les plus propres à procurer une connaissance générale, et l'impression précise, de ce qu'était l'état d'esprit des hommes du moyen âge qui n'étaient pas des savants (et celui des savants d'alors n'en différait guère) au sujet des choses de la nature ; la principale difficulté, de faire tenir en un volume la reproduction fidèle, quoique réduite, des cinq ou six grands tableaux nécessaires à cet effet.

Il ne pouvait être question, comme de juste, de supprimer rien d'instructif, pas même les répétitions d'une œuvre à l'autre, ni les digressions diverses qui contribuent à la couleur de chacune. Suffirait-il, pour faire assez court, de laisser tomber le verbiage (dont nos auteurs ont tous étrangement abusé), et les détails dans les énumérations où des échantillons choisis donnent assez l'idée du reste? J'en ai douté d'abord. Il m'a semblé ensuite qu'il n'était pas impossible d'y réussir. On en jugera.

Les lignes générales et l'essentiel des conceptions répandues au moyen âge sur les choses du ciel et de la terre sont ici. Il faudrait plusieurs in-folios pour exposer ce que l'on savait, ou plutôt ce que l'on croyait savoir, sur le détail des réalités. A défaut de ce détail immense, on trouvera en appendice un essai de nomenclature des monographies, déjà nombreuses, qui ont été publiées jusqu'à présent sur « ce que est dit des phénomènes

naturels dans les littératures du moyen âge ». Il y a, surtout hors de France, des érudits qui s'attachent, soit à étudier la doctrine d'un ou de plusieurs écrivains du moyen âge sur tel sujet scientifique [1], soit à dépouiller certaines catégories de documents littéraires du moyen âge pour relever tout ce qui y est dit d'un groupe de phénomènes [2] ou d'un phénomène en particulier [3]. Ces études et ces relevés ne sont pas tous irréprochables, ni même vraiment utiles, mais il en est de nature à dispenser, sur un point spécial, de longues recherches. J'ai mentionné tous ceux qui sont venus à ma connaissance. Et parce que la civilisation du moyen âge a été singulièrement uniforme au moyen âge en matière d'instruction scientifique et de croyances populaires, je n'ai pas noté seulement, ou surtout, comme dans la bibliographie du même genre qui est à la fin de mon premier volume (*La Société française au XIIIe siècle...*), les travaux exécutés d'après la littérature *française*; toutes les littératures, romanes, germaniques et slaves du moyen âge, ont fait ou pourraient faire l'objet de travaux comme ceux dont il s'agit; il m'a paru intéressant d'indiquer tous ceux qui ont été exécutés.

1. Tels sont, par exemple, les opuscules qui portent, dans la Bibliographie en appendice, les n. 27, 29, 39, 81, 83.
2. *Ib.*, n. 4, 6, 38, 55, 78, etc.
3. *Ib.*, n. 34, 47.

Octobre 1910.

LA CONNAISSANCE DE LA NATURE ET DU MONDE AU MOYEN AGE

PHILIPPE DE THAON

Thaon est un village des environs de Caen (canton de Creully), dont l'église passe pour être un des spécimens les plus purs de l'art normand de la fin du XIe et des premières années du XIIe siècle. Sous le règne de Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie (1100-1135), vivait un certain Philippe, originaire de cet endroit[1]. Il était clerc ; ayant du goût pour la vulgarisation scientifique[2], il versifiait en langue vulgaire des opuscules qu'il traduisait librement du latin. Ses « poëmes » sont les plus anciens monuments de la littérature anglo-normande qui aient été conservés.

On ne sait rien de Philippe de Thaon, si ce n'est ce qu'il en dit lui-même dans ses dédicaces. Un oncle à lui,

1. Rien n'indique qu'il ait appartenu à la famille des anciens seigneurs du pays, comme plusieurs critiques se sont plu à le supposer.

2. « Car unc ne fu loée — Escience celée... » (*Li Cumpoz*, v. 227).

« Hunfrei de Thaün », était chapelain du sénéchal du roi d'Angleterre :

PHILIPES DE THAÜN
At fait une raisun...
A sun uncle l'enveit *
Que amender la deit **
Se rien i at mesdit
En fait u en escrit,
A Hunfrei de Thaün,
Le chapelain YUN
[L]e seneschal le rei [1]...

Il a adressé un de ses écrits à la belle Aelis de Louvain, mariée à Henri Ier en 1121, qui est connue pour avoir patronné d'autres rimeurs, notamment Geoffrei Gaimar :

PHILIPPES DE TAÜN
En franceise raisun
At estrait Bestiaire,
Un livre de gramaire, ***
Pur l'onur d'une geme †
Ki mult est bele feme
E est curteise et sage,
De bones murs e large :
AALIZ est numée ;
Reïne est corunée,
Reïne est d'Engleterre [2]...

Le Clerc de Thaon a composé au moins trois « poëmes ».

I. Un traité de comput, c'est-à-dire de calendrier ecclésiastique, destiné aux clercs, où il est parlé de la mesure

* envoie. — ** doit. — *** Un livre savant, en latin. — † perle, bijou.

1. E. Mall, *Li Cumpoz Philipe de Thaün, mit einer Einleitung* (Strassburg, 1873), p. 1.

2. E. Walberg, *Le Bestiaire de Philippe de Thaün* (Lund et Paris, 1900), p. 1.

du temps : du jour et de la nuit, de la semaine, du mois, de l'année et de leurs subdivisions ; des lunaisons, de l'épacte, des concurrents et des réguliers ; des éclipses, des solstices ; de quelques épisodes liturgiques, tels que les quatre temps, l'avent et les rogations ; enfin des clés des fêtes mobiles. *Li Cumpoz* a été probablement écrit en 1119, car il l'a été, semble-t-il (v. 3004 et s.), une année où le 1er mars était un samedi, et dont le calendrier portait II dans la colonne des concurrents, ce qui n'est arrivé que trois fois au commencement du XIIe siècle (notamment en 1119) ; et, d'autre part, il est dédié au chapelain du sénéchal Yun ou Ydun (*Eudo*, dans les textes latins), lequel mourut en février 1120[1].

II. Le *Bestiaire*, envoyé à la reine Aelis — du vivant, semble-t-il, d'Henri Ier — et composé, par conséquent, entre 1121 et 1135[2].

Il existe trois manuscrits de ce livre de Zoologie symbolique : à Copenhague (autrefois à Saint-Martin-des Champs de Paris), à Oxford et à Londres. Une circons-

1. Voir E. Mall, *o. c.*, p. 23 et s.

2. Le *Bestiaire* est précédé dans les manuscrits d'une rubrique latine ainsi conçue : *Bestiarius incipit quem Ph. Taonensis fecit in laude et memoria regine Anglie Aelidis*... (E. Walberg, *o. c.*, p. CI).

Ce texte ne fait que traduire les v. 19 et suiv. du Prologue de Philippe :

> N'en os faire loënge
> Qu'envie ne me prenge ;
> Mais qu'el seit remembrée
> E tuz jurz mais loée...

Cela doit s'entendre évidemment en ce sens, non pas qu'Aelis était morte, mais que Philippe a voulu, par sa dédicace, lui assurer l'immortalité. — Au reste, la belle Aelis n'a été « reine corunée » que jusqu'à son second mariage avec William de Albini, comte d'Arundel, en 1139 (J.-H. Round, *Geoffrey de Mandeville*, London, 1892, p. 322).

tance notable est que deux de ces trois exemplaires sont incomplets, ou, en tout cas, plus courts que le troisième. Celui de Copenhague ne va que jusqu'au v. 1928, coupure sans doute accidentelle. Celui d'Oxford ne va que jusqu'au v. 2842, c'est-à-dire jusqu'au point précis où l'auteur annonce que, ayant fini de parler des animaux, il va s'occuper des pierres :

2841 Or fin ceste raisun
Et des pieres dirum.

Mais le manuscrit de Londres — qui est, du reste, le plus ancien — continue, sans autre transition, par une notice sur la pierre « Turrobolen » (v. 2843-2888). Puis le mètre change brusquement. L'auteur a écrit jusque-là en vers de six syllabes, comme dans *Li Cumpoz* ; il rimera, désormais, en vers octosyllabiques :

2889 Or voil [je] mun metre müer
Pur ma raisun mielz ordener.

Le début des développements en vers octosyllabiques, annoncé en ces termes, manque, malheureusement, dans l'exemplaire unique de Londres, soit qu'un feuillet ait été arraché, soit en conséquence d'un bourdon commis par le copiste. Ce qui se lit, après la lacune, n'est pas, du reste, un Traité sur les Pierres ou Lapidaire proprement dit. C'est un assemblage de trois ou quatre fragments qui se laissent aisément isoler : 1° une notice sur l'*Adamas* (aimant, diamant) ; 2° un morceau sur les Douze gemmes du Rational et de l'Apocalypse (v. 2977-3004) ; 3° une notice sur l'*Unio* (la perle), où il en a été encastré assez maladroitement une autre sur le béril.

On ne peut manquer d'être frappé de ce que cette composition a de bizarre : d'abord un *Bestiaire*, ouvrage complet et qui se suffit à lui-même ; puis, dans un seul manuscrit, et presque entièrement sur un autre mètre,

quelques fragments de Lapidaire, qui paraissent avoir été rajustés à la hâte[1].

Nul doute, pourtant, que, dans la pensée de l'auteur de la seconde partie (en vers octosyllabiques), elle ait été destinée à faire suite à la première (en vers de six syllabes). L'épilogue qui couronne l'ensemble constate en effet qu'il a été parlé d'abord des animaux (bêtes et oiseaux), puis des pierres :

3185 Mustré ai [or] de treis manieres
De bestes, d'oisels et de pieres.

En présence de ces faits, on est assez disposé à se demander si l'ouvrage de Philippe de Thaon, connu sous le nom de *Bestiaire*, n'a pas été composé en deux fois. Et c'est ici le lieu de mentionner un fait qui vient peut-être à l'appui d'une hypothèse de ce genre.

Un des manuscrits du *Bestiaire*, le n. 249 de Merton College, à Oxford, contient, écrite d'une autre main que le reste du manuscrit, une seconde dédicace à la suite de l'envoi à Aelis. Cette seconde dédicace commence ainsi:

Dus gart madame Alienor,
La reïne chi est tensor *
De sens, de onur, de beuté,
De largesce e de leauté **.
Dame, a bone ure futis née
E al rei Hanri espusée...

* Ms. et éd. Walberg : *censor*. Correction de G. Paris. Tensor = trésor. — ** Ms. et éd. : *beuté*.

1. Le très ancien *Physiologus* latin, source du *Bestiaire* de Philippe, traite aussi, à la fin, de la pierre « Turrobolen », de l'*Adamas* et de l'*Unio* ; mais, en outre, de bien d'autres choses. Et, d'autre part, il ne s'y trouve rien sur les Douze gemmes du Rational. Ce dernier sujet a été souvent traité à part depuis saint Épiphane (v. R. M. Garrett, *Precious stones in old english literature*. Leipzig, 1909, p. 5 : et L. Pannier, *Les Lapidaires français du moyen âge*. Paris, 1882, p. 209 et suiv.).

Le rimeur continue en priant Mme Alienor [d'Aquitaine] d'intervenir en sa faveur auprès du roi Henri [II Plantagenet] : il ne demande, dit-il, que son droit « de l'héritage de sa mère », dont il est le fils unique (car il n'a ni frères ni sœurs). Il ajoute, comme l'auteur de l'épilogue précité (v. 3185-6), et dans les mêmes termes, qu'il a fait cet ouvrage « en trois manières : de bêtes, d'oiseaux et de pierres [1] ».

Ces lignes ont dû être tracées, comme l'a remarqué G. Paris [2], peu après le mariage d'Alienor avec Henri II : après le mariage, mais avant les brouilles, c'est-à-dire un peu après 1152. Si elles sont de Philippe de Thaon, comme c'est probable [3], il en faut conclure que ce personnage a adressé successivement son *Bestiaire* à deux reines d'Angleterre : Aelis (avant 1135) et Alienor (après 1152). Dès lors il a pu adresser à Alienor une édition remaniée : celle qui, augmentée à la fin de divers fragments sur les pierres, n'est plus représentée aujourd'hui que par le manuscrit de Londres [4].

Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'édition, primitive ou remaniée, qui comporte les fragments sur les pierres, a eu le sentiment de ce que la seconde partie de son ouvrage avait d'imparfait. Car on lit, à la suite de son très bref exposé sur les Douze gemmes :

3005 Ki plus volt saveir de cez pieres,
[De] lur vertuz e lur manieres,

1. La seconde dédicace a été publiée sans commentaires, d'après le ms. d'Oxford, dans l'Introduction à l'édition du *Bestiaire* par E. Walberg (p. VII).

2. *Romania*, 1900, p. 589, n. 2.

3. Si elles ne sont pas de lui, elles sont de quelqu'un qui a voulu se faire passer pour lui.

4. Le ms. d'Oxford contient, en même temps que la seconde dédicace, un court extrait de l'édition complète du *Bestiaire* telle qu'elle est dans le ms. de Londres (16 vers de la notice sur l'*Unio*).

Si alt lire de Lapidaire
Ki est [ja] * estrait de gramaire.

Il est clair que Philippe renvoie ici à un Lapidaire plus complet, qui avait été déjà — antérieurement à l'époque où il écrivait sa seconde partie — « estrait de gramaire », c'est-à-dire, en son langage, traduit du latin. Mais alors les questions se posent de savoir : si cet ancien Lapidaire, plus complet, en français, existe encore ? et qui l'avait écrit ?

G. Paris a cru que ce renvoi de Philippe visait un Lapidaire bien connu, assez fréquemment copié au moyen âge, qui commence par *Evax fu un molt riches reis* [1]. Il écartait en même temps l'idée d'attribuer cet opuscule, qui est une traduction du poëme latin de Marbode, au rimeur de la reine Aelis [2].

Les choses en étaient là, et l'on ne pouvait rien dire de plus, lorsque M. P. Meyer a fait connaître un poëme en vers octosyllabiques dont l'exemplaire unique, exécuté vers 1200, appartient à la Bibliothèque de Jesus College, à Cambridge. C'est un véritable Lapidaire, et même le plus étendu des opuscules de ce genre, en français, qui soient parvenus jusqu'à nous : il traite de 78 pierres. Mais le fait capital, c'est que la langue et le style de ce Lapidaire sont absolument semblables à la langue et au style du *Comput* et du *Bestiaire* de Philippe. Cette identité, que M. P. Meyer a pris la peine de démontrer par quelques rapprochements choisis [3], a le caractère de l'évidence.

* Peut-être « [tot] ».

1. Ce Lapidaire a été publié par L. Pannier, *Les Lapidaires français du moyen âge*, p. 34. Mais Pannier n'en connaissait pas tous les manuscrits ; M. P. Meyer en a signalé trois nouveaux (*Romania*, XXXVIII, 1909, pp. 53, 254, 285).

2. Dans L. Pannier, *o. c.*, p. VIII, n. 2.

3. *Romania*, 1909, p. 484 et suiv.

III. Philippe de Thaon avait donc composé un *Lapidaire*. Ce premier produit de sa veine (si l'on peut, en parlant de lui, s'exprimer ainsi) présente d'ailleurs une particularité remarquable, qui l'oppose nettement aux deux autres ouvrages de l'auteur, le *Comput* et le *Bestiaire*.

Comput et *Bestiaire* sont des traités « moralisés », c'est-à-dire où l'écrivain s'est attaché, suivant la mode de son temps, à découvrir la signification symbolique des faits qu'il énonce. On partait alors de ce principe : tous les phénomènes ont un sens caché par rapport aux personnes et aux choses de la théologie ; dans chacun, il y a un « exemple » ; il n'est que de s'en aviser :

2541 Nen est rien en cest munt*
Ki essample ne dunt**
Kil savreit demander
Enquere e espruver.

Au contraire le *Lapidaire* est, purement et simplement, un dictionnaire des pierres précieuses, disposé suivant l'ordre alphabétique, où sont indiquées, tant bien que mal, leurs « manières », leurs « vertus » physiques. De l'enseignement « céleste » ou moral qu'elles comportent il n'est question que deux fois, aux articles de l'Aimant (v. 1-31) et du Béril (v. 223-296). Le texte moralisé des articles sur l'Aimant et le Béril est, d'ailleurs, sensiblement conforme, dans le *Lapidaire* de Jesus College, à ce qu'il est dans la seconde partie du *Bestiaire*, ce qui n'est pas fait pour surprendre[1]. Et il n'y a pas, bien entendu, à tirer argument de cette concordance pour prouver que l'auteur du *Lapidaire* est aussi celui de *Bestiaire* (de quoi l'identité de la langue et du style est

* en ce monde. — ** donne.

1. C'est le même texte, avec des variantes. Pour l'Aimant, le texte du *Lapidaire* est abrégé ; pour le Béril, il contient des vers qui manquent dans le ms. de Londres du *Bestiaire*.

une preuve bien plus sûre). Le fait s'explique autrement : M. P. Meyer a émis l'avis[1] que les moralisations qui figurent dans le *Lapidaire*, aux articles « Aimant » et « Béril », ont dû y être insérées par un copiste qui avait sous la main la seconde partie du *Bestiaire*. C'est très probable : les moralisations de l'Aimant et du Béril détonnent, en effet, dans un *Lapidaire* qui ne renferme nulle part ailleurs d'interprétations allégoriques ; et, de plus, elles ne figurent pas dans l'abécédaire latin qui est la source dont, partout ailleurs, le rédacteur du *Lapidaire* s'est servi[2].

En résumé, tout paraît indiquer que Philippe de Thaon a écrit d'abord un *Comput* et un *Bestiaire* moralisés, et un *Lapidaire* sans allégories. A une époque indéterminée, il a eu l'idée de compléter son livre sur les animaux par des exposés du même genre sur les pierres (dont les prototypes se trouvaient d'ailleurs en partie dans la source latine dont il s'était servi pour la première section, zoologique, de son *Bestiaire*). Aussi bien, « moraliser » la minéralogie, c'était, nous le savons, une pensée qu'il entretenait depuis longtemps. A la fin de son *Lapidaire* alphabétique il déclare en effet, très clairement, qu'il dira plus tard, avec l'aide de Dieu, s'il vit[3], les « grandes signifiances », au regard de Jésus-Christ, des pierres dont il n'a indiqué jusque-là que les propriétés matérielles :

1698 **... Grant signifiance [i] ad ;**
Et ço dirrai en l'autre livre,

1. *Romania*, l. c., p. 486.

2. Cet abécédaire a été publié par M. Paul Meyer dans l'article cité. Il renferme des articles *Adamas* et *Berillus* (pp. 539, 541, n. 1 et XIV), sans allégories.

3. Cf. *Li Cumpoz* (éd. Mall), p. 11 :

307 E ço dirrum el livre
Se Deus nus dunet vivre...

Se Jesu Crist me leisse vivre;
Kar ço ert* tut allegorie
De Jesu Crist le fiz Marie.
Tut ço serra divinité**
Qu'en l'autre livre ert demustré.

Il annonce même que ce nouveau traité sera précédé d'un prologue :

1705 E al prologe musterum
De qui auctorité traitum...

Par opposition au présent livre (le *Lapidaire* alphabétique), qui est « terrestre », ce sera le livre « céleste »[1].

Le « livre céleste » ou « Lapidaire moralisé », que Philippe de Thaon a, comme on voit, voulu écrire, ou bien n'a jamais été composé, ou bien ne nous est pas parvenu, ou bien c'est, tout bonnement, la seconde partie du *Bestiaire*.

Si cette dernière conjecture est fondée, Philippe, reprenant son *Bestiaire* au v. 2841 (« E des pieres dirum ») l'a continué d'abord, comme il l'avait commencé, en vers de six syllabes (notice sur la pierre « Turrobolen »). Mais il s'est bientôt décidé à l'achever dans le mètre (octosyllabique) de son *Lapidaire* alphabétique. Seulement, il a bâclé cet appendice, n'empruntant que très peu de choses à son premier travail (quelques vers descriptifs sur l'Aimant et le Béril), ajoutant par contre des

* sera. — ** théologie.

1. On lit à la fin du ms. de Jesus :

1709 Ci fine li livre terrestre
E [si] comence li celestre.

Cet explicit-incipit, que rien ne suit, et dont rien, par conséquent, ne justifie la seconde partie, semble bien indiquer que, dans un manuscrit plus ancien, dont celui de Jesus n'est qu'une copie partielle, le *Lapidaire* de Philippe était suivi de son *Bestiaire* (ou d'un autre ouvrage du même auteur) moralisé.

développements qui n'y figuraient pas (les Douze gemmes de l'Apocalypse, la Perle). — En dernier lieu, le copiste du manuscrit de Jesus College (ou un copiste antérieur) aura remplacé dans le *Lapidaire* alphabétique les articles primitifs sur l'Aimant et le Béril par les notices moralisées sur ces deux pierres qu'il connaissait par le *Bestiaire* complété [1]. Ainsi s'explique l'aspect composite qu'offre aujourd'hui le manuscrit de Cambridge.

Philippe de Thaon qui, pour écrire son *Comput*, avait compulsé plusieurs « compotistiens » et « astronomiens » anciens et modernes [2], ne s'est pas mis en grands frais de recherches pour enseigner aux reines l'histoire naturelle. Ses « autorités » sont, en ce qui concerne les minéraux, un abrégé de Damigeron, et, pour les animaux, le *Physiologus*.

Damigeron était, dit-on, un grec du Ier siècle après Jésus-Christ. Son livre sur les Minéraux est perdu, mais la substance en a été conservée par une traduction latine, faite vers le Ve siècle [3], où l'on reconnait des emprunts à Pline, qui sont sans doute des additions du traduc-

1. Il n'a pas pu en faire autant pour la Perle, dont la place n'était pas marquée dans le *Lapidaire* par *abc*.

2. Il s'autorise du moins de leurs noms à plusieurs reprises :

2079 Ço dit Bede e Gerlanz
E Turkils, li vaillanz.

Gerland et « Helperis » (qu'il cite aussi souvent) sont des computistes de la fin du XIe siècle. Philippe, pour rédiger son *Comput*, a dû avoir entre les mains des recueils d'opuscules latins tels que ceux (*Opuscula varia de Computo*) dont il existe encore, dans nos Bibliothèques, un certain nombre, datés du Xe au XIIe siècle (par exemple, à la Bibliothèque de Dijon, n. 448; à la Bibliothèque d'Évreux, n. 60; etc.).

3. *Orphei lithica, accedit Damigeron de Lapidibus*, rec. E. Abel (Berlin, 1881), pp. 161-195. Cf. V. Rose, dans *Hermès*, IX, pp. 477-491.

teur. Cette version latine, précédée d'un préambule — la célèbre lettre prétendue d'Evax, roi des Arabes, à l'empereur Tibère — a été la source principale, sinon unique, du *Lapidaire* en vers latins de l'évêque angevin Marbode (XIe siècle), dont le succès a été prodigieux au moyen âge [1]. Elle a été aussi l'objet de remaniements divers : on l'a, notamment, abrégée, en rangeant les pierres dont elle traite suivant l'ordre alphabétique (ou à peu près) de leurs noms. Un remaniement de ce genre, en forme d'abécédaire, a été indiqué récemment par M. P. Meyer dans le n. 873 des Nouvelles acquisitions latines de la Bibliothèque nationale [2]. C'est un abrégé, non pas identique, mais très analogue à celui-là que Philippe a traduit librement, sans y ajouter, semble-t-il, quoique ce soit de son fonds.

Quant au *Physiologus* [3], le *Bestiaire* de Philippe de Thaon en est la plus ancienne version française. Il a été démontré [4] que Philippe s'était servi d'un *Physiologus* archaïque, où quelques extraits d'Isidore de Séville avaient été intercalés. Le texte latin qu'il avait sous les yeux ressemblait donc beaucoup à celui que M. M.-Fr. Mann a publié, d'après un manuscrit du Musée britannique, dans les *Französische Studien* (VI, 2). Suivant son habitude, il n'a, en traduisant, rien introduit de son cru : pas même, selon toute apparence, l'ordre

1. Il n'en existe pas encore d'édition satisfaisante.

2. *Romania*, l. c., p. 489.

3. L'histoire de ce célèbre petit livre, composé d'abord en grec, qui a passé de là en éthiopien, en arménien, en syriaque, en arabe et en slave, et dont une traduction latine est attestée dès le Ve siècle, a été esquissée par Fr. Lauchert, *Geschichte des Physiologus* (Strassburg, 1889) ; cf. M. Goldstaub, *Der Physiologus und seine Weiterbildung*, dans le *Philologus*, Supplementband, VIII (1901), p. 339.

4. E. Walberg, *Le Bestiaire*... p. xxv et suiv. Et surtout M.-Fr. Mann, *Der Physiologus des Philipp von Thaün und seine Quellen*, dans *Anglia*, VII, p. 420 et IX, pp. 391, 447.

bizarre d'après lequel il procède à l'énumération des trente-quatre « bêtes » ou « oiseaux » qu'il considère [1].

Le style de Philippe de Thaon est d'une indigence, d'une nullité et d'une gaucherie sans pareilles. Mais il produit pourtant une impression forte, inoubliable. Ces petits vers décharnés, pénibles et impersonnels au delà de toute expression, ces misérables développements rattachés, comme avec des ficelles, par des transitions sans vergogne, toujours les mêmes :

N'en voil plus or traitier ;
Altre voil cumencier...

Ätant fin ma raisun
Altre cumencerum...

Ces choses étranges ou fantastiques, distillées en apophtegmes, et ces allégories cocasses que le commentateur y découvre sans sourciller, tout cela donne au plus haut degré l'impression de la naïveté barbare [2]. Voilà donc ce que lisaient les reines, ou plutôt ce qu'on leur lisait [3], dans la première moitié de ce XIIe siècle qui fut, dans d'autres milieux, le grand siècle littéraire du moyen âge, et l'aspect qu'avait alors la Science pour les laïcs les plus haut placés. Des œuvres comme le *Bestiaire* ont représenté en leur temps le dernier mot de la culture mondaine. Est-il rien de plus édifiant pour faire connaître les conditions intellectuelles où l'on vivait ?

En raison de l'intérêt qu'ils présentent au point de vue linguistique, les opuscules du Clerc de Thaon ont eu

1. E. Walberg, *o. c.*, p. XXIX.

2. Un seul trait du caractère de Philippe s'accuse dans ses ouvrages (*Comput* et *Bestiaire*) : il était notablement antisémite. Voir plus loin, et cf. *Li Cumpoz*, v. 2725 et suiv. (*Redargutio contra Judeos*).

3. Cf. ci-dessous, p. 17, n. 1.

l'honneur d'être édités, de nos jours, par des philologues éminents ou très distingués, MM. Mall, Walberg et P. Meyer ; de tous, on a maintenant des textes aussi satisfaisants que possible.

I. — *LE LAPIDAIRE*

ADAMAS* ad de fer culur
Et [de] cristal la resplendur.

Ces deux vers sont, semble-t-il, les seuls, de la notice primitive sur l' « Adamas », qui aient été conservés. Le reste a été remplacé par la moralisation qui se lit dans le *Bestiaire*[1].

AGATE[2]. Cette pierre a la couleur de la peau du

* *Adamas*, aimant, diamant. Ce qui est dit dans cette notice a trait à la fois, on le voit, à l'aimant et au diamant ; il en est ainsi dans la plupart des Lapidaires, même dans ceux qui, comme celui-ci, ont un article *Magnes*. Cf. plus loin, p. 164.

1. Voir plus loin, p. 46. — L'état primitif du texte est représenté sans doute par une traduction latine du *Lapidaire* de Philippe, que P. Meyer a découverte dans le ms. Arundel 342 du Musée Britannique, et publiée (*Romania*, XXXVIII, p. 539). Il est dit là que l'Adamas, pierre très dure, provenant de l'Inde, couleur de fer et qui attire le fer, lorsqu'elle est bénie et sertie dans l'argent, rend le porteur, qui vit chastement, redoutable à tous, et chasse les visions ; aspergé avec du sang de bouc, on le coupe aisément.

2. J'indique la concordance des articles de notre Lapidaire avec ceux de l'ancienne traduction française du *Lapidaire* de Marbode, publiée par L. Pannier (*Les Lapidaires français du moyen âge*...). L'article de l'Agate est, dans cet ouvrage, le n. II (p. 37).

lion. Evax dit que qui la porte sur soi, elle le défend de la piqûre des serpents et des scorpions. Enveloppée d'étoupe mouillée et liée sur la plaie, elle épuise le venin et la douleur. Ou bien réduisez-la en poudre, et donnez-en à boire. Qui l'aura, rien ne lui pourra nuire : il sera « parlables » (éloquent), puissant, vertueux, aimé de Dieu et des hommes.

Alectoires[1]. Se trouve dans le gésier des chapons qui ont sept ans passés. Cette pierre est grosse comme une fève et ressemble à du cristal, à une goutte d'eau. Excellent talisman. Nul n'a soif qui l'a dans sa bouche. Avalée dans du vin, elle guérit de la gravelle. Placée sur le cimier du heaume, elle assure la victoire au porteur. Elle rend les hommes amoureux, les femmes plaisantes, et délie la langue aux messagers. Le Crotoniate (Milon de Crotone) en usait dans les combats.

Asius. Pierre d'Alexandrie, blanche et légère comme de la ponce. La surface se désagrège quand on y touche. Saveur salée. Souveraine dans une foule de maladies, telles que « gutefestre » (fistule) et « poacre » (goutte aux pieds). Délayée dans du vin, panacée.

Alabaustre (*Albâtre*). Pierre tendre. En solution dans du vinaigre, guérit les maux de poitrine et autres.

Amistunte. Pierre dure, qui enflamme l'étoupe quand on la frappe avec un « fusil » (morceau de fer à battre le silex).

1. *Ib.*, p. 38, n. III.

Alerites[1]. Pierre lumineuse. « Enclose ad en sei sa lumiere ». On dirait qu'une étoile y circule. Ses vertus sont nombreuses, d'après Tibère.

Astrion. Cristal qui a la clarté et la couleur des étoiles.

Arachites[2]. Pierre dure, à veines blanches, qui brille comme un feu ardent. Jetée dans les flammes, elle pâlit, comme morte. Fait des brûlures inguérissables.

Alemandina[3]. Fait fondre la glace et bouillir l'eau.

Aramanda[4]. Couleur d'argent. Se trouve dans la Mer Rouge. Donne bon courage.

Anatida. Pierre molle sur laquelle le diable s'est assis quand il a voulu tenter Jésus-Christ.

207 A ceus qui ceste pere avrunt
Dïable sovent apparrunt,
Mais ja nuisir ne lur purrunt
E pur nent les succriendrunt, *
Ke li dïable tot ferunt
Quanque** il [lur] comanderunt.
Lur ovre n'ert ja lungement :
Tel ert [par] cum enchantement.

Béril. Attire les rayons du soleil et enflamme les matières sèches. Ici, la « moralisation » empruntée

* craindront. — ** tout ce que.

1. *Asterites,* dans Isidore de Séville (XVI, x, 3).
2. *Anthracites,* dans Isidore (XVI, xiv, 2).
3. Il y a dans la traduction de Marbode un article *Alabandine* (n. XXI), mais qui n'a aucun rapport avec celui-ci.
4. L. Pannier, *o. c.,* p. 64, n. XLVIII (« De Androdragma »).

au *Bestiaire*[1]. — Suit un second article Béril. Pierre verdâtre. Il y faut graver* la figure d'une « aüsterole » (sauterelle) de mer, et sous ses pieds une corneille ; puis, cercler d'or et mettre un peu d'herbe « savine » (sabine) sous la bête. — Les anneaux montés d'un béril conservent l'entente entre les époux. Le béril est également bon pour toutes sortes de maladies, en particulier pour la chassie des yeux[2]. Bue en poudre, vomitif.

Berilica. Qui la boit guérit du *corpus* (maladie des organes respiratoires)[3]. Fait pousser les cheveux, en empêche la chûte.

Belloculus. Une prunelle, cernée de noir, qui resplendit comme de l'or. On l'appelle ainsi parce qu'elle rend invulnérable à la guerre (*bellum*).

Corail[4]. Combat les enchantements, les songes et les « escharnissements » (illusions dues à des malé-

*Ce passage est corrompu dans le ms. ; je l'interprète d'après le texte latin (L. c., p. 541).

1. Voir plus loin, p. 47. — Elle commence ici par un vers (v. 233) caractéristique, qui n'est pas dans le *Bestiaire* : « Seignurs, aiez en remenbrance... »

2. Les bérils étaient particulièrement appréciés en Angleterre, s'il faut en croire l'auteur du *Lapidaire* que L. Pannier (*O. c.*, p. 123) appelait le « Lapidaire de Berne » :

> Bericle li Englois le claiment
> Qui mout le prisent et mout l'aiment.

3. Sur cette maladie, voir *Romania*, XXXVIII, pp. 375 et 534.

4. L. Pannier, p. 51, n. XX.

fices). Le nom d'Hécate y sera gravé, ou la figure de Gorgone, serpent femelle. Garantit de la foudre, des blessures et de la peur. Précieux pour l'agriculture :

381 S[e ele] est ben menu triblée [a]
Puis seit od [b] semence mellée,
N'i remaindrat neif ne gelée.
. . . . . .
S'ele est semée entre olivers,
En vignes u entre pumers *,
Venz ne fuildre ** mal n'i fera...
Ne ja encumbrer *** ne vendra
En maison u ele serra.

Caprates [1]. Cette pierre, qui ressemble au cristal, protège aussi contre les enchantements ; elle est le topique de l'hydropisie (si on se la lie au bras gauche), d'après Evax.

L'hydropisie

409 ... est un mal que hom ad
Cum il plus beit e plus sei **** ad.

Ceraunius [2]. Pierre de foudre. Elle naît dans les régions où les vents combattent. On la trouve enfoncée dans le sol neuf jours après la chûte. C'est un talisman qui porte bonheur. Les songes de qui la possède tournent toujours à bien.

Ceronites [3]. On l'extrait des yeux des limaçons †

a. broyée. — *b*. avec. — * pommiers. — ** foudre. — *** malheur. — **** soif. — † *testudines*, dans le texte latin.

1. C'est le grec καπνίτης.
2. L. Pannier, p. 55, n. XXVIII.
3. *Ib.*, p. 60, n. XXXIX (De Chelonite).

de l'Inde. Elle est incombustible. Qui se la pose sur la langue ne dira que la vérité. Mais ces vertus sont dans la dépendance du cours de la lune. Elles se manifestent depuis le lever du soleil jusqu'à la sixième heure du jour à la lune nouvelle ; lorsque la lune est en décours, la pierre n'a plus de force que depuis l'aube jusqu'à l'apparition du soleil.

Chélidoine[1]. Se trouve dans le gésier des jeunes hirondelles. Il en est de noires et de rousses. La rousse, liée au bras gauche dans un linge, guérit les « langoureux », les lunatiques et les forcenés ; elle rend éloquent et amoureux. La noire fait réussir dans le monde, et, roulée dans un chiffon rouge, c'est un spécifique contre la fièvre ; elle aide aussi à la délivrance des femmes. Mais il faut que les hirondelles qui fournissent la chélidoine aient été attrappées au vol, sans toucher terre.

Crisolite[2]. Cette pierre, étincelante comme de l'or, vaut contre les terreurs nocturnes et les fantômes. Assure la victoire sur les démons si on la porte au bras gauche, percée, avec des poils d'ânon.

Cornil (*Cornaline*)[3]. A la couleur de l'eau dans laquelle on a lavé de la viande. Étanche le sang. Pendue au col ou portée au doigt, met à l'abri des querelles. Utile contre la « sancfuison » (pertes) des femmes.

1. *Ib.*, p. 48, n. XVII.
2. *Ib.*, p. 44, n. XI.
3. *Ib.*, p. 52, n. XXII.

Cristal[1]. La poudre de cristal, bue avec du miel, donne du lait aux nourrices.

Corail. Il ne s'agit pas ici du « corail » dont il a été question plus haut, mais d'un autre qui, selon Galien, guérit la cécité et le mal de dents ; de plus, le flux de sang et le « corpus ». Mélangez-en la poudre avec du cumin pour dentifrices et lotions des yeux.

Cymbra. Pierre qui naît d'un poisson de mer ou de l'haleine des cétacés, et qu'on trouve à marée basse. Blanche et sèche. C'est une fontaine de jouvence, qui tient toujours l'homme en joie.

Chimedia[2]. On la trouve dans la tête d'un poisson. Qui la tient dans sa bouche devine ce qu'il veut et ne mourra pas sans confession[3].

Cachmaïef (*Camaïeu*). Blanche, bordée de bleu. Rend timide et battu d'avance. S'en abstenir[4].

Calcédoine[5]. Percée sur les bords ; assure la sécurité en toute occasion.

Collire. Couleur d'écume de mer et ressemble au saphir. Qui la porte à son col est à l'abri du déplaisir de son seigneur.

Diadocos[6]. La plus puissante des pierres pour la

1. *Ib.*, p. 61, n. XLI.
2. *Cynœdia* dans Isidore (XVI, x, 8).
3. La traduction latine du ms. Arundel (p. 544) remplace « sans confession » par *intestatus*.
4. Le texte de l'édition est ici (v. 653) à corriger. Lire : « Pur ço di hom n'en seit garni. »
5. L. Pannier, p. 41, n. VI.
6. *Ib.*, p. 67, n. LVII.

divination. On la tient dans la bouche, mais il faut préalablement la refroidir dans l'eau et cracher, pour éviter les brulûres. Elle donne autorité sur les diables : ceux qu'on appelle se présentent et se mettent à votre service, sans vous faire de mal. Elle rend immortel tant qu'on la porte, mais n'empêche pas de tomber dans une langueur telle que la mort est préférable. Les cadavres en contact avec cette pierre se redressent brusquement, mais sans marcher, voir ou parler pourtant.

Daphinion, Grand remède contre les diables, le flux du sang et l'hydropisie.

Dionisia[1]. Noire, avec des taches rousses. En poudre, améliore le vin et le rend inoffensif.

Draconitides. Pierre de dragon, escarboucle en français[2]. Les enchanteurs endorment les dragons, dont ils coupent la tête, pour leur ravir l'escarboucle et la vendre très cher aux rois.

Etites[3]. Cette pierre est très salutaire. Son nom est écrit à l'intérieur. Les aigles la trouvent en Orient et l'avalent, sachant ce qu'elle vaut, pour la placer dans leurs nids. Décèle les empoisonneurs. Aide à la délivrance des femmes. Etc.

Eleutropius[4]. Émeraude veinée de sang, qui pro-

1. *Ib.*, n. LVIII.
2. Cf. ib., p. 52, n. XXIII (*De Carbunculo*).
3. L. Pannier, p. 53, n. XXV (Echites).
4. *Ib.*, p. 55, n. XXIX (Elyotrope). Cf. Paget Toynbee, *Dante Studies and Researches* (London, 1902), p. 267.

vient d'Égypte, de Libye et de Chypre. Se forme dans la tête des ânes, qu'elle aveugle en grossissant. Evax conseille de la mettre dans un bassin d'argent, plein d'eau jusqu'au bord ; la lumière du soleil deviendra sanglante, l'eau écumera, éclairs, pluies et tempêtes. Un tel miracle effraie les assistants. C'est, d'ailleurs, un remède contre le poison, la jaunisse, et pour les femmes enceintes. Qui la conjurera de par Dieu deviendra invisible et fera toutes ses volontés. Il fera, selon Tibère, la pluie et le beau temps à son gré.

Epitites[1]. Pierre rouge de Corinthe. Refroidit l'eau. Détruit la vermine. Si on la tient de la main droite devant les rayons du soleil, elle les absorbe et il en tombe des gouttes de feu ; c'est terrible à voir. Elle a aussi des vertus médicinales :

893 Si hom ne poet a femme gesir
Ne ses volentez acomplir,
Qui sur les reins la lïera
Ses volentez aemplira.

Exebenius. Pierre blanche dont les orfèvres se servent pour éclaircir l'or. Guérit la folie des femmes, en solution dans du vin.

Ematites[2]. Noire comme fer, veinée de pourpre. Vient d'Éthiopie. Bue avec du lait de femme, mère d'un premier mâle[3], guérit toutes les maladies,

1. *Ib.*, p. 56, n. XXXI.
2. *Ib.*, p. 57, n. XXXII.
3. Le traducteur du ms. Arundel 342 n'a pas compris.

notamment la gravelle. On s'en sert aussi contre la piqûre des serpents.

Frigius. Noir veiné. Bu avec l'herbe « savine » (sabine), guérit « gutefestre » et « poacre » (fistule et goutte aux pieds).

Fenicites. Tenue dans la main gauche, dissipe la douleur et la mélancolie.

Fumonius. Contre-poison, et préservatif contre les dangers les plus divers.

Fedus. Avec du lait de femme, mère d'un premier mâle, c'est un remède contre la cécité. Avec le lait d'une brebis qui vient d'avoir un agneau mâle, de couleur blanche, contre la « poacre ». Mais, en ce dernier cas, il faut en boire peu, et avec précaution, sous peine de vomir ses poumons. Se trouve dans le fleuve « Fasin », au pays des Sarrasins.

Gagatromeos. Couleur de chevreuil. Rend invincible. Hercule s'en est beaucoup servi.

Galatides[1]. Les vertus de cette pierre, qui porte plusieurs noms, ont été vantées par Sistodanes[2], qui l'appelle « litargun », c'est-à-dire pierre d'oubli. Non seulement elle procure l'oubli des maux, mais elle a des vertus extraordinaires :

1057 Ki ceste pere lecherat
Savor de miel concevra ;

1. *Ib.*, p. 61, n. XLII.
2. *Damigeron*, § 34 : « Sed Ostanes, magister magorum omnium... »

E ki la pere triblera*
Blanche cume lait devendra;
E la femme ki la bevra
Puisqu'ele bainée serra,
Tant grant plenté de lait avra
Que la mamele l'en corrat.
Beivre la deit après son baing
Od ewe** vive [e] senz pain.

Percée et suspendue au col (ou à la cuisse gauche) par un fil fait de la laine d'une brebis féconde, elle supprime les douleurs de l'enfantement. Elle rend aussi leur lait aux brebis qui n'en ont plus, et guérit du mal de dents :

1093 Ne ja enfant ne megrira
Qui a son col la portera.

Gagates[1]. Noire, sèche et légère. Raffermit les gencives, supprime la douleur des menstrues. On la met sur des charbons ardents, et c'est la fumée qui agit dans le second cas. Damigeron (§ 20) raconte ici que cette pierre sert à éprouver les esclaves qu'on veut acheter au marché : *Si quis autem mancipia vult emere, hoc lapide trito suffumiget et statim videbitur si caducus vel lunaticus fuerit.* Philippe de Thaon a traduit paisiblement ce passage comme le reste (v. 1131 et s.). La pierre *Gagates* révèle la virginité et combat les enchantements. Ouvre les serrures et défait les nœuds.

Galacias[2]. Dure, froide ; il est impossible de la réchauffer :

* broiera. — ** avec de l'eau.

1. L. Pannier, *o. c.*, p. 49, n. XVIII.
2. *Ib.*, p. 60, n. XXXVII (Chalazia).

1167 Autre vertu i puet aveir,
Mais jo n'en sai dire le veir.

Hyema[1]. Se trouve dans les yeux de l'hyène. Placée sur la langue d'un homme, elle fait prédire l'avenir.

Herimachius. Pierre mouchetée, dont l'auteur ne sait rien du reste :

1183 ... Ço est un nom
D'une pere que nus trovom.
E si ad [en] sei tel colur
Cum est la maile del ostur *.
En li puet aver grant bonté
Mais jo n'en sai la verité.
Atant fine ceste raisun.

Jaspe. Pierre commune en maintes contrées, dont il y a seize espèces, de diverses couleurs. Chastement portée par un croyant, bénite et consacrée, met à l'abri de la fièvre. Le jaspe vert s'appelle chalcédoine[2] et garantit de la noyade et des fantômes. Philippe ajoute, d'après Damigeron, qu'il convient d'y sculpter des figures, Mars et Minerve :

1214 Un trés bien armé chevalier
En guise del deu de bataille
Ki Mars ot nom senz controvaille.
Une virgine bien vestue,
U une stole al col pendue ;
En sa main tinge un oliver...

* la moucheture de l'autour.

1. *Ib.*, n. XLIV.

2. Rien de pareil à l'article Chalcédoine (plus haut). Et cf. la traduction de Marbode (L. Pannier, p. 41) : « Calcedoines est pierre jalne ».

Jacinte. Il y a deux articles [1] sous cette rubrique ; chacun est emprunté à une source distincte.

I. Il existe trois sortes de « jacintes » : granulée, veinée, lisse. La prèmière rougit et se purifie au feu ; ce n'est pas le cas des autres, respectivement froide et tempérée par nature. Toutes ces pierres sont, d'après Aristote, des remèdes contre la tristesse.

II. « De bloie* maniere », mais « cume purpre ». Change, du reste, de couleur. Très froide, et ne se réchauffe pas dans la bouche. Très dure :

1273 Mut par est dure a entailler
E Adam i fud peint premer [2].

Iris. Pierre d'arc-en-ciel, que l'on trouve dans la « mer betée** ». L'auteur déclare qu'il n'en connaît pas les propriétés (non plus que celles de la précédente et de la suivante).

Jacractizonta [3].

1297 Ceste pere devient oscure
Quant ele tuche a chevelure [4]...

* bleue. — ** gelée.

1. L. Pannier, p. 46, n. XIV (Jagunces). Les sources des deux articles de Philippe sont fondues dans l'article unique du traducteur de Marbode.

2. On lit dans Isidore (XVI, IX, 3) : « Durissimus, nec tamen invictus, nam adamante scribitur et signatur ». Et dans la traduction de Marbode :

Ja entailliée ne sera
Si de piecete n'est ovrée
Ki d'aïmas est esclatée...

Il est clair que le bon Philippe a lu : « Adam ante... » pour « adamante ».

3. Nom écorché. C'est l'*Hyacinthizon* d'Isidore.

4. Contre-sens. Isidore (XVI, IX, 4) : « Quidam autem

Letites[1]. Pendue au col, contre la tristesse. Liée au front dans un linge, contre les pertes des femmes. Tue la vermine, éteint les incendies.

Liguros. Protège les maisons. Efficace, dans du vin, contre « le mal le rei » (écrouelles?).

Lincis[2]. C'est le pissat du loup-cervier ; il guérit du mal de ventre.

Litigerus [*Litharge*]. On la fabrique avec de l'écume de plomb et d'argent. Cicatrise les plaies, où elle ne laisse subsister ni pourriture ni fronces.

Lantelius. C'est la pierre des larrons. On la recommande aux oiseleurs et aux chasseurs.

Lasulius. Pierre de Frise[3]. Bue avec des sommités de rosier (roses fraîches), guérit de la fièvre quarte.

Magnes[4]. Couleur de fer, attire le fer. On la trouve dans l'eau du Jourdain[5]. — Elle sert à éprouver la fidélité des femmes. Placez cette pierre sur la tête de votre femme endormie : si elle est chaste, elle se tournera sur le ventre ; sinon, sur le dos. Elle guérit

eorum, cristallis similes, capillamentis intercurrentibus obscurantur... »

1. C'est le grec λυχνίτης. Voir la note de P. Meyer dans *Romania*, XXXVIII, 529.

2. Cf. L. Pannier, p. 52, n. XXIV (Ligurium).

3. Rien de pareil dans les textes latins où l'on lit : « Lasuli lapis *frigidus*... » (*Romania*, l. c., p. 530) ; cf. v. 1353 (à propos de la pierre *Litigerus*) : « Ceste pere a freide nature ». Le traducteur du ms. Arundel 342 (p. 550) : « Frigia ».

4. L. Pannier, p. 50, n. XIX.

5. Tous les autres textes donnent : « dans l'Inde » au lieu de « Jourdain ». Faute de lecture probable.

de l'hydropisie et rend impuissant. Les voleurs s'en servent pour épouvanter et faire fuir les habitants des maisons qu'ils se proposent de dévaliser.

Melas. Cette pierre, qui procure toutes sortes d'avantages, n'a de vertu que quand la lune est en décours.

Macedonius. Cette pierre en engendre d'autres. Utile comme aphrodisiaque et en obstétrique[1]. Tue les mouches.

Niger. S'appelle aussi *Gelaticum*[2]. On la pose sur sa langue, après s'être longuement lavé la bouche, avec de la cire et du miel ; après quoi on devine les projets de ses adversaires et personne ne vous refuse rien. De plus, très puissant aphrodisiaque[3]. Et chasse les mouches.

Oristes[4]. Noire ou verte. Incombustible. Protège contre les animaux. Il y a une variété en forme de

1. Cf. l'article *Peanites* de Marbode (L. Pannier, *o. c.*, p. 58, n. XXXIV) et celui du *Lapidaire* de Cambridge (*Ib.*, p. 172) :

En Machedon la region
Naist piere, peanite a non.

2. Cet article correspond à l'article *Gerachite* de Marbode (L. Pannier, p. 56, n. XXXI).

3. On lit dans la source latine de Philippe, qui remonte à l'Antiquité : « Alliga ergo lapidem tibi et vade ad puerum sive ad puellam vel feminam et non tibi contradicet ». Philippe dit simplement :

1473. Ne ja femme n'escondira
Chose que il demandera.

4. *Ib.*, p. 62, n. XLIII (Orytes).

lame, avec des nœuds sur une face, comme des clous. Elle stérilise et fait avorter.

Optalius[1]. [Comme deux des pierres précédemment énumérées (*Lantelius* et *Magnes*), celle-ci est] protectrice des voleurs, qu'elle assure de l'impunité.

Obsianus. La malédiction de celui qui a cette pierre est mortelle. Si l'on y grave le soleil et la lune, préservatif contre la male mort.

Onix[2]. L'onyx, dont il y a cinq espèces, qui viennent d'Inde ou d'Arabie, porte malheur.

Onchinius. Mêmes propriétés néfastes que l'onyx. En poudre, fait écumer les chiens.

Pantheros[3]. C'est à la fois le nom d'une bête et d'une pierre qui est multicolore comme la bête. La voir le matin est de bon augure :

1579 Bon est a veer par matin
Pur surmunter malveis veisin.

Pyrites[4]. Pour le mal d'yeux et la « corance » (diarrhée).

Ou bien (car il y a deux notices sous la même rubrique), pierre qui brûle comme du feu. Nous l'appelons aussi « piere de gaiet ». Frottée, attire les brins de paille[5].

1. *Ib.*, p. 64, n. XLIX.
2. *Ib.*, p. 44, n. IX.
3. *Ib.*, p. 65, n. LI.
4. *Ib.*, p. 67, n. LVI (Se rapporte au second article de Philippe).
5. Cf. l'article « Galgate » du *Lapidaire* dit de Berne (L. Pan-

Proselitus[1]. La pierre qui sue au feu. L'auteur n'en sait pas davantage.

Silenites[2]. Cette pierre, qui ressemble au jaspe et qui garantit de goutte et de langueur, croît et décroît[3], selon Evax, en même temps que la lune.

Saphir[4]. Le saphir, rejeté par les flots sur les grèves de la Libye, confère le don de prophétie et rompt les chaînes des prisonniers.

Tegolitus[5]. Comme « grain d'olive ». Pour les maux de reins et de vessie.

Trisites[6]. Couleur d'arc-en-ciel. On n'en connaît pas bien les propriétés.

Il y a bien d'autres pierres dont il n'a pas été question[7], mais c'est que l'auteur les ignore.

nier, p. 129) : la Galgate, dit en substance cet auteur, est une pierre anglaise, qui attire les brins de paille ; et aussi l'article « Jayet » de *Lapidaire* de Cambridge (p. 159) : « Cil d'Engleterre luist assez... » et attire les brins de paille. — Il y a peut-être là une des rares additions de Philippe de Thaon, qui résidait en Angleterre, à sa source latine.

1. *Droselytus*, dans Isidore (XVI, XII, 2).

2. *Ib.*, p. 54, n. XXVI.

3. Damigeron (§ 36) dit simplement que sa lumière croît et décroît dans ces conditions.

4. *Ib.*, p. 39, n. V.

5. *Ib.*, p. 66, n. LV (Gegolitus). En grec, τηκόλιθος.

6. L'article *Trisites* (ailleurs, *Crisites*) de Damigeron (§ 39) n'est pas si bref.

7. La traduction du Lapidaire de Marbode a plusieurs articles qui ne sont point dans celui-ci ; citons, parmi les plus importants :

1683 Dirrunt cil qui nes conustrunt
Puet cel estre que fables sunt[1]...
Mais, s'il se volunt purpenser
E les peres espermenter*,
Lur Creatur aürerunt**
Pur les miracles qu'il verrunt...

Car les pierres sont des remèdes, soit qu'on les touche ou qu'on les porte, qu'on les boive ou qu'on les regarde.

II. — *LE BESTIAIRE*[2]

Lion, en grec, c'est roi en français. Le lion est, en effet, le roi des animaux. Écoutez ses façons :

31 Il at le vis herdu,
Gros le col et kernu***

*expérimenter. — **adoreront. — ***muni d'une crinière.

Améthyste (n. XVI), *Chrysoprase* (n. LV), *Unio* [perle] (n. L), *Malachite* (n. LIV), *Sardius* (n. X), *Sardoine* (n. VIII), *Émeraude* (n. VII), *Topaze* (n. XIII). Et cf. plus loin, p. 260.

1. Cf. l'épilogue de la traduction de Marbode (L. Pannier, p. 68, v. 939).

2. Il n'est pas inutile d'indiquer ici le plan de l'ouvrage. Les 37 « types », ou notices, qu'il comporte sont rangés en trois séries : 1° les « bêtes » ; 2° les oiseaux ; 3° les pierres. De plus, les types 1-6, 25-29 et 36-37 représentent Jésus-Christ, 7-17 et 31-35 l'homme, 18-24 le diable, et 30 l'Église. — L'Assida (Autruche) est rangée parmi les « bêtes », quoique l'auteur la qualifie d' « oisel » (v. 1277).

Nous distinguons le texte proprement dit, emprunté au *Physiologus* et à Isidore de Séville, des « moralisations » qui l'accompagnent ; celles-ci sont analysées en petits caractères.

Quaré le piz devant,
Hardi e cumbatant ;
Graille at le trait deriere,
Cue * de grant maniere,
Et les jambes at plates,
Juste les piez aates ** ;
Les piez at gros culpez,
Luns ungles e curvez.
Quant faim at, maltalent ***,
Bestes meine ensement
Cum il cest asne fait
Ki rechane **** e brait.

De quoi voici la « signefiance ». Le lion, c'est le fils de Sainte Marie, roi du monde, qui, le jour du Jugement, sera terrible aux Juifs. Carré par devant et grêle par derrière, c'est signe de divinité et d'humanité confondues. La queue veut dire que nous sommes les justiciables de Dieu. Les jambes... Dieu est prompt. Le pied « culpé »... Dieu tiendra le monde « en son poing ». Les ongles... il tirera vengeance des Juifs. L'âne... c'est le Juif, animal « fol par nature », qui ne croit en Dieu que par force.

Quand le lion veut chasser, il trace un cercle à terre avec sa queue ; les bêtes dont il fait sa proie n'en peuvent plus sortir, dès qu'elles y sont entrées. « Ço mustre la peinture[1] » (v. 106).

* queue. — ** agiles. — *** en colère. — **** synonyme de braire.

1. On voit par des indications comme celle-ci (et celle qui se trouve à la fin de la citation précédente) que l'ouvrage était destiné à être illustré d'images. En fait, le ms. d'Oxford contient 49 dessins, « la plupart à l'encre noire, d'une exécution grossière » ; il y a 28 miniatures (également grossières) dans le ms. de Copenhague ; quant au ms. de Londres, on y a réservé des espaces libres pour les illustrations, qui n'ont jamais été exécutées.

Cela s'entend par figure. Le cercle, c'est le paradis; la queue, c'est la justice de Dieu; c'est nous qui sommes les bêtes.

Quand le lion est en colère, il piétine[1] la terre. Voir la « peinture ».

Nous sommes la terre que le lion Jesus piétine. Dieu nous frappe par notre bien; il châtie ceux qu'il aime.

Le lion pourchassé efface, en fuyant, ses traces avec sa queue.

Grande « signefiance »! Il s'agit de l'Incarnation. Dieu s'est fait homme en secret, *incognito*, pour mieux tromper le diable, qui s'est aperçu trop tard de la ruse.

219 « Et iço entendum — Par trace de leün — Que Deus se volt mucier* — Pur diable engignier**[2]. »

* cacher. — ** tromper.

1. Éd. : « Leüns quant est iriez — Il se peint od ses piez; — En tere se peindrat — Quand il mariz serat. » — « Voilà, dit l'éditeur (p. 121), un trait bien curieux [faire son portrait avec ses pieds]. Il semble plus naturel de lire *paindre* (< pangere), c'est-à-dire *frapper*, au lieu de *peindre*; mais, comme les rubriques latines [de quelques mss.] indiquent que, pour leur auteur, il s'agissait bien de *peindre*, je n'y ai rien changé. »

Il fallait changer, c'est clair. Et l'erreur évidente du rubricateur en cette circonstance est un argument qui s'ajoute à tous ceux que M. Mann a fait valoir (*Romanische Forschungen*, VI, 1891, p. 399) pour établir que les rubriques latines des manuscrits sont, non de l'auteur, mais d'un copiste. M. E. Walberg, sur ce point, n'a pas vu juste (p. XCVII et suiv.).

2. Cette idée est exprimée plus d'une fois, avec prédilection :

451 Si deçut Deus diable
Par semblant cuvenable.
Diable ume deçut;
Deus om, qu'il ne cunut,
Deçut issi diable...

Cf. v. 677 et *passim*.

Le lion a peur des coqs blancs[1] et des grincements de charrette ; il dort les yeux ouverts.

Le coq blanc, c'est celui de saint Pierre. Le coq chante les heures, nuit et jour, en l'honneur de Dieu. Et nous aussi, nous chantons matines, primes, tierce et midi, nones et vêpres...; au crépuscule, les chants se taisent : c'est alors que les démons se répandent pour agir.

300 E lores nus taisum,
E diable s'esmovent
Ki tuz jurz par nuit ovrent;
Quant nus cessum d'urer*,
Donc poent il erer ;
La nuit unt poësté
De travaillier malfé **...
Pur ço, quant vient le jur,
Dunc fuient la luur...

Le cri de la charrette, les quatre évangélistes l'ont poussé, en racontant la Passion. — Dormir les yeux ouverts...; la mort de Dieu ne fut qu'apparente.

Le lion tremble, la première fois qu'il voit l'homme.

C'est-à-dire que Dieu fait homme s'est humilié.

La lionne met bas un lionceau mort, qui ressuscite après trois jours, aux rugissements du mâle qui rôde alentour.

* prier. — ** les démons.

1. Tradition généralement répandue au moyen âge, qui repose sans doute sur une ancienne bévue. Solin, au l. XXVII de ses *Collectanea rerum memorabilium*, avait écrit des lions : « *Cantus* gallinaceorum timent. » Mais la bévue n'est pas imputable, comme Paget Toynbee a l'air de le supposer (*Romania*, 1894, p. 74), au seul Brunet Latin.

La lionne, c'est sainte Marie ; et le lionceau, c'est le Christ ; le rugissement du mâle, c'est la vertu de Dieu, par quoi il a ressuscité.

Monosceros. Cette bête cornue ressemble à un bouc. Quand on veut la prendre, on envoie dans la forêt une pucelle qui découvre son sein ; l'animal vient la baiser et s'endort sur ses genoux ; on le tue ou l'on s'en empare pendant qu'elle dort.

Cette bête, c'est Dieu ; la pucelle, c'est la Vierge ; et le sein de la pucelle, c'est, visiblement, Sainte Église.

Panthère. Toutes les bêtes aiment la panthère, qui est très douce, le dragon excepté. Elle dort trois jours après ses repas et se réveille en poussant un cri. Alors une odeur suave se répand, qui attire tous les animaux du voisinage ; seul, le dragon terrifié s'enfuit dans ses repaires souterrains.

« Signefiance i at. » La panthère représente Jésus-Christ, et nous sommes, derechef, les bêtes. Le dragon, espèce de serpent, figure le diable. *Pan*, du reste, qui est dans « Panthère », veut dire « tout » en grec, et Dieu est le grand Tout.

Dorcon (*la Chèvre*). La chèvre paît sur les hauteurs, au sommet des rochers ; elle sait fort bien deviner si l'homme qu'elle aperçoit ira loin.

Les justes sont les montagnes de vertu où Dieu se repaît. Il sait fort bien quels sont ceux qui iront loin, c'est-à-dire en enfer.

L'Hydre, semblable à la couleuvre, est l'ennemie du Crocodile. Lorsque le crocodile — bête vile, à

quatre pieds, longue de vingt coudées, dont le cuir est à l'épreuve du caillou, qui naît de l'eau du Nil, et qui pleure quand elle a mangé un homme, — dort la bouche ouverte, l'hydre, dissimulée sous une couche de limon, s'introduit dans l'ouverture, se fait avaler et cause de tels ravages à l'intérieur de l'animal qu'il succombe ; elle-même en ressort saine et sauve.

Importante allégorie de la lutte qui s'est engagée entre Dieu et le diable.

Cerf. Lorsque le cerf a trouvé un terrier de serpent, il y verse de l'eau avec sa bouche, puis aspire ; le serpent sort, et il est foulé aux pieds.

Ainsi Jésus a fait sortir le serpent (le diable) du corps de plus d'un en y versant l'eau (la sagesse) de sa bouche.

Aptalon (*Antilope*). Bête farouche, très difficile à approcher, analogue au chevreuil, qui a deux cornes aiguës et tranchantes comme des faucilles. Elle peut scier les arbres et boit les eaux de l'Euphrate, qui ont leur source au Paradis. Pour la prendre on s'arrange de façon qu'elle engage sa ramure dans un buisson. Prise, elle crie ; le chasseur accourt au bruit.

L'homme ressemble à l'aptalon. Dieu lui a donné aussi deux cornes, qui sont l'Ancien et le Nouveau Testament. Avec ces cornes il peut aussi scier de grands arbres (les péchés mortels). Mais il boit volontiers, comme l'aptalon, et s'enivre. Il se prend ensuite les cornes dans le buisson des filles de joie. Et le chasseur, c'est Satan.

832 Kar l'eve* signefie
Ivrece, e le buissun
Putain par grant raisun...
Vins e feme ont nature
Que funt del sage fol
E trebuchier el pol**.

La Fourmi, dont Salomon recommande la diligence, amasse des grains de froment (non les grains d'orge, dont elle n'a cure), pour l'hiver.

Comparer l'histoire des Vierges sages. Mettre de côté pour l'hiver, c'est-à-dire pour le Jour du Jugement. Le froment, c'est la parole divine; l'orge, c'est l'hérésie. « Oz tu, om de Dé? » *** (v. 959).

Isidore ajoute que la fourmi porte de plus grands faix, proportionnellement à sa taille, que le chameau et le dromadaire. Elle sait aussi distinguer, dans ses provisions, les grains sains, qu'elle thésaurise, des grains abîmés par la pluie, qu'elle expulse. — Il y a en Éthiopie des fourmis grandes comme des chiens; elles récoltent la poudre d'or dans un fleuve qui est là; mais personne n'approcherait de leur trésor sans être mordu, et périr. Les gens du pays ont inventé une ruse: ils envoient vers ces fourmis des juments qui viennent de mettre bas, chargées de coffres ouverts; les fourmis remplissent d'or ces récipients; alors on fait hennir les poulains, et les juments reviennent au galop. Il y a aussi le *formica-leo*, petite bête qui tend des pièges aux fourmis dans la poussière.

*eau. — **dans la mare. — *** Entends-tu, homme de Dieu?

Onoscentaurus. Homme jusqu'à la ceinture, âne plus bas.

L'homme est un âne quand il fait vilainie.

Castor (ou Bièvre). Les génitoires de cet animal sont utiles en médecine ; quand on le chasse pour s'en emparer, il se les coupe lui-même ; d'où son nom (castor = châtré).

Le castor, c'est le saint homme qui triomphe de la luxure.

Hyène (ou Loup cervier). Animal immonde, dont notre loi défend de manger, mâle et femelle à la fois. Il a une pierre dans l'œil telle que, si un homme l'a sous la langue, il devine l'avenir[1].

L'hyène symbolise l'avare, le convoiteux, le luxurieux.

La Mustele (*Belette*), dont on ne doit pas manger non plus, conçoit par la bouche et engendre par l'oreille[2].

Bien des gens entendent ainsi la parole de Dieu par la bouche qui la rendent par l'oreille.

1241 Ço est del serf pulent
Ki contre Dé se prent,
Ki fait contre nature
Si cum dit Escripture.

Assida (*Autruche*). Pieds de chameau, aîles d'oiseau. Cette bête ne peut pas voler. Elle pond chaque

1. Cf. plus haut, p. 25.

2. D'autres enseignaient le contraire. « Quidam, dit Hugues de Saint-Victor (*De Bestiis*), dicunt eas *aure* concipere et *ore* parere ; quidam e contrario dicunt eas ore semen concipere et per aurem parere ».

année dans le sable, au lever d'une certaine étoile, et oublie ses œufs, qui éclosent à la chaleur du soleil.

Bel exemple. Ainsi font les saints ermites qui abandonnent leur famille et leurs biens au lever de l'étoile céleste.

Salamandre. Espèce de lézard, qui vit impunément dans les flammes.

Les trois serviteurs de Dieu dont parle David, Ananias et les autres, qui traversèrent sains et saufs le feu ardent.

Ajoutons que la salamandre monte dans les pommiers, empoisonne les pommes et l'eau des puits où elle tombe.

Sirène. Femme jusqu'à la ceinture et, à partir de là, queue de poisson. La sirène chante en mer contre la tempête et pleure quand il fait beau. Les marins, à l'écouter, oublient leurs nefs.

Ce sont les richesses du monde, qui endorment et perdent les âmes.

Éléphant. Lorsque le temps de la reproduction est venu, les éléphants, mâle et femelle, vont vers l'Orient, jusqu'au Paradis. Ils mangent le fruit de l'arbre Mandragore. La femelle conçoit. Par crainte du dragon, elle dépose son fruit en eau profonde. Cependant, le mâle fait bonne garde.

C'est Adam et Ève.

L'odeur des os et des poils de l'éléphant, brûlés, chasse les serpents et la vermine. Selon Isidore, ces animaux ont l'aspect de bœufs énormes, avec des dents d'ivoire. Ils portent des châteaux sur leur dos.

L'intelligence et la mémoire sont développés chez eux. Nulles jointures à leurs jambes, de sorte que l'éléphant est obligé de dormir debout, appuyé contre un arbre ou un mur ; s'il se couchait, il ne pourrait se relever; les gens du pays profitent de cette circonstance : ils scient l'arbre ou ruinent la base du mur où la bête s'appuie pour dormir ; elle trébuche et on la capture. La femelle porte deux ans. Les éléphants vivent dans l'Inde.

La Mandragore, dont il a été parlé incidemment, a des racines qui ressemblent à un homme ou à une femme, avec des feuilles de laitue ou de bette, respectivement. Il faut prendre des précautions pour la cueillir : ne pas toucher à la plante, y attacher un chien affamé, qu'on appellera de loin en lui montrant un morceau de pain (et en se bouchant les oreilles) ; le chien tirera sur sa corde et tombera mort du cri qu'il entendra. Car nul ne peut entendre le cri de la Mandragore arrachée sans mourir. — La racine de Mandragore est un remède souverain. Elle guérit tout, sauf la mort.

1611 Fors seulement de mort,
U il n'at nul resort.

Aspic. Quand ce serpent, dont la morsure est mortelle, aperçoit des enchanteurs qui veulent le prendre, il se bouche une oreille en l'appliquant contre terre et l'autre avec sa queue.

« Grant chose signefie. » Ce sont les riches qui s'appliquent une oreille en terre, pour acquérir, et se bouchent l'autre avec leurs péchés.

Serra. Bête marine. Ailes, tête de lion, queue de poisson. Si elle voit une nef en haute mer, elle étend ses ailes et masque le vent, ce qui crée un calme plat. Lorsqu'elle ne peut mieux faire, elle replie ses ailes, laisse aller la nef et plonge pour se repaître de poissons.

C'est le diable, qui intercepte le souffle du Saint-Esprit.

Le Hérisson, cochon épineux. Au temps des vendanges, il grimpe aux ceps, abat les grappes, se roule dessus et les embroche avec ses piquants. Il les porte ensuite à ses petits.

Le hérisson, c'est le diable qui embroche les âmes (les grappes).

Le Goupil (*Renard*) est très rusé. Il se poudre de terre rougeâtre et fait le mort, gueule bée, langue pendante. Des oiseaux s'abattent sur lui pour le dévorer et lui mettent leur bec entre les dents. Il les dévore.

C'est le diable.

Onagre ou âne sauvage. Le 25 mars, à l'équinoxe, cet animal brait douze fois. C'est de tristesse, en constatant que la nuit et le jour sont d'égale longueur, car il préfère la nuit au jour.

C'est le diable.

Le Singe contrefait les gens; irrité, il se souille aisément. La femelle porte dans ses bras le petit qu'elle aime le mieux et l'autre sur son dos.

C'est le diable.

Cetus (*la Baleine*). Très grosse bête, qui habite

la mer. Le dos couvert de sable, elle demeure à fleur d'eau, immobile. Le marin croit que c'est une île, débarque, s'apprête à s'y installer. Mais, dès que l'on fait du feu, la baleine plonge dans les profondeurs, et ceux qu'elle portait sont noyés.

C'est le diable; et le sable qui dissimule le danger, ce sont les richesses du monde.

Quand la baleine veut manger, elle baille ; les petits poissons, attirés par l'odeur exquise qui se dégage de sa bouche, s'y précipitent et sont engloutis.

Perdrix[1]. Cet oiseau vole les œufs des autres ; mais les petits qui sortent de ces œufs abandonnent le nid du voleur, dès qu'ils entendent l'appel de leurs congénères. *Mielz valt nature que nureture**, dit le proverbe.

C'est le diable :

1991 Diable est en tel guise
Qui tolt** a Sainte Eglise
Ço qu'aveit baptisié...

L'Aigle est le roi des oiseaux. C'est le « clair-

* éducation. — ** ravit.

1. La perdrix est, comme l'on voit, placée avant l'aigle, roi des oiseaux, ce qui paraît singulier. « Est-ce, dit M. E. Walberg (p. xxix), parce qu'elle représente le même type que les six animaux qui précèdent immédiatement, c'est-à-dire le diable? Ou est-ce que Philippe... la considérait comme une « beste »? Cela serait bien étrange. » L'explication de cette anomalie a été donné par Fr. Lauchert (*O. c.*, p. 129) : Philippe aura laissé subsister ici, par mégarde, l'ordre des anciennes versions du *Physiologus*, où la Perdrix était placée immédiatement après la Baleine.

voyant » par excellence. Du haut des nues il aperçoit les poissons qui nagent dans la mer et fond sur eux pour les saisir. Il ne cille pas en fixant le soleil, et exerce ses petits à le regarder en face ; ceux qui s'y refusent, il s'en désintéresse. Lorsqu'il vieillit, il s'élève au plus haut des airs, puis se plonge trois fois dans une « fontaine » qui est du côté de l'Orient ; après quoi, il redevient jeune.

L'aigle, c'est le fils de Dieu et nous sommes les poissons... La fontaine de Jouvence, c'est le baptême. — Cet oiseau, qui se désintéresse de ses petits s'ils ne supportent pas la clarté du soleil, nous enseigne à renier nos enfants s'ils ne veulent point servir Dieu.

Calandre, oiseau blanc, comme une mouette. Le Deutéronome défend d'en manger. Fort utile à la cour des rois, car il guérit les gens malades, s'ils sont curables, en les regardant ; s'il détourne les yeux pour ne pas voir un malade, c'est que le cas est désespéré. La moëlle de l'os de sa cuisse rend la vue aux aveugles.

Jesus, fils de Marie, pur et sans tache... Il a détourné ses yeux des Juifs, qu'il était venu sauver ; ils mourront. Mais il nous a regardés. — Le baptême est le tout-puissant collyre qui nous fait voir la lumière.

Le phénix est une espèce de cygne, qui vit en Arabie. Il n'en existe qu'un seul ; il est de couleur pourpre et vit cinq cents ans. Lorsqu'il sent sa fin prochaine, il cueille des branchages d'arbustes parfumés, en dresse un bûcher, et se couche sur ce bûcher, que le soleil allume ; le troisième jour il ressus-

cite de ses cendres. D'après une autre tradition, en pareil cas, il s'oint de baume, et c'est un prêtre de la ville d'Héliopolis qui lui rend le service de le brûler. En tout cas,

3202 De sun gré vient a mort.
Et de mort vient a vie.

C'est, évidemment, Jésus-Christ.

Pélican. Oiseau d'Égypte, à long bec. Deux espèces, dont l'une vit de poisson, l'autre, sur la terre ferme, de lézards, de crocodiles, de serpents et autres vermines. Il arrive que, quand ses petits le « bèchent » (lui donnent des coups de bec), en essayant de lui crever les yeux, il les tue. Mais alors, le troisième jour, il se frappe lui-même et arrose de son sang les cadavres, qui ressuscitent.

Les hommes qui nient la vérité veulent aussi « crever l'oil Dé » ; et, comme les oiselets, Jésus est ressuscité.

Il est, selon Isidore, une Colombe qui attire les autres à son colombier. Et, dans l'Inde, il est un arbre où les colombes se réfugient pour échapper au dragon qui les poursuit ; celui-ci redoute cet arbre et son ombre, et s'en tient à distance.

La colombe qui attire les autres, c'est Jésus ; Sainte Église est figurée par le colombier. Elle est aussi l'arbre protecteur contre les entreprises du Serpent.

La Tourterelle, simple et chaste, est une veuve inconsolable.

Comme Sainte Église, dont Dieu est le « masles ».

La Huppe couve son père et sa mère en leur vieil-

lesse, ce qui les rajeunit ; elle leur rend ainsi ce qu'elle a reçu d'eux.

Bel exemple à suivre.

Ibis. Cigogne du Nil, vit de charogne, ne sait pas nager, recueille les poissons morts sur les rives. Elle s'administre, en cas de besoin, des lavements avec son bec.

L'homme, qui ne sait pas nager sur les eaux spirituelles et refuse les sains aliments de l'Écriture, vit, tout de même, d'ordures. — Homme, déploie donc tes ailes !

2689 Li ume dous* mains unt
Ki pur eles** lur sunt;
Ses mains deit om lever
Al ciel, Dé aürer...

Quant à l'histoire des lavements, elle fait penser aux « losangiers » (flatteurs), qui disent du bien des gens par devant et qui mentent par derrière.

Fullica. Ce bel oiseau ne vit que de nourritures honnêtes et reste là où il trouve à vivre ; il fait son nid sur l'eau ou dans les rochers.

Figure du saint homme ermite, qui s'interdit la chair des animaux.

Nicticorax. Oiseau nocturne, qui préfère les ordures et les ténèbres et qui vole « envers ». On l'appelle « fresaye » (effraie) en français.

Symbole du Juif, qui a fermé les yeux à la vérité :

2821 C'est lur lei e lur vie
Qu'ordure signefie.
Issi sunt a envers
Cum l'oisels...

* deux. — ** ailes.

Les pierres TURROBOLEN, que l'on trouve en Orient, sont de telle nature que, rapprochées, elles jettent des feux; séparées, elles n'ont point de vertu. L'une est mâle et l'autre femelle.

C'est pour cela que les nonnains et les moines sont obligés de vivre séparément.

Lacune[1].

L'ADAMAS brûle et se fend au contact du sang de bouc et du plomb. Il y a une montagne en Orient qui brille merveilleusement la nuit ; le jour, on ne la voit pas... L'aimant attire le fer.

Sang de bouc, c'est péché. Dieu, comme la montagne, est là pour éclairer les ténèbres. Comme l'aimant, Jésus nous tire hors de l'enfer.

Des DOUZE GEMMES l'auteur va parler brièvement ; consulter, pour plus de détails, le Lapidaire[2]. Il se borne, en fait, à énumérer les douze gemmes [du Rational][3], en indiquant d'un mot ce que chacune « démontre » : jaspe rouge (amour), jaspe vert (foi), jaspe blanc (douceur) ; saphir (promesse du ciel), chalcédoine (nous irons près de Dieu), émeraude (confiance du chrétien), sardonix (chasteté, humilité), sardius (souffrance des justes), chrysolithe (vie céleste), béril

1. Voir plus haut, p. 4.

2. Il semble bien que l'auteur renvoie ici à son *Lapidaire* (plus haut, p. 8). Notons pourtant que cet ouvrage, tel qu'il est dans le ms. de Jesus College, ne traite pas de plusieurs des Douze gemmes bibliques : ni de l'émeraude, ni du sardonix, ni de la topaze, ni de l'améthyste...

3. Cf. *Exode*, 27, v. 17-20 et 39, v. 10-13.

(purification), topaze (couronne de sainte vie), chrysoprase (loyer de la vertu), jacinte (grâce du Créateur), améthyste (martyre que Dieu souffrit)[1].

Mais il est une pierre qui est la « lumière » de toutes les autres. Elle naît dans l'île de Dapne, de la rosée du ciel. Ces pierres sans défaut et sans suture s'entrouvent, reçoivent la rosée et se referment ; elles engendrent ainsi à la façon des créatures vivantes. Le « Bestiaire »[2] dit, d'autre part, que certains coquillages vont recevoir le matin la rosée du ciel à la surface de la mer, puis se laissent couler au fond, où la rosée est changée en gemme. Cette gemme est une panacée universelle.

Figure de la Sainte Famille. La rosée, c'est la grâce. La naissance de la pierre, c'est la conception de Jésus, sans tache. — Au reste, de cette conception virginale, une autre « semblance » rend compte : les rayons du soleil traversent le béril sans rien perdre de leur force et brûlent, après l'avoir traversé, des étoupes et des chiffons secs, comme on le voit tous les jours ; or

3097 ... Si cum li raiz * de soleil
A ceste piere est feeil **,
Qu'il entre en li senz uverture
E ultre passe senz frainture ***,
Saciez issifaitierement ****
Que Jesus Crist veraiement

* rayon. — ** fidèle. — *** effraction. — **** de même.

1. Voir, sur les « Douze pierres du Rational », L. Pannier, *o. c.*, pp. 209 et suiv. — Philippe énumère ici les Douze gemmes dans l'ordre traditionnel, qui passait pour avoir lui-même une signification mystique (*Ib.*, p. 217).

2. Philippe désigne ainsi le *Physiologus* latin dont il se sert (E. Walberg, *o. c.*, p. XXXI).

Si passe la virgine entresai,
Cum par mie piere le rai...

Les bêtes ont la tête penchée vers la terre, comme les hommes qui cherchent les richesses. Les oiseaux volent tout droit dans les hauteurs du ciel joyeux, comme les hommes dont les pensers vont vers le ciel. Les pierres sont immuables, comme le sage.

3188 Ço demustre que Deus est reis...
Icist Deus nus seit en aïe*,
E la virgine sainte Marie.
Icist Deus nus otreit veir sen **
E vie perdurable! *Amen.*

*soit en aide. — **vrai sens.

L'IMAGE DU MONDE

Il existe au moins trois rédactions, ou états, distincts de ce très célèbre ouvrage.

I. Les manuscrits de la première rédaction sont de beaucoup les plus nombreux [1]. L'*Image du Monde* s'y présente comme un poëme d'environ 6 600 vers octosyllabiques.

L'auteur a pris soin de dater son travail avec précision. Il dit quelque part (l. III, c. 17) que, si Adam avait marché sans s'arrêter pour aller aux étoiles, à raison de 25 milles (ou lieues) par jour, depuis le moment où il fut créé, il aurait encore à marcher pendant 712 ans avant d'arriver au but

..... dès l'ore
Que cis livres fust premiers faiz,
Qui premierement fu parfaiz
As Rois, a l'Aparicion,
En l'an de l'Incarnacion
Mil. CC. XL. VII ans [2].
Tant meist a aler Adans
Dès lorz ains qu'il fust jusque-la.

1. C. Fant, *L'Image du Monde, poème inédit...* (Upsala, 1886); — E.-D. Grand, *L'Image du Monde. Recherches sur le classement des manuscrits de la première rédaction*, dans la *Revue des Langues romanes*, 4e série, VII (1893-94), pp. 1-58. L'auteur a étudié « le classement des mss. de la première rédaction d'après 32 manuscrits appartenant aux Bibliothèques de Cambridge, Londres, Oxford, Paris et Stockholm ».

2. Passage étudié par C. Fant, *o. c.*, p. 5-6 (sans exactitude)

On a reconnu depuis longtemps que le poème est écrit en un dialecte lorrain notablement influencé par la langue littéraire de l'Ile-de-France. De plus, à propos de Charlemagne, l'auteur écrit :

1054 Et sout assez d'astronomie,
Si come raconte sa Vie
Qui est a MEZ EN LOHERRAINE...

Il était assurément lorrain, comme le prouve encore

et par E.-D. Grand, *o. c.*, p. 55. Ces deux auteurs ont adopté pour ce vers décisif la leçon : MCCXLV, que donnent « presque tous les manuscrits » de la première rédaction. D'autre part, M. P. Meyer, ayant l'occasion de réimprimer incidemment ce morceau (*Romania*, XXI, p. 503), a adopté la leçon MCCXLVII, et qualifié l'autre d' « isolée et sans valeur ». — La leçon MCCXLV n'est certes pas « isolée » ; mais je crois aussi qu'elle est sans valeur. M. P. Meyer n'a pas dit pourquoi ; on essaiera de le montrer dans la suite de cette notice. Et cf. plus loin, pp. 110 et 296, en note.

Il convient, d'ailleurs, d'indiquer tout de suite que la leçon MCCXLV paraît fortement garantie, en même temps que par l'accord de la grande majorité des manuscrits, par l'*explicit* si connu qu'offrent tous les exemplaires de la première rédaction :

En l'an de l'Incarnacion,
As Rois, a l'Aparicion,
Mil . II^c . XL . V . ans
Fu premiers parfez cist romans.

Mais cet *explicit* est-il de l'auteur du poëme, ou d'un ancien copiste ? M. Fant est, à ma connaissance, le seul érudit qui l'ait nettement attribué à un copiste (*O. c.*, p. 37), ainsi que les dix ou douze mauvais vers qui l'achèvent, dont la tradition manuscrite est assez confuse. Il me semble que c'est l'évidence même, pour tout lecteur non prévenu. M. P. Meyer a rejeté cette opinion (*Romania*, XXI, p. 504, n. 3), mais pour une raison qui ne subsiste pas si l'on admet, comme je pense qu'il le faut, les considérations qui vont être présentées.

Si l'*explicit* est d'un copiste, qui n'a fait que reproduire la

ce qu'il dit dans son esquisse de Géographie générale (l. II, c. 10 et 11) sur les bains de Plombières et les eaux salées de Vic en la vallée de la Seille.

Le rimeur lorrain qui acheva la rédaction de l'*Image du Monde* le jour des Rois, 6 janvier 1247 (v. st.), avait à sa disposition — outre la Vie de Charlemagne, qu'il avait vue à Metz — un certain nombre de livres en latin, parmi lesquels on reconnaît à première vue l'*Imago Mundi* du fameux prêtre et reclus allemand que les hommes du moyen âge ont connu sous le nom d' « Honorius Augustodunensis »[1], et l'*Historia Hierosolymitana* du cardinal Jacques de Vitri[2]. On peut donc conclure dès à présent, avec la plus grande vraisemblance, qu'il était clerc.

Le poème *l'Image du Monde*, sous sa première forme, est divisé en trois parties, qui sont respectivement sub-

date qu'il avait cru lire (par erreur) dans le passage [III, 17] cité au texte, il est clair que son témoignage est sans importance. Cependant, il a fait de bonne heure autorité ; et on est en droit, dès lors, de se demander si ce n'est pas son influence qui a conduit à contaminer la vraie date (MCCXLVII), dans une foule d'exemplaires, au c. 17 du livre III. Le ms. fr. 1548 de la Bibliothèque nationale, qui est un des meilleurs, a « MCCXLVII » au livre III et « MCCXLV » à l'*explicit* (et tel était aussi le cas d'un ms. très intéressant pour un autre motif, dont il sera question plus loin, p. 64, n. 1); mais la plupart des scribes ont dû chercher à effacer cette contradiction, si choquante ; et il est naturel que, ne disposant point des notions qui nous persuadent d'adopter le parti contraire, ils aient ajouté foi, de préférence, à la leçon de l'*explicit*.

1. Voir, sur ce personnage (que l'on appelle encore trop souvent, en France, « Honorius d'Autun ») et ses œuvres, J.-A. Andres, *Honorius Augustodunensis. Beitrag zur Geschichte des geistigen Lebens im 12. Jahrhundert* (Kempten et München, 1906). L'opuscule de C. Daux, *Un scolastique du XIIe siècle... Honoré d'Autun* (Arras, 1907 ; extr. de la *Revue des Sciences ecclésiastiques*), qui n'a pas connu les travaux d'Andres et autres, n'est pas instructif.

2. Ph. Funk, *Jakob von Vitry* (Leipzig, 1909).

divisées en 14, 19 et 22 chapitres. Il a été sommairement analysé plusieurs fois[1]. Contentons-nous d'en indiquer ici le plan.

Victor Le Clerc, qui avait été professeur de rhétorique, a reconnu que l'ouvrage du clerc lorrain n'est pas dépourvu de plan[2]; ce plan, il l'a même, comme on le verra, qualifié d' « assez régulier ». « Les trois grandes divisions du poème, dit-il (p. 320), c'est-à-dire Dieu et l'Homme, la Terre, le Ciel, dominent les détails dans lesquels il arrive souvent à l'auteur de se perdre, et qui, cependant, sont presque toujours à la place qu'il pouvait leur assigner... Chaque partie... a de l'unité... »

En fait, la Première Partie est une sorte d'Introduction à l'étude de la Science. L'auteur y traite de Dieu, de l'Intelligence humaine (histoire des « arts », c'est-à-dire des sciences), de la Nature ; vient ensuite un exposé général de la Cosmogonie (répartition des Quatre Éléments dans le Cosmos, place du globe dans l'univers, firmament). — La Seconde Partie est réservée, en principe, à la description des phénomènes physiques qui se passent dans chacun des Quatre Éléments (la terre, l'eau, l'air et le feu), c'est-à-dire, suivant la manière actuelle de parler, à la Géographie et à la Météorologie ; il est question à la fin (ch. XVIII-XIX) de l'éther, qui entoure les quatre éléments : c'est une transition entre ce qui précède et ce qui suit. — Le sujet de la Troisième Partie est, en effet, l'Astronomie, c'est-à-dire la théorie des phénomènes qui se passent dans l'éther. Mais l'auteur

1. Victor Le Clerc, dans l'*Histoire littéraire*, XXIII, p. 302 et suiv.; C. Fant, *o. c.*, p. 11 ; E.-D. Grand, *o. c.*, p. 13.

2. G. Azaïs (*Le Breviari d'Amor de Matfre Ermengau*, I, p. XXXIV) dit au rebours que l'auteur de l'*Image* a divisé son œuvre en chapitres, qui, n'ayant pas de lien commun, pourraient sans inconvénient être placés dans un ordre différent. Mais il ne l'avait pas lu.

se laisse aller (c. VIII et suiv.) à revenir sur l'histoire de la science astronomique dont il a déjà parlé et, par une série de digressions qui s'implantent les unes sur les autres, à traiter de l'invention de la monnaie. — Le dernier chapitre est une récapitulation ou table des matières.

II. La seconde rédaction n'est pas seulement plus étendue que la première (environ 4000 vers de plus), mais elle en est une refonte complète. Fait curieux, dont il y a bien peu d'autres exemples dans l'histoire littéraire du moyen âge. Ce fait, constaté de bonne heure, a longtemps exercé, et défié, la sagacité des critiques.

Victor Le Clerc a su à quoi s'en tenir au sujet de l'existence d'une seconde rédaction (refondue), car, par hasard, la plupart des manuscrits connus (une douzaine environ) de ce remaniement sont à la Bibliothèque nationale de Paris[1], qu'il fréquentait entre toutes. Mais il n'a pas résolu le problème ainsi posé. Voici ce qu'il en dit : « Cette rédaction défigurée nous paraît l'œuvre d'un copiste messin qui avait un grand amour des contes ; il n'en trouvait pas assez dans le poème primitif, et, pour en ajouter beaucoup d'autres, le moindre prétexte lui a suffi... L'ancienne composition n'est pas exempte de ce désordre... ; mais on y garde au moins quelque mesure : il n'y en a plus dans la nouvelle forme... Nous n'avons pas hésité à considérer comme étrangers à l'auteur tous ces suppléments, qui nous paraissent en général inférieurs pour le style... et qui changent un ouvrage assez régulier en une monstrueuse compilation[2]. »

1. Liste (non classifiée) des mss. de la seconde rédaction dans l'opuscule de C. Fant, p. 57 ; cf. P. Meyer, dans le *Bulletin de la Société des Anciens textes français*, XXXV (1909), p. 46. — Un des exemplaires de la seconde rédaction (Bibl. nat., fr. 2174) a fait partie de la Bibliothèque de Charles V.

2. *L. c.*, p. 324.

Un philologue suédois, le très consciencieux C. Fant, qui a repris l'examen de la question, bien des années après le rédacteur de l'*Histoire littéraire,* se représente les choses d'une manière un peu différente : « Le remanieur, dit-il, après avoir pénétré le style et le sujet de l'ouvrage qu'il étudie [première rédaction], s'aperçoit, d'une part, que la disposition du sujet n'est pas effectuée d'une façon rigoureuse et que, par conséquent, elle appelle une revision ; d'autre part il ne peut pas résister à l'envie d'augmenter un poème devenu rapidement populaire, en intercalant çà et là des épisodes destinés pour la plupart à entretenir* le lecteur par des récits fabuleux. » — M. Fant a constaté en outre[1] que toutes les additions n'ont pas un caractère fabuleux ; il y a aussi des retranchements dus à des modifications intelligentes, des corrections proprement dites ; un vif souci s'accuse surtout de mieux grouper les développements de même nature, éparpillés dans la première édition. Enfin, le critique suédois a procédé à une confrontation synoptique, aussi détaillée que possible, des deux textes (pp. 17-39), qui donne encore aujourd'hui du prix à sa dissertation, quoique, comme son devancier, il se soit trompé, en fin de compte, sur le point essentiel[2].

* récréer.

1. *L. c.*, p. 16.

2. Encore aurait-il été possible d'être plus clair. L'auteur de la seconde rédaction de l'*Image du Monde*, quel qu'il soit, a divisé son ouvrage en deux parties (au lieu de trois), dont l'une contient 6 et l'autre 15 chapitres, sans compter l'épilogue. Il ne ressort pas nettement de l'exposé de C. Fant que le remanieur a rassemblé dans la première partie les généralités préliminaires et tout ce qui concerne l'histoire de la science et des philosophes, en réservant pour la seconde le tableau encyclopédique des phénomènes, l' « Image du Monde » proprement dite (Bibl. nat., fr. 25343, fol. 42 v°, col. 1).

Mais, en dehors des différences ayant trait au plan, que M. Fant a si bien spécifiées dans sa confrontation, il en est d'autres qui auraient mérité d'être relevées autrement qu'en passant. Examinons-les.

D'abord les vers de la première rédaction, cités plus haut, au sujet de Charlemagne ont été changés comme il suit dans la seconde :

Et sout assez d'astronomie,
Si come l'en trouve en sa Vie
Qu'a MEZ EN LOHERRAINE gist
Dont cil fu qui cest livre fist.

Ensuite, après avoir remplacé les quelques vers de l'original sur la vie et les pérégrinations de saint Brendan (v. 5835 et s.) par un long morceau relatif à cette matière[1], le remanieur ajoute :

D'un autre ci aprez orum.
A SAINT ERNOL, une abeïe
De moines noirs, qu'est establie
Droit devant MEZ EN LOHERRAINE,
Trovai ceste histoire anciene.
De latin l'ai mis en romans
Por faire entendre as laies genz ;
En IX jorz de marz l'ai parfait
Mil .CC. anz XL et VII[2].
Et ces .II. ci apres aveuc
Dont l'une commence ciluec[3].

Il parle, du reste, plusieurs fois de cette abbaye de Saint-Arnoul de Metz où il avait trouvé le texte latin

1. Ce morceau (1740 vers) a été publié d'après le ms. fr. 1444 de la Bibliothèque nationale de Paris par A. Jubinal (*La légende latine de saint Brandaines*. Paris, 1836, p. 105).

2. La plupart des mss. ont cette leçon, que la rime rend, d'ailleurs, certaine.

3. J'adopte pour ce passage le texte de C. Fant (p. 7) ; cf. *Romania*, 1892, p. 498.

des « Voyages de saint Brendan » et celui des deux autres récits annoncés par les vers qui précèdent (*Del philosophe qui descrit comment Nature fist un home* et *Del philosophe qui ocist sa mere par sa parole*), dont le premier est emprunté à l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille :

A Saint Ernol dehors la vile,
Une abeïe de noirs moines[1]...

Son fiz qui après tint le regne*
Giest devant Mez en Lohorraine,
A Saint Ernol en bel esgart
E sa mere aussi Hydegart...
Dont li moine de Saint Denis
En France des os Loeys
Voudrent donner lor .II. pois d'or
E plus, mès nes ont pas oncor[2].

De même qu'il avait lu la légende de « saint Brendan » dans la bibliothèque de Saint-Arnoul de Metz, il avait, s'il faut l'en croire, mis la main sur celle de « Seth au paradis terrestre », qu'il a insérée au chapitre III de sa Deuxième partie, dans une église dépendant de Mont Sion, près d'Acre en Syrie[3] :

... Fors uns dont je trouvai la Vie
En la cité d'Acre en Surye
En un livre qui le devise
Que je trovai en une eclise
D'ancienne religion
Qui apent a Monte Syon,
Mere Eclise en Jerusalem[4].

* Louis le Débonnaire.

1. Bibl. nat., fr. 25343, fol. 14.
2. *Ib.*, fol. 15 v°.
3. La légende de Seth était bien connue au moyen âge. Voir *Romania*, XV, p. 326.
4. *Ib.*, fol. 48.

Il est enfin très remarquable qu'il parle de certaines choses, que le premier rédacteur avait mentionnées par ouï-dire, comme témoin oculaire. — L'auteur de la première rédaction dit qu'on voit à Naples certaines reliques de Virgile :

5517 Ce dïent cil qu'en sont venu.

Et il répète, quelques vers plus loin, les mêmes expressions à propos de la Sicile. — Or l'auteur de la seconde rédaction était personnellement monté, en touriste, au sommet de l'Etna. Aucun doute ne peut subsister sur ce point après avoir lu sa description, certainement directe et d'après nature :

En Sezile est .I. mont mout granz,
Touz jorz comme chaus fors[a] fumans ;
D'iluec a .II. lieues près
Un autre en mer qui fume adès[b].
Je, qui cest livre fis ici,
Celes .II. monteignes je vi
Et montai en son[c] la plus grans
Pour veïr ce qu'ist de leans[d]
La bouche vi de la fumée
Qu'adès fume sanz reposée.
Li feu qui de leains issoit
Tantost en nue se muoit ;
N'avoit nule male puor...
U feu ting ma main nuement :
Suer la me fist doucement.
Quant plus haut pernoie a crier
Plus veoie le feu troubler.
Grans esté fu ; si oi grant soif ;
Si bui de l'engelée noif[e].
Les pierres qui sunt en cel mont
Si comme escume de fer sunt.

[a] four. — [b] toujours. — [c] au sommet. — [d] ce qui sort de là. — [e] Je bus de la neige gelée.

La terre qu'entor est esparse
Est aussi com bruslée et arse.
Au descendre oï le tonnierre
Plus bas de moi desouz mon erre
Pour la nue en quoi il tonoit
Qui plus basse de moi estoit.
Quant a vile fui revenus
Des gens fui pour musart tenus
De ce que g'i osai monter,
Quer molt fet cis lieus a douter[a].
Maintes choses dire en oï
Dont le voir et le faus i vi.
MONGIBEL apelon cel mont;
On dit c'est li plus haut du mont,
Mès au veoer ne semble pas
Si haut comme il est de maint pas.
Par mesure son haut prouvai;
Molt est plus haut que ne cuidai.
Cel mont puet on bien regarder
De .II. cenz lieues loing en mer[1].

La seconde rédaction n'est pas datée. — Laisser entendre, comme on le fait souvent[2], qu'elle est *toute entière*

[a]. Car ce lieu est très redoutable.

1. Ce passage est cité ici d'après l'édition qu'en a donnée P. Meyer dans sa notice d'un nouveau ms. de *l'Image*, qui est à Gonville and Caius College, Cambridge (*Romania*, XXXVI, p. 517). Cf. Bibl. nat., fr. 25343, fol. 59. — C. Fant (*o. c.*, p. 34) commet un véritable contre-sens en disant qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre les affirmations « tout-à-fait fantastiques » (p. 33) du romancier au sujet de son voyage en Sicile: « C'est uniquement pour donner plus de poids à son récit, pour le rendre plus authentique et plus frappant, que l'auteur dit avoir visité en personne ces contrées... »

2. « Nous avons deux rédactions de l'*Image du Monde*, l'une datée de 1246 (n. st.), l'autre de 1248. » (*Romania*, 1892, p. 482). Cf. *ib.*, p. 505, et *Bulletin de la Société des Anciens textes français*, XXXV (1909), p. 46.

de 1247 (v. st.), c'est s'appuyer inconsidérément sur les vers cités plus haut (p. 55).

> En IX jorz de mars l'ai parfait
> Mil .CC. anz XL et VII.

Car ce que l'auteur de l'*Image* déclare ainsi avoir « parfait » le 9 mars 1247, ce n'est pas sa seconde rédaction, ce n'en est que le fragment sur les Voyages de saint Brendan, assurément rimé à part[1]. Ce fragment, il a été inséré dans la refonte du poème cosmogonique à une date que nous n'avons aucun moyen de déterminer.

III. L'existence d'une troisième rédaction a été récemment révélée[2]. On n'en a rencontré jusqu'à présent qu'un seul exemplaire : dans le ms. Harleyen 4333 du Musée britannique.

Ce manuscrit de l'*Image du Monde* se distingue de tous les autres (environ 70) surtout parce qu'il contient un prologue très étendu, qui n'est nulle part ailleurs.

L'auteur de ce prologue déclare expressément que la pensée de composer l'*Image du Monde* lui vint à l'esprit en 1246 :

> En l'an de l'Incarnation
> Jhesu nostre redemption
> Mil e. CC. quarante sis[3]
> Fui d'un livre faire pensis
> De tote l'ymage del monde.

Il ajoute que cet ouvrage a vu le jour « premiers »

1. Et l'on constate par là que l'auteur, sitôt sa première édition achevée (6 janvier 1247), se remit aussitôt au travail, puisqu'il rima deux mois après (9 mars) un morceau destiné à l'édition refondue.

2. Par M. P. Meyer, dans la *Romania*, XXI (1892), p. 481.

3. On voit que cette date capitale est parfaitement assurée par la rime.

(c'est-à-dire une première fois) — et, si j'entends bien le v. 636, prématurément — grâce au comte Robert d'Artois, frère de saint Louis, celui qui fut tué à la bataille de Mansourah le 8 février 1250. « Entendez à ce livre, dit-il, si vous voulez apprendre des choses qui n'ont jamais été mises encore de latin en roman. » Et il continue :

636 Mès ne sui pas si toz senez[1]
Ce[2] ne fust .I. sols hom gentils,
Fils de roi prodom et sutils,
Freres au roi LOYS DE FRANCE
Qui conquist lo Fer et la Lance,
La Corone Deu et la Croix[a],
C'est li contes ROBERS D'ARTOIS.
A celui lo dona[3] premiers...

Ensuite, il tira de son œuvre une seconde mouture pour Jacques, évêque de Metz, frère de Mathieu II, duc de Lorraine, son évêque et son seigneur[4].

645 Et après fis lo second mez
A l'avesque JAKE DE MEZ,
Frere lo duc de Loheregne,
Mon evesque et signor demeine[5].

Et il en tira, plus tard encore, une troisième, puisque le texte du manuscrit de Harley, abstraction faite de l'ad-

[a] Les reliques de la Passion, envoyées de Constantinople à Louis IX en 1241.

1. *Sic* dans l'édition (et sans doute dans le ms.). Mais cela n'a pas de sens. Lire, très probablement : « Mès ne fust pas si tot finez ».

2. Lire : « Se... »

3. = *donai*, donnai. Forme de la première personne en dialecte lorrain.

4. Jacques occupa le siège de Metz entre janvier 1239 et le 24 octobre 1260.

5. Au moyen âge, dédier successivement le même ouvrage à plusieurs patrons n'avait rien d'extraordinaire. On a vu plus haut le cas de la double dédicace de Philippe de Thaon à deux

dition de ce prologue si intéressant, ne ressemble trait pour trait à aucun autre. Ce texte diffère assez peu, pourtant, de celui de la seconde rédaction. Il a été obtenu en supprimant quelques digressions, en vérité trop amples, de la seconde rédaction, comme la légende de Seth. Le récit de l'ascension au Mont Etna a été omis aussi, peut-être par inadvertance.

Le manuscrit de Harley se termine par l'*explicit* de la seconde rédaction, à laquelle on a collé brutalement celui de la première. Cela est bizarre, mais non pas particulier à ce manuscrit : plusieurs exemplaires de la seconde rédaction sont dans le même cas [1], ce qui s'explique, peut-être, par le fait que l'*explicit* daté de la première rédaction était si connu qu'il était considéré comme un des signes les plus certains par les copistes et les lecteurs pour l'identification de l'ouvrage.

Maintenant, les conclusions correctes se dégagent, semble-t-il, d'elles-mêmes [2].

reines d'Angleterre. Comparer le cas de Robert de Blois (*La vie en France au moyen âge*.... p. 155).

Notons ici qu'un des plus longs morceaux additionnels de la seconde rédaction est une déclamation contre « cels qui malvesement usent les biens de Sainte Eglise » (Bibl. nat., fr. 25343, fol. 22). Le bon clerc, diocésain de Jacques de Metz, n'a pas jugé que s'adresser à son évêque fût une raison suffisante pour s'abstenir de vitupérer les évêques :

> Quant li abes ou li evesques
> Voit qu'il a rente bone et grant
> Tantost pense a fere boubant...

1. *Romania*, XXXVI, p. 521, note 2.

2. Chose curieuse, celles de ces conclusions qui sont depuis longtemps certaines n'ont pas encore pénétré dans les ouvrages généraux, destinés à présenter l'état de la science. Voir H. Suchier, *Geschichte der französischen Litteratur* (Leipzig, 1900) qui (p. 216) exprime un doute au sujet de l'identité de l'auteur et du remanieur de l'*Image*.

On comprend mal aujourd'hui que Victor Le Clerc et C. Fant aient cru devoir distinguer l'auteur de la première rédaction du remanieur qui a composé la seconde — tous deux lorrains, tous deux messins, et qui parlaient tous deux exactement la même langue, comme C. Fant l'a ingénûment reconnu[1]. Le critique français et le critique suédois n'ont fait valoir à l'appui de leur thèse que des raisons d'ordre sentimental, d'ailleurs contradictoires. « Les additions [du remanieur] nous paraissent en général inférieures pour le style et pour la rime », dit Victor Le Clerc. C. Fant estime au contraire que l'auteur primitif avait beaucoup moins de talent que son remanieur : « Pas un reflet de poésie dans la forme originale de l'*Image* ; dans la seconde rédaction, on découvre un poëte » (p. 22)[2]. Amusant exemple de la subjectivité des appréciations littéraires de ce genre.

En réalité l'auteur de l'*Image du Monde*, qui conçut l'idée de cette composition *en 1246*, a terminé la première rédaction de son ouvrage le 6 janvier 1247 (v. st.), — c'est-à-dire 1248 s'il comptait, quoique lorrain, d'après le style de France, — pour le comte Robert d'Artois. Il paraît très possible qu'il ait accompagné ensuite ce comte, son protecteur, en Orient ; et de là, dans la seconde rédaction, refondue d'un bout à l'autre, qu'il prépara ultérieurement pour l'évêque Jacques de Metz,

1. « On aurait un excellent criterium pour résoudre la question [de la non-identité des auteurs de la première et de la seconde rédaction] dans la langue, si celle-ci offrait quelques dissemblances entre les parties anciennes et nouvelles du poème. Mais il n'y en a pas. Le langage est exactement le même partout... » (C. Fant, *o. c.*, p. 39).

2. Cf. *ib.*, p. 38 : « Tandis que l'élan poétique faisait complètement défaut au premier auteur, son successeur n'est pas dépourvu du sentiment de la poésie. »

les traces si marquées de son passage en Syrie et en Sicile. Rien, en effet, n'empêche de croire que la seconde rédaction soit postérieure à la croisade d'Égypte.

La troisième rédaction, celle du ms. de Harley, est postérieure aux deux autres, puisqu'elle les mentionne, mais il n'y a aucun moyen d'en déterminer la date.

Nulle part le rimeur, auteur commun des trois rédactions, ne s'est nommé. Néanmoins, on l'appelle couramment, de nos jours, Gautier de Metz. Et, parmi les ouvrages modernes où l'on s'obstine à distinguer l'auteur et le remanieur, plusieurs désignent le premier sous le nom de Gossuin, le second sous celui de Gautier [1]. On a aussi fait valoir les droits prétendus d'un certain Omont, d'autres encore [2]. — Sur quoi toutes ces attributions reposent-elles? Et quelle en est la valeur?

La plupart des critiques se sont prononcés sur ce point avec décision, mais sans motifs sérieux. — Le président Claude Fauchet croyait à Omont parce qu'il avait vu un manuscrit (Bibl. nat., fr. 24428) où l'*Image du Monde* est suivie d'un « Volucraire » où l'auteur (dont la langue n'a rien de commun avec celle de l'*Image*), se nomme, en son explicit, « Omons li clers » [3]. — Du Cange a cru à Gautier, parce qu'il avait en sa possession un manuscrit de la seconde rédaction où il y avait une rubrique ainsi conçue : *Che sont les materes qui sont contenues en cest livre qui est apellés le Mapemonde. Si le fist maistre Gautiers de Mies en Lorraine, uns trés boins phillosophes.* — Victor Le Clerc a hésité un moment, parce qu'il

1. G. Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1, p. 757.

2. Héron de Villefosse, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2e série, V (1849), p. 246; *Histoire littéraire*, XXIII, p. 299; etc.

3. Erreur surabondamment réfutée par C. Fant, *o. c.*, p. 45 et suiv.

connaissait plusieurs exemplaires dont les rubricateurs ont indiqué en toutes lettres, sous diverses formes, le nom de Gossuin[1]; mais ce nom de Gossuin (dont il a donné une explication absurde[2]) ne lui était pas familier, quoique qu'il ait été porté au XIIIe siècle, particulièrement en Lorraine ; il a préféré s'en tenir à l'opinion de Du Cange. Le manuscrit de Du Cange passait, à la vérité, pour perdu ; mais peu importait : « Il n'y a point de raison pour nier que Gautier ait été le nom de de l'auteur ». — M. Paul Meyer, ayant retrouvé, de nos jours, l'exemplaire de Du Cange dans la bibliothèque de sir Thomas Phillipps à Cheltenham[3], s'est prononcé presque dans les mêmes termes : « Ce rubricateur a le grand mérite de nous avoir conservé le nom de l'auteur, Gautier de Metz. Il n'y a aucune raison de révoquer en doute cette assertion, *quoiqu'elle s'appuie uniquement sur le manuscrit Du Cange-Phillipps...* ».

Il est bien certain, pourtant, que le fait accidentel d'avoir appartenu à Du Cange, et d'avoir été ensuite perdu, puis retrouvé, ne confère pas au manuscrit de Cheltenham une autorité invincible. C'est un des 70 manuscrits

1. Bibl. nat., ms. fr. 574 (*Ci commencent li chapitre du roumanz mestre Gossouin...*; cf. l'*Inv. général des livres ayant appartenu à Jean de France, duc de Berry* [dans L. Delisle, *Recherches sur la Librairie de Charles V*], n. 141); fr. 25344 (*Romanz maistre Gossouin*); Bibl. de Bruxelles, ms. 9822 (*Cy commencent les chapitres dou roumant maistre Gosson...*). Ces mss. sont des exemplaires de la rédaction en prose. — Victor Le Clerc avait vu, en outre, un ms. en vers « qui nous a été communiqué à Paris, mais qui ne s'y trouve plus » (*Histoire littéraire*, XXIII, p. 327); il était précédé de cette rubrique : *Ci commencent li chapitre du romanz maistre Gosoyn...*

2. Il a émis (p. 299) l'hypothèse que Gossuin pourrait être une déformation du surnom de l'encyclopédiste Honoré *Augustodunensis*, qu'il appelle, bien entendu, Honoré d'Autun.

3. *Notices et Extraits des Manuscrits*, XXXIV, 1, p. 174. Le ms. est encore aujourd'hui à Cheltenham (n. 3655).

de l'*Image du Monde*, voilà tout, et non pas même un des meilleurs. Or, ce manuscrit est le seul dont le rubricateur ait donné, en toutes lettres, le nom de Gautier. Quatre autres manuscrits donnent ou donnaient, dans les mêmes conditions, le nom de Gossuin. Il semble donc que la balance doive pencher plutôt du côté de Gossuin, surtout si l'on considère qu'il devait être, pour ainsi dire, instinctif, pour un rubricateur placé en présence d'un manuscrit comme il y en a eu sans doute, où l'on lisait : *Si le fist maistre G. de Mies*, de résoudre arbitrairement l'abréviation *G.* par « Gautier », l'un des noms les plus répandus au moyen âge ; et il est évident qu'une explication du même genre serait hautement invraisemblable dans tous les cas où le rubricateur a écrit « Gossouin », car ce nom, infiniment moins usité, n'est pas de ceux qui pouvaient venir naturellement à l'esprit en pareil cas [1].

L'*Image du Monde* a eu un succès immense.

L'ouvrage de Gossuin, sous sa première forme — qui, dédiée à un fils de France, fut, assez naturellement, plus répandue que l'édition messine — a été « desrimé » à la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe ; de là, la rédaction en prose, dont il y avait un magnifique exemplaire, ayant appartenu à Guillaume Flotte,

1. Ces considérations ont été entrevues, mais entrevues seulement, par C. Fant (*O. c.*, p. 54).

La raison du flottement des meilleurs critiques sur ce point est d'ailleurs facile à saisir : tous les mss. qui nomment « maistre Gossouin » l'appellent ainsi tout court ; le ms. Du Cange-Phillipps dit : « Gautier de Mies ». Comme « de Metz » est exact, on a été subconsciemment invité à croire que « Gautier » l'était aussi. Voir *Notices et Extraits*, l. c. : « Il n'y a aucune raison de révoquer en doute cette assertion, bien qu'elle s'appuie uniquement sur le ms. Du Cange-Phillipps, car il y a dans le poème maints passages qui conduisent à attribuer une origine lorraine, ou plus spécialement messine, à l'auteur. »

seigneur de Revel, chancelier de France, dans la bibliothèque de Jean, duc de Berry (Bibl. nat., fr. 574). Il a été traduit en hébreu[1] (et en judéo-allemand), en anglais[2], et plusieurs fois imprimé au xve siècle. En 1517 un nommé François Buffereau, de Vendôme, serviteur de la famille de Gingins, publia à Genève un *Mirouer du Monde* dont il s'attribua froidement la composition : ce n'est autre chose que le livre du clerc messin, dont le plagiaire s'est contenté de rajeunir la langue[3]. — Bref l'*Image du Monde* a été lue pendant près de trois cents ans par les laïcs intelligents, curieux de la philosophie naturelle.

La vogue de l'*Image* s'est traduite encore d'une autre façon : on l'a beaucoup imitée ; la plupart des émules de Gossuin ont eu ses écrits sous les yeux. Que Brunet Latin l'ait lue ou non pour son *Trésor*[4], Matfre Ermengau, de Béziers, s'en est inspiré pour nourrir son *Breviari d'Amor*, qui est daté de 1288. Il a été signalé depuis longtemps que la partie astronomique du poëme lorrain fut démarquée au xive siècle « dans la seconde rédaction du *Renard Contrefait* »[5], celle qui date au plus tôt de 1342[6]. On n'a pas signalé encore, mais on verra plus loin jusqu'à quel point elle a été utilisée dans le Roman de *Sidrach* et dans les deux rédactions de *Placides et Timeo*.

Les sources latines de ce livre si considérable à tant d'égards ont été étudiées dans une dissertation spé-

1. Par un juif anglais? Voir A. Neubauer, dans la *Romania*, V, pp. 129-139, et dans l'*Histoire littéraire*, XXVII, p. 502 (sous la signature d'E. Renan).

2. *Histoire littéraire*, XXIII, p. 332 ; et A. Neubauer, l. c.

3. Ib., p. 330.

4. L. Foscolo Benedetto, *Il Roman de la Rose e la letteratura italiana* (Halle a. S., 1910), p. 98. Cf. plus loin, p. 333.

5. *Histoire littéraire*, XXIII, p. 332.

6. D'après G. Raynaud dans la *Romania*, 1908, p. 277.

ciale, qui est, malheureusement, médiocre [1]. J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer les principales : l'*Imago Mundi* du reclus allemand Honorius, vaste Encyclopédie élémentaire, faite elle-même d'emprunts à des ouvrages antérieurs [2] ; Jacques de Vitri, qui, quoiqu'il ait passé une partie de sa vie en Orient, a surtout entassé, lui aussi, des renseignements livresques [3] ; l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille. Il y aurait à préciser davantage, en procédant à des comparaisons minutieuses. C'est ce que fera sans doute le futur éditeur de l'*Image*, s'il s'en trouve [4]. J'observerai seulement, en terminant, que les traductions plus ou moins abrégées ou paraphrasées de Gossuin sont, en général, estimables. Elles sont d'un homme sensé, et qui n'était pas sans talent. L'auteur de l'*Image*, dégourdi par ses lectures et ses voyages, s'intéressait personnellement à bien des choses [5] ; s'il ne faut peut-être pas le

1. Fr. Fritsche, *Untersuchung über die Quellen der Image du Monde des Walther von Metz* (Halle, 1880).

2. J.-A. Andres, *o. c.*, p. 45 et s.

3. Jacques de Vitri, *Hist. Hier.*, ch. 91 : « Hec predicta partim ex historiis Orientalium et Mappa mundi, partim ex scriptis beati Augustini et Isidori, ex libris etiam Plinii et Solini, preter historie seriem, presenti operi adjunximus. » Il paraît certain que le clerc de Metz n'a connu plusieurs des auteurs qu'il cite, et, par exemple, Isidore de Séville, que par l'intermédiaire de Jacques de Vitri.

4. Il ne s'en est point trouvé jusqu'ici, à cause du très grand nombre des mss. à collationner, quoique la publication de ce texte ait été positivement annoncée dès 1841 (Th. Wright, *Popular treatises on Science, written during the middle ages...* p. VIII).

Il n'a été publié de nos jours que des fragments de l'*Image* d'après tel ou tel manuscrit. On a eu l'occasion de les citer presque tous dans cette notice. Voir aussi Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, III (1853), p. 224 [v. 2232 et s.].

5. Entre autres, et tout particulièrement, à la fabrication des poteries (pp. 90, 95).

croire sur parole, lorsqu'il prétend avoir calculé lui-même la hauteur de l'Etna (p. 58), et vérifié les calculs de l'Almageste (p. 109), il est déjà à son honneur qu'il ait eu l'idée de s'en vanter. Il était, pourtant, fort ami des fables; et, de plus, très capable de commettre des erreurs matérielles. On lit dans la première rédaction, au sujet des montagnes de la terre, vues du haut du ciel :

1785 Si sembleroient tout de voir
Enver la terre autant valoir
Com il feroit d'un cheviel d'ome
Sor un doit ou sor une pome.

Le reclus Honorius (*Imago Mundi*, I, 5) avait écrit :

Si enim quis in aere positus terram desuper inspiceret, tota enormitas montium et concavitas vallium minus in ea appareret quam digitus alicujus si pilam pregrandem in manu teneret[1]...

Pour l'analyse qui suit, je me suis servi de l'un des meilleurs manuscrits de la première rédaction (Bibl. nat., fr. 1548)[2]; et, pour les comparaisons (en note) entre l'original et le remaniement, d'un assez bon manuscrit de la seconde (Bibl. nat., fr. 25343).

---

1. Confusion de *pila* (ballon) et de *pilus* (cheveu). Victor Le Clerc, qui cite ces passages parallèles (p. 307), n'a pas constaté l'erreur.

2. Voir la classification des mss. de la première rédaction par C. Fant (*O. c.*, p. 56-72). E.-D. Grand a commencé la publication d'un autre travail sur ce sujet (dans la *Revue des langues romanes*, l. c.), où il annonçait l'intention d' « appliquer l'étude des transformations des miniatures au classement des manuscrits, en leur donnant la même importance qu'aux fautes de texte ».

I

Parlons d'abord[1] de la puissance de Dieu. Dieu a fait le monde sans en avoir besoin :

Autant ot devant com après.

Car, par définition, il ne peut « valoir mieux » : il est parfait. Source de tous les biens, qui refluent vers lui tandis que le mal tombe au fond, dans l'enfer. Tel le vin, clair par en haut, dont la lie se précipite. — Il est « estable », immobile, sans fin et sans commencement.

Pourquoi donc a-t-il fait le monde ? Par « charité », et pour que son pouvoir et sa sagesse fussent manifestés. Il forma l'homme à sa ressemblance pour le combler de ses bienfaits. Il lui a permis, pourtant, d'opter entre le bien et le mal, par respect pour le principe de la liberté. Mais que l'homme ne se figure pas qu'il « fait bonté a Dieu » en s'abstenant de mal agir : c'est son intérêt bien entendu. Il est même extraordinaire que tant de gens choisissent

1. L'auteur dit, dans le prologue du ms. de Harley, qu'il a écrit à la requête de laïcs, qui l'avaient souvent interrogé sur « la faiture de cest mont ». Il ne saurait assez s'étonner que des laïcs soient en état de faire de telles questions, alors que tant de clercs, haut tondus, se laissent vivre comme des brutes. — Le traducteur hébreu manifeste des sentiments du même genre ; il envie le bonheur des chrétiens, en possession d'un tel ouvrage : « O Dieu ! pourquoi le fils de l'esclave [Agar, mère d'Ismaël] possède-t-il les habitations de l'intelligence, alors que le fils de la maîtresse est assis silencieux ?... » (*Hist. litt.*, XXVII, p. 503.)

de travers, car la récompense est si belle de ceux qui dédaignent de plaire au monde...

Avant d'exposer « la forme du monde », on va parler des Sept Arts, car c'est grâce à eux que l'homme a l'intelligence de l'univers.

Les anciens sages, s'étant posé la question : « Comment le monde est-il fait ? », observèrent le firmament :

Fol. 5 v° Ne penserent pas comme bestes
Qui ne quierent fors la pasture,
Si comme or font cil qui n'ont cure
Fors de vivre comme pourcel
Et couchier a aise lor pel * ;
Ainz veillierent par mainte nuit...

Ils observèrent les étoiles, le soleil, la lune ; leurs pensées, dirigées vers la découverte des « hauts secrets » de la nature, les garantissaient des bassesses et des vices :

Fol. 6 v° N'orent de nul autre avoir cure
Fors d'aprendre science pure.

Ils vivaient en ermites et se réunissaient de temps en temps pour comparer les données qu'ils avaient recueillies ; le plus habile était élu pour « mestre » et chacun écrivait les conclusions sous sa dictée, pour la postérité.

Plus de deux mille ans s'écoulèrent avant que les Sept Arts fussent constitués par cette méthode ; ce ne fut pas du temps perdu, car on sut désormais donner la raison des « cas merveilleux » qui se produi-

* leur peau (leur corps).

saient au ciel ou sur la terre, et l'on en aima Dieu davantage.

Beaucoup de philosophes périrent alors martyrs de la science, pour avoir « prêché droiture » aux grands seigneurs. Plusieurs prophétisèrent la venue de Jésus-Christ, comme Virgile, « qui fu au tens Cesar de Rome » et que saint Paul aurait tant voulu connaître personnellement :

Fol. 7 v° ... Mult prisa lui et ses diz.
Dist de lui a cuer irascu* :
« Ha ! quel je t'eüsse rendu
A Dieu, se tu fusses vivant... [1] »

C'est à ces hommes que l'on doit la Science, telle qu'elle est aujourd'hui. Certes, des progrès seraient encore possibles, mais il faudrait, pour en faire, égaler les anciens en désintéressement, et, de nos jours, on ne pense qu'à l'argent : avoir passe avant savoir, et plus l'on a moins l'on vaut, tandis que d'autres, qui apprendraient volontiers, sont absorbés par le souci du pain quotidien :

* affligé.

1. Victor Le Clerc, Fritsche, Fant et d'autres ont rapproché de ce passage un cantique qu'on chantait encore, paraît-il, au xve siècle, dans l'église de Mantoue, à l'office de saint Paul :

Ad Maronis mausoleum
Ductus fudit super eum
Pie rorem lacryme.
« Quem te », inquit, « reddidissem,
Si te vivum invenissem,
Poëtarum maxime ! »

L'auteur, dans sa seconde rédaction, a consacré plus de deux cents vers nouveaux à la biographie de saint Paul et à ses voyages en Italie.

Fol. 7 v° Et maint povre qui aprendroient
Volentiers, se pooir avoient,
N'i pueent pas ainsi entendre.
Pour lor vivre qu'il n'ont ou prendre...
Ainz lor covient querre...

Les riches clercs de nos jours, qui ont les grandes bibliothèques, les livres précieux et ornés, n'en regardent que la « peau » (la couverture). Ils jettent les yeux deux ou trois fois sur les livres nouveaux, s'ils sont beaux, et n'y pensent plus :

Fol. 8. Si pensent de lor ventre emplir...
Et pour ce perissent les Ars.

A peine étudie-t-on les rudiments de la Grammaire, le premier des Arts. On passe ensuite à l'étude des lois, des décrétales, de la médecine, préparatoire aux professions lucratives. Cela se voit même à Paris, où tant de clercs passent pour « maîtres » dont la science est légère et l'intention de s'enrichir, comme des courtiers ou des marchands. Tels n'étaient pas ceux qui jadis « trouvèrent » la grammaire, la logique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, sans oublier l'astronomie[1].

1. Les invectives contre les riches qui mésusent de leurs richesses et contre ceux qui s'absorbent dans la chasse à l'argent sont très longuement développées dans la seconde rédaction (Bibl. nat., fr. 25343, fol. 23). L'auteur en veut surtout aux « papelarts », qui font les petits saints pour avoir des rentes :

Megre et pales font lor vieres*
Et geünent et vestent heres
Ainsi qu'autre s'en aperçoivent...
Tant qu'avoir puissent a els trere**.

Il y a aussi une pointe, peut-être *ad hominem*, contre le

* visages. — ** attirer.

Les Sept Arts forment d'ailleurs un tout si bien lié qu'on n'en peut apprendre convenablement un sans les autres. Mais qui les apprend comme il faut? L'auteur ne peut se lasser de vitupérer les faux savants de son temps. Ceux qui se moquent aujourd'hui de la science et des savants iront, du reste, « gaber » (blaguer) et « mesdire » un jour en enfer.

Ce qui subsiste de « clergie » dans le monde se trouve maintenant à Paris, l'Athènes moderne. C'est à Athènes, soit dit en passant, que les anciens philosophes « ordonnèrent » la société en trois « manières de gens » : clercs, chevaliers, laboureurs. Ces trois ordres ne seront jamais confondus ; à chacun sa spécialité. Cependant

Fol. 9. Chevalerie ensuit clergie
Partout ou plus est avancie...

Chevalerie et clergie ont passé d'Athènes à Rome, puis en France. Le roi de France peut être fier que son royaume soit ainsi l'asile de la science. Mais cela lui impose des devoirs. Le passage suivant, qui n'a pas encore été cité, prend toute sa valeur lorsqu'on sait, comme on le sait maintenant, que la première édition de l'*Image* fut faite pour un fils de France :

Fol. 9. Mès puis qu'ensi est que clergie
Est en France plus avancie,
Par reson savoir en devroient
Li hoir de France, s'il daignoient ;

« drois vilains naïs », qui parce qu'il est allé au loin, à Rome ou à Constantinople, abuse de ce qu'il se fait écouter en racontant ses souvenirs de voyage pour s'avancer et s'enrichir.

Car aussi comme li solaux *
Des estoiles est li plus biaux...
Ausi doit li rois miex valoir
Des autres genz et plus savoir...
Si seroit bien droiz et resons
Qu'il meïssent lor enfançons
En aprendre tele clergie
Qu'il ne perdissent seignourie
Après ceste vie volage,
Car par nature et par lignage
Doivent il tuit amer clergie...[1]

Les rois de France ont, en effet, de qui tenir comme successeurs de Charlemagne, qui « sut assez d'astronomie ». Qu'ils prennent garde de conserver à leur pays l'hégémonie scientifique, car

Se clergie s'en aloit
Chevalerie la suirroit **[2].

* le soleil. — ** suivrait.

1. Ce passage est légèrement modifié dans la seconde rédaction, destinée à l'évêque de Metz, et suivi par une longue apologie de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, considérés comme héros locaux de la région messine.

2. Il est intéressant de comparer ce morceau à la *Noticia seculi*, écrite en 1288 par un franciscain allemand (sur l'auteur, voir W. Schraub, *Jordan von Osnabrück und Alexander von Roës*. Heidelberg, 1910) qui était très gallophobe. La seule qualité éminente des Français, selon cet auteur, est l'amour de la science (*amor sciendi*) ; c'est une nation de clercs (*In Gallia regnat clerus...*) ; à ce régime, et à l'exemple de leurs rois qui vivent comme des prélats séculiers, ils ont perdu les vertus militaires (*Jam mollescit et deficit milicia apud Francigenas quia reges ipsorum, postposito exercitio militari et regali, sub quadam devocionis specie vitam ducunt episcoporum vel abbatum...*). Le texte de la *Noticia seculi* a été publié dans les *Mitteilungen des Instituts für æsterreichische Geschichtsforschung*, XIX (1898), p. 661.

Dieu merci, les Jacobins et les Frères Mineurs sont intervenus récemment pour restaurer les études. Ils « retiennent or la flour de clergie ». Moines, ils ont renoncé au monde, comme les anciens astronomes qui vivaient à la façon des ermites. L'auteur est un ami déclaré des Ordres Mendiants :

Fol. 9 v° Quar, se ne fust par lor bontez.
Je cuit* bien que crestientez
Fust or malement assaillie
De mescreance et mal baillie[1].

Revenons aux Sept Arts, pour les définir. La Grammaire est le fondement et la porte de la science. La Logique ou Dialectique fait distinguer le vrai du faux. La Rhétorique est la source du Droit :

Fol. 10. De cele sont li Droit estrait
Par coi li jugement sont fait
Qui esgardé sont par raison
En court de roi et de baron...
Qui Retoricque bien sauroit
Il connoistroit et tort et droit.

L'Arithmétique est fort bien placée au milieu de la série : elle en est le centre, vu que « sanz nombre nule riens n'est » ; c'est la science de l'Ordre. La Géométrie est la science de la Mesure et sert à calculer la marche des astres. La Musique, à qui l'on doit les chants de Sainte Église, n'est pas sans analogie avec la Physique, c'est-à-dire la Médecine, car celle-

* crois.

1. Ce qui concerne les Ordres Mendiants est supprimé dans la seconde rédaction.

ci s'occupe aussi de rétablir l'harmonie (dans le corps humain) ; mais la Physique (Médecine) n'est pas un art « libéral » : rien n'est « libéral » de ce qui concerne la matière. Le septième des arts libéraux, l'Astronomie, est « la fin de toute clergie », comme c'en fut aussi l'origine ; elle est connexe à la Divinité (Théologie), car Dieu est le grand astronome. L'Astronomie est la plus noble des sciences ; jadis, les rois, princes et grands seigneurs s'en réservaient la connaissance. En ce temps-là un serf, un homme de condition inférieure, un vilain, si riche qu'il fût, n'aurait pas osé apprendre des Sept Arts ; c'est même une des raisons pour lesquelles on les appelle « libéraux »[1]. — La connaissance de ces arts confère un pouvoir invincible[2].

1. Ce passage est développé dans la seconde rédaction (Bibl. nat., fr. 25343, fol. 11) ; l'auteur insiste sur l'incapacité congénitale des vilains :

Quer poi avient que vilains hon
Sache a droit entendre reson ;
Donc il est avenu a mains
Qui les sens avoient vilains
Et les rudes entendemenz,
Quant il i metoient lor tens
Qu'il en perdoient la memoire.
De plusors avient il encore...

Cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, de déclarer un peu plus loin :

Fol. 18. Autre chose n'est gentillece
Fors une enviellie richece ;

et de déclamer contre les riches.

2. Dans la rédaction remaniée, le tableau des Sept Arts est suivi d'une comparaison entre les Sept Arts et les Sept Vertus (Bibl. nat., fr. 25343, fol. 12) que C. Fant (p. 22) admire fort, quoiqu'elle n'ait rien de remarquable.

Qu'est-ce que la Nature ? C'est par quoi tout ce qui est sous le ciel vit et subsiste. C'est la hache du charpentier, entre les mains du grand ouvrier. C'est elle qui fait que les choses sont comme elles sont, avec du trop ou du manque, et que tout se transforme. Platon et Aristote, son « clerc », ont défini la Nature : « la puissance, entrée dans les choses, qui fait naître les apparences ». Dieu l'a établie, et il a donné ainsi, de sa toute-puissance, la preuve la plus éclatante[1].

De la forme du firmament. — Le monde est rond comme une pelote. Le ciel entoure la terre de toutes parts comme l' « eschaille » de l'œuf. C'est un air subtil, qui, en latin, s'appelle éther, resplendissant et si pur qu'il n'offre pas d'obstacle à la lumière. Les anges le traversent lorsqu'ils viennent apporter des messages sur la terre ; mais l'œil de l'homme ne pourrait supporter l'éclat qu'ils en ramènent : c'est pourquoi, la plupart du temps, l'on ne voit les anges

1. On s'explique mal que des critiques modernes aient accusé l'auteur de hardiesse, à l'occasion de ce chapitre : « Sa tendance à l'exagération, dit M. Fant (p. 13), attribue à la Nature presque la même force génératrice qu'à Dieu. » Le pauvre homme avait pourtant cru bien prendre ses précautions :

Fol. 11 v° Damediex fist premiers Nature...
Ensi com Diex veut si oevre.

Tout ce développement n'est, d'ailleurs, qu'un lieu-commun qui fut fort à la mode depuis Alain de Lille. Voir L. Foscolo Benedetto, *o. c.*, p. 96.

L'auteur, dans sa seconde rédaction, a développé ce passage, d'une manière que C. Fant (p. 17) trouve plus claire, et qui n'est que plus verbeuse.

qu'en rêve. Comme le poisson hors de l'eau, tout animal périt dans l'éther, qui est « l'air espirituel ».

Les quatre éléments. — Les quatre éléments sont le feu, l'air, l'eau et la terre ; ils sont emboîtés concentriquement : la terre au centre. De même, dans l'œuf, sous l'écaille, on trouve d'abord le blanc, puis le jaune et enfin « une goutte comme de graisse ». Voir la figure[1].

La terre est le plus pesant des quatre éléments ; on s'explique par là qu'elle soit au centre, où tout tombe en vertu de l'attraction :

Fol. 14. Quer qui pluz poise plus bas tret
Et quanque* poise a lui atret.

La forme de la terre et du monde. — La terre est ronde. S'il n'y avait pas d'obstacles, l'homme pourrait en faire le tour, comme une mouche circule autour d'une pomme. Si le globe était percé de part en part, suivant son axe, on verrait le ciel à travers, mais une pierre, qu'on jetterait par l'ouverture, s'arrêterait au centre dans sa chute. De loin et d'en haut, les plus hautes montagnes n'apparaîtraient sur la surface de la terre que comme des accidents insignifiants.

Le monde est rond aussi. Et Dieu l'a voulu parce que c'est la forme la plus parfaite. Les objets ronds

* tout ce qui.

1. La figure est annoncée dans le texte ; tous les exemplaires de l'*Image*, comme ceux du *Bestiaire* de Philippe de Thaon, devaient donc être illustrés.

sont ceux où il y a le moins de place perdue et qui se meuvent le plus aisément. Or les diverses parties du cosmos sont en mouvement perpétuel.

Mouvements du ciel et des planètes. — Un homme, placé sur le haut d'une montagne, qui verrait un cheval courant dans la plaine croirait qu'il se déplace à peine. Or la terre est si loin du ciel où sont les étoiles que, si l'on laissait tomber de là une masse pesante, elle mettrait plus de cent ans à tomber sur notre globe ; vue de là, la terre, supposé qu'elle fût ardente, apparaîtrait comme une très petite étoile. Il n'est donc pas étonnant que nous n'ayons pas conscience, ici-bas, du mouvement de rotation dont le firmament est animé. Cependant, nous voyons le soleil se lever et se coucher chaque jour ; il tourne avec le ciel :

Fol. 15 v° ... Si com li clos *
Qui fichiez est en une roie **
Et tourne quant ele tournoie...

Ou plutôt, car le soleil a un mouvement propre, la comparaison de la mouche qui se déplace sur une roue en mouvement doit être préférée. Il en est de même de la lune et des sept planètes :

Qui tuit par une voie vont
Tout adès devers Orient ;
Et li ciex tourne en Occident,
Si com sa nature le guie...

* le clou. — ** roue.

II

Puisque la terre est si petite par rapport aux corps célestes, il faut attacher beaucoup moins de prix aux biens d'ici-bas qu'aux biens éternels.

Le quart de terre, à peine, est habité. Divisons le tout en quatre parties, comme une pomme coupée en quatre, dont on étendrait la pelure sur un plan. Il y a le Midi (là se trouve la cité qui fut le berceau de l'astronomie) et le Septentrion (qui prend son nom des sept planètes). Il y a l'Orient (où est le paradis terrestre) et l'Occident (où le soleil se couche). Voir les figures.

La région habitée est elle-même divisée en trois parties. Celle qui est vers l'Orient s'appelle Asie, l'ancien royaume de Mme Aise (d'où son nom), aussi vaste, à elle seule, que les trois autres. La seconde est désignée d'après le roï Eutrope. La troisième, c'est l'Afrique, dont le nom vient d'*Affer* (en latin : « Apporte ! »).

Chacune de ces trois parties embrasse plusieurs contrées. On va les décrire, avec leur faune :

Fol. 17. De ces .III. pars qui sont nommées
Tient chascune maintes contrées
Et maintes riches regions
Dont nous dirons auques les nons,
Et des bestes les nons d'aucunes
Qui plus sont ou païs communes...
Si comme li livres devise
Dont ceste Mappemonde est prise.

La première région d'Asie, c'est le paradis terrestre, où s'élève le fameux arbre de vie, et dont l'accès est interdit par un rideau de flammes. Il y a là une fontaine qui se divise en quatre fleuves : le Phison, fleuve de l'Inde ; le Nil, qui environne l'Éthiopie et traverse l'Égypte ; le Tigre et l'Euphrate, qui sortent des monts d'Arménie. Les régions autour du paradis sont inhabitables, à cause des bêtes féroces.

Après vient l'Inde, qui prend son nom d'un fleuve, entourée par la grande mer, avec l'île de Taprobane. Ce pays a deux étés et deux hivers par an, mais si tempérés qu'il y a toujours de la verdure. C'est la contrée de l'or et des pierres précieuses, dont les dragons et les griffons, monstres capables d'emporter un homme armé, défendent les gisements. On y trouve des anthropophages :

Fol. 17 v° En Inde siet .I. moult granz mons...
On l'apele Mont Scapien
Ou il a une gent sanz bien
K'Alixandres dedans enclot —
Et sont les genz Got et Margot —
Qui char d'omme manjuent crue
Et bestes com gent mescreue[1].

Il y a dans l'Inde vingt quatre régions très populeuses.

Il y a des forêts si hautes qu'elles touchent aux nues. Il y a de petits hommes cornus, les pygmées,

1. Voir P. Meyer, « Gog et Magog... », dans *Histoire de la légende d'Alexandre*, t. II (1886), p. 386.

qui n'ont que deux coudées, vont par troupes, et vieillissent en sept ans ; ils habitent dans le pays du poivre blanc, qu'on récolte comme il suit :

Vers ceux croist li poivres touz blanz.
Mais la vermine i est si granz
Qu'il i convient le feu bouter
Pour la vermine fors oster ;
Et quant il est brullez ainsi
Si le cueillent crespe et noirci.

D'autres gens, qu'on appelle brahmanes, se tuent en se jetant dans le feu. D'autres mangent leurs vieux parents, pour leur faire honneur. D'autres, qui sont vers l'Orient, adorent le Soleil, leur Dieu. D'autres, velus, se nourrissent de poissons, sans les cuire, et boivent de l'eau salée. Les bêtes et les hommes qui ont six doigts de pied ne sont pas rares. On voit des hommes à tête de chien, aux ongles rapaces, vêtus de peaux de bêtes ; des « Ciclopiens » plus rapides que le vent, avec un seul pied, dont la plante est si large qu'ils s'en servent comme de bouclier et d'ombrelle ; des hommes qui n'ont qu'un œil, clair et vermeil, au milieu du front ; des hommes qui ont le visage et la bouche au milieu de la poitrine, un œil à chaque épaule, dont le nez tombe dans la bouche, avec des soies sur le museau comme sur un dos de cochon. Vers le Gange

Fol. 18. Si ra vers le flueve de Gange
Une gent courtoise et estrange,
Et ont droite figure d'omme,
Qui de l'odeur d'aucune pomme

Vivent sanz plus; et, s'il vont loing,
La pomme lor a tel besoing
Que, se male puor sentoient,
Sanz la pomme tantost morroient.

Dans l'Inde, il est des serpents qui dévorent des cerfs. La bête « centiquore » a des cornes de cerf, la poitrine du lion, des pieds de cheval, la gueule ronde comme l'ouverture d'un tonneau, les yeux rapprochés, une voix d'homme. Une autre bête existe, qui est amphibie : corps de cheval, tête de sanglier, queue d'éléphant, deux cornes d'une coudée, dont l'une se rabat sur le dos. Il y a des taureaux blancs, dont la bouche est fendue d'une oreille à l'autre, à cornes mobiles. La manticore, yeux de chèvre, corps de lion, queue de scorpion, plus légère qu'un oiseau, attire les gens par ses chants pour les dévorer. Là vit le monosceros : corps de cheval, pieds d'éléphant, tête de cerf, queue de truie, une corne au front ; il détruit tout sur son passage, quand il charge ; en captivité, il se laisse mourir, mais on ne peut l'attraper que par l'appât d'une vierge : la bête s'endort sur le giron de la belle, et elle est prise pendant son sommeil. Une bête féroce, tachetée, très agile, c'est le tigre ; on attire les tigres avec des miroirs ; ils les brisent, mais restent si surpris qu'on s'en saisit sans danger.

Combien d'autres bêtes étranges dans ce pays-là ! le castor, qui se châtre pour échapper aux chasseurs ; la salamandre, dont la laine est incombustible ; des souris grandes comme des chats ; des lions ; des pan-

thères... La panthère dort trois jours après s'être repue, a l'haleine délicieuse et pratique l'opération césarienne.

Fol. 19. Et quant s'esveille une odour rent
Si souëf* de la bouche fors
Que les bestes i courent lors...
Fors le serpens, que bone odour
Grieve si qu'il en muert souvent.
Cele beste n'a seulement
C'une foiz faons, et, quant doit
Faonner, si a tel destroit
K'aus ongles ront son ventre lors
Tant que li faon en sont fors.
Mais jamais puis faons n'auront
Quant ainsinques desciré** l'ont.

En Cappadoce il y a une race de juments qui n'a besoin que de vent pour engendrer.

Les éléphants sont de grandes bêtes belliqueuses, que la vue du sang excite ; ils mangent avec un long « boel » qu'ils ont sur la figure. Les peuples de l'Inde et de la Perse combattaient autrefois dans des tours, à dos d'éléphant. Ces animaux se saluent quand ils se rencontrent. Ils sont de froide nature, et leurs dents d'ivoire ont la propriété d'éteindre les charbons ardents. Ils vivent trois cents ans et craignent les souris, les couleuvres, la vermine. La femelle porte deux ans et « faonne » dans l'eau, car, si les petits tombaient à terre, ils ne pourraient se relever : les os des éléphants n'ont pas de jointures. On utilise cette infirmité pour s'emparer d'eux ;

* suave. — ** ainsi déchiré.

comme ils dorment debout accotés à des arbres, on scie ces arbres à demi, la bête s'écroule et, si ses congénères ne réussissent pas à la remettre sur pied (ce qui arrive quelquefois), elle est perdue.

Dans le Gange on voit des anguilles qui ont trois cents pieds de long.

Ce n'est pas tout : des dragons hideux ; le basilic dont le regard tue, et qui stérilise tout partout où il passe ; serpents à cornes de mouton ; aspics qui aiment trop la musique, mais qui se bouchent, par prudence, une oreille avec la queue tandis qu'ils s'appliquent l'autre à terre ; serpents qui ont des pierres précieuses dans la tête ou dans les yeux.

A propos de pierres, l'Inde est la patrie de l'aimant, qui attire le fer, et du diamant que, seul, le sang de bouc désagrège ; de l'émeraude, bonne pour la vue ; du saphir, qui fait désenfler ; des topazes, couleur d'or ; du rubis, de l'escarboucle... Toutes ces pierres ont des propriétés singulières,

Fol. 20. Mais qui savoir veut lor affaire
S'aille lire le Lapidaire,
Qui dist lor nons et lor vertuz.

Les régions de l'Inde. L'auteur y place, en première ligne, la Perse, où fut découvert l'art de « negromance » (nécromancie) ; on y trouve une poix bouillante, dont le niveau monte et décroît suivant les phases de la lune ; cette poix est très utile aux nécromanciens. En Mésopotamie, il y a une très grande ville et la tour de Babel, qui a environ quatre mille pas de haut. La Chaldée, pays des astronomes.

Les royaumes des trois rois mages. « Assire » (l'Assyrie). « Fenice » (Phénicie), qui prend son nom de l'oiseau Phénix, le plus beau des oiseaux, rené de ses cendres :

El chief a une creste en son *
A la maniere d'un paon.
Piez et gorge li resplendit
A coulor d'or, et enrougist
Comme rose par sus le dos ;
Et vers la keue est aussi blos **
Com est li cieux quant il est purs...

Damas, Antioche, Palestine, Samarie, Sébaste, les lieux où furent Sodome et Gomorrhe, la mer Morte, l'Égypte (où il ne pleut jamais)... Au Nord, le pays des Amazones, dont les armes sont d'argent. Autres femmes extraordinaires :

Fol. 20 v° Es bois d'Inde autres fames sont
Qui les barbes si longues ont
Que jusqu'as mameles s'arestent
Et de piaux de bestes se vestent ;
Et vivent de bestes sauvages
Teles com prennent par boscages.
Si sont home et fames tuit nu,
Si comme bestes tuit velu,
En eau et en terre habitanz,
Et quant voient les autres genz
Si se fierent en l'iaue lors
Si que point ne perent *** defors.
Autres i a, grans com jaianz ****,
Velu com pors et mugissanz.
Si sont autres fames par eles
Blanches come noif † et moult beles
Fors tant †† qu'eles ont dens de chien...

* au sommet. — ** bleu. — *** paraissent. — **** géants. — † neige. — †† excepté.

Oiseaux dont les plumes luisent la nuit. Papegaux (perroquets), grands comme des geais, verts comme des paons, avec une queue plus longue que les pies, dont les plus nobles ont, dit-on, cinq doigts et les « vilains » trois seulement, et qui parlent. Pélicans, qui se saignent pour leurs petits.

En Albanie, race d'homme à cheveux blancs. En Arménie, montagne où l'arche de Noë a échoué ; on y voit encore les pièces de charpente dont elle était faite.

En Asie Mineure est la Dardanie, « la ou Paris ravi Helaine ». Il y a des fleuves qui roulent des paillettes d'or. On voit, vers l'Est, une tribu, qui descend des Juifs : sales gens, et vils ; ils n'ont ni épouse ni amie, car ils sont persuadés que la femme n'est pas faite pour être monogame. L'auteur polémique ensuite contre les « chrétiens corrompus » qu'il appelle « Jacobins » : ils ne se confessent qu'à Dieu.

Fol. 21. Quant il se confessent a Dieu
Près d'aux metent encens et feu
Et cuident par cele fumée
S'en aille vers Dieu la pensée ;
Mès il n'est pas si com il croient.

Il n'ont pas compris le baptême de saint Jean-Baptiste, dont ils se réclament.

D'autres chrétiens de ces parties sont très redoutés des Sarrasins qui les entourent. Ce sont les Géorgiens ou chrétiens de saint Georges (leur cri de guerre est : « Saint Georges ! »). Ils se font tous raser la tête, les clercs en rond, les laïcs en carré. Les

Sarrasins se gardent de les molester quand ils vont adorer le Saint Sépulcre. Les dames de leur pays combattent les mécréants comme des hommes. Leurs mœurs et leur langage sont ceux des Grecs :

Fol. 21 v° Touz lor langages et lor lois
Sont a maniere de Griiois.

L'auteur, malgré ces digressions[1], continue infatigablement à passer en revue les merveilles de l'Inde. Le chapitre des poissons est court, quoiqu'il y fasse figurer le dauphin, la baleine et la sirène, qui n'est peut-être pas un poisson :

Li .I. dient ce sont poisson,
Li autre les voelent clamer
Oisiaux qui volent par la mer.

Mais il s'étend en parlant des arbres. Arbres odorants, qui portent des dattes ; arbres dont les feuilles ont deux pieds de long sur un de large. Pommes d'Adam. Fruits plaisants à la vue, mais pleins de cendre. Vignes dont une grappe est la charge d'un homme. Arbrisseaux à coton, cannes à sucre. Baume, que les chrétiens seuls, même dans le pays des Sarrasins, cultivent et peuvent cultiver ; les Sarrasins le reconnaissent :

Fol. 22. Dont li Sarrazin dïent bien,
Qui souvent le font esprouver,
Que, quant il le font cultiver
As autres gens qu'as crestiens
Si ne puet cel [li basmes] an porter rien.

1. Elles sont très raisonnablement rejetées, dans la seconde rédaction, à la fin du Tableau des Merveilles de l'Inde.

Dans les champs où croît le baume est une fontaine où l'on dit que Marie baigna Jésus ; c'est avec ses eaux qu'on arrose. — Arbres qui portent, en guise de feuilles, de la laine dont on tisse les étoffes. Le charbon de certain bois demeure allumé, en sa cendre, un an entier. Clous de girofle, noix muscades, cubèbes ; écorce de cannelle ; racines de garingal et de gingembre... ; c'est le pays aux épices. Noix grosses comme des têtes d'homme...

L'Europe peut être expédiée vite, car on en entend parler assez souvent ; ce que l'auteur en dit d'abord se réduit en effet à une enfilade de noms propres. L'Afrique (qui comprend la Syrie et la Palestine)[1] n'est pas décrite plus en détail ; il est enseigné pourtant qu'il y fait très chaud et qu'on y trouve des nègres, des bêtes fauves et de la vermine.

Les îles sont plus intéressantes. L'auteur sait qu'il y en a beaucoup du côté de l'Asie Mineure : la Colchide, où Jason alla chercher la toison d'or ; celle où naquit saint Denis ; Delos, la première terre qui apparut après le déluge ; Paros, pays du marbre blanc ; Samos, d'où fut le Sibylle qui prophétisa de Jésus-Christ longtemps avant sa naissance ; Sicile,

1. Non seulement, sur les 26 vers consacrés à l'Afrique, il y en a 3 sur la Terre Sainte, mais il y en a 2 qui n'ont pas trait non plus à cette partie du monde :

Grece, Romanie, Touscaingne,
Gascoingne, Lombardie, Espaigne.

Et cela dans tous les mss., même dans ceux de la rédaction remaniée. C. Fant (*o. c.*, p. 14) suppose qu'il y a là une transposition accidentelle ; mais cela n'est pas certain.

patrie de Pythagore, dont les poteries ont été imitées au loin :

Fol. 22 v° En Sezile fu controuvée
La maniere de poz de terre
Com fet encore mainte terre...

En Sardaigne, une herbe pousse qui fait mourir en riant ; les Baléares, où la fronde fut inventée ; « Meroes », où il n'y a point d'ombre : on y voit un puits creux de cent pieds sur un de large, où le soleil luit jusqu'au fond ; Scylla, l'île des Cyclopes. Platon, « un clerc plain de grant pris », place dans le voisinage une île plus grande que l'Europe et l'Afrique réunies, qui s'est effondrée dans la mer bétée. L'Ile Perdue, que l'on ne peut voir lorsqu'on y veut aller, découverte par saint Brendan. Chypre, et bien d'autres... Que de merveilles sur la terre ! mais non pas incroyables :

Fol. 23. ... Diex, en qui touz biens conversse,
A fait mainte merveille en terre
Dont nus ne puet reson enquerre.
Pour ce ne convient rienz mescroire
Tant c'on set s'ele est fausse ou voire.
N'est pas maus se li hons si croit
Mès qu'encontre la foi ne soit,
Puis qu'il i puisse aucun bien prendre ;
Car bon fet l'omme assez entendre ;
Dont pas n'est esbahiz si tost
Autre foiz quant parler en ot*.

Au reste ce qui nous paraît naturel, ici, parce que nous le voyons tous les jours, est considéré comme étonnant

* entend.

par les gens de ces régions que nous tenons pour merveilleuses. Les hommes du pays des géants s'étonnent de notre petitesse et les pygmées de notre grandeur.

Reprenons donc l'énumération des merveilles de « par deça », qui sont inconnues chez nous. « Devers Yrlande », on voit voler sur la mer des oiseaux qui naissent des arbres. Il y a là une grande île, où ni serpents ni vermine ne sauraient vivre ; une autre où ni les femmes, ni même les oiseaux femelles, ne peuvent demeurer ; une autre où l'on ne meurt pas : les habitants, lorsqu'ils sont trop vieux, la quittent pour être délivrés ailleurs. A Thulé, les arbres sont verts, hiver comme été ; il n'y a qu'un jour par an, qui dure six mois, et la nuit tout autant. En Irlande certain lieu, qu'on appelle le Purgatoire, brûle comme un brasier ; les pécheurs non repentants qui vont par là disparaissent brusquement ; les autres y souffrent à proportion des péchés qu'ils ont commis, et, lorsqu'ils en reviennent, ils ne rient plus jamais : ils passent leur vie à gémir sur les péchés que les gens font. Il y a une montagne de soufre qui est en flammes jour et nuit. Il y a une fontaine... quand on jette de l'eau dessus, il vente, il pleut ; les éléments sont en fureur. Ailleurs[1], gens qui ont des queues par derrière.

Fol. 23 v° Si ra l'en en France veü
Une gent qui furent cornu.

1. Ce n'est que dans la seconde rédaction (fr. 25343, fol. 60) que les « coués » sont expressément attribués, comme d'habitude dans la littérature française du moyen âge, à l'Angleterre.

Femmes qui ont sous le menton des grosseurs qui leur pendent jusqu'aux mamelles : c'est considéré comme une beauté. Bossus, béquillards, muets, sourds, hermaphrodites, gens qui naissent sans pieds et sans mains...

Autres merveilles du monde animal : le renard, qui fait le mort pour prendre les oiseaux ; le cerf, qui mange les serpents pour se rajeunir ; l'araignée, incomparable tisseuse ; la « singesse », qui n'aime jamais qu'un de ses petits sur deux ; le chien, si fidèle à son maître qu'il ne peut, parfois, lui survivre. En Angleterre, il y a des chiens de police :

Fol. 24. En aucuns lieus en Angleterre
A chiens qui les larrons vont querre.

La « mustele » qui combat et tue les reptiles ; le hérisson qui se roule sur les pommes pour les enfiler avec ses piquants et les emporter sur son dos...

Merveilles des oiseaux. L'aigle, vieilli, s'élève au dessus des nuages, si haut que le soleil l'aveugle et brûle ses plumes : il s'abat comme une masse dans une nappe d'eau qu'il a choisie et en sort rajeuni ; il brise son bec contre une pierre et il lui en repousse un autre. La tourterelle qui a perdu son mâle n'en accepte pas d'autre et ne se pose plus que sur les arbres morts. L'autruche mange du fer sans inconvénient. Le héron fuit la tempête en volant jusqu'aux nues. La « choe » (chouette) dérobe les objets d'or et d'argent, et a l'air de parler. Le corbeau se croit très beau et maltraiterait ses petits s'il les voyait blancs. Le paon

fait la roue quand on le regarde ; mais, lorsqu'il aperçoit ses pieds, il est si honteux de leur laideur qu'il replie son appendice et s'enfuit. Autours et éperviers domestiques rapportent leur proie à leur maître. La colombe élève les petits des autres. La huppe est un oiseau crêté, qui se plaît fort dans l'ordure ; qui s'oint de son sang et va dormir se voit en rêve attaqué par des ennemis. Le rossignol meurt en chantant, comme l'alouette. Le cygne, blanc par dehors, est tout noir à l'intérieur... Voilà des « choses communes » qui offrent bien aussi, quand on y pense, matière à s'émerveiller.

Bien d'autres « choses communes » sont étonnantes parce que les raisons en sont cachées. Ainsi les cailloux vont au fond de l'eau ou de l'huile, et restent à la surface du vif argent. L'eau froide et la chaux mêlées brûlent. Les rayons du soleil noircissent la peau de l'homme et blanchissent le linge. Le fer fait jaillir la flamme du caillou. Le vent, qui est froid, active le feu ; l'haleine de l'homme, qui est chaude, sert à refroidir. La terre, qui est pesante, se tient suspendue dans le ciel sans pilier ni fondement. Toutes ces merveilles, si « communes », sont insondables :

Fol. 25. Quar il n'est si petite chose
Dont nus hom puist savoir la glose,
Veraiement por coi ele est
Fors si com a Damedieu plest.
Par clergie puet bien li hom
De mainte chose avoir raison
Et aucune nature entendre...
Mès du tout savoir ne porroit
Comment ne por coi ele soit.

De la surface, l'auteur passe maintenant à l'intérieur de la terre. Là est l'enfer, le bien nommé, car il doit être nécessairement dans les régions inférieures. Toutefois, l'enfer est partout pour le coupable :

Je ne di pas qu'enfers ne soit
Aillors quele part que ce soit,
Quar après la mort partout a
Paine et mal qui deservi * l'a.
Nes **, s'il estoit sor le ciel mis,
Si auroit il encore pis.
Si com d'aucun qui morir doit,
Si l'on em biau lieu le metoit
Qu'il eüst joie et soulaz,
Tant seroit il plus tristes et laz
Quand il verroit que soulacier
Ne se porroit...

Suit une description de l' « Abîme », hideux et puant, plein de flammes sulfureuses, où il n'y a rien d'original :

Si nous en tairons ore atant.

Ainsi s'achève ce que l'auteur a voulu dire de la Terre, le premier des quatre éléments. Il est temps de passer aux autres.

L'eau, c'est la « mer profonde », où les fleuves se jettent et d'où ils viennent, par les veines de la terre, en un mouvement perpétuel. Creusez n'importe où, en montagne ou en plaine, et, plus ou moins loin, vous trouverez de l'eau douce ou salée. Mais comment se fait-il, dira-t-on, si toutes les eaux viennent

* mérité. — ** même.

de la mer, qu'elles ne soient point toutes salées? Réponse : l'eau de mer s'adoucit en traversant les « terres douces ». Les eaux amères et purgatives « courent par terre noire, amère » et pleine de pourriture. Les eaux chaudes, semblables à celles d'Aix-la-Chapelle et de Plombières, ont traversé des cavernes de soufre en feu. Certains lieux souterrains sont peuplés de sales bêtes venimeuses ; les eaux qui ont passé par là sont mortelles à boire. — Fontaines extraordinaires ; celle de Samarie, qui change de couleur quatre fois l'an ; sources intermittentes, qui ne coulent que trois jours par semaine ; fleuve Sabat, qui s'arrête le samedi.

Fol. 26 v° El terroir d'Acre a .I. sablon
Dont on fet voirre* cler et bon
Et d'aucune terre de mer
C'on melle avec pour le former...

La Mer Rouge prend sa couleur de cette terre, qui en forme le fond et les bords. Un fleuve, en Perse, gèle toutes les nuits. En Épire, fontaine où l'on plonge des bâtons ardents, que l'on en retire tels quels. En Éthiopie, il en est une qui débite de l'eau chaude la nuit et, le jour, de l'eau glacée. La Lorraine est favorisée sous ce rapport :

En Loheraine près de Mes
La cité sourt une eaue adès
Que l'en cuit en paieles** granz
Et devient sel et biaus et blanz.
Itele yaue que je devis
Fornist de sel tout le païs

* verre. — ** chaudrons.

Et sourt en .I. puis près d'enqui
C'on apele LE PUIS DE VY*.
Si ra fontaines cele part
Qui sont sí chaudes c'on s'i art**;
Et en meismes cele place
Sourdent autrès froides com glace.
Iluec sont li bain atrempé
De chaude et de froide merlé.
Cil qui se baignent en ces bainz
Li cuirs lor devient biaus et sainz.
Si ra unes noires fontaines
Que mainte gens tienent a saines,
Que il vont boire por poisons
Et font souvent purgacions
Plus granz c'une forz medecine...

Il y a en Orient des fontaines qui débitent des matières utiles pour la fabrication du feu grégeois, ce feu qu'on ne peut éteindre qu'avec du vinaigre, de l'urine et du sable; les Sarrasins vendent cette eau plus cher que du bon vin. D'autres eaux guérissent les maux d'yeux et les plaies, rendent la mémoire ou font oublier, excitent ou apaisent la luxure, rendent les femmes fécondes ou stériles. Il en est où nul être animé ne peut s'engager sans aller au fond et d'autres où tout surnage. Les eaux d'une certaine source chaude ont la propriété d'aveugler les voleurs. Ailleurs, nappe d'eau tranquille qui s'émeut au son des instruments comme pour se mettre à l'unisson de la musique joyeuse...

Les eaux souterraines sont la cause des tremblements de terre. Les mouvements des eaux créent des

* Vic-sur-Seille (Lorraine allemande). — ** brûle.

courants d'air, et l'air, comprimé dans les cavernes, fait céder les points faibles de la terre en cherchant à s'échapper. Alors les cités s'effondrent dans l'abîme.

La mer est salée parce qu'il y a au fond de grandes montagnes de sel en dissolution.

L'air. Il s'agit ici de cet air « épais » qui nous environne et qui nous fait vivre, comme les poissons dans l'eau, qui soutient l'aile de l'oiseau et qui fait ployer la baguette qu'on agite vivement. L'air, c'est l'étoffe dont est fait l'habit des esprits malins.

Fol. 27 v° De cest air prennent lor habit
Et cors li maligne esperit:
C'est anemis* qui tous maus ose...

Ou pour tromper les gens, ou de par l'art de nécromancie ; art mortel, soit dit en passant, pour le corps et pour l'âme.

Le soleil est le cœur du monde, source de toute chaleur. C'est lui qui fait monter les nuées et tomber la pluie, en pompant l'humidité du sol ; l'humidité condensée forme les nuages, lesquels tamisent la clarté solaire. Puis, les nuages se résolvent en eau qui tombe, et, déchargés, s'élèvent dans l'atmosphère jusqu'à ce que la chaleur du soleil les vaporise : on revoit alors l'azur du ciel. Tout de même que si l'on fait sécher un drap mouillé, une vapeur s'en dégage, qui se condense en gouttelettes. — Les gelées et les

* l'ennemi, le démon.

neiges adviennent par la froideur de l'air, qui est extrême dans les hauteurs :

Fol. 28. Tout ce avient par la froidour ;
Qûar li airs a mainz de chalour
En haut qu'en bas pour ce qu'il est
Pluz soutis* que cil embas n'est ;
Et quant plus est soutis* en haut
De tant retient il mains de chaut.

L'air des hauteurs est d'ailleurs agité par les vents et refroidi par là.

Il se passe dans l'air maintes choses dont les gens parlent peu, parce que cela dépasse leur entendement. La grêle d'été, ce sont les vents qui, par leurs mouvements, refroidissent l'humidité en suspension dans l'air et la gèlent. Le choc des vents détermine des feux qui brillent (éclairs), qui tombent parfois à terre (foudres) et qui sont souvent éteints par l'eau en suspension dans les nuages : d'où naît un bruit (tonnerre) comparable à celui du fer rouge plongé dans l'eau. On voit l'éclair avant d'entendre le tonnerre parce que la vue de l'homme est plus subtile que son ouïe, comme le montre l'expérience journalière. Moins il s'écoule de temps entre l'éclair et le bruit, plus le tonnerre est proche. — Le vent, c'est l'air en mouvement.

Le feu est une sorte d'air très noble, subtil et resplendissant, sans trace d'humidité. L'air sec, attiré par le soleil, lorsqu'il s'élève à une certaine hauteur, s'allume et brille comme du feu. Quelque-

* subtil.

fois, il retombe, pour s'éteindre dans l'atmosphère humide avant d'atteindre le sol, ou bien il choit sur le sol : c'est le phénomène des étoiles filantes, souvent mal interprété : « Estoile ne peut pas choir ». — Quant au « dragon », c'est une vapeur enflammée dans les hauteurs qui paraît comme lancée sur la terre, où elle se dissipe :

Fol. 29 v° Ainsi s'en vait cil feus volant
Tant k'en la fin vient a neant.
Tiex choses sont senefiance
En terre d'aucune muance.

Tels sont les quatre Éléments, qui sont disposés concentriquement. L'air pur [ou ÉTHER] les enveloppe tous : c'est ce que nous appelons l'azur du ciel. Là circulent les sept planètes, qui sont plus éloignées les unes des autres que la Terre ne l'est de la lune et décrivent des cercles d'autant plus petits qu'elles sont plus rapprochées de nous. — La lune est la plus proche de nous ; et c'est pourquoi son diamètre apparent est le plus grand. Elle n'a pas de lumière propre et réflète celle du soleil, comme un miroir bien bruni. Les taches que l'on y voit ont été expliquées de diverses manières ; pour les uns, c'est le reflet des eaux terrestres ; d'autres pensent que ces taches se sont produites lorsqu'Adam mangea la pomme.

Tout le monde connaît le soleil et la lune ; les autres planètes ne sont familières qu'aux astronomes. Les planètes se succèdent dans cet ordre : Lune, Mercure, Vénus, Soleil (dont le cercle est douze fois plus grand que celui de la lune), Mars, Jupiter, Sa-

turne. A propos de la révolution du soleil en 365 jours et un quart, l'auteur expose brièvement la théorie des bissextiles. Il déclare incidemment que la nature reverdit en mars parce que le printemps est l'anniversaire de la création du monde.

Les sept planètes, dont l'influence sur les choses terrestres est considérable, ont donné leurs noms aux sept jours de la semaine.

Au dessus de Saturne, plus loin, c'est le ciel étoilé :

Fol. 31. Cil ciex qui ci est estelez
Est le firmamens qui tornoie.

Il tournoie en émettant des sons très doux, délicieux, dont l'audition est une des jouissances du paradis.

Dont aucun furent qui disoient
Que mout de petit enfant l'oient*
Quant il rient en lor dormant...

Il n'est chose sur la terre qui ne soit « compassée par estoiles » dans le ciel. Pas d'étoile si petite qu'elle n'ait de l'action ici-bas :

N'i a estoile si petite
K'en terre n'ait sa vertu quite
En herbe, ou en fruit, ou en flour...

III

Mais abordons les questions principales de l'Astronomie.

* entendent.

Il faut expliquer d'abord l'alternance du jour et de la nuit. Le soleil tourne autour de la terre, qui est ronde ; il n'en éclaire donc qu'un hémisphère à la fois ; comme la terre est plus petite que le soleil, elle projette dans l'espace une ombre « en coing » (conique), effilée comme un clocher. On ne voit d'étoiles que la nuit parce que, pendant le jour, leur faible clarté est noyée dans la lumière solaire : telles des chandelles derrière un grand feu. Voir les figures.

Le second chapitre a trait à l'éclairage, c'est-à-dire aux phases de la lune.

Suit la théorie générale des éclipses de lune et de soleil, à grand renfort de figures. Tout est du reste à la volonté de Dieu, qui procura une éclipse inexplicable par les règles de l'astronomie le jour de la Crucifixion. Denis l'Aréopagite, qui savait l'astronomie et qui observa ce phénomène, en fut confondu et c'est alors qu'il dressa son autel « Au Dieu inconnu » ; il n'eut l'explication du fait qu'à la venue de saint Paul. Les éclipses annoncent généralement de grands événements publics.

Vertus du ciel et des étoiles sur les choses d'ici-bas. L'auteur n'entreprend pas d'en spécifier le détail, mais il affirme le principe :

Fol. 34 v° Li ciex et les estoiles sont
Estrument de Nature amont
Par coi ele oevre tout adès
Si com Diex veut...

C'est une grande science de connaître les pouvoirs

que Dieu a donnés aux astres. Refuser de croire à l'influence des astres n'est pas raisonnable : on constate assez, n'est-ce pas? celle de la lune, selon qu'elle est pleine ou en décours, sur le régime des humeurs et sur celui de la mer. Les riverains de la mer le savent bien :

Fol. 35. ... Cil qui de la mer sont près
Quant la lune doit estre plaine
Chascuns d'aus sa maisniée emmaine
Et s'eloignent de leur manoir
Ou il vont en haut lieu manoir
Tant que la mer s'en vait arriere...

L'action du soleil sur la végétation est évidente aussi. Or les autres planètes n'ont pas été faites non plus pour rien. Ce sont leurs vertus, diversement combinées, qui expliquent les différences entre les saisons homologues d'une année à l'autre. Selon qu'elles sont près ou loin, l'action, toujours égale en soi, du soleil subit des variations notables. Comparez les rois et leur entourage : le roi est d'autant plus puissant qu'il a plus de ses gens autour de lui...

On va passer ensuite à la mesure des astres et des distances qui les séparent. Les astronomes ont utilisé la géométrie pour mesurer successivement la terre, la lune, le soleil, les autres étoiles. Ils n'ont trouvé que trois de ces corps qui soient plus petits que la terre : la lune, Mercure et Vénus. C'est au « roi Tolomeus » (Ptolémée) qu'on doit les plus grands progrès des études en ces matières. C'était un très grand roi, de la dynastie des « Tolomeus »

d'Égypte. Il avait la passion des livres et des instruments par quoi l'on prouve la grandeur de la terre et la hauteur du firmament. Il fit plusieurs découvertes, notamment celle des horloges :

Fol. 36 v° Par lui furent trouvez premiers
Li horeloges des moustiers.

Les horloges, qui marquent l'heure qu'il est, jour et nuit, sont très utiles dans les églises, pour fixer l'heure des oraisons, dont Dieu aime la régularité [1]. Mieux vaudrait, du reste, s'acquitter de toutes les fonctions de la vie, comme de manger, à heure fixe ; on vivrait plus longtemps. Mais l'ardeur de la chasse à l'argent empêche la plupart des hommes de vivre comme ils devraient, avec ordre et méthode.

Fol. 37. Si sont ore maintes gens mors
Qui, se lor afferes eüssent
Ordenez si com il deüssent
Chascun jor a heure establie
Qui encore fussent en vie...

Trop de gens, de nos jours, vont à l'église tard ou matin, suivant leur commodité : encore n'y vont-ils pas tant pour prier que pour « avoir le los du monde » ;

1. Ce développement sur les horloges et ce qui s'ensuit (près de 150 vers) est supprimé dans la seconde rédaction. C'est la suppression la plus considérable qui ait été faite au cours de la refonte. — C. Fant (*o. c.*, p. 39) a vu là, très singulièrement, la preuve que le remanieur ne doit pas être confondu avec l'auteur : « L'auteur n'aurait guère pu se déterminer à rejeter ainsi une partie de son propre ouvrage... Nous lui supposons un sentiment trop vif de sa dignité et de son propre mérite pour s'y astreindre. »

s'ils prient, c'est pour demander que leurs affaires prospèrent.

Si est merveilles de tiex gens...

Revenons à « Tolomeus ». C'est à lui qu'on doit le calendrier, revu par César de Rome ; il est l'homme qui, après Adam (lequel savait tout) a su le plus d'astronomie. — Les premiers savants de la race d'Adam connurent par leurs spéculations que le monde devait finir deux fois, par le feu et par l'eau. Craignant que la science qu'ils avaient amassée disparut dans le premier de ces cataclysmes, et n'ayant pas réussi à savoir lequel se produirait d'abord, ils firent faire deux grandes colonnes, si grandes que l'on y pût graver la doctrine des sept arts : l'une de marbre, en cas d'inondation ; l'autre de terre cuite, en cas de conflagration.

Fol. 38. Ainsi sauvierent les clergies
Cil cui Diex les ot ensaingnies
Tant qu'en terre Diex envoia
Le deluge qui tout noia.

Sem, fils de Noë, fut le premier de l'humanité post-diluvienne qui s'entremit de clergie et retrouva la colonne de marbre. L'astronomie fut ainsi redécouverte par ses soins, puis par ceux d'Abraham. Vinrent ensuite le sage Platon, « li souverainz des philosophes », et Aristote, son clerc. Ils « prouvèrent » congrûment le dogme de la Trinité, mais non pas en latin, car tous deux étaient « Sarrazins » et ils écrivaient en grec, plus de trois cents ans avant Jésus-Christ.

C'est Boèce, un grand philosophe, qui traduisit en latin une grande partie de leurs œuvres ; il mourut trop tôt, par malheur. Puis parut Virgile, qui fit tant de merveilles[1] par son sens :

Fol. 39. . . . Il fist par astronomie
Maintes granz merveilles a plain.
Il fist une mouche d'airain ;
Quant la dreçoit en une place
Si fesoit des autres tel chace
Que nule autre mouche qui fust
Vers lui approchier ne peüst
De .II. archiées* loing entour
Que ne morust sanz nul retour.

Il fit un cheval d'airain dont la vue guérissait les chevaux malades.

Si fonda une grant cité
Sor un oef par tel poesté
Que, quant aucuns l'uef remuoit,
Toute la cité en trambloit...

Ces objets, œuf, cheval et mouche, sont à Naples, où l'on les voit encore, d'après ceux qui sont allés là. On lui attribue bien d'autres enchantements :

Si fist parmi une eaue un pont
Le plus grant c'onques fust au mont,
Ne sai ou de pierre ou de fust**,
Mès nus ouvriers tant soutis*** fust...
Qu'il peüssent reson enquerre...
En quel point il se soustenoit...

* portées d'arc. — ** bois. — *** subtil.

1. Sur la légende de Virgile au moyen âge, et particulièrement sur la version qu'en offre l'*Image*, voir D. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, II (Livorno, 1872), p. 72 et s.

Il fit deux cierges et une lampe qui brûlaient sans se consumer. Il fit une tête parlante, qui lui prédisait l'avenir. Il mourut d'un coup de soleil. Il est enterré « en .I. chastel devers Sezille », près de la mer. Naguère, quand on remuait ses os, la tempête se déchaînait. — C'était un petit homme maigre, qui marchait toujours tête baissée en regardant à terre. Les ignorants disent volontiers qu'il n'a pu accomplir de telles œuvres qu'avec le secours du diable ; mais ils se trompent :

Fol. 39 v° Il n'est riens k'en cest monde soit
K'Astronomie bien sauroit
Dont querre n'en seüst raison,
Et mainte chose feroit on
Qui sembleroit miracle as genz
Qui ne sauroient de ces senz.

Sans doute, on peut abuser de la science, mais :

Diex ne fist onques Evangile
C'on ne peüst torner a guile.

Il serait à coup sûr plus profitable, même matériellement, d'apprendre à fond l'astronomie, qui confère de tels pouvoirs, que de se travailler sans cesse à gagner de l'argent, comme on fait. *Savoir* vaut mieux que *monnaie*. Encore la plupart des gens qui sont avides de monnaie se soucient-ils peu d'en connaître l'origine. L'auteur est amené ainsi, par une transition bien pénible, à l'histoire de la monnaie.

Les philosophes, frappés des inconvénients du troc primitif en nature, procurèrent un nouveau moyen d'échange :

Fol. 40. Si firent tant qu'il establirent
Par les granz seignors ça arriere
Une petite rien legiere
Dont chascun hom peüst porter
Tant qu'il em peüst achater
Ce c'aillors mestiers li seroit.

« Monnoie », c'est ce qu'on « mène » par « voie ». Il n'y en eut d'abord qu'une dans le monde entier, car *monos*, en grec, veut dire *seul*. Chacun fait maintenant sa monnaie, et c'est fâcheux, car il en est beaucoup de fausse.

Ces anciens philosophes, munis de légère monnaie d'argent, partout acceptée, voyageaient beaucoup pour s'instruire :

Fol. 40 v° Pour miex la verité enquerre
Des choses de ciel et de terre.
Ne se rotissoient pas tant
As granz feus comme font cil truant,
Maint papelart, c'au monde sont,
Qui nul bien n'aiment ne ne font
Fors por avoir le los du monde ;
Ainz cerchoient la mer profonde
Et la terre amont et aval...
Car miex amoient les clergies
Que du monde les seignouries.

Tel, entre autres, Platon, si puissant à Athènes, qui quitta sa patrie au risque d'être pris et vendu à l'étranger ; c'est ainsi qu'il eut l'occasion de trouver la « table du Soleil », en or fin, « ou touz li mondes fu pourtraiz ». Il passa le fleuve du Gange et parvint au fin fond de l'Inde. Virgile voyagea aussi. Quoiqu'il fût roi d'Égypte, Tolomeus parcourut de même plusieurs contrées. Saint Paul en fit autant. Et en-

core saint Brendan. Et tout cela, encore une fois, pour l'amour de la philosophie.

Qu'est-ce donc que la philosophie ?

Fol. 41. Philosophie est connoissance
Et fine amour de sapience...
Dont Platon respondi aucun
Qui li demanda en commun :
« Sire Platon, k'avez apris
Qui tant avez vostre tans mis
Et estudié por aprendre ?...
Quar nous dites aucun bon mot ».
Et Platons, qui plus que nus sot,
Lor dist, si comme a cuer dolant,
Qu'il n'avoit rien apris fors tant
Qu'il se sentoit et jour et nuit
Ausi com un vaissel tout vuit.
Tant leur en respondi Platons...

Les maîtres de nos jours n'en diraient pas autant ; ils font au contraire semblant de tout savoir, par orgueil, et pour en imposer.

La monnaie fut donc « trouvée » pour faciliter les pèlerinages scientifiques des philosophes ; car, en voyage, on n'est pas toujours hospitalisé gratis, ce qui est contraire au droit naturel :

Fol. 41 v° Et on ne donne pas touz jours
Pour les convoitises des gens
Qui paour ont de lor despens.
Le droit corrompent de nature ;
Quar, par raison et par droiture,
Devroit chascuns prendre son vivre
Au siecle...

La monnaie a été employée depuis d'une manière bien étrangère à l'esprit de cette institution :

Ne furent pas por ce trovées
Monnoies por fere soldées...

Mais revenons, revenons enfin à Tolomeus et à ses mesures cosmiques, dont on a, plus haut, annoncé le résumé[1]. Écoutez donc ce qu'il y a dans l'Almageste, le chef-d'œuvre du grand astronome[2].

La circonférence de la terre est évaluée à 20 427 milles* (le mille c'est mille pas ; le pas est de cinq pieds, et le pied de douze pouces). Le diamètre de la terre est de 6 500 milles. — La lune est 39 fois 1/4 plus petite que la terre ; elle en est éloignée de 24 diamètres terrestres 1/2. — Le soleil est 170 fois plus grand que la terre : c'est géométriquement prouvé. La chose paraît si extraordinaire que plusieurs ont voulu vérifier par eux-mêmes les calculs qui ont conduit à cette affirmation. L'auteur lui-même a pris la peine de se convaincre directement :

Fol. 42 v° Nes** je qui cest escrit en fis
M'entente et mon sen i mis,
Pour ce que je m'en merveilloie,
Que je vi ce dont je doutoie ;
Quar je vi tout apertement
Le solueil estre tant plus grant

* *Var* : lieues. Cf. plus bas, pp. 178 et 352, en note. — ** même.

1. Les mesures de l'Almageste sont précédées dans la seconde rédaction (II, c. 13) d'une chapitre intitulé : « Quel chose est grans mondes et petis » (Bibl. nat., fr. 25343, fol. 80). C'est un résumé de la théorie du Magacosme et du Microcosme, d'après le livret latin, bien connu, de Bernard de Chartres.

2. Les chiffres qui suivent sont altérés dans un grand nombre de manuscrits, par suite d'erreurs de copie. Voir quelques leçons divergentes dans E.-D. Grand, *o. c.*, p. 52 et s.

De la terre sanz nul deffois*
Par .c. et .lxx. fois...
Ne ja en escrit nel meïsse
Se la verité n'en veïsse.

Le soleil est situé à 585 diamètres terrestres de la terre. Quant aux étoiles, il serait trop long d'en parler ; qu'il suffise de savoir que la plus petite est plus grande que la terre. La distance de la région où elles sont à la terre est de 10055** diamètres ; un homme qui ferait 25 milles (ou lieues) par jour sans s'arrêter mettrait 7157 ans et demi à y arriver. Si Adam avait entrepris ce voyage le jour où il est né, il aurait eu encore 712 ans à marcher quand le présent livre fut achevé pour la première fois, aux Rois de l'an 1247[1]. Une pierre qui serait précipitée du soleil sur la terre tomberait pendant cent ans à raison de 73 milles 1/2 à l'heure.

Fol. 44. Ce prova qui cest livre fist
Ançois qu'il le meïst avant.

L'Almageste dénombre toutes les étoiles, dont on peut compter 1022, sans les planètes ; ce n'est pas à dire, du reste, qu'il n'y en ait point d'autres, invi-

* difficulté. — ** *Var.* : 10065, 10066. Cf. p. 352.

1. L'auteur de l'*Image*, comme Dante (v. E. Moore, *Studies in Dante. Third Series*. Oxford, 1903, p. 22), fixait, d'après Orose, l'Incarnation du Christ à l'an 5199 du Monde. Or 5199 + 1247 + 712 = 7158 (7157 ½). Il est à remarquer que, dans quelques-uns des mss. qui ont adopté la leçon MCCXLV au lieu de MCCXLVII (cf. p. 49), 712 est changé en 713, afin que l'addition reste exacte (à ½ près, comme la précédente).

sibles à nos yeux. Tolomeus a inventé des instruments pour les compter et mesurer les distances qui les séparent les unes des autres, et de nous. Elles se groupent en constellations, dont on connaît quarante-sept principales. Les douze « plus dignes » s'appellent Signes.

Et font un cercle tout entour
Ou les planetes font lor tour.

Quant aux dimensions du firmament, elles sont incommensurables avec celles d'ici-bas. Combien faudrait-il de Terres pour le remplir ? Voici comment l'auteur cherche à donner une idée de cette immensité :

Fol. 44 v° Se la Terre plus granz estoit
C^m tans * qu'ele ne soit
Et si eüst C^m tanz
Plus qu'il vecust onques de genz,
Et chascuns d'aus si poissans fust
C'un autre engendrer en peüst
Chascun jour jusqu'a C^m anz,
Et fust chascun com un jaianz **,
Si eüst chascuns son hostel
Plus grans c'uns rois ou autretel,
Bois, rivieres, fours et moulins,
Chanz et prez, vignes et jardins,
Chascuns tout entour sa meson
Pour son vivre et a grant foison,
Que chascuns en peüst fournir
.C. maisniées pour lui servir;
Et chascuns de cele maisniée
Tenit .x. autres en maisniée
Et porpris grant pour son manoir,
Si porroient il bien chaoir

* fois. — ** géant.

Dedens le firmament trestuit
Et si auroit encor de vuit
Plus que trestuit ne pourprendroient
Por aus esbatre...

Mais la bonté de Dieu emplit ces espaces qui confondent l'imagination.

Au-dessus du firmament qui tournoie avec les étoiles s'étend, tout alentour, le ciel qui nous paraît azuré quand il fait beau. « Par nul art de demonstroison », on ne peut rien prouver à son sujet, car ce qui le concerne dépasse le sens de l'homme. On exposera, cependant, en peu de mots, sous toutes réserves, ce qu'en ont pensé les philosophes.

Il y a d'abord, au-dessus du firmament, un ciel de cristal. Puis, l'empyrée, couleur de pourpre, sept fois plus brillant que le soleil : c'est le séjour des anges, d'où les mauvais furent précipités ; là est le paradis, avec ses délices inexprimables.

Honiz est qui la ne sera !

Le dernier chapitre est une récapitulation sommaire des matières traitées dans les trois livres. J'ai été, dit l'auteur en terminant, aussi concis que possible afin de ménager le goût des hommes d'aujourd'hui pour ce qui est bref, par égard pour leur faiblesse :

Fol. 45 v° De ce vous avons nous conté
Et rendu aucunes raisons

Au pluz briement que nous savons,
Quar n'ont cure de longues gloses
Les gens d'ore, ainz aiment brez choses
Comme cil qui sont de briés sens...

De court sens et de durée brève :

Quar cist siecles de tens en tens
Trespasse aussi comme vens
Et defenist de jour en jour.
Chascuns i fet petit sejour.

Ici finit l'*Image du Monde :*

A Dieu commence, a Dieu prent fin
Qui ses biens nous doint en la fin !

BARTHÉLEMY L'ANGLAIS

LE MAÎTRE DES « PROPRIÉTÉS DES CHOSES »

Fra Salimbene, le bon franciscain de Parme qui vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle, renvoie, à propos de l'éléphant de l'Empereur Frédéric II, à ce que son confrère Barthélemy, surnommé *Anglicus*, c'est-à-dire l'Anglais, a dit de ces grosses bêtes en son *De proprietatibus rerum*. « Ce frère Barthélemy, dit-il, fut un grand clerc; il a expliqué toute la Bible dans un cours professé à Paris. »

On sait par ailleurs, et depuis longtemps[1], que, en 1230, le ministre général de l'Ordre franciscain, ayant besoin de religieux capables de diriger les études théologiques des Frères Mineurs dans la nouvelle province de Saxe, pria le provincial de France de lui envoyer deux sujets, dont frère Barthélemy l'Anglais.

Le surnom d'*Anglicus* est de nature à faire supposer que frère Barthélemy était originaire de l'Angleterre; et cette hypothèse a été présentée comme un fait certain, dès la fin du XVe siècle, par l'abbé Jean de Trittenheim. Au XVIe siècle le bibliographe John Leland († 1552), dans ses *Commentarii de scriptoribus britannicis*, ajouta qu'il avait des motifs de croire (*ut ego colligo*) que Bar-

1. Texte cité dans les *Annales Minorum* de Wadding, sous l'année 1231. — Cf. A.-E. Schönbach, *Des Bartholomæus Anglicus Beschreibung Deutschlands gegen 1240*, dans les *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, 1906, p. 55.

thélemy appartenait à l'illustre famille des Glanville, comtes de Suffolk; mais il n'a pas fait connaître ses raisons qui, selon toute vraisemblance, n'étaient pas sérieuses. Quoique l'affirmation de Leland ait été reproduite indéfiniment par les historiens postérieurs, il paraît bien qu'elle ne repose sur aucun document ancien.

Le consentement général au sujet de l'origine anglaise de Barthélemy n'a pas paru moins suspect, de nos jours, à M. L. Delisle que la tradition relative à son origine nobiliaire. M. L. Delisle s'exprime ainsi (*Histoire littéraire de la France*, XXX, p. 354) : « Nous n'avons remarqué dans le *De proprietatibus rerum* rien qui trahisse une origine anglaise; plusieurs passages... semblent plutôt indiquer que l'auteur était français ou du moins qu'il habitait la France et qu'il en connaissait parfaitement les usages. De plus, Barthélemy de Pise, qui vivait dans la seconde moitié du XIVe siècle, dit formellement que l'auteur du *De proprietatibus rerum* appartenait à la province de France : *Bartholomæus, qui librum edidit « De proprietatibus rerum », de provincia Franciæ fuit.* » Le savant rédacteur de l'*Histoire littéraire* imprime plus loin (p. 361) la notice de Barthélemy sur l'Angleterre « parce que l'on pourrait supposer, dit-il, qu'elle renferme des allusions à la prétendue origine anglaise » de l'auteur ; et il n'y en voit pas.

Toutefois cette opinion, qui enlève Barthélemy à l'Angleterre pour l'attribuer à la France, n'a pas prévalu. Non seulement les historiens de la littérature anglaise l'ont unanimement rejetée, mais tous les critiques du continent qui ont eu, depuis la publication du t. XXX de l'*Histoire littéraire*, l'occasion d'étudier la question se sont refusés à y adhérer : V. Cian[1], le P. H. Felder[2],

1. V. Cian, *Vivaldo Belcalzer e l'enciclopedismo italiano delle origini* (Torino, 1902).

2. H. Felder, *Geschichte der wissenschaftlichen Studien im*

A.-E. Schönbach[1]. En 1909, M. P. Perdrizet a cru devoir (sans connaître du reste les écrits de Felder et de Schönbach) publier dans le *Journal des Savants* un article pour la combattre[2]. — Ce dernier critique tire surtout argument de ce que, pour maître Jehan Corbechon, qui, en 1372, sur l'ordre de Charles V, traduisit le *De proprietatibus*, Barthélemy était anglais. Selon maître Jehan, il avait dit trop de bien de l'Angleterre dans sa notice sur ce pays (cette même notice qui a paru peu significative à M. Delisle) pour ne pas être de ce pays-là : « Cest acteur monstre bien en ce chapitre qu'il fut angloys, car il loue fort Angleterre a son cuider;... il deust avoir pensé que loange de personne en sa propre bouche enlaidist[3]. » Mais cela ne serait pas décisif. Il l'est davantage de constater, avec M. Schönbach, que, si la notice de Barthélemy sur l'Angleterre est en vérité assez banale, celle qui suit, sur l'Écosse, ne l'est point du tout et paraît accuser des connaissances originales[4]; et que Barthélemy cite couramment plusieurs écrivains anglais de son temps, plus connus au XIIIe siècle, pour la plupart, de leurs compatriotes que des étrangers, qui se sont occupés de philosophie naturelle, comme

Franziskaner Orden bis in die Mitte des 13 Jahrhunderts (Freiburg i. Brisgau, 1904), p. 250.

1. V. plus haut, p. 114, note.

2. *Barthélemy l'Anglais et sa description de l'Angleterre*, dans le *Journal des Savants*, 1909, p. 170. — M. Perdrizet a traité ailleurs la même question avec plus de développements : *La plus ancienne description de la Lorraine*, dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1908, p. 389 et s.

3. *Journal des Savants*, 1909, p. 173. — Un certain Jehan de Bihays, maître ès arts, qui, en 1472, copia la traduction de Corbechon (Arsenal, ms. 2286), observe de son côté : « Il appert par le langaige d'aucuns des chapitres de ce livre qu'il [l'auteur] estoit natif du royaume d'Angleterre » (*Ib.*, p. 171).

4. A.-E. Schönbach, *l. c.*, p. 62-63. Cf. plus bas, p. 162.

Alfred de Sereshel, dit l'Anglais; Michel Scot; Robert Grosseteste, évêque de Lincoln, le protecteur des Mineurs en Angleterre[1]; etc. Il appartenait probablement au cercle de ces clercs insulaires, ardemment curieux de recherches expérimentales et d'histoire naturelle, dont l'encyclopédiste Alexandre Neckam (l'auteur du *De naturis rerum*, mort en 1227), fut, en quelque sorte le précurseur, et dont le franciscain Roger Bacon (qui a connu le *De proprietatibus*) est le plus illustre représentant.

Il n'y a pas d'ailleurs grand cas à faire des indices allégués à l'appui de la thèse opposée. Barthélemy parle de la France en homme qui la connaît; il est vrai, mais il avait longtemps habité Paris; et, après avoir habité quelque temps la Saxe, il a parlé de l'Allemagne d'une manière qui n'est pas moins intéressante, comme M. Schönbach l'a montré. Barthélemy fut inscrit, dans la première partie de sa carrière, à la province franciscaine de France; il est vrai, mais beaucoup d'autres étrangers, et, en particulier, beaucoup d'Anglais ont compté de même dans cette province sans être natifs du royaume. Et, après avoir compté dans la province de France, il a été transféré dans celle de Saxe, sans être saxon pour autant. — Il faudrait enfin des raisons bien fortes, qui n'existent pas, pour détruire la présomption résultant de ce surnom d'*Anglicus* dont Barthélemy a toujours été gratifié. Sans doute, il n'a jamais suffi, au moyen âge comme maintenant, de s'appeler Langlois pour être anglais; mais les clercs anglais, très nombreux à Paris au XIIIe siècle, avaient naturellement l'habitude de se surnommer ainsi pour se distinguer des homonymes.

La vie de Barthélemy est, d'ailleurs, tout à fait inconnue. Il y a lieu de penser que puisqu'il fut, en 1230,

1. Il y a une traduction française du *De sphera* de Robert Grosseteste dans un ms. français (Bibliothèque nationale, fr. 613) du XIVe siècle : *Li Espere de l'evesque de Nicole.*

chargé d'une mission honorable par les autorités de son Ordre, il était dès lors estimé comme professeur. A.-E. Schönbach croit probable[1], non sans vraisemblance, qu'il avait étudié sous Robert Grosseteste à Oxford pendant le *decennium* qui s'écoula de 1210 à 1220, et qu'il professa à Paris le cours sur la Bible dont parle Salimbene avant son départ pour l'Allemagne. Le même savant a fait remarquer le premier que le célèbre prédicateur Berthold von Regensburg, qui s'est beaucoup servi des écrits de Barthélemy, dut être son disciple au couvent des Franciscains de Magdebourg, avant 1240[2].

Le livre qui a fait la réputation de Barthélemy l'Anglais est intitulé *Liber de proprietatibus rerum*[3]. Il se présente comme une encyclopédie à l'usage des « simples » et des « ignorants », *simplices et rudes*.

Voici comment M. L. Delisle, qui l'a, le premier, étudié d'une manière sérieuse, caractérise cet ouvrage[4] : « C'est

1. L. c., p. 64.

2. *Ib.*, p. 61. — On n'a aucun moyen de fixer la date où Barthélemy acheva d'écrire le *De proprietatibus*. On dit d'ordinaire : « vers 1260 », mais sans motif. La date « vers 1240 », proposée par M. Schönbach, est évidemment plus probable. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire comme Fr. Dannemann (*Die Naturwissenschaften in ihrer Entwicklung*... Leipzig, 1910, p. 283) que le *De natura rerum* de Thomas de Cantimpré, composé entre 1228 et 1244, est « le plus ancien ouvrage en son genre ». Les deux Encyclopédies rivales de Barthélemy et de Thomas, dont l'une eut une si grande fortune en France et l'autre en Allemagne (v. plus haut, p. xx), sont sensiblement contemporaines.

3. Il lui en a été attribué d'autres, notamment un Traité de Perspective : voir le n. 717 du Catalogue des livres de Charles V et de Charles VI (dans L. Delisle, *Recherches*..., II, p. 118*). Mais il est à noter que Barthélemy lui-même, dans son *De proprietatibus* (III, 17; VIII, 2, et ailleurs), cite une *Perspectiva* anonyme : « En ceste maniere est la vision causée selonc l'aucteur de Prospective; aultrement parle Constantin... »

4. *Histoire littéraire*, XXX, p. 355.

une encyclopédie dans laquelle sont groupés suivant un ordre assez arbitraire, la plupart des êtres et des phénomènes naturels, artificiels ou surnaturels. Les innombrables observations qui y sont développées ont pour but de faciliter l'intelligence des « énigmes » de l'Écriture sainte et de fournir les éléments d'un enseignement moral. Le fond de l'ouvrage n'a rien d'original ; le plus souvent ce n'est qu'une mosaïque dont les matériaux, disposés sans art, ont été tirés d'un assez grand nombre de livres sacrés ou profanes[1]... L'ouvrage est divisé en dix-neuf livres, dont chacun est consacré à une matière bien déterminée : I. Dieu. — II. Les anges. — III. L'âme humaine. — IV. Les éléments et les humeurs du corps humain. — V. Les parties du corps de l'homme. — VI. Les phases et les fonctions de la vie : les rapports de famille et de société. — VII. Les maladies. — VIII. Le monde céleste. — IX. Le mouvement et le temps. — X. La matière et les éléments. — XI. L'air et les phénomènes atmosphériques. — XII. Les ornements de l'air, c'est-à-dire les oiseaux. — XIII. L'eau et les poissons. — XIV. La terre et les montagnes. — XV. Les trois parties du monde. — XVI. Les minéraux. — XVII. Les végétaux, ceux-là seulement qui figurent dans le texte ou dans les gloses de l'Écriture sainte. — XVIII. Les animaux mentionnés dans les livres sacrés. — XIX. Propriétés de différents objets matériels ou états des corps : la couleur,

1. La liste de ces livres forme le dernier chapitre de la compilation ; le nombre des auteurs indiqués là s'élève exactement à cent (parmi lesquels Uguccione de Pise, dont les *Magnæ derivationes*, si fréquemment utilisées au moyen âge par les compilateurs, sont encore inédites).

M. Delisle (*l. c.*, p. 357) dit qu'aucun de ces cent auteurs n'est postérieur « au commencement du XIIIe siècle ». Mieux aurait valu écrire : « au milieu du XIIIe siècle » (Michel Scot, Robert de Lincoln, Albert le Grand).

l'odeur, la saveur, la solidité ou la fluidité, le poids, l'étendue, le son, le nombre. — Il n'était pas difficile de faire rentrer dans un tel cadre tous les sujets sur lesquels on voulait parler... L'histoire naturelle est traitée avec une prédilection visible ; mais l'histoire proprement dite est absolument laissée de côté... »

Un trait de ce signalement sommaire a été récemment contesté : « Il n'est pas exact de dire, déclare M. Perdrizet[1], que le *De proprietatibus* soit d'intention uniquement théologique et morale. » La preuve, c'est que, à la fin du XIIIe siècle, un franciscain anonyme éprouva le besoin de le « moraliser » : *Proprietates rerum moralizate*[2]. Sous sa forme originale, ce n'était donc pas une *moralizatio*. — Mais quoi? L'auteur s'était exprimé sur ce point très clairement dans sa préface : «... *ad intelligenda enigmata Scripturarum, que sub symbolis et figuris proprietatum rerum naturalium et artificialium a Spiritu sancto sunt tradite vel velate*[3]. » Le livre est, dans l'intention de celui qui l'a composé, une clé pour l'interprétation de ce qu'il y a de symbolique dans les Écritures ; ce n'est pas ce que l'on appelait au moyen âge une « moralisation » des Écritures, mais c'est un travail préparatoire à

1. *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, l. c., p. 395.

2. Sur cet ouvrage, rédigé à la demande de Benoit Caëtani (le futur Boniface VIII), que l'on a quelque temps considéré comme la source du livre de Barthélemy alors que c'est le contraire, voir l'article de L. Delisle dans l'*Histoire littéraire*, XXX, p. 334 et s.

3. Cf. le prologue du l. VIII : « ...ut per similitudinem proprietatum corporalium intellectum spiritualem et mysticum facilius in divinis scripturis accipere valeamus. » Voir aussi III, 19 (dans la traduction française du XIVe siècle) : « En ces choses fait moult a merveiller la sapience de Dieu qui, par celles choses qui sont naturelles nous donne a entendre et cognoissance des choses qui sont sur nature, et a ce est mon entencion ordonnée en tout ce livre et la fin a quoy je tens ».

cette fin. Barthélemy répète à satiété, comme M. Delisle l'a très bien noté (mais seulement à propos des livres XVII et XVIII), qu'il ne s'occupe que des êtres et des phénomènes dont il est question dans la Bible et les gloses de la Bible (*in textu et in glosis; de quibus sacra pagina facit mentionem*)[1] afin, comme s'exprime la traduction française du XIVe siècle, qu'on « puisse traire et cueillir », de ce que la Bible en dit, « aulcun sens espirituel » (XIII, 20)[2]; il écrit donc, expressément, en professeur de théologie qu'il était. C'est, avant tout, un théologien. Seulement, c'est un théologien dont le goût pour les choses de la nature et les œuvres des naturalistes était très vif, ce qui, tout en étant un indice de plus de son origine anglaise, le distingue de beaucoup d'autres et confère à son ouvrage l'apparence, et même, jusqu'à un certain point, le caractère d'une encyclopédie scientifique.

Le succès du *De proprietatibus rerum* a été prodigieux pendant les derniers siècles du moyen âge. L'ouvrage, sous sa forme latine, fut en très grande faveur auprès des prédicateurs et classique dans les Universités : il figure expressément sur le catalogue des ouvrages que les libraires de Paris louaient aux écoliers, moyennant une rétribution dont le taux fut fixé par un règlement officiel au temps de Philippe le Bel ; l'ancienne Sorbonne en possédait deux exemplaires, dont un était fixé par une chaîne sur un pupitre dans la chapelle du Col-

1. Tous les passages où il le dit ont été réunis avec soin par Schönbach, *l. c.*, p. 59.

2. Barthélemy n'indique jamais, lui-même, le sens « espirituel » ; il se contente de fournir des matériaux pour qu'on comprenne mieux, d'abord, le sens naturel du texte sacré. Voir, cependant, l. XIX, § 79, sur *Isaïe*, XLI.

Comparez, au XVIIIe siècle, l'*Hierozoïcon* de Samuel Bochart, l'auteur de la *Geographia sacra*.

lège[1], preuve que l'œuvre de Barthélemy était considérée comme un livre de référence tout à fait usuel. Les copies manuscrites du XIIIe, du XIVe et du XVe siècles en sont encore aujourd'hui nombreuses dans presque toutes les bibliothèques de l'Europe[2]. Cette vogue persista jusqu'au XVIe siècle : Hain n'a pas décrit moins de quatorze éditions incunables de l'œuvre du lecteur anglais de Paris et de Magdebourg, et sa liste n'est pas complète. On réimprimait encore le *De proprietatibus* à Francfort en 1609.

Les gens du monde devaient être séduits, comme les clercs, par l'abondance des notions réunies par Barthélemy avec beaucoup de conscience et d'une manière relativement intelligente, quoique très aride. On composa donc, pour eux, des traductions du *De proprietatibus*. Dès 1309 Vivaldo Belcalzer, de Mantoue, en fit une traduction italienne, que Dante a connue peut-être. En 1372, Jehan Corbechon, de l'Ordre de saint Augustin, « solennel maistre en theologie, mist et exposa le livre des Proprietez des choses de latin en françois à la requeste et commandement de trés puissant et noble prince Charles..., roy de France[3]. » De la fin du XIVe siècle datent aussi une version provençale, faite probable-

1. C'est aujourd'hui le ms. lat. 16099 de la Bibliothèque nationale ; quelques feuillets (du l. XII) en ont été arrachés.

2. M. L. Delisle a énuméré (*l. c.*, p. 364) les 18 exemplaires qui sont à la Bibliothèque nationale. Cf. Cian, *o. c.*, dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, 1902, suppl., n. 5, p. 67 ; et Schönbach, p. 56. — Plusieurs exemplaires sont anonymes. Le copiste Jehan de Bihays (v. plus haut) a cru, à tort, que c'était exprès : « L'acteur de ce livre ne s'est point voulu nommer pour son humilité, afin qu'il ne semblast aux lisans qu'il en eust voulu avoir gloire. »

3. Liste de la plupart des manuscrits de cette traduction qui sont conservés en France dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, l. c., p. 397, note 4. — Quelques-uns de

ment pour Gaston Phébus, comte de Foix († 1391)[1], et une version anglaise, par Jean de Trévise. La version anglaise (que Shakespeare a connue sans doute), et des traductions postérieures en espagnol et en néerlandais ont été publiées plusieurs fois à la fin du XVe siècle. Quant au travail de Jehan Corbechon, la première édition datée en fut donnée à Lyon, par Mathieu Husz, en 1482, et l'on en connaît treize autres (la dernière en 1556). — Peu d'écrits du moyen âge ont exercé une influence aussi profonde, pendant plus de trois cents ans, sur la culture européenne.

Les érudits qui, depuis le XVIe siècle, ont eu l'occasion

ces manuscrits, provenant d'anciennes bibliothèques princières, sont ornés de magnifiques miniatures. — La Bibliothèque de Charles V en contenait plusieurs (L. Delisle, *Recherches sur la Librairie de Charles V*, I, p. 230 et s.).

La traduction de Corbechon est généralement exacte. Mais le traducteur s'est permis un certain nombre de libertés. Il abrège çà et là, et surtout à la fin. Son patriotisme français s'affirme dans sa traduction des notices de Barthélemy sur l'Angleterre, sur l'Écosse et sur la fleur de lys (XVII, 90). Son patriotisme provincial (il était picard) s'affirme dans sa traduction de la notice sur la Picardie (XIV, 123), où il s'exprime ainsi : « Les gens sont de belle stature et de beau visage... et de bon engin et de cler entendement et de piteux cueur *et de beau langaige* » (Barthélemy avait écrit : « gens... ydiomatis magis grossi aliarum Gallie nationum. » Bibl. nat., lat. 16099, fol. 125).

1. L'*Elucidari de las proprietatz de totas res naturals*, conservé par un ms. de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, qui a été l'occasion de beaucoup d'erreurs. P. Chabaille (*Li Livres dou Tresor*, Paris, 1863, p. XII) en a confronté quelques passages avec le *Trésor* de Brunet Latin, sans en reconnaître le véritable caractère. K. Bartsch crut y voir une compilation originale. C'est C. Appel qui a mis hors de doute le fait que c'est simplement une traduction de Barthélemy (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XIII, 1889, p. 225). Cf. K. Schorbach, *Studien über das deutsche Volksbuch Lucidarius* (Strassburg, 1894), p. 244.

de s'occuper de Barthélemy l'Anglais, se sont exclusivement attachés, pour la plupart, à déterminer son nom, sa patrie, sa condition et l'époque où il a vécu. A cet égard, après beaucoup d'erreurs, de confusions et de controverses, on en est revenu en somme, sur presque tous les points, à l'avis des premiers bibliographes, qui peut se résumer ainsi : Barthélemy a vécu pendant la première moitié du XIIIe siècle, et non au XIVe ; il était anglais, non français. Et il faut renoncer, dans l'état des documents, à en savoir davantage.

D'autre part, on a commencé, en Allemagne [1], l'étude des sources du *De proprietatibus*.

A s'en rapporter aux affirmations de Barthélemy lui-même, il n'y aurait presque rien, dans son ouvrage, qu'il n'ait emprunté à autrui : « De meo pauca vel quasi nulla apposui, sed omnia que dicentur de libris autenticis sanctorum et philosophorum... compilavi, sicut per singulos titulos poterit legentium industria experiri. » Des paquets de fiches, munies chacune d'une étiquette d'origine et classées tant bien que mal, sans grand souci d'éviter les doubles emplois et les contradictions (qui sont, au contraire, soulignées volontiers), voilà son livre.

E. Meyer, qui, dans sa *Geschichte der Botanik* (IV, pp. 84-91), a recherché les sources du livre XVII du *De proprietatibus* (les végétaux) ; V. Rose, qui, dans sa belle dissertation sur le *De lapidibus* aristotélique et sur le Lapidaire d'Arnoldus Saxo [2], a passé au crible le livre XVI (les minéraux), et von Töply qui, dans ses *Studien zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter* (Wien, 1898, pp. 113-121) s'est occupé du livre V (Anatomie), ont

1. Les travaux allemands ont échappé aux critiques français qui auraient eu le plus d'intérêt à les connaître.

2. *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, XVIII, pp. 321-455.

tous abouti à confirmer l'aveu candide du compilateur [1]. Et il est certain que des travaux analogues, effectués sur d'autres chapitres par des spécialistes, conduiraient aux mêmes conclusions [2].

Cependant A.-E. Schönbach a remarqué qu'il n'en est pas de même partout, et notamment au livre XV (Géographie). Là, sans doute, Barthélemy reproduit le plus souvent ses devanciers (entre autres Adam de Brême [3] et le traité d'un certain Hérodote, un Pseudo-Hérodote du moyen âge, auquel il a emprunté des détails sur les Poitevins et les Gascons et dont il serait intéressant de confronter le texte avec le sien). Mais il parle parfois de son cru, sur la foi de l'expérience personnelle qu'il avait acquise au cours de ses voyages et de ses séjours en Angleterre, en France et en Allemagne, et de renseignements oraux. Schönbach croit même qu'il est possible de distinguer matériellement les emprunts des additions originales, d'après la teneur du style [4]. Lorsqu'il s'exprime d'original, Barthélemy, qui était lettré, écrit à la mode de son temps, c'est-à-dire en latin rythmé avec soin, conformément aux règles du *cursus*.

1. L'examen de V. Rose tourne du reste à l'honneur de Barthélemy, qui paraît avoir choisi avec quelque discernement ses matériaux : il s'est servi, par exemple, des traductions d'Aristote et des Arabes qui, dans les premières décades du XIIIe siècle, étaient les plus récentes (V. Rose, *o. c.*, p. 341 et s.). Von Töply (*l. c.*) se montre plus sévère : « Kritiklose Kompilation... ».

2. Sur les sources des livres XII et XVIII, voir R. Reinsch, *Le Bestiaire* (Leipzig, 1890), p. 184 et s.

Les cas où l'expérience personnelle du compilateur (ou du traducteur) est expressément alléguée sont très rares. Voir plus loin, pp. 136, 154.

3. Ph. W. Kohlmann, *Adam von Bremen. Ein Beitrag zur mittelalterlichen Textkritik und Kosmographie* (Leipzig, 1908).

4. A.-E. Schönbach, *l. c.*, p. 67 et s.

Lorsqu'il cite, c'est textuellement. Il est vrai que quelques-uns des auteurs qu'il a utilisés observaient aussi les règles du *cursus*, mais non pas tous, et, même dans le cas le plus défavorable, il ne serait pas toujours impossible de reconnaître les points de suture. Schönbach a essayé d'appliquer ce criterium nouveau à l'analyse des chapitres du livre XV qui ont trait aux pays d'Empire[1]. Les résultats acquis sont assez curieux : on est amené à constater entre autres choses que Barthélemy a jugé l'Allemagne de son temps avec des préjugés très anglais et qu'il a dû apprendre directement des missions franciscaines dans le Nord-Ouest de l'Europe ce qu'il dit des régions slaves et scandinaves de la Baltique. Il est plus que probable que Barthélemy, dont l'ouvrage devait être déjà fort avancé en 1230, lorsqu'il quitta Paris, a développé les parties de son livre XV qui concernaient l'Allemagne pendant son séjour à Magdebourg.

A.-E. Schönbach a ainsi indiqué la voie où il y aurait lieu de s'engager pour la critique approfondie du Livre des Propriétés.

Ajoutons, pour finir, que Robert Steele et William Morris ont publié à Londres, en 1905, sous le titre ; *Mediæval Lore from Bartholomew Anglicus* (The De la More Press, in-12) une adaptation partielle, à la fois somptueuse et populaire[2], du livre de Barthélemy, afin de faire

1. *Ib.*, pp. 80-88.

2. Ce joli petit livre n'a pas été préparé, du reste, avec assez de compétence. L'Appendice I, *The sources of the book* (p. 173 et s.), n'est que la reproduction de la liste incomplète que Barthélemy dressa lui-même, avec des identifications sommaires, dont la plupart sont erronées ou insuffisantes. « Symon Cornubiensis (?) », par exemple, n'est autre que Simon de Tournai (Tornacensis), comme Delisle et Schönbach (p. 64) l'ont bien vu. Il n'y avait pas lieu de faire suivre l'article Misalath

connaître agréablement aux hommes d'aujourd'hui la science, les mœurs, la médecine, la géographie, etc., du moyen âge ; et aussi pour aider les Anglais du XXe siècle à mieux comprendre leur littérature nationale du temps d'Élisabeth : Shakespeare[1], Jonson, Spenser, Marlowe, Massinger, Lyly, Drayton, etc., tous nourris du *De proprietatibus* et qui firent des pointes d'après ce vieil ouvrage (ou ses dérivés) sur les choses de la terre et du ciel

Talking of stones, stars, plants, of fishes, flies ;
Playing with words and idle similes.

On s'est servi, pour l'analyse qui suit, de la traduction de Jean Corbechon, d'après l'incunable de 1484, publié à Lyon chez Jehan Cyber, dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque de la Sorbonne, en en collationnant le texte, au besoin, avec celui du célèbre ms. fr. 16993 de la Bibliothèque nationale.

ASTROLOGUS d'un point d'interrogation : « Messehala » (Maschallah en arabe) est le nom d'un des « Neuf anciens juges d'Astrologie » dont Robert Godefroi traduisit le Livre en 1361 pour Charles de Normandie (ci-dessous, p. 192). Charles V possédait plusieurs exemplaires de ses œuvres, en latin et en français (L. Delisle, *o. c.*, II, p. 96 et s.). Il en existe encore dans les dépôts publics un grand nombre de recueils (Bibl. nat., fr. 1083 et 1353 ; Arsenal, n. 2872 ; etc.). — Sur l'original arabe v. M. Steinschneider, dans la *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, XVI (1871), p. 376.

1. Voir H. R. D. Anders, *Shakespeare's books, a dissertation on Shakespeare's reading*, dans *Schriften der deutschen Shakespeare-Gesellschaft*, I (1904).

Comme les propriétés des choses dépendent de leur substance, on va suivre l'ordre et la distinction des substances. D'abord, les propriétés de la substance non corporelle qui est indépendante de tout corps (les anges) ; puis, celles de la substance non corporelle qui est unie à un corps (l'âme) ; en dernier lieu, les corps.

Le premier livre traite « de Dieu, des noms de Dieu ou quant a son essence ou quant a sa personne ou quant a son effect ou quant a sa proprieté ». Le second traite des bons et des mauvais anges. Il n'y a pas lieu d'analyser ici ces développements théologiques ; nous les laissons de côté.

III. — L'homme est composé d'une âme et d'un corps. Qu'est-ce que l'âme ? L'auteur rapporte les définitions que les saints et les philosophes en ont données. Avec eux, il distingue en elle une « triple puissance » : raisonnable, sensitive, végétative. L'âme des plantes n'est que végétative ; celle des animaux est végétative et sensitive ; celle de l'homme est la seule qui jouisse à la fois des trois attributs.

L'âme végétative est caractérisée par la puissance de se nourrir, de croître et d'engendrer ; et quatre choses sont « nécessaires pour son service » : les vertus appétitive, digestive, rétentive, expulsive.

La sensibilité a son siège « es petites pellettes* qui sont assises es petis ventres » du cerveau et se répand dans les membres par les nerfs et les veines.

* membranes.

L'âme sensitive comporte deux pouvoirs : appréhensif et moteur. — Dans la faculté « appréhensive », il faut distinguer le sens de dedans ou sens commun (vertu imaginative, dont le siège est au front ; vertu estimative, dont le siège est au centre du cerveau ; vertu mémorative, dont le siège est par derrière, sur le « hasterel*[1] ») et le sens de dehors, qui comprend les cinq sens particuliers : vue, ouïe, goût, odorat, toucher[2]. — Quant à la force motrice, distinguons aussi : il y a la « vertu naturelle », dont le siège est au foie, qui meut les humeurs dans le corps, et il y a la « vertu bestiale », ou « vivante », ou « vitale », qui produit le phénomène de la vie par le mouvement des esprits, provenant du cœur, dans les artères[3].

* la nuque.

1. Cf. le ch. XVI, consacré aux « vertus » du cerveau. L'auteur distingue là trois puissances du cerveau : ordonnatrice, sensitive, motrice.

2. Les ch. XVII et suiv. traitent des cinq sens. Le sens de la vue est de la nature du feu, car il est le plus subtil. Nomenclature des dix conditions requises, « selon la science prospective... a ce que la veue d'une chose soit causée en l'œil de la personne ». L'ouïe est de la nature de l'air, et il y a quatre choses nécessaires à sa perfection : « la cause qui le fait, le membre qui le reçoit, le moyen (le milieu) ou il est fait et l'entencion de l'ame ». L'odorat est de la nature de l'eau (l'auteur ne dit pas pourquoi) : « Odeur si n'est autre chose que une fumeuse substance de l'air qui vient par la resolucion du corps odourable » ; le nez est l'organe de ce sens. Il n'est pas là seulement « pour cause de beauté ». Le sens du toucher est de la nature de la terre parce qu'il est le plus grossier.

3. Cf. le ch. XXII, « Des esperis ». En ce sens, esprit signifie « une soubtille substance de l'air qui est dedens le corps, qui esmeut les vertus et les puissances du corps a faire leurs opera-

Cette dernière « vertu » prend divers noms suivant qu'elle agit sur les bras et les mains (les clercs l'appellent alors opérative) ou sur les pieds (ils l'appellent alors progressive[1]).

L'âme raisonnable, ou entendement, est une substance incorruptible et immortelle, à l'image de Dieu, qui nous fait participer à la nature des anges. Le corps n'est pour elle qu'une prison, où elle se salit souvent, comme le vin, bon en soi, qui prend du goût dans un mauvais tonneau. Elle juge du bien et du mal, du vrai et du faux, et choisit librement. Et elle se connaît elle-même « par la retournée qu'elle a sur soi ».

IV. — Il y a quatre éléments (terre, eau, air, feu),

tions », ou encore « un corps subtil qui est engendré au corps humain par force de la chaleur naturelle ». C'est le foie qui élabore les esprits aux dépens du sang, le cœur les sublime ensuite et les fait circuler. L'esprit n'est pas l'âme, mais, comme dit saint Augustin, c'est un chariot qui porte l'âme dans le corps entier ; c'est lui qui « conjoint » l'âme au corps ; quand les esprits sont altérés, l'âme est empêchée (c'est le cas des fous). — Suit un paragraphe sur le pouls, considéré comme « essence de l'esprit de vie ». L'auteur renvoie du reste, pour plus de détails, au VIIe livre du *Pantegni* de Constantin, qu'il s'est, dit-il, contenté d'abréger.

1. Cf. le ch. XV, consacré à la « vertu vitale ». Le cœur est comparé à un soufflet de forge : « La vertu qui estent et restraint le cueur si cause en la beste le vent qui est appelé alaine »; l'haleine est nécessaire « pour atemprer la chaleur naturelle, et pour donner nourrissement a l'esperit qui donne vie et aussi generacion aux aultres esperis qui sont ou corps ». Suit la nomenclature des « manieres » dont l'haleine peut être « corrompue » ou suspendue, d'où mort s'ensuit.

et quatre qualités (chaud, froid, sec, humide), dont tous les corps sont composés ou affectés.

La chaleur est la qualité active par excellence. Mais elle agit très diversement. La chaleur du soleil et du ciel est cause de la génération spontanée des grenouilles dans les nuées ; mais elle est, d'autre part, cause de corruption (les rayons concentrés dans le miroir ardent brûlent le drap) et de mort (les herbes séchées par la canicule). La chaleur durcit les œufs et fait fondre la glace. Elle purifie les métaux. Elle allège les choses humides en les séchant (de là vient que les êtres vivants sont moins lourds que leurs cadavres et que l'on est plus léger après les repas, car manger échauffe). Elle fait mûrir les fruits. Elle change la nature des choses : elle fait de l'or et de l'argent avec de la terre, du verre avec de la cendre, de la chair et du sang avec du vin et de la nourriture. C'est elle encore qui produit les pluies, la neige, les éclairs, les foudres, les tempêtes (en assemblant la vapeur dans l'air, par l'évaporation). L'air et le feu, imprégnés de cette qualité, vont et tendent toujours en haut : comparez l'huile, qui, versée dans de l'eau, surnage, à cause de sa chaleur interne. La complexion chaude se reconnaît aisément chez l'homme : de la chair et peu de graisse, rouge et poilu, l'entendement bon, de la hardiesse, le tempérament amoureux, la voix forte...

La froidure aussi est une qualité active. Elle épaissit ce qui est clair (l'eau, sous son influence, se rétracte); elle liquéfie pourtant (l'humeur qui sort de

la cervelle, quand on est enrhumé). Elle est, suivant les cas, cause de légèreté et cause de pesanteur. Elle empêche la corruption (des cadavres), et pourtant la froideur de l'estomac engendre des humeurs nuisibles au corps. Elle tue lorsqu'elle est en excès ; d'autre part, elle donne la vie (ces oiseaux, dont parle Averroës, qui poussent aux arbres comme des fruits et qui prennent vie en tombant dans l'eau, à cause de la fraîcheur). Les gens de complexion froide sont pâles et blonds ; ils ont l'intellect dur, peu de mémoire, peu d'appétit ; ils sont somnolents et pesants...

La sécheresse, qualité passive, comme l'humidité, son contraire, endurcit (la boue) et amollit (le bois vermoulu). Elle concentre les humeurs et réalise ainsi, parfois, le paradoxe de créer l'humidité (comme cela se voit dans les montagnes très sèches où poussent des herbes très aqueuses). Elle est, accidentellement, cause de vie, en diminuant la quantité des humeurs superflues ; mais elle engendre d'habitude de très mauvaises maladies : phtisie, étisie, etc. La peau se ride et se fend ; les cheveux tombent ; les doigts des pieds et des mains se déforment comme chez les lépreux ; soif excessive.

L'humidité n'est pas moins nécessaire à la vie que la chaleur, comme le dit Aristote. C'est la nourrice des plantes et des corps. C'est elle qui maintient la cohésion de la terre, laquelle, si elle était sèche, s'éparpillerait en poussière : l'intérieur de la terre est

parcouru par des cours d'eau qui lui sont ce que les veines et le sang sont au corps humain. Elle nettoie (surtout si l'humeur est chaude de sa nature, comme dans le cas du froment, du bren (son), de la racine de pommier, du savon et des « feves frasées* », dont on se sert pour se laver). Combinée avec la chaleur, elle crée le tempérament colérique, le plus apte à toutes choses. Mais, si elle surabonde chez l'homme, c'est l'apoplexie. Ce sont des humeurs mauvaises qui causent l'épilepsie (tête) et l'hydropisie (foie). — Les temps qui ne sont pas de saison ont souvent beaucoup d'inconvénients, selon Galien. Si le printemps est froid et sec, après un hiver chaud et humide, beaucoup de maladies sont à craindre, car les humeurs accumulées pendant l'hiver ne peuvent s'évacuer ; d'où flux, coliques, avortements, etc.

Boire et manger sont nécessaires pour entretenir l'humidité vitale. — Mais pas trop, car alors l'humidité est en excès, et l'âme s'en trouve blessée (tremblements paralytiques). — Ne pas trop dormir, non plus, afin que la chaleur naturelle, atténuée dans le sommeil, reste suffisante pour réduire les humeurs. Mais dormir assez, pour ne pas brûler ses réserves.

Des humeurs. — Les humeurs sont des substances engendrées dans le corps des animaux par digestion, qui servent à nourrir les membres. Il y en a quatre : sang, flegme, cole** et mélancolie. De ces substances, suivant leur qualité ou leur proportion, résultent la

* à écosser (grosses fèves). — ** bile.

santé et les maladies. Constantin[1] compare très bien la formation de ces humeurs à la fabrication du vin : quand le moût bout, on distingue l'écume, la lie, et une substance entre les deux qui croit naturellement en force... Le sang, comparable au vin vieux, n'est pourtant jamais pur de quelque mélange avec les trois autres humeurs, qui modifient sa manière d'être : mêlé de cole, il est roux ; de mélancolie, il est noir ; de flegme, plein d'eau et d'écume.

Le sang. Isidore, Constantin et Aristote sont mis à contribution pour la définition du sang (veineux et artériel) et de ses propriétés. Le sang est plus chaud dans la partie droite du corps que dans la gauche. Le cœur est situé au milieu du corps pour présider à la distribution du sang. Le sang de taureau est un poison, tant il est fort. Le sang chaud de pigeon et d'hirondelle, appliqué sur les yeux, en ôte les taches. La corruption du sang engendre des maladies graves, notamment la lèpre. A ce propos, longue théorie de la menstruation, d'après Aristote et un « naturien » (naturaliste) nommé Le Roux. Ce Le Roux[2] a observé que les femmes qui travaillent

1. Constantinus Afer († 1087), moine du Mont-Cassin, l'auteur du *Viaticum* et du *Pantegni*.

2. *Ricardus Rufus*, Richard Rowse, franciscain, d'après Steele et Morris ; voir l'article *Richard of Cornwall* du *Dictionary of national biography*. Mais il s'agit plus probablement ici, je crois, du *Rufus* qui est cité parmi les sources du *Tacuinum sanitatis* (L. Delisle, dans le *Journal des Savants*, 1896, p. 520), c'est-à-dire de Rhuphos d'Ephèse (Th. Puschmann, M. Neuburger et

sont moins sujettes à ces périodes que celles qui mangent beaucoup et vivent délicieusement.

Le flegme. Aristote dit que cette humeur mal cuite, froide et humide, est la superfluité de la viande qui n'est pas digérée ; c'est du sang imparfait. Le flegme naturel est blanc, clair, et de saveur un peu douce ; et il peut se transformer en sang. Il atténue d'ailleurs la chaleur du sang et l'éclaircit. Le flegme mêlé à d'autres humeurs engendre diverses maladies. Constantin a indiqué les symptômes du tempérament flegmatique : paresse et lourdeur de corps, chair molle, pusillanimité, cheveux blonds et fins, etc.

La cole. Humeur chaude, sèche, subtile, rouge, amère. Une partie en est mêlée au sang, qui, sans cela, serait trop épais et va nourrir les membres colériques ; l'autre descend au fiel en drainant les superfluités ; la colique, c'est lorsque la voie entre le fiel et les intestins est bouchée. Il y a des coles anormales, dues à des mélanges d'humeurs, dont on distingue bien des sortes : jaune, vitelline, verte (elle vient à ceux qui mangent trop de verdure), cendreuse. L'humeur colérique normale sublime les autres et favorise la digestion. Les colériques sont hardis, légers, soudains ; ils ont le teint jaune, les cheveux noirs et crépus, le poil dur, l'urine rouge, etc., etc.

La mélancolie. C'est du sang trouble, et comme la lie du sang. Son nom veut dire « humeur noire ». Le mélancolie normale sert à épaissir le sang, à nour-

J. Pagel, *Handbuch der Geschichte der Medizin*, Iena, 1901, p. 368).

rir la rate et à exciter l'appétit. La mélancolie anormale est de la cole brûlée par excès de chaleur naturelle; mêlée à l'autre, elle cause des maladies innombrables: chancre, lèpre, etc. On reconnaît le tempérament mélancolique à ces signes : peau noire, caractère peureux, tristesse sans cause (car la mélancolie « éteint » le cœur des patients).

Aulcuns sont qui cuident tousjours mourir et si n'ont nul mal; les aultres doubtent leurs ennemis, dont ilz n'en ont nulz. Les aultres ayment la mort et la desirent... Derechief ceulx qui ont ceste melancolie cuident estre un vaisseau de terre et ne veulent souffrir que on les touche pour ce que on ne les brise... Derechief il est adviz a aulcuns qu'ilz n'ont point de teste... Les melancollieux encheent en ces et en moult d'autres passions merveilleuses si comme racontent Galien et Alixandre* et moult d'aultres acteurs; et ce veons nous chascun jour par esperience, si comme il advint, n'a pas moult, d'ung noble homme qui cuidoyt estre ung chat et ne se povoyt reposer fors que dessoubz les litz ou les chatz prennent les souris [1]...

V. — Le 5e livre du « Propriétaire » traite du corps de l'homme et de ses parties.

Après une définition, suivie d'une laborieuse classification, des membres, qui donne lieu incidemment à quelques considérations tératologiques, l'auteur examine, en autant de paragraphes, les diverses parties du corps humain, en commençant par la tête. On passe ensuite en revue, dans cet ordre: le cer-

* Alexandre Neckam.

1. Cette dernière phrase est traduite du latin, comme le reste (Bibl. nat., lat. 16099, fol. 22 v°)

veau, les yeux, l'œil, la prunelle de l'œil, les paupières, les sourcils, le front, les tempes, les oreilles, le nez, les joues, la barbe, les mâchoires, les lèvres, le menton, la bouche, les dents, la langue, la salive et le crachat, la voix, la gorge, le col, les épaules, les bras, la main, les doigts, les ongles, les côtes, le dos, la poitrine, les mamelles, le poumon, le cœur, l'haleine, l'estomac, le foie et le « jusier », le fiel, la rate, les entrailles, les reins, la vessie, l'urine, le ventre, le nombril, les « membres genitoires », la matrice, les fesses, les hanches et les cuisses, les genoux, les jambes, les pieds, la plante du pied, le talon, les os, la moëlle, les tendons, les cartilages, les nerfs, les veines, la chair, la graisse, la peau, les poils, les cheveux.

On aura l'idée de la manière dont tous ces sujets sont traités par l'analyse du premier paragraphe, qui suit. D'abord l'étymologie du nom, d'après Isidore; description et fonctions, d'après Aristote, le *Pantegni*, Ysaac le physicien[1], etc.; enfin maladies et monstruosités diverses, et résumé : tel est le cadre habituel des notices.

Le « *chef* » (la tête), de *capere* (prendre), parce qu'il contient les sens et les origines des nerfs, a sept ouvertures, qui répondent aux sept clés des sept planètes, suivant certains maîtres. Il doit être bien proportionné. Selon la qualité, la quantité et la croissance des cheveux, on peut juger « de la disposicion

1. Médecin arabe du VIIe siècle.

du chef et de la complexion qui est dedens ». Il est osseux, pour protéger la cervelle. Il est la couverture et la cheminée du corps ; c'est pourquoi il reçoit beaucoup de fumées qui en montent : les pertuis précités sont là pour évacuer les ordures. Aristote parle de bêtes avec un chef monstrueux ; ces phénomènes sont plus fréquents dans la race humaine en Égypte qu'ailleurs, parce que les jumeaux y sont moins rares. Quand le chef est malade, tout le corps souffre. Il est à noter que chez l'homme, les yeux sont au-dessus des oreilles et que, chez les animaux, c'est le contraire : « Nature si a ordonné les sens en la teste selon la dignité et la necessité de la beste ». Le Glose sur les Lamentations de Jérémie parle du monstre *Lamia* qui a tête de pucelle et corps de poisson ; ce monstre séduit les hommes, les force à faire ses volontés et puis les mange...

VI. — Il reste à parler des « propriétés » de l'homme selon les distinctions de l'âge et du sexe.

L'auteur commence à la « création » de l'enfant, dont il décrit les conditions et le mécanisme. Soins à donner aux nouveaux-nés. Le *Panteyni* conseille d'envelopper leurs membres, aussitôt après la naissance, de roses pilées avec du sel et de leur enduire les gencives de miel. « Après on le doit souvent baigner et puis oindre de huille rosat et froter par tous les membres, et par especial des masles de qui les membres doyvent estre plus durs que es femelles pour le labeur... » Ne donner nulle médecine à l'enfant

quand il est malade : c'est à la nourrice d'en prendre. On doit lier les nourrissons de plusieurs liens, pour éviter les déformations. Il est conseillé aux femmes de les bercer en chantant.

Le second âge commence lorsque l'enfant, hors de lait, commence à entendre malice, à saisir les objets et à craindre la verge. La vie des enfants est saine, car ils ne pensent qu'à s'ébattre, ils préfèrent une pomme à un florin d'or, et « si n'ont point de paour en cestui temps de descouvrir les secretz de Nature ». Ceux qui sont engendrés de pères corrompus (lépreux, goutteux) héritent généralement des maladies de leur famille...

Il est ensuite question des femmes, en tant que pucelles, mères, filles nourrices, « ventrières » (sages-femmes), chambrières (ne pas oublier que les personnes de condition serve ne sont humbles que par crainte). Après un éloge des mâles par rapport aux femelles en général, s'égrène une série de paragraphes, symétriques aux précédents, sur l'homme, le père, le serf, le bon et le mauvais serviteur, le bon et le mauvais seigneur.

Parlons maintenant des choses qui gardent l'homme en son état naturel, comme l'air, le manger, le boire, le dormir, le veiller, le repos et le labeur. — En toute « viande » (aliment), il faut considérer la substance, la qualité, la quantité, la nécessité et l'opportunité de prendre. Les herbes crues et les fruits trop nouveaux ne sont pas de bons aliments : étant trop humides, ils remplissent le sang d'eau ;

ce sont plutôt des remèdes que des aliments. Il faut, d'ailleurs, tenir compte des tempéraments ; l'ail et le poivre, qui sont bons pour les flegmatiques, sont à interdire aux colériques. Prendre aussi en considération l'âge, l'état de maladie, la saison, etc. — Boissons. Pour éprouver les qualités de l'eau, observer l'exposition de la source dont elle provient et laver du linge avec : la meilleure eau est celle qui sourd à l'est et qui sèche le plus vite. L'eau chaude, prise à jeun avec modération, nettoie l'estomac. Il y a des eaux médicinales et bien des espèces de vins ; mais « quant a present nous laissons aux phisiciens la difference des beuvraiges ». L'auteur se contente en effet, dans tout ce livre, de généralités vagues : définitions, classifications abstraites, distinctions puériles, banalités qui vont de soi.

VII. — Le livre VII est un traité sommaire de pathologie : « Des maladies et de leurs causes, douleurs et signes », et aussi des remèdes appropriés.

Les principales maladies considérées ici sont les affections de la tête (rhume, frénésie, démence, léthargie, avertin, épilepsie, éternuement, tremblement, spasmes, paralysie, maux d'yeux, surdité, polypes du nez, mal de dents, enrouement, esquinancie, crachats sanglants) ; la phtisie ; les affections du cœur ; les fièvres (tierce, quarte, continue, etc.) ; les désordres de l'estomac ; les troubles intestinaux (diarrhée, dysenterie, etc.) ; l'hydropisie, la jaunisse, les hémorroïdes, la douleur de reins, la goutte, les

apostumes, les clous, les pustules, la rogne, les dartres, la lèpre, les « taches sur le cuir », les venins de la vipère et du chien enragé. Quelques réflexions, pour finir, sur « la science du physicien » et « la diversité des médecines ». Dans ces derniers chapitres l'auteur a voulu résumer les principes de la sagesse médicale.

La négligence et l'ignorance des médecins sont les plus graves empêchements au retour des malades à la santé. Le bon médecin doit donc connaître la composition des membres et des humeurs ; les conditions de sexe, de l'âge, etc. ; et les vertus des médicaments : ceux qui sont chauds et secs, ceux qui sont froids et humides, et en quel degré. Règle générale : contre chaude cause, froide médecine ; contre froide maladie, médecine chaude. Les maladies sont de réplétion ou de « vuidenge » (épuisement) ; dans le premier cas, « vider la matière » ; dans le second, « remplir ». En conséquence, s'enquérir des causes et des circonstances. A cet effet, regarder et tâter le malade : regarder ses urines, tâter son pouls. Lâcher, « restraindre », restaurer, tout est là. Les médicaments sont classés en digestifs, purgatifs, astringents (astringents des humeurs, comme les nèfles ; du sang, comme le plantain ; du ventre, comme les roses), endurcissants, émollients, mûrissants. Au reste il y en a bien d'autres : médicaments qui mortifient, qui brûlent, qui régénèrent, qui adoucissent, dont les livres spéciaux font mention. Mais en voilà, dit l'auteur, assez sur ce sujet.

VIII. — Le monde sensible, dont il est temps de faire connaître les propriétés, nous a été donné pour nous fournir l'occasion de louer Dieu.

Le monde est rond, en signe de perfection et de perpétuité. Les philosophes l'ont divisé en deux parties, dont la plus noble est celle du haut, qui s'étend du cercle de la lune à la région des planètes ; l'autre va du cercle de la lune au centre de la terre (qui se confond avec le centre du monde). Il est formé de quatre éléments, que la sagesse divine tira de la matière primitive, l'*yle* dont Platon parle dans le *Timée*. « Il appert que la premiere matiere de quoy le monde est fait n'est pas engendrée ne corrompue, mais elle est celle de qui toutes choses materielles commencent et en qui elles retournent... Ce monde passera quant a la figure que il a maintenant, mais il demourera en estre perpetuel quant a sa substance. »

Il y a, d'après certains, sept ciels. Le premier, c'est la région supérieure de l'atmosphère, dont l'Évangile fait mention quand il parle des « oiseaux du ciel » ; le second confine à la sphère du feu : c'est l'éther ; le troisième est le ciel de feu ; le quatrième est l'Olympe ; le cinquième est le firmament ; le sixième le ciel cristallin ; le septième le ciel des anges et des bienheureux. D'autres ordonnent autrement les sept ciels. Et des philosophes ont soutenu que le firmament est le premier et le dernier ciel ; en son *Hexameron* Basile[1] dit que les philosophes mange-

1. Saint Basile, de Césarée, le père de l'Église (IVe siècle).

raient plutôt leurs langues que de consentir à ce qu'il y ait plusieurs ciels. — Suivent des extraits d'Aristote « ou* *Livre du Ciel et du Monde* selon la nouvelle translacion ». Le ciel ou firmament des philosophes opère sa révolution en un jour et tout ce qui est au-dessous obéit à ce mouvement. Sa vertu motrice s'étend jusqu'aux choses d'ici-bas, comme il appert du flux de la mer ; les éléments y obéissent plus ou moins suivant leur hiérarchie, le feu plus que l'air, l'air plus que l'eau, l'eau plus que la terre. « La terre ne obeist pas au mouvement du ciel quant a ce qu'elle s'esmeut d'ung lieu en aultre, combien que de luy elle reçoive diverses impressions pour produire diverses choses ». D'après Rabbi Moyses le mouvement propre du firmament est le plus rapide qui soit ; mais il est contrarié par celui des planètes, qui l'empêche d'être trop vif. Ce ciel se meut et repose tout ensemble, car, « combien qu'il remue lieu selon ses parties, neanmoins il est toujours en ung lieu selon soy tout ». Si le ciel se mouvait « tout droit sur nous », notre terre ne serait pas habitable ; il est nécessaire que le ciel se meuve obliquement sur l'axe des pôles pour que, par le haussement et l'abaissement des terres, la chaleur et le froid soient alternativement engendrés. En somme

la noblesse du ciel est entendue et considérée en la simplesse et en la purté et en la perpetuité de sa substance, en la clarté et transparence et en la rondesse de sa forme, en unité et ysneleté** et en la vertu de son mouvemen et en la aultesse de son siege

* dans le. — ** rapidité.

qui est moult loin du centre de la terre, en la dymencion de sa quantité qui surmonte ymaginacion et mesure de raison, car il mesure et regle et ordonne toutes choses desoubz lui ; et, qui surtout fait a mereveiller, le ciel ordonne et mue toutes les choses qui sont soubz lui...

L'auteur se range, semble-t-il, à l'avis de ceux qui croient qu'il y a plus d'un ciel, car il consacre des chapitres au Ciel d'eau ou cristallin (dont les eaux ne sont pas froides, comme l'a très bien démontré Alexandre [Neckam]) et au Ciel de feu. Il disserte ensuite sur l'Éther, en juxtaposant purement et simplement, suivant sa méthode, des extraits d'Aristote, d'Anaxagore et de Macrobe.

Des cercles du ciel[1]. Il en est beaucoup, mais deux seulement sont visibles : le Cercle de lait (la Voie lactée), qui va par le milieu du ciel de l'orient en septentrion, en passant par le cancer et le capricorne ; et le Zodiaque qui est divisé en douze parties égales, les douze Signes, dont chacun a son nom.

De ces douze Signes, trois sont de la nature du feu (bélier, lion, sagittaire), trois de la nature de la

1. Les matières traitées à partir d'ici ont fait, depuis le XIIIe siècle, l'objet d'un très grand nombre d'opuscules spéciaux en français, traduits du latin et pour la plupart adaptés de prototypes arabes. On en a des recueils du temps. Voir notamment le ms. fr. 1353 de la Bibliothèque nationale (XIIIe siècle), qui contient l'*Introductoir d'astronomie,* fait pour l'empereur Baudouin de Constantinople (*Histoire littéraire,* XXI, p. 423); cf. le ms. fr. 613.

E. Moore, dans ses *Studies in Dante* (3e série, Oxford, 1903), a essayé de dégager les principes de l'astronomie de Dante, qui ne différait point, naturellement, de celle de ses contemporains, puisqu'il l'avait puisée aux mêmes sources.

terre (taureau, vierge, capricorne), trois de la nature de l'air (gémeaux, balance, verseau) et trois de la nature de l'eau (scorpion, cancer, poissons). Les signes de la nature du feu sont chauds, mâles et diurnes ; ceux de la nature de l'eau et de la terre sont froids, féminins et nocturnes. Quatre sont mouvants (bélier, cancer, balance, capricorne), quatre fixes (taureau, lion, scorpion, verseau), quatre communs (gémeaux, vierge, sagittaire, poissons). Les planètes ont leurs « habitacles », ou « maisons », dans ces signes. On entend par « maison de triplicité » le groupe des signes de même nature qui vont trois par trois : ainsi le groupe bélier-lion-sagittaire, à l'Orient, est la plus noble des triplicités, car le soleil y est le jour et la lune la nuit. « Maisons d'exaltation », cela s'entend « selon ce que les planetes sont plus eslevées es degrés des signes », car leur vertu augmente à mesure qu'elles s'élèvent : par exemple le Soleil a son exaltation en 18 degrés du bélier et Vénus en 28 degrés des poissons. En outre chaque signe est divisée en trois « faces » de dix degrés chacune. Chaque planète en sa propre maison a cinq vertus, quatre en son exaltation, trois en la maison de triplicité, une ou deux en la face ; sa vertu est, de plus, influencée, fortifiée ou affaiblie, par celle du signe où elle se trouve. Les astronomiens distinguent encore « les maisons des quatre angles du ciel » (cancer, balance, capricorne, bélier), celles qui les suivent (taureau, lion, scorpion, verseau) et celles qui descendent des angles (gémeaux, vierge, sagittaire, pois-

sons). « Selon la montée et la descendue et les regars et les opposicions et les conjonctions de ces signes il advient choses diverses et contraires en ce monde... »

Les vertus de chaque Signe sont ensuite définies copieusement en douze paragraphes, d'après le traité bien connu de « Missael »[1].

Puis il est parlé du mouvement des planètes. Toutes sont animées d'un mouvement propre, d'occident en orient, qui va à l'encontre de celui du firmament, d'orient en occident. Les cercles planétaires sont loin d'être égaux : Saturne demeure trente mois dans chaque signe et accomplit son cours en trente ans, Mars en deux ans, le Soleil en 365 jours et un quart. « De l'entrée et de l'alée et de l'yssue de ces VII planetes par les XII signes est disposé la generation et la corruption et tout ce qui par nature se fait ci aval dessoubz le ciel ». Exemples ; puis notices sur les sept planètes, avec un appendice sur « le chef et la queue du dragon »[2] et les comètes.

Les étoiles, qui paraissent immobiles, sont, d'après certains, au firmament comme des clous fichés en la

1. Voir plus haut, p. 126, en note.

2. Le Chef et la Queue du Dragon sont deux étoiles qui ne sont pas des planètes, mais qui se comportent comme telles. Chacune reste 18 mois dans chaque signe et parcourt en 18 ans le cercle entier. Le Chef et la Queue sont toujours dans des signes opposés. Le Chef a son exaltation au 4e degré des Gémeaux ; la Queue au 3e degré du Sagittaire. Si la Lune est dans un signe avec la Queue et le Soleil (avec le Chef) à l'opposite, éclipse de lune.

circonférence d'une roue. Ce sont, selon Alfragan[1], des corps lumineux ; elles sont de la nature du feu, selon Platon ; mais Aristote, qui considère le ciel comme un cinquième élément, dit que les étoiles ne sont ni froides ni chaudes en soi, quoique leur mouvement produise de la chaleur en même temps qu'une musique délicieuse (Macrobe). Quoi qu'il en soit, elles sont très pures, très claires, très lointaines, très rapides, très grandes encore que l'éloignement les fasse paraître très petites, et innombrables. Elles ont plus de puissance que nul autre corps sur la génération et la conservation des choses d'ici-bas, sur le beau temps et la tempête ; elles annoncent les choses à venir par les variations de leur couleur et de leur éclat. Les plus belles sont des groupes d'étoiles, comme la Pleïade que, en France, on appelle « la Poussinière ». L'étoile polaire sert à situer les autres étoiles et les cercles du ciel ; c'est l'étoile de la mer, qui guide les mariniers. La constellation qui en est la plus prochaine est Arcturus, que le peuple nomme « le char saint Martin ». — Propriétés d'Arcturus, d'Orion, de la Pleïade, de la Chienne.

Le livre VIII prend fin par des explications au sujet de la lueur, de la splendeur, de la lumière, de

1. Al Farghani, astronome de Samarcande au IXe siècle. Ses *Elementa astronomica* ont été traduits deux fois de l'arabe en latin, par Gérard de Crémone († 1187) et par Johannes Hispalensis (« vers 1242 »). Sur les éditions incunables de cet ouvrage, voir Paget Toynbee, *Dante's Obligations to Alfraganus*, dans *Dante Studies and Researches*, p. 56.

l'ombre et des ténèbres. A propos de l'ombre, courte théorie des éclipses.

IX. — Le temps. Le temps est la mesure du mouvement. Suit un abrégé de quelques-unes des matières exposées dans les traités de Comput : du soleil, du solstice et de l'équinoxe ; de l'année lunaire et du bissexte ; les quatre saisons ; les douze mois (l'auteur indique comment chaque mois est figuré, en peinture, dans les calendriers) ; la semaine. Après quoi il est question de l'aube, du midi, du soir, de la nuit ; enfin, suivant le traité bien connu de Jean Beleth[1], des fêtes [de l'ancien et du nouveau Testament] : le samedi (sabbat), la plus ancienne des fêtes ; la nouvelle lune, la Septuagésime, la Quinquagésime, le Carême, la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, la fête de la Dédicace.

X. — La matière et la forme. La matière a cette propriété de recevoir des formes, et d'autant mieux qu'elle est plus noble ; mais elle tend sans cesse à en changer.

La forme est ce qui différencie une chose de l'autre et ce qui manifeste la matière. Il y a des formes substantielles et des formes accidentelles ; la forme substantielle est « celle qui parfait la matiere sans nul moyen et entre avec elle en la compo-

1. Liturgiste du XIIe siècle, qui a sa notice dans l'*Histoire littéraire de la France* (XIV, p. 218).

sicion et en la perfection du corps ou elle est »...

On revient ici sur les quatre éléments et les vertus de chacun (cf. livre IV) pour admirer la merveille de leur coopération, malgré leurs contrariétés, sous l'influence du ciel et des planètes. Les quatre éléments ne sont jamais oisifs, mais se combinent sans cesse. Chacun a son ornement : le feu, sa clarté ; l'air, les oiseaux ; l'eau, les poissons ; la terre, les animaux, comme dit Bède.

Ainsi se trouve déterminé le plan des développements ultérieurs. Quoique le livre X soit intitulé *La matière et la forme*, Barthélemy paraît bien aise d'expédier rapidement ces sujets abstrus pour en venir à la description de phénomènes précis. Et il aborde tout de suite, sans autre transition, la monographie du Feu.

Le *Feu* est un corps simple, pur et subtil, sans pesanteur, qui tend toujours en haut. On ne le voit que par le corps où il est ; et il est, de la sorte, intermédiaire entre les choses visibles et invisibles. Il y a là du mystère, comme l'observe saint Denis[1]. Le feu rajeunit (ne réchauffe-t-il pas les vieillards ?) et nettoie (ne débarrasse-t-il pas le fer de sa rouille ?) Il altère les valeurs et les humeurs dans le phénomène de la cuisson. Etc.

Il arrive parfois, la nuit, par les temps clairs, qu'on aperçoive comme de grands brandons de feu qui

1. Le Pseudo-Aréopagite, auteur (vers 400) du *De Celesti hierarchia*.

font un sillage dans l'air ; c'est de l'air chaud et sec qui s'enflamme dans le voisinage de la région du feu. Considérations sur la flamme, la fumée, le charbon, l'étincelle, les flammèches, la cendre. La cendre sert à nettoyer les habits et à faire du verre, mais c'est un détestable engrais.

XI. — L'*Air* est indispensable à tout être qui respire. Il est d'autant plus impur qu'il est plus près de la surface terrestre. Il a des qualités diverses sous l'influence du soleil, qui le refroidit en s'éloignant, des étoiles et des planètes : il est excessivement chaud, par exemple, lorsque le soleil est en un signe chaud en même temps qu'une planète chaude, telle que Mars. La latitude, l'altitude, le voisinage des charognes exercent aussi de l'action sur sa température ou sa pureté.

Les « impressions » de l'air sont étudiées ensuite, savoir : les feux folets, les étoiles filantes (dont il a déjà été parlé), les vents, les nuées, l'arc-en-ciel[1], la

1. R. Steele (*o. c.*, p. 16) observe à ce sujet : « [The notice] on the rainbow is somewhat typical of the faults of ancient science. A note is taken of a rare occurrence — a lunar rainbow ; but, in describing the common one, an error of the most palpable kind is made. The placing of blue as the middle and green as the lowest colour is obviously wrong and... inexplicable... » Barthélemy enseigne en effet que les couleurs de l'arc-en-ciel se succèdent concentriquement dans l'ordre des éléments qui leur correspondent : le rouge (couleur du feu) en haut ; le bleu, couleur de l'eau, au centre ; le vert, couleur de la terre, en bas. Il parle ainsi, non d'après Aristote (*Météores*, III, IV, 24), mais d'après Bède. Cf. *Mélusine*, 1900, col. 103.

rosée, la pluie, la bruine, la grêle, la neige, le brouillard, le tonnerre, l'éclair, la foudre. L'arc-en-ciel, toujours à l'opposite du soleil, est causé par les rayons de cette planète qui traversent une nuée pleine d'eau ; il n'en apparaîtra point durant quarante ans avant le Jour du Jugement, en signe de la sécheresse qui précédera la conflagration finale.

XII. — Le livre XII est un Volucraire ou Traité des Oiseaux (ceux-là seulement, en principe, qui sont mentionnés dans la Bible), suivant l'ordre alphabétique.

Les « oiseaux » considérés sont l'aigle, le faucon, l'émouchet, les mouches à miel, le chat-huant, la colombe, les cailles, la cigogne, la corneille, le corbeau, le cygne, les cincelles (moustiques), les cigales, le phénix, la grue, le coq, le chapon, la poule, le griffon, le gerfaut, l'hirondelle, la calandre, le « lar[1] », les sauterelles, le plongeon, le milan, la chouette, le butor, le pélican, la perdrix, le paon, les moineaux, l'autruche, la tourterelle, le vautour, la huppe, la chauve-souris[2].

1. Mot qui manque dans les glossaires de l'ancien français. Le texte latin (Bibl. nat., lat. 16698, fol. 118) renvoie à ce passage de l'*Aurora* :

Larus est fluminis habitator et incola terre
Nunc natat ut piscis, nunc volat instar avis...

Voir l'article *Larus* du *Glossarium* de Du Cange.

2. On observera que ces noms ne se suivent qu'à peu près dans l'ordre alphabétique. Barthélemy avait annoncé pourtant l'intention de s'y conformer rigoureusement. Cela tient à ce que le traducteur a suivi l'ordre de l'original latin, qui était alphabétique, en faisant passer les noms latins en langue vulgaire.

La notice sur les abeilles fera voir sur quel modèle les autres sont composées.

Les abeilles s'appellent ainsi, suivant Isidore, parce qu'elles naissent apodes. Elles ont un roi, s'organisent et fuient la fumée et le vent. On a constaté par expérience, dit Isidore, que ces mouches naissent de la charogne. Les propriétés de ces mouches sont merveilleuses, suivant saint Ambroise, car elles habitent ensemble une maison close, travaillent en commun et sont vierges. Elles aiment leur roi et sont prêtes à mourir pour lui. Nul n'ose aller à la pâture si le roi n'est le premier de la volée. Le roi est élu comme le plus grand, le plus fort et le plus débonnaire, mais il n'a pas d'aiguillon ou n'en use point. Nulle abeille n'est oisive : les unes se battent, d'autres cherchent leur vie, d'autres « attendent et regardent la pluie a venir », d'autres récoltent la cire des fleurs, d'autres édifient des chambrettes « rondes ou carrées ». Le tout sans envie réciproque ni dommage à autrui. Elles exposent leur vie pour se venger ou pour la défense de leur maison. Tout ce qui précède est de saint Ambroise ; mais ces mouches ont d'autres propriétés d'après Aristote, au Xe livre des *Animaux*[1]. Aristote dit entre autres choses que

1. La collection des ouvrages aristotéliques, citée par les écrivains du moyen âge sous le titre de *De animalibus*, en comprenait trois : *De Historia animalium* (dix livres), *de Generatione animalium* (cinq), *de Partibus animalium* (quatre) ; dix-neuf livres en tout. Voir sur les divers arrangements de ces trois ouvrages à l'intérieur de la collection, utiles à connaître pour identifier les citations, Paget-Toynbee, *o. c.*, p. 147.

l'abeille hante volontiers les feuilles et les fleurs de l'olivier. La femelle du roi est plus grande du double que les autres et a l'aiguillon plus fort et plus aigu que son mâle ; beaucoup de mâles n'ont point d'aiguillon. Il y a souvent bataille entre ces mouches pour expulser celles qui ne font point de miel. Elles ne peuvent souffrir d'ordures dans la ruche. Ne pas leur laisser trop de miel, car elles deviendraient paresseuses. Quand elles se tiennent souvent ensemble dans la ruche, c'est signe qu'elles vont essaimer ; il faut alors les arroser de vin doux, et elles restent. Ainsi parle Aristote aux livres VIII et IX des *Animaux*; mais au livre IV, Aristote explique comme quoi les mouches à miel ne font de bruit qu'en volant ; au livre XIV, pourquoi leurs pattes de derrière sont plus grandes que celles de devant ; au livre XVII il dit qu'elles ne sont pas engendrées de semence de mâle et de femelle et se multiplient en temps pluvieux...

XIII. — *L'eau.* Les propriétés générales de l'eau sont exposées surtout d'après l'*Hexameron* de Basile, celles des fontaines merveilleuses[1] d'après Isidore. Des paragraphes sont ensuite consacrés aux notions de puits et de fleuve en général ; aux fleuves célèbres comme l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain ; aux notions de lac, de piscine, de ruisseau, de flux, de fil de l'eau, de rivage, d'abîme, de goutte d'eau ; à la

1. Cf. ci-dessus, p. 96.

mer et aux mers principales. Enfin, les poissons.

L'histoire naturelle des poissons, — d'après Pline, Isidore, saint Ambroise, Basile et Jorath[1] — est relativement très brève « pour ne pas donner ennui aux lisans[2] ». Citons en seulement quelques traits. *Poisson*, selon Isidore, vient de *ordure* et de *paître*. On peut classer ces animaux « quant au lieu ou ilz sont engendrés, quant a leurs viandes, quant a leurs figures, quant a leurs substances, quant a leurs vertus, quant au lieu ou ilz vivent, quant a leur pature », etc. La murène est une espèce d'anguille qui conçoit d'un serpent ; celui-ci l'appelle en sifflant : c'est pourquoi les pêcheurs sifflent pour attraper les murènes. On les tue d'un coup sur la queue. — Les poissons ont de l'odorat. Ils viennent plus volontiers pour ce motif, au dire d'Aristote, près des bateaux fraîchement peints. Jorath rapporte que l'eau rejetée par les évents de la baleine est odorante comme l'ambre : elle attire les petits poissons, que la baleine engloutit. Les dauphins reconnaissent au flair, lorsqu'ils rencontrent un cadavre d'homme, s'il a jamais mangé

1. Cet auteur, dont le *De animalibus* est souvent cité, est désigné, dans la nomenclature finale des sources de Barthélemy, en ces termes : « Jorat Caldeus ». Vincent de Beauvais et Albert le Grand s'en sont aussi servis. C'est, sans doute, un ouvrage connu (car les encyclopédistes du XIIIe siècle n'ont guère utilisé que des sources banales), mais je ne le connais pas et les orientalistes que j'ai consultés n'ont pas réussi à l'identifier.

2. Elle est au contraire très développée dans le *De natura rerum* de Thomas de Cantimpré, où elle occupe deux livres (VI, VII) sur dix-neuf.

un de leurs congénères : en ce cas, ils le dévorent ; sinon ils l'apportent respectueusement au rivage sur leur dos. — Le poisson frais engendre le flegme ; il ne convient qu'à ceux qui ont l'estomac chaud. Les poissons salés sont de véritables médicaments : bouillis en grande quantité, ils guérissent de la morsure du chien enragé et de la piqûre du scorpion. Les huîtres sont dans la dépendance de la lune, car elles sont pleines à la pleine lune et vides en décours.

XIV. — *La terre,* élément inférieur, mais centre et fondement du monde, est ornée de pierres, de montagnes, de bêtes et de plantes. Certaines parties sont creusées de cavernes où le vent emprisonné fait rage à certains moments ; de là, les tremblements de terre (relevé des passages d'Aristote qui ont trait à cette matière). — Les aspects de la terre sont très variés ; cela tient à bien des causes : l'altitude, l'incidence des rayons du soleil, la proximité de la mer, le travail de l'homme, la diversité des vents. Les régions où domine le vent d'est sont abondantes en fleurs et en fruits ; le vent d'ouest, froid et humide, est moins favorable ; le vent du nord est froid et sec, mais il purifie l'air, et c'est pourquoi les hommes du Nord sont grands et de belle façon ; les vents du midi, chaud et humide, rend les hommes moins courageux.

Certains disent qu'au commencement la terre fut plane et tout unie sans montagnes ; ce sont les mouvements des eaux qui ont cavé les vallées. Mais il y a eu aussi des convulsions qui ont suscité les hau-

teurs. La mer a couvert toute la terre et charrié beaucoup de matériaux. Quantité de montagnes sont criblées de cavernes qui rejettent des eaux (sources des fleuves). Les herbes des montagnes sont meilleures pour les bêtes que celles des vallées ; les fruits y sont moins abondants qu'ailleurs, mais excellents. Il pleut fort peu dans les très hautes montagnes, selon Aristote, parce que les vapeurs se résolvent en pluie avant d'y parvenir. Très exposées au vent, les montagnes restent couvertes de neige plus longtemps que les vallées.

Suivent des notices sur les principales montagnes citées dans la Bible (Ararat, Hermon, Liban, Sinaï, Segor, Galaad, etc.) et sur celles-là seulement. A la fin du livre, définitions du tertre, de la vallée, de la plaine, du pré, du désert, de l'ermitage, des fosses naturelles et artificielles, grottes et cavernes.

XV. — Mappemonde, c'est-à-dire nomenclature et description des « provinces » du monde, suivant l'ordre alphabétique.

L'auteur annonce l'intention de ne s'occuper que de celles dont la Sainte Écriture fait mention. Il parle, toutefois, de bien d'autres[1].

1. Les « provinces » énumérées sont en effet : Assyrie, Arabie, Arménie, Arad (près de Tyr), Albanie, Afrique la petite, Achaïe, Arcadie, Alanie, Amazones (pays des), Allemagne, Angleterre, Aquitaine, Anjou, Auvergne, Apulie, Afrique la grande, Asturies, Aragon, Babylone, Bastre (Bactriane), Braceane (en Afrique), Brabant, Beauvoisis, Bythinie, Bretagne, Béotie, Bohême, Bourgogne, Cappadoce, Chaldée, Cedar, Kent, Canta-

Dans la plupart de ces notices, Barthélemy a reproduit, selon sa coutume, des données traditionnelles ; mais il a ajouté de son cru des détails intéressants sur les pays qu'il connaissait personnellement ou par ouï-dire, notamment sur la Grande-

brie, Canaan, Campanie et Champagne, la Queue (île entre la Crète et la Syrie)*, « Cicile » (Cilicie), Chypre, Crète, Cyclades, Cos, Corse, Dalmatie, « Dace » (Danemark), Delos, Dodam (en Éthiopie), Europe, Ejulath (vallée du Gange ou Phison), Éthiopie, Égypte, Hellade, Éole (île d'), Franconie, France, Flandres, Phénicie, Phrygie, Frise, Iles fortunées, Galilée, Galatie (ou Russie), Galice, Gaule, Gibraltar (île), Grèce, Gétulie, Gordones (île des), Gothie, Inde, Hircanie, Idumée, Judée, Ibérie, Italie, Espagne, Irlande, Icarie, Carthage, Carinthie, Korcise, Lacédémonie, Lettons (pays des), Livonie, Lycie, Lydie, Libye, Lorraine, Lusitanie, Mauritanie, Macédoine, Magnésie, Mésie, Mésopotamie, Médie, Melos, Midie (en Irlande), Missenne (région d'Allemagne, entre la Bohême, la Saxe et le Thuringe, autour de Meissen), Malte**, Nabatéens (pays des), Norvège, Normandie, Numidie, Narbonne, Ophir, Hollande, Orcades, Paradis terrestre, Parthie, Palestine, Pamphylie, Pannonie, Paros, Pentapole, Perse, Pyrénées, Pygmées (pays des), Poitou, Picardie, Arimathie, Rencie (pays du Rhin), « Rivalle » (Revel), Rincovie (Rheingau, près de Mayence), Rome, Romanie, Rhodes, Russie, Saba, Samarie, Sambie (Samland, province de Mésie, sur le rivage de la mer, vers le Nord), Savoie, Sardaigne, Sarmatie, Samos, Saxe, Esclavonie, Sparte, Séres (pays des), Zélande, Sémigalle (près de la Livonie), Sens (en France), Syrie, Sichem (pays de), Scythie, Sicyone, Sicile, Syrtes, Écosse, « Suesse » (Suède), Souabe, Thanet (île), Taprobane (Ceylan), Thrace, Traconitide (en Judée), Thessalie, Tenedos, Thulé, Tripoli, Troglodytes (pays des), Troye, Toscane, Thuringe, Touraine, Gascogne, Venise, Westphalie, « Viroyne » (Wermland, à l'est du Danemark), Finlande, « Vitrie » (Wight, île d'Angleterre), Islande, Zeugie (environs de Carthage).

* *Actes des Apôtres*, XXVII, 16. — ** Ib., XXVIII.

Bretagne, la France, l'Allemagne et les marches de l'Allemagne du côté des pays slaves et scandinaves[1]. En voici quelques-unes, de l'un et l'autre genre.

Afrique la petite et Grèce, c'est tout un. Province ancienne dont était la terre d'Athènes, nourrice des philosophes et mère des sept arts. Platon y fut docteur; Démosthènes l'embellit par son éloquence; mais surtout saint Denis, le disciple de saint Paul, qui fut plus tard évêque de Paris, en a été l'ornement.

Bohême. Région voisine de l'Allemagne, qui confine à la Moravie et à la Pologne à l'est, à l'Autriche au sud, à la Bavière, à l'Allemagne et à la marche de Meissen à l'ouest. Elle est toute enclose de bois, de hautes montagnes et de rivières. Belles plaines; l'air y est sain et la terre abondante; mines d'or, d'argent et d'autres métaux; l'Elbe, qui y prend sa source, et la Moldau, qui passe à Prague, l'arrosent. Dans les montagnes, sapins, pins et herbes médicinales, bêtes sauvages telles que ours, sangliers, cerfs, chèvres. On remarque surtout des bêtes grandes comme un bœuf, avec de grandes et larges cornes; elles ne se défendent point, mais elles ont sous le menton une poche-réservoir à eau; cette eau s'échauffe quand on les poursuit et ils la jettent sur les poursuivants qui en sont échaudés comme par de l'eau bouillante. Ces

1. Voir les études précitées de MM. Delisle, Perdrizet et Schönbach sur les notices de Barthélemy relatives à la Grande Bretagne, à la France et à l'Allemagne.

animaux sont appelés, dans la langue du pays, *losbovia*[1].

Éthiopie. Ainsi appelée à cause de la couleur de son peuple, brûlé par le soleil. Couverte de montagnes, sablonneuse au centre, déserte à l'est. Située entre la fin du mont Atlas jusqu'en Égypte, limitée au nord par le Nil. On y voit quantité d'êtres merveilleux et horribles. Là sont les licornes et les caméléons, et les dragons dont on fouille la cervelle pour avoir les pierres précieuses telles que la topaze, la jacinte, la chrysoprase, etc. La cannelle et d'autres épices y croissent. Il y a deux Éthiopies, l'une à l'est, l'autre plus près de l'Espagne. Au delà d'Éthiopie la brûlée, d'après les fables des poètes, sont les Antipodes. Dans les déserts de cette région vivent des hommes qui maudissent le soleil à son lever et à son coucher ; d'autres qui habitent dans des fosses, mangent des serpents et grognent comme des bêtes (les Troglodytes) ; d'autres, les Garamantes, qui abusent de toutes les femmes sans loi ; les Graphasantes vont tout nus et ne font rien. Blemmyes, qui n'ont point de tête, avec la bouche et les yeux sur la poitrine, Satyres... Tous les quadrupèdes sont privés d'oreilles. Il est des hommes qui ont un chien pour roi. Il en est qui ont trois ou quatre yeux sur le front. Il en est qui mangent les lions et les panthères ; leur roi n'a qu'un œil sur le front. Autres

1. Ce mot se présente sous différentes formes dans les mss. latins et français. M. le Pr Strekelj (*Mitteilungen*..., l. c., p. 82) fait remarquer que, en vieux tchèque, le nom de l'élan est *losi*

qui vivent seulement de sauterelles séchées au soleil, et jamais plus de quarante ans[1].

France. Ce pays a pris son nom des Francs de Franconie qui y furent attirés par la bonté de l'air et du pays. Ceux qui sont plus au courant des Chroniques disent que Francion, fils d'Hercule et neveu du roi Priam, lui donna son nom après la ruine de Troie. C'est une terre très riche, limitée par le Rhin et le Rhône. Il s'y trouve beaucoup de carrières de pierres à bâtir ; le plâtre abonde, en particulier, autour de Paris, clair comme verre quand il est cru et dur comme pierre quand il est cuit ; détrempé d'eau, il se convertit en une espèce de ciment dont on fait les parois et les pavements des maisons. La principale ville est Paris, qui a succédé à Athènes comme mère des sept arts et nourrice des philosophes.

Paris... reçoypt de toutes les parties du monde ceulx qui a luy viennent et trouve a chascun ses necessitez, et... donne doctrine et nourriture aux saiges et aux fols. Paris est une cité très puissante en richesses et en marchandises, paisible et en bon air et sur bonne riviere pour les clercz, et qui a prez, champs et montaignes pleines de beaulté pour rafraichir la veue des escoliers quand ilz sont lassés et travaillez de estudier, et les rues et les maisons sont bien propres pour escolliers ; et pour ce ne laisse elle pas a recepvoir toutes les aultres manieres de gens souffisamment...

Irlande. Ile voisine de la Grande-Bretagne, plus petite, mais plus riche. Très abondante en froments, rivières, prés, bois, métaux et pierres précieuses :

1. Comparer ce chapitre à la Lettre du Prêtre-Jean sur les Merveilles de l'Éthiopie (ci-dessous, p. 191).

on y trouve une pierre[1] qui, regardée par transparence, fait voir les couleurs de l'arc-en-ciel, des perles et des jaïets. Climat tempéré. Fontaines merveilleuses ; lac où les bâtons de frêne qu'on y plonge se changent en coudrier et réciproquement. Il y a des endroits où nul ne peut mourir et d'autres où les cadavres ne pourrissent pas. Ni mouches à miel, ni serpents, ni grenouilles, ni araignées venimeuses ; une poignée de terre d'Irlande, jetée sur une bête venimeuse, la fait mourir ; la laine et le cuir d'Irlande ont la même propriété. Solin dit que les gens du pays sont très combatifs et se lavent le visage avec le sang de leurs ennemis... Ils vivent de chair et de fruits, et boivent du lait. Ils aiment mieux jouer et chasser que travailler, et « ilz ont aussi chier le tort comme le droit »[2].

*Midie**. Région d'Irlande, ainsi nommée parce qu'elle est au milieu du pays. Elle est abondante en fontaines, en pâtures, en bêtes, lait, beurres et fromages. Ce pays est beau et sain, clos de bois et de marais, avec beaucoup de villes et de châteaux. En leur langage, ils l'appellent « la Chambre de Irlande ».

* *Midia*, en latin.

1. « Lapis sexagorius, scilicet iris... » (Bibl. nat., lat. 16099, fol 120 v°). Cf. plus haut, p. 26.

2. Comparer ce chapitre au *De mirabilibus Hiberniæ* de Gérald de Barri. On sait que Jean de Meun, l'auteur du *Roman de la Rose*, avait composé une traduction française de cet ouvrage, qui ne se retrouve pas (*Histoire littéraire*, XXVIII, p. 409).

Livonie. Avant d'être convertis par ceux de Germanie, les gens de ce pays avaient plusieurs dieux, demandaient l'avenir aux diables et usaient de sorcellerie. Ils brûlaient les cadavres au lieu de les enterrer, et, quand un de leurs amis était mort, ils l'habillaient de neuf, lui donnaient des bêtes, de l'argent, des valets et des chambrières comme pour aller en voyage; et plaçaient le tout sur un bûcher. Cette région est aujourd'hui délivrée de ses erreurs par la grâce de Dieu et la puissance de ceux de Germanie[1].

Écosse. Les Écossais ressemblent beaucoup à ceux d'Irlande en langage, en mœurs et en nature. Très courageux, ils disent que c'est une honte que de mourir dans son lit. Gens de petite vie et endurcis à la faim, ils vivent de lait, de beurre et de fromage, de chair, de fruit et de poisson plus que de pain. Ils sont beaux, mais les habits qui leur sont particuliers les enlaidissent beaucoup. A cause de leurs relations avec les Anglais, ils ont, du reste, beaucoup changé leurs coutumes, en mieux : « Toute l'honnesteté qui est entre eulx leur vient des Anglois avec lesquelz ilz conversent ». Cependant les Écossais sauvages se glorifient de leurs anciens usages et méprisent ceux qui font autrement. Les Écossais sont très orgueilleux, envieux de leurs voisins et disent du mal de tout le monde. Ils n'ont point de honte à mentir et ne réputent personne noble ni hardi qui

1. Ce passage n'a pas pu être écrit avant 1230.

n'est de leur nation. Ils se glorifient de leurs méfaits et n'aiment pas la paix. Leur pays n'est pas comparable à l'Angleterre pour les biens de la terre[1].

Rincouie *. Pays près de la cité de Mayence entre les montagnes, sur les deux rives du Rhin, qui va jusqu'à la ville de « Pinguie » (Bingen). Cette terre est merveilleusement belle et plantureuse ; les habitants et les visiteurs s'étonnent de son abondance, car, dans les mêmes champs, croissent le blé, les fruits et les vignes ; il semble que ce soit paradis. Il s'y trouve des bains naturels et des fontaines d'eau chaude médicinale **.

Finlande. Pays des montagnes de Norvège vers l'est, sur le rivage de la mer, qui n'est abondant qu'en bois et en pâturages. Les gens sont très sauvages et usent d'arts détestables, car ils vendent les vents propices aux navires étrangers qui sont sur le point d'en revenir : ils font un « luissiel » (peloton) de fil avec toutes sortes de nœuds ; les marins tirent et le vent s'élève, plus ou moins fort suivant le fil tiré, si fort parfois que ceux qui ont foi en ces mauvaises sorcelleries sont justement noyés.

XVI. — Ce livre est un répertoire alphabétique

* La plupart des mss latins et français ont, par erreur, *Rincouie*. — ** Wiesbaden.

1. Le traducteur a ajouté : « Il appert clairement en ce chapitre que l'auteur de ce livre ne fut pas escopoys, mais fut anglois ; et pour ce il le croira qui voudra en ceste partie ».

des pierres et des métaux, qui commence par l' « araine » (le sable)[1].

Les principales matières dont il est question sont, dans cet ordre, l'argile, l'albâtre, l'or, le laiton, l'orpin (sulfure d'arsenic), l'argent, le diamant, l'améthyste, l'agate, le ciment, le béril, le caillou, la chaux, le mortier, l'escarboucle, la chrysoprase, la chalcédoine, la chrysolithe, le cristal, le corail, la cornaline, l'airain, l'électrum, l'hélyotrope, le fer, la motte de terre, les gemmes, le jaspe, l'aimant, la perle, le marbre, le nitre, l'onyx, le plomb[2], le saphir, l'émeraude, la pierre de soleil, l'étain, le soufre, le sel, le tartre, le verre. Il est disserté en outre de la plupart des pierres mentionnées dans le *Lapidaire* de Philippe de Thaon et les autres Lapidaires, évidemment d'après les mêmes sources : alectoires, alabandine, asterion, etc.

Barthélemy distingue le diamant de l'aimant un peu mieux que Philippe de Thaon.

Diamant. Petite pierre de l'Inde, très dure, bril-

1. R. Steele et W. Morris (o. c., p. 20) ont cherché à dégager, des articles de ce l. XVI, relatif aux Métaux, une théorie générale de leur composition chimique, qui n'est d'ailleurs expressément présentée nulle part par Barthélemy. Elle se résume ainsi : tout métal est un composé de mercure et de soufre ; les divers métaux diffèrent entre eux suivant les qualités et les proportions du mélange.

2. L'auteur dit que le minerai de plomb, que l'on allait chercher autrefois dans les îles de l'Atlantique, se trouve maintenant en beaucoup d'endroits, notamment en France et en Portugal.

lante, pas plus grosse qu'une aveline. Ne redoute ni feu ni fer : c'est pourquoi les Grecs l'appellaient « la force que l'on ne peut apprivoiser » ; mais le sang de bouc chaud en vient à bout. La poussière de diamant sert à tailler les autres pierres. Le diamant, « quant il est près du fer si ne le* laisse traire de l'aimant, mais l'en retrait par une grant violence[1] ». Décèle le venin et la peur de celui qui le porte. Résiste aux enchantements. D'après Dioscoride, le diamant est la pierre d'amour et de réconciliation. Une femme qui porte cette pierre rentre plus aisément en grâce auprès de son mari. Placée sous la tête d'une femme endormie, elle fait juger de sa fidélité : fidèle, la femme se tourne vers son mari ; infidèle, elle tombe à bas du lit. Portée à gauche, elle protège contre les fantômes, les mauvais songes, les diables qui couchent avec les femmes sous figure d'homme.

Aimant. Pierre couleur de fer, qui se trouve chez les Troglodytes de l'Inde. Attire le fer, et aussi le verre. On fit jadis une idole de fer qui restait suspendue en l'air, attirée qu'elle était de toutes parts par des aimants d'égale force. Le fer qui a touché à l'aimant jouit ensuite des mêmes propriétés que lui. Il y a en Éthiopie une espèce d'aimant qui repousse le fer ; une espèce qui l'attire d'un côté et le re-

* Édition : *se* (qui rend la phrase inintelligible).

1. Cf. le *Breviari d'Amor* de Matfre Ermengau, v. 5910 : « E la vertut del diaman — Tol la vigor a l'aziman » ; et K. Ahrens, *Das Buch der Naturgegenstände* (Kiel, 1892), p. 82.

pousse de l'autre. L'aimant réconcilie, rend gracieux, guérit l'hydropisie et le mal de rate. Brûlez de la poudre de cette pierre aux quatre coins d'une maison, et tous ceux qui sont dedans croiront qu'elle va s'écrouler : la tête leur tourne. Comme le diamant et de la même façon, elle sert à éprouver la vertu des femmes. Il y a des montagnes d'aimant qui attirent les vaisseaux.

La plupart des articles de cette Minéralogie sont développés surtout au point de vue médical.

Ciment (Bitume), espèce de terre limoneuse que l'on trouve dans certaines mares, et notamment dans la Mer Morte. Le ciment de Judée ne peut être dépecé ni par feu ni par eau, mais seulement « par une matiere secrete que il ne fault pas nommer pour l'onneur des dames ». Sert beaucoup dans la construction navale. Platearius[1] dit que le ciment est chaud et sec au troisième degré ; il est lourd et puant. Excellent, en poudre, pour fermer les plaies. Utile en inhalations pour les maladies de la matrice. Indiqué contre la surabondance du flegme et la léthargie.

Verre. Avicenne dit que le verre est entre les pierres comme un fol entre les hommes, car il change de couleur quand on veut de même qu'un fol approuve tout ce qu'on lui dit. Il fut découvert par des

1. Médecin de Salerne au XIIe siècle, auteur d'une *Practica* souvent imprimée à la Renaissance. Sur l'usage que Barthélemy et d'autres encyclopédistes du moyen âge ont fait de ses ouvrages, voir Saint-Lager, *Recherches sur les anciens Herbaria* (Paris, 1886).

mariniers qui avaient fait un soir du feu sur le sable au pied du Carmel. A chaud, il se laisse fondre et couler. Le verre blanc, qui ressemble au cristal, est le plus estimé de tous (Isidore). Un maître fabriqua, dit-on, une sorte de verre que l'on pouvait marteler et qui pliait sans rompre ; l'empereur Tibère le fit décapiter, parce qu'un verre de cette espèce eût fait une concurrence désastreuse à l'art des potiers d'or et d'argent. — La poudre de verre nettoie les dents et les yeux. Il est excellent dans les affections de la vessie et des reins (Avicenne). Et il ne peut « souffrir venin » ; telle est du moins l'opinion commune.

XVII. — Ce livre est un répertoire alphabétique « des arbres, des herbes, des fruits et des semences », avec une introduction sur la biologie végétale qui, l'auteur en avertit, est tirée tout entière d'Aristote et des gloses d'Albumasar [1].

Les principales [2] plantes, parties ou dérivés de plantes auxquelles Barthélemy consacre une courte monographie sont l'amandier, le sapin, l'aloès, le roseau, l'anis, l'ail, l'ache, l'aristoloche, le cyprès, la cannelle, la casse, la cardamone, les figues sèches,

1. Astronome arabe, originaire du Turkestan, mort en 885. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français (voir notamment son « Traité des elections selonc les regars et les conjonctions de la lune as planettes par les .XII. signes », traduit par Hernous de Quincampoix : Bibl. nat., fr. 613, fol. 145 ; cf. P. Paris, *Manuscrits français*, V, p. 204). Je ne sais pas quel est l'ouvrage d'Albumasar que le compilateur vise ici.

2. Liste complète dans l'*Histoire littéraire*, XXX, p. 347.

le cumin, la coriandre, la coloquinte, le safran, la ciboule, l'oignon de mer, la chélidoine, la courge, la centaurée, le laurier, la gomme adragante, le lierre, l'hellébore, le figuier, le frêne, le hêtre, la fève, le froment, la farine, le levain, le fumeterre, le fenouil, le foin, le fruit, le germe, le giroflier, le grain, la nielle, l'hysope, la jacinte, la jusquiame, le châtaignier, le laurier, le lentisque, la fleur de lys, la laitue, les potages (légumes à cosse), le lin, le pommier, le grenadier, le mûrier, le myrte, la myrrhe, la mandragore, le millet, la mauve, le noyer, les avelines, le nard, l'olivier, l'huile, le chou, l'orge, le palmier, les provins, le platane, le peuplier, le pin, le poirier, le prunier, le jonc, le chardon chaussetrappe, le pavôt, le plantain, le persil, le poivre, le poireau, le chêne, la rose, la racine, la résine, les buissons, la rue, le saule, le sycomore, l'épine, le senevé, la semence, le chaume, les étoupes, les tables, poutres et chevrons, le térébinthe, le thym, le froment, la tisane, l'encens, l'osier, la vigne, le raisin, le vin, la violette, l'orme, l'ortie, l'ivraie, la gingembre, le citoal, le sucre.

Il va sans dire qu'ici encore le point de vue médical est celui où l'auteur se place de préférence.

Soussie (souci). Herbe froide et humide au second degré qui fleurit au solstice d'été, et qui suit le soleil ; d'où son nom. La décoction vaut contre les verrues des mains et le venin ; l'emplâtre contre les verrues du corps et les morsures de chien enragé. Utile contre la chaleur du foie, et ouvre les conduits (Platearius).

Le jus de cet herbe, mis sur le front et les tempes du malade, est puissant contre la frénésie : « et de ce ay veue l'experience a Paris en ma presence[1] ».

Fou (hètre). Arbre dont le bois sert à divers usages, notamment dans la construction. Il porte un fruit, la faine, dont les gens vivaient autrefois ; maintenant, les rats, les souris et les ramiers s'en engraissent. L'écorce est bonne pour faire des récipients à garder les poissons et pour d'autres usages, dans les pays du Nord (Isidore). Le bois, léger, pourrit vite, mais la cendre en est bonne pour faire du verre. Les fleurs ressemblent à celles du tilleul, mais n'ont pas si bonne odeur. Toutefois les mouches à miel s'y plaisent et élisent souvent domicile dans ces arbres.

Fève. On distingue la fève d'Égypte et la fève commune, ou « frasée »*. Feuilles larges, un peu aiguës au bout. Fleurs blanches et noires, odorantes. Cosses vertes, dont l'intérieur est blanc, qui noircissent à la maturité. Dioscoride dit que la fève est froide et sèche ; nouvelle, elle ne nourrit point et engendre des humeurs nuisibles. Ceux qui vivent continuellement de fèves ont le ventre dur et la digestion difficile ; l'écorce, si on la mange, fait enfler. La moëlle nettoie la face et le poumon, guérit l'apostume du sein, et, avec des roses, la douleur des yeux. La fève fendue et mise sur une veine coupée

*à écosser.

1. Addition du traducteur.

en étanche le sang. Cuite avec de la graisse de brebis, c'est un remède pour les podagres ; cuite avec du vin aigre, contre les enflures, si l'on s'y prend à temps. Pline dit que c'est un très bon potage ; on la mêle quelquefois à la farine. La fève coupée et jetée en terre croît avec la lune, ce que ne fait nul autre grain. Elle ne cuit pas dans l'eau salée. Il faut la planter en décours de l'étoile Poussinière (la Pléïade), avant l'hiver. Elle aime l'humidité quand elle est en fleur et la sécheresse ensuite ; elle engraisse la terre où elle est plantée comme du fumier. Les fèves poussent d'elles-mêmes en certains pays, surtout dans les montagnes et aux îles de la mer vers le Nord, mais elles sont très dures ou même, en Égypte, si épineuses que les crocodiles n'en osent approcher, pour ne pas se piquer les yeux. Les plantes qui produisent ces fèves ont dix coudées de haut et la tête comme un pavôt couleur de rose ; la racine est bonne à manger (Pline, XVIII, 12).

Ortie. Il en est deux sortes, une qui pique et l'autre à feuilles rouges ou blanches, d'odeur puante, inoffensive. Toutes deux sont médicinales, car le jus en est bon contre la jaunisse. Avec du miel, il guérit de la toux invétérée, nettoie le poumon et désenfle le ventre. Les feuilles broyées avec du sel guérissent les plaies, les morsures et le chancre. La racine broyée avec du vin et cuite dans l'huile vaut contre l'enflure de la rate. Le jus étanche les saignements de nez et restreint les fleurs des dames. La semence dans du vin avec du poivre pousse à la luxure et fait

pisser. Cuite, cette herbe lâche le ventre; c'est pourquoi Pline conseille d'en cueillir en mars et d'en manger comme on fait des choux ; mais on s'en sert plutôt, pourtant, comme remède que comme aliment.

XVIII. — Ce Bestiaire très développé commence par l'indication des manières d'être communes à toutes les bêtes. Il traite ensuite des « différences », qui s'expliquent « par la diversité des complexions ». Il est des bêtes qui ont du sang et d'autres qui n'en ont point ; il en est de solitaires et de sociables; les unes vivent à la ville et d'autres à la campagne. Distinguons aussi les carnivores, les herbivores et les omnivores ; celles qui vivent au jour le jour et les prévoyantes ; les diurnes et les nocturnes ; celles qui ont de la mémoire et celles qui n'en ont pas ; etc.

Quelques caractères définis s'accompagnent toujours de certaines particularités qui en dépendent : ainsi toute bête qui a des cornes a le pied fourchu (excepté la licorne) ; toute bête qui a le pied entier a des dents aiguës ; toute bête qui engendre a des reins et une vessie, excepté les oiseaux, et un fiel, excepté le dauphin ; etc.

Certaines bêtes ont été données à l'homme pour qu'il les mange ; d'autres, pour l'aider (cheval, chameau) ; d'autres pour l'amuser (singes, chiens), d'autres pour lui rappeler sa fragilité (puces, vermines). Les autres nous remémorent la puissance de Dieu (ours, lions, serpents). En outre, les bêtes

fournissent des remèdes. On sait assez que la peau de serpent guérit des hémorroïdes quand on s'asseoit dessus ; les yeux d'ours font passer la quartaine ; un anneau de corne d'âne garantit du haut mal ; le fiel de taureau placé sur le nombril fait du bien au ventre ; etc. Règle générale, du reste : « Au corps de la beste il n'y a riens qui, occultement ou manifestement, ne contiegne aulcune medecine, car le cuyr, le poil, les cornes, les ongles, la chair et le sang, et mesmes le fiens des bestes, ont en eulx grand vertu de medecine. »

Les principaux animaux (115 en tout) décrits à part, après cette introduction, sont : le bélier, l'agneau, le sanglier, l'âne, l'anguille et autres reptiles du même genre, l'aspic, l'araignée, l'abeille[1], le bœuf, le buffle, le basilic, le crapaud, le bombyx, le chameau, le caméléon, la chèvre, le chien, le castor, le cerf, le serpent cornu, le crocodile, la couleuvre, le daim, le dromadaire, le dragon, le cheval, l'éléphant, le chevreuil, la chenille, les faunes ou satyres, les fourmis, le griffon, le bouc, l'hyène, le hérisson, le porc-épic, le lion, le léopard, le lièvre, le limaçon, le loup, le mulet, la souris, la belette, la martre, le chat, le ver luisant, l'onagre, l'onocentaure, la panthère, les pygmées, le porc, le pou, la puce, la licorne, la grenouille, la salamandre, la sangsue, la sirène, le singe, le scorpion, la truie, le taureau, la taupe, le tesson

1. L'auteur n'oublie pas qu'il a déjà traité ce sujet en son livre XII, car il y renvoie.

(blaireau), le tigre, la teigne, la tortue, la vache, l'ours, le renard, les vers[1].

XIX. — Il est clair que Barthélemy a refoulé dans le dernier livre de son « Propriétaire » tout ce qu'il n'avait pas pu mettre ailleurs, le résidu de ses notes. Mais il a essayé de grouper tout cela sous une rubrique générale : « ACCIDENTS qui ensuyvent les substances des choses corporelles ».

D'abord, les *couleurs*[2]. Des opinions diverses ont été soutenues au sujet de leur essence. La chaleur noircit, le froid blanchit ; les conditions intermédiaires produisent les couleurs intermédiaires « selon la disposition de la matière ». Quelques-uns disent que la couleur est de la lumière incorporée à l'objet coloré, le noir étant la privation de lumière et le blanc la lumière pure. On dit aussi que toutes les couleurs moyennes sont engendrées de blanc et de noir. — La couleur traduit les accidents de l'âme sur la face humaine ; elle orne les corps ; elle en dissimule les ordures comme les peintures dans les maisons. Les choses changent de couleur pour diverses causes, que l'auteur s'efforce en vain de classifier raisonnablement : les fruits, les hommes changent de couleur en vieillissant, mais non pas de la même manière. — Il est plus facile d'énumérer les couleurs et leurs

1. Quelques fragments de ces notices, d'après une ancienne paraphrase française, ont été publiés, avec des annotations, par Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques* (Paris, 1836), p. 441 et s.

2. Cf. notre Appendice bibliographique, n. 56, 61, 86.

propriétés, une à une ; c'est ce qu'entreprend le compilateur, qui parle successivement du blanc, du fauve, du rouge, du jaune, du vermillon, du vert, du violet, etc. La couleur verte, par exemple, est engendrée par la chaleur « en matiere moienne entre sec et moiste, mais plus encline au moiste », comme il paraît aux feuilles. Le vert est l'indice d'une humeur crue et mal digérée, puisque les fruits la perdent en mûrissant. Le vert est intermédiaire entre le rouge et le noir, car les « naturiens » savent que la cole rouge devient verte avant de se muer en mélancolie ou cole noire. Le vert est agréable à voir et très sain pour la vue ; et c'est pourquoi les cerfs et autres bêtes sauvages recherchent beaucoup la verdure, « non pas seulement pour pasturer, mais aussi pour conforter leur veue » ; les veneurs sont vêtus de vert, comme dit Galien, pour ne pas effrayer le gibier. — Enfin les matières colorantes sont l'objet de quelques paragraphes : cinabre, sandaraque, ocre, arsenic, azur, etc.

Les *odeurs* sont des « substances fumeuses » qui sortent des objets pour frapper le sens de l'odorat. La chaleur les exalte. Elles se rangent toutes dans l'une ou l'autre de ces deux séries : aromatique et puante. Puantise est signe de corruption ; cependant, certains remèdes puent, comme l'aloès et le soufre, dont la vertu réside en ce qu'ils attirent au dehors les humeurs pourries.

Les *saveurs* sont déterminées par l'effet de certaines substances sur certaines complexions. Ainsi la

« grosse substance » produit, avec la complexion chaude et humide au second degré, l'effet de la saveur grasse ; et ainsi de suite. Les quatre éléments se trouvent en proportions diverses dans chacune des saveurs, mais le feu et l'air l'emportent dans la saveur douce, le feu et la terre dans la saveur salée, l'eau et la terre dans la saveur astringente, etc.

Des liqueurs. Toutes les humeurs ne sont pas des liqueurs. Liqueurs sont les humeurs qui, par art ou par nature, coulent hors des plantes et des corps des bêtes et des gens comme l'urine, le lait ; le vin, le cidre et l'huile, qui viennent des fruits ; le miel, des fleurs ; le baume, des arbres ; la cervoise, du blé ; etc. L'auteur qui a conscience d'en avoir cité déjà un certain nombre dans les parties précédentes de son ouvrage, ne les étudiera pas toutes ici. Il se borne à disserter sur le miel et les boissons qu'on en fait (bochet, claré, piment, oximel), avec un appendice imprévu sur la cire et les cierges, et un autre sur le lait (de chameau, de vache, de chèvre, de brebis, d'ânesse, de jument, etc.), qui l'amène à parler du beurre et du fromage. Le beurre ranci est détestable pour accommoder les aliments, mais on s'en sert pour divers onguents, « car il avient souvent que ce qui ne vault riens a la gueulle est bon en médecine ». Un dernier mot sur le caillet, ou présure, lait endurci dans l'estomac de certaines bêtes qui fait « prendre » le lait frais des autres animaux. Le caillet de lièvre est excellent contre le flux de ventre, selon Aristote.

Des vertus qui viennent à diverses choses. Liqueurs,

humeurs et autres choses encore ont des vertus qu'il y a lieu de mentionner : vertus d'ouvrir, de boucher, de nettoyer, de mûrir, etc. La vertu d'ouvrir les conduits obstrués est, par exemple, chaude et sèche en substance subtile, comme les oignons et le jus de poireau. La vertu d'attendrir est chaude et humide (mauve). La vertu d'épaissir est froide et humide (persil)... Les vertus de ce genre sont innombrables. Et il y a en outre la vertu de croître, la vertu d'engendrer, la vertu de se nourrir, dont il a déjà été question. Contentons-nous donc d'examiner maintenant « la vertu de faire des œufs ».

Des œufs. Barthélemy ne traite point, au début de ce dernier chapitre, des « œufs en général », comme l'annonce la rubrique. Il se contente d'aligner sans ordre les fiches recueillies sur le sujet au cours de ses lectures. — Les oiseaux font leurs œufs au commencement de l'été, excepté l'oiseau alcyon, qui couve au commencement de l'hiver. Il y a des oiseaux qui pondent deux ou trois fois l'an, comme les hirondelles; les poules pondent toute l'année, excepté juillet et décembre. Tous les oiseaux ne choisissent pas, pour déposer leurs œufs, les mêmes emplacements. Tous les œufs n'ont pas la même forme ni la même couleur. L'autorité d'Aristote est invoquée pour établir que la femelle échauffe l'œuf en le couvant et que le blanc d'œuf durcit au feu. Les œufs sont bons à manger surtout quand ils sont pochés dans l'eau ; frits, ils pèsent sur l'estomac. L'huile de jaune d'œuf est bonne pour les brûlures. — Les crapauds couvent

parfois les œufs d'aspic, mais il en sort un serpent qui les tue.

L'auteur enfile ensuite une série de notices sur les œufs de l'araignée, de l'aigle, de l'oie, du canard, de l'alouette, du chat-huant, du corbeau et de vingt-sept autres espèces.

De la différence des nombres, des figures, des mesures, des poids et des sons. — Pas de distinction, dit Isaac, entre l'homme qui ne sait pas compter et « une beste ». On va donc exposer les propriétés des nombres. Mais il n'en est énuméré que quelques-uns, les premiers de la série numérique à partir de l'unité, et l'exposé de leurs propriétés arithmétiques est très bref. Le compilateur se complaît, en revanche, dans des considérations comme celles ci : le nombre *un* est parfait ; le nombre *deux* « est d'aucuns appelé infame pour ce que par lui on se depart d'unité, mais... il fait a louer parce qu'il approche du nombre *trois* », qui est celui de la Trinité[1].

La Géométrie est expédiée ensuite, de la même façon que l'Arithmétique : propriétés du triangle, du carré, du cercle.

Pour les mesures, le traducteur a fort abrégé son

1. Si l'on veut avoir l'idée de l'arithmétique élémentaire du XIIIe siècle, ce n'est pas à Barthélemy l'Anglais qu'il faut s'adresser, mais à l'opuscule d'un spécialiste contemporain, qui voisine, dans le ms. 2200 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris avec l'*Image du Monde* et d'autres écrits de vulgarisation scientifique. Ce texte a été publié avec le plus grand soin par V. Mortet dans la *Bibliotheca mathematica, Zeitschrift für Geschichte der mathematischen Wissenschaften*, IX (1908), p. 60.

modèle, et s'en vante : « L'auteur de ce livre met en ce chapitre moult de mesures [de capacité] dont aucunes ne sont point en usaige et n'ont point de noms correspondens en nostre langaige, et les autres sont si communs que chascun les scet. Et pour ce je m'en passe... » Quant aux mesures de longueur, « les mesures des voies sont en divers pays diversement nommées, car en Ytalie on les appelle milles, en Grece stades et en France lieues... » L'auteur préfère définir la « voie », le « chemin », la « sente », etc., que caractérisent, au dire d'Isidore, des différences de largeur.

A propos des poids, théorie de la balance. Mais l'auteur (ou plutôt le traducteur) néglige ceux du passé comme sans importance pratique, et refuse de s'engager dans le détail infini de ceux du présent.

Si l'art de compter et la métrologie sont utiles aux études théologiques, la musique ne l'est pas moins ; c'est par cette transition qu'est amené le chapitre final sur les « propriétés » des sons. Les gens de guerre, les mariniers, les bêtes mêmes connaissent la puissance des sons, des chants, de la mélodie (qui est l'accord des sons, doux à l'oreille comme le miel l'est au goût, ainsi que le mot l'indique). On distingue la musique vocale et l'instrumentale. Qualités diverses de la voix humaine. Définitions de quelques instruments de musique : orgue, trompe, buisine, flûte, chalumeau, sambue, psaltérion, etc. — On s'engage ensuite dans un laborieux exposé de la correspondance et des pro-

portions des nombres et des sons musicaux, d'après Boëce. Mais « ces paroles sont mout parfondes et obscures a gens qui n'ont estudié en aritmetique et en musique ; et, pour ce, qui a doubté des choses devant dites il s'en puet conseillier aux expers... »

LE ROMAN DE SIDRACH

La « Fontaine de toutes sciences », « Livre » ou « Roman » du philosophe Sidrach, est un des ouvrages du moyen âge qui ont eu le plus de succès jusqu'au cœur de la Renaissance.

Il a figuré dans toutes les bibliothèques princières du XIVe et du XVe siècle[1]. Il n'est guère de grande bibliothèque moderne qui n'en possède des manuscrits ou des incunables. Il a été traduit au moyen âge en italien, en flamand, en *mittelniederdeutsch*, en anglais, et toutes ces traductions ont été, comme l'original, très répandues.

Quel en est l'auteur ? Le problème, posé en ces termes, est exceptionnellement difficile à résoudre.

Le prologue dont on lira plus loin l'analyse (p. 202) fournit à ce sujet des données qui ont été, de nos jours, considérées comme peut-être fabuleuses en partie seulement[2].

1. Charles V en possédait plusieurs exemplaires (L. Delisle, *Recherches sur la Librairie de Charles V*. Paris 1907, p. 78*, n. 457 et suiv.).

2. Dans la plus ancienne dissertation sur *Sidrach* qui ait été publiée à ma connaissance (*Opuscoli di Autori Siciliani*, XII [Catania, 1758-78], p. 138 et s.), on voit que les érudits du XVIIIe siècle étaient déjà partagés sur ce point. L'auteur de la dissertation admet les données du Prologue, contre l'opinion d'Argelati qui les déclarait entachées d'imposture. Mais nul ne savait, en vérité, à quoi s'en tenir au sujet d'un si bizarre ouvrage : « Quid monstri sit, non intelligo. »

D'après ce prologue, le livre français de Sidrach aurait été traduit à Tolède d'une version latine faite, par l'ordre de l'Empereur Frédéric II, d'après un texte « sarrasinois » qui, lui-même, avait été exécuté en Espagne sur une traduction latine d'un original grec. Il va sans dire que cette généalogie compliquée n'est pas à prendre au pied de la lettre ; mais on peut se demander, et on s'est demandé en effet, si le livre de Sidrach ne dérive point réellement, au moins en quelque mesure, d'un prototype oriental. L'*Histoire littéraire de la France* présente, sur cette question préjudicielle, deux affirmations successives, contradictoires, qui ne sont ni l'une ni l'autre irréfutables.

Sans l'ombre d'un motif Victor Le Clerc a affirmé que « le Livre de Sidrach, déjà cité par Pierre le Vénérable vers l'an 1140, paraît avoir été traduit au XIIIe siècle d'hébreu en latin[1]. » « L'original, ajoutait-il, peut avoir été composé dans le Midi de la France par un juif qui se souvenait que deux des livres sapientiaux, l'*Ecclésiastique* et la *Sagesse*, avaient été nommés « Trésors de toutes « vertus » et que, parmi ceux qui avaient passé pour en être auteurs, on avait compté Jesus, fils de Sirach. »

Il a été reconnu aisément que cette hypothèse était gratuite. Le Roman de Sidrach est étranger à la littérature israélite. Le nom de Sidrach y a été attaché, non en souvenir de Jesus ben Sirach, mais par allusion au Sidrach de la Bible (*Daniel*, I, 7)[2]. Enfin c'est l'ouvrage de Jesus ben Sirach, et non pas celui dont il s'agit, qui a été cité par Pierre le Vénérable, et par bien d'autres, avant le XIIIe siècle[3]. Il ne reste donc rien des affirmations de Le Clerc.

1. *Histoire littéraire*, XXIII, p. 294.
2. *Ib.*, XXVII, p. 501.
3. La confusion entre l'ouvrage de Jesus ben Sirach et le

E. Renan s'est posé de nouveau l'énigme, sur le terrain ainsi déblayé. Avec l'autorité que lui conférait sa qualité de sémitisant, il a déclaré que « le cadre et les questions du Livre de Sidrach paraissent avoir été composées en même temps par un clerc chrétien[1] ». Ainsi le Livre de Sidrach n'aurait pas eu de prototype oriental.

« Le cadre et les questions... », c'est, semble-t-il, beaucoup dire. Il n'est pas nécessaire, en effet, d'être versé dans les anciennes littératures orientales pour savoir qu'elles sont riches en encyclopédies discursives par demandes et réponses, mêlées de devinettes et de balivernes, à la façon de notre *Sidrach*. Le Livre de Sidrach en français a indubitablement quelque chose d'exotique. Aussi bien le rédacteur de l'*Histoire littéraire* reconnaît-il plus loin que quantité des impertinences qui s'y trouvent appartiennent à un vieux fonds de notions, de tout temps populaires en Orient, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours dans le monde musulman ; et que plusieurs des noms propres qui s'y rencontrent ont traversé des transcriptions sémitiques. — On n'est donc pas surpris que l'opinion de M. Renan sur ce point n'ait pas été acceptée par tous les orientalistes.

M. It. Pizzi, qui a écrit une *Storia della poesia persiana,* soutient avec ardeur la thèse que notre roman est d'origine persane. Il serait conçu, en effet, dans la même forme qu'un livre pehlvi, récemment publié à Bombay, où les interlocuteurs sont le sage Bouzourdjmir et le roi

Livre de Sidrach aurait été commise dès le moyen âge s'il est exact, comme le dit A. Bartoli (*Il Libro di Sidrach*. Bologna, 1867, p. XVII), que le Roman soit cité dans des opuscules italiens, tels que le *Trattatello della natura e virtù delle pietre preziose*, sous le nom de Jesus Sirach. Mais, quand il est question, dans ces opuscules, de « Sirach », est-ce bien notre Roman qui est visé ? C'est peu probable.

1. *Histoire littéraire,* XXXI, p. 313.

Chosroës : le célèbre Chosroës, de la dynastie Sassanide, qui reconstitua l'ancien empire persan [1]. Le sage Bouzourdjmir, personnage très historique, aurait composé réellement, pour son maître, ce livre, qui fut traduit ou imité plus tard dans diverses langues orientales, notamment en arabe. L'ouvrage, où l'on pourrait encore distinguer çà et là, dans les *rifacimenti* les plus éloignés de l'original, des traces de conceptions zoroastriennes, a eu, selon M. Pizzi, une très grande fortune dans l'Orient tout entier avant d'être populaire en Occident, où il parvint à une date indéterminée [2]. Conclusion : « Le livre de Sidrach que l'Occident a connu au moyen âge est certainement un *rifacimento* de l'œuvre du sage Bouzourdjmir, quoiqu'il contienne des parties qui ne sont ni persanes ni orientales. Mais, dans l'état présent des études, il est impossible de dire par quelles voies s'est faite la transmission du livre [3]. »

Ces origines lointaines ne sont pas, d'ailleurs, de notre compétence. J'observe seulement que J. Quicherat a publié, dès 1853, la notice et des extraits d'un manuscrit

1. It. Pizzi, *Un riscontro arabo del Libro di Sidrac*, dans *Raccolta di studi dedicata ad Alessandro d'Ancona* (Firenze, 1901), pp. 235-239.

2. M. Pizzi renvoie, dans sa dissertation précitée, à sa *Storia della poesia persiana* (Torino, 1894, 2 vol.). Le chapitre de cet ouvrage qui est intitulé : *Le somiglianze e le relazioni tra la poesia persiana e la nostra del Medio Evo* (II, p. 452), contient, en effet, un paragraphe *Le somiglianze nelle Enciclopedie scientifiche*, où la thèse de l'auteur au sujet du Sidrach occidental est soutenue avec ampleur.

3. *O. c.*, II, p. 454. M. It. Pizzi risque ensuite, à ce propos, une hypothèse, déjà réfutée, qu'il n'appuie d'aucun indice nouveau : « Possiam supporre soltanto che esso dovette venir fino a noi per qualche versione arabica su cui deve essere stata fatta qualche ebraica, e che dall' ebraico agevolmente, come è avvenuto d'altre opere, sia passato in latino. »

latin (IXe siècle) de la Bibliothèque nationale, qui, sous le nom de Priscien le Philosophe, contient l'énoncé et la solution de « Problèmes proposés par le roi Chosroës[1] ». Ces problèmes sont tout à fait du même genre que ceux dont traite le sage Sidrach dans le roman occidental qui nous occupe[2].

Il nous faut rechercher maintenant quel est l'auteur du Livre de Sidrach en français, tel que le moyen âge occidental l'a connu.

Constatons d'abord que l'on n'a signalé jusqu'à pré-

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 3e série, IV (1853), p. 248-263.

2. Voici, d'après J. Quicherat, l'énoncé des principales questions du roi Chosroës. — Quelle est la nature de l'âme? L'âme est-elle la même dans tous les êtres? Est-ce la différence des âmes qui fait la différence des corps? Qu'est-ce que le sommeil? Se rapporte-t-il au principe du chaud ou à celui du froid? Si la faculté de rêver est une perception de l'âme, est-elle procurée par les dieux ou par les esprits malfaisants? Quelle est la raison des quatre saisons? Pourquoi tels médecins qui s'accordent sur la nature d'une maladie ne s'accordent-ils pas sur le remède qu'il convient d'y appliquer, jusque-là que le remède déclaré nuisible par l'un sera appliqué avec succès par un autre? Comment se fait-il que les corps graves se soutiennent dans l'air? Pourquoi, tous les êtres étant pareillement composés des quatre éléments, n'y a-t-il que les reptiles qui portent en eux des venins mortels, et pourquoi tous les reptiles n'en ont-ils pas? — La plus intéressante des questions de Chosroës à Priscien le Philosophe est sans doute celle-ci, qui reste posée, jusqu'à nos jours, à la curiosité scientifique, presque dans les mêmes termes : « Pourquoi les diverses espèces d'animaux et de végétaux, lorsqu'on les change de région, présentent-elles, après un certain laps de temps et un certain nombre de générations, des formes propres au pays où elles ont été transplantées; et pourquoi, si c'est la nature de l'air et du sol qui les modifie, tous les individus des espèces qui ont été constamment soumises à ces influences n'ont-ils pas la même physionomie? »

sent aucun texte latin dont le *Sidrach* français serait la traduction. Ce fait, autant que « le caractère même de l'ouvrage », « porte à croire », selon E. Renan, « qu'il a été composé du premier coup en langue vulgaire ». — L'opinion contraire a été émise autrefois, mais en l'air, et rien n'est venu la confirmer [1].

Essayons, en second lieu, d'indiquer les états d'esprit par lesquels ont passé les érudits qui ont étudié la question jusqu'à présent. — Ils ont été très frappés par le fait que l'auteur du prologue — qui est aussi, probablement, l'auteur ou l'adaptateur du livre, encore qu'il semble s'en défendre [2] — mêle aux fables qu'il débite des renseignements exacts. Il sait que l'École de Tolède a joué un grand rôle dans l'histoire de la transmission des monuments de la sagesse orientale à l'Occident. Il sait que l'Empereur Frédéric II entretint des relations philosophiques et littéraires avec les cours musulmanes. Parmi les noms qu'il indique comme ceux des familiers de Frédéric II qui auraient été mêlés à l'histoire du Dialogue, il en est plusieurs de réels. Le « Todre le philosophe », originaire d'Antioche, du prologue, c'est évidemment le personnage que Frédéric II lui-même, dans ses lettres, appelle *Theodorus, philosophus noster*, et qui était à la fois son « philosophe », son astrologue et son confiseur. Aubert, le patriarche d'Antioche, à qui « Todre » aurait adressé subrepticement la seconde version latine de Sidrach, n'est pas non plus un personnage imaginaire : Aubert, ancien évêque gibelin de Brescia, fut patriarche d'Antioche de 1226 à 1246 ; il a joué

1. P. Paris, *Manuscrits français*, VI (1845), p. 35 : « Le début a bien le caractère de ces nombreuses compositions latines, demi-philosophiques et demi-astrologiques, faites en Espagne vers le XII siècle et attribuées par ceux qui les fabriquaient à des sages arabes, hébreux ou syriens. »

2. Voir plus loin, p. 194.

un certain rôle, à plusieurs reprises, dans les affaires de son temps. Il assista notamment au premier Concile œcuménique de Lyon en 1245.

On est, dès lors, assez porté à croire que tout ce qui, dans le prologue, n'est pas évidemment trop romanesque, peut être accepté comme étant vraisemblablement l'expression de la vérité. Ainsi, dans un passage obscur, parce qu'il est trouble, et pour ainsi dire, malade dans tous les manuscrits, mais dont le sens général n'a pas paru douteux [1], l'auteur du prologue a l'air de déclarer que c'est un clerc nommé Jean Pierre, de Lyon, attaché à la personne du patriarche Aubert, qui, ayant quitté la Syrie pour aller aux écoles de Tolède [2], y ramena le Roman et procura le *Sidrach* français. Il n'y a, a-t-on dit, « aucun motif de douter » que Jean Pierre, de Lyon, ait existé, aussi bien que son patron, le patriarche Aubert. Rien n'empêche non plus d'admettre, n'est-ce pas? qu'il ait procuré le *Sidrach* français. Qu'il l'ait traduit ou fait traduire à Tolède dans les conditions romanesques que le prologue rapporte, cela ne supporte guère l'examen [3], mais que ce soit lui qui l'ait écrit, pourquoi pas?

S'il faut en croire le prologue, « li prologue et li argument de ce livre furent fais » en 1243. — C'est possible

1. *Hist. litt.*, l. c., p. 313.

2. Fl. Frocheur a écrit (*Messager des sciences historiques de Belgique*, 1842, p. 83) que Jean Pierre, « clerc espagnol », en allant à Tolède, vint « se fixer au lieu de sa naissance » ; rien ne l'y autorisait certainement, car il n'avait à sa disposition que des manuscrits de *Sidrach* qui existent encore, où l'on chercherait en vain quelque chose de pareil.

3. Encore est-il établi que Michel Scot, un des « philosophes » de Frédéric II, fut en relations avec Tolède. Voir J. Wood Brown, *An Enquiry into the life and legend of Michael Scot* (Edinburgh, 1897), ch. III (*Scot at Toledo*).

aussi, au premier abord. A l'époque où vivait l'auteur de *Sidrach*, la quatrième croisade avait eu lieu, l'invasion des Tatars était un fait accompli, mais on a pu croire que Louis IX n'avait pas encore entrepris sa première expédition, car l'ouvrage ne renferme pas d'allusion formelle à cet événement [1].

Diverses considérations semblent de nature à corroborer ces vraisemblances. L'*Histoire littéraire* en fait valoir quelques-unes. — D'abord, « l'absence de toute mention du roi de France, la conception de l'Empereur comme chef de la chrétienté, fortifient le soupçon que le Livre de Sidrach pourrait bien avoir été fait à Lyon », car Lyon fut terre d'Empire jusqu'au commencement du XIVe siècle. — De plus, *Sidrach* existe en provençal (comme en italien, en allemand, en anglais). Or, en comparant la rédaction provençale que présente le manuscrit fr. 1158 de la Bibliothèque nationale au texte français, E. Renan s'est persuadé que cette rédaction pouvait être la rédaction originale : certains passages lui ont semblé plus clairs et plus corrects là que dans aucun des manuscrits français ; il a même cru constater que quelques phrases incohérentes du français s'expliqueraient assez bien par un contresens commis dans l'interprétation du provençal. Cette circonstance serait peut-être, selon le savant critique, un argument de plus en faveur de Jean Pierre, car pourquoi Jean Pierre, de Lyon, n'aurait-il pas écrit en provençal ? La chose n'aurait, en soi, rien d'extraordinaire : « Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on écrivît à Lyon, au XIIIe siècle, en provençal : entre les deux langues littéraires du Nord et du Sud de la France, les écrivains des régions intermédiaires s'orientaient diversement... »

Toutes ces hypothèses accumulées sont, comme on

1. *Hist. litt.*, l. c., p. 311.

voit, assez fragiles. On peut aisément en construire d'autres qui valent autant, sinon mieux.

I. Écartons, pour commencer, la sous-question incidente posée par E. Renan (et par G. Paris, car l'article de l'*Histoire littéraire* est signé de ces deux grands noms) au sujet de l'antériorité de la rédaction provençale. La rédaction provençale du manuscrit fr. 1158, qui serait l'œuvre même de Jean Pierre, n'a été conservée qu'en un seul exemplaire, incomplet, de basse époque et très mauvais ; plus clair peut-être en quelques endroits que les meilleurs manuscrits français, ce texte leur est, le plus souvent, comme je m'en suis convaincu, inférieur à tous égards. Et on sait par ailleurs que le Livre de Sidrach a été traduit, au moins une fois, du français en provençal [1]. Enfin, à Lyon, au XIIIe siècle, on n'écrivait guère en provençal. — La conjecture incidente, émise dans l'*Histoire littéraire*, est hautement invraisemblable.

II. Il convient sans doute d'attacher plus d'importance à cette remarque, omise par l'*Histoire littéraire*, que plusieurs manuscrits anciens de *Sidrach* — et notamment l'un des plus anciens, le manuscrit fr. 1160 — ne sont pas en langue d'oïl très pure. On y observe un grand nombre de formes méridionales, ce qui tendrait à faire croire que l'ouvrage a été copié de bonne heure, sinon composé, dans une région intermédiaire entre le Nord et le Midi (comme est Lyon). Mais il y a plus : il y a, dans ces manuscrits, des formes particulières à la langue qui était en usage au XIVe siècle dans les colonies franques de l'Orient latin [2]. Le roman de *Sidrach*, dont la saveur orientale

1. C. Chabaneau, *Le roman d'Arles* (Paris, 1889), p. IX, n. 2.

2. On lit dans le ms. fr. 1160, fol. 38, c. 2, que la grêle ne produit d'escarboucles dans les coquilles d'eau douce que lorsqu'elle y tombe « a .XIII. jors de la lune de delier ». Or A. Thomas constate (*Mélanges d'étymologie française*. Paris, 1902, p. 174) que « la forme *delier*, pour *deleir* [décembre], paraît spéciale à l'Orient latin ».

n'est pas contestable, n'aurait-il pas été écrit dans une de ces colonies? En tout état de cause, celui qui a écrit *Sidrach* était fort au courant et très préoccupé des affaires d'Orient : les croisades et la situation de la Terre Sainte sont, de sa part, l'objet de longs exposés (malheureusement trop peu clairs, sans doute à dessein)[1]. Il polémique contre les Grecs et les autres chrétiens orientaux[2]. Il parle expressément des « Francs », à plusieurs reprises[3]. De même que les choniqueurs de l'Orient latin, il considère un fleuve « qui vient de l'Est », qu'il appelle « Aigues froides », comme la limite entre les Tatars et les Sarrasins[4]. Ajoutons qu'il ne fait pas de distinction entre les Grecs et les Romains, comme cela n'était naturel, au moyen âge, que chez ceux qui connaissaient l'Empire grec sous le nom de Romanie. Il semble que le bullle et le chameau fussent pour lui des êtres familiers[5]. Enfin il était absolument dans l'état d'esprit des Francs d'outre-mer, bien connu par les écrits de Philippe de Novare[6] et d'autres témoignages : « La est son pais ou l'on puet vivre, déclare-t-il avec insistance, et non pas la ou l'on est natif » (cf. p. 249). — Tout cela convient très bien, dira-t-on, à un clerc du patriarchat d'Antioche. On serait amené à confirmer ainsi, par une autre voie, les droits d'auteur de Jean Pierre. Jean Pierre, de

1. Publiés *in extenso* dans l'*Histoire littéraire*, l. c., p. 306 et suiv.

2. Voir plus loin, pp. 208, 241, 256.

3. A. Bartoli (*O. c.*, p. XVIII) s'est complètement fourvoyé en argumentant, pour établir que l'auteur du *Sidrach* français était français, du fait qu'il parle souvent des « Francs ».

4. Un des affluents du Tigre ou de l'Euphrate ; voir, sous ce nom, l'index des *Gestes des Chiprois*, p. p. G. Raynaud (Genève, 1887).

5. Plus loin, pp. 237, 254, 255 ; v. aussi p. 250, l. 4.

6. Cf. mon volume précédent, *La Vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes*, p. 199.

Lyon, aurait composé *Sidrach* d'après des traditions orientales, recueillies en Syrie un peu avant 1243, c'est-à-dire un peu avant que le patriarche, son patron, se disposât à venir à Lyon pour la célébration du Concile.

III. D'autre part, le *Sidrach* occidental, quelle qu'en ait été la forme primitive, n'est-il pas un des produits littéraires de la cour de Frédéric II ?

L'hypothèse que le roman de *Sidrach* aurait été pour la première fois habillé à l'occidentale dans l'entourage de Frédéric II a déjà été émise, notamment par J.-L.-A. Huillard-Bréholles dans l'Introduction à son *Historia diplomatica Friderici Secundi* (1859) [1] et par H.-L.-D. Ward dans son *Catalogue of romances in the British Museum* (1883) [2] ; et M. Ward a remarqué en outre, après M. Steinschneider [3], mais plus pertinemment, que les historiettes de Sidrach ont le même caractère que celles qui se trouvent dans une partie des *Prophéties* (françaises) de Merlin [4] ; or les *Prophéties* de Merlin passaient aussi pour avoir été rédigées à la demande de Frédéric [5].

Cette dernière remarque peut et doit être étendue. *Sidrach* et les *Prophéties* de Merlin ne sont pas les seuls écrits en français du même genre qui aient été lancés dans

1. I, p. DXXIX et s.
2. I, p. 905.
3. Dans *Il Buonarroti*, 1872, p. 247.
4. La ressemblance est surtout frappante dans la partie proprement prophétique de *Sidrach*, qui concerne les destinées de l'Orient latin.
5. On lit au début : « Et parole [li conte] des Profecies Merlin qui sont translatées du latin en françois, que Fedelis a fait translater... »

Les copistes de manuscrits joignaient parfois les *Prophéties* de Merlin au roman de *Sidrach* dans les recueils qu'ils formaient. Voir, par exemple, le ms. 593 de la Bibliothèque de Rennes. Cf. le n. 450 du Catalogue des livres de la Bibliothèque de Charles V : « L'Ymage du Monde, Cidrac et de Merlin en françoys ».

la circulation, au XIIIe et au XIVe siècles, sous le couvert de Frédéric II. — C'est aussi le cas de la fameuse lettre du Prêtre Jean à « Fedri, l'empereour de Rome », sur les Merveilles de l'Éthiopie, dont il existe plusieurs versions françaises[1]. — C'est aussi le cas de deux Traités de fauconnerie qui, dans le ms. unique de Venise (*San Marco*, CIV, 7), se présentent comme traduits par un certain Daniel de Crémone pour Enzio de Sardaigne, fils naturel de l'Empereur ; il est dit, dans le prologue de cet ouvrage, que les originaux des deux traités, composés d'abord en hébreu par « Moamyn » et « mestre Tariph de Perse », avaient été préalablement translatés de cette langue en latin par les soins de « maitre Théodore », pour le compte de Frédéric II[2]. — C'est aussi le cas du *Régime du corps* en quatre livres de « maistre Alebrant » le Lombard qui, dans plusieurs manuscrits (de basse époque, il est vrai) est précédé d'une préface d'après laquelle ce Manuel d'hygiène médicale aurait été traduit « du grec en latin et du latin en françois » en 1234, à la requête de « Feldris, qui fu jadis empeureres de Rome, et puis fu condampnez a Lyon sur le Rosne... en Concille general »[3]. — Enfin c'est aussi le cas d'un *Livre des neuf anciens juges de astrologie, especiaument quant as interrogacions*... dont la fortune a été plus modeste que celle des œuvres précédentes. Le préambule de ce *Livre des neuf anciens juges*... qui, dans l'exemplaire unique, se dit « translaté » du latin en 1361 pour le duc Charles de Normandie, mais

1. Une des versions françaises a été publiée par A. Jubinal, *Œuvres de Rutebeuf*, 2e éd., III, p. 355 (appendice). Sur les autres, voir P. Meyer dans la *Romania*, XV, p. 177.

2. P. Meyer, dans les *Atti del Congresso internazionale di Scienze storiche*, t. IV (Roma, 1904), p. 78.

3. Voir *Le Régime du corps de maistre Alebrant de Florence*, p. p. L. Landouzy et R. Pépin, Introduction (Sous presse, octobre 1910).

dont l'original latin ne se retrouve pas davantage que celui de *Sidrach*, déclare qu'il aurait été « envoyé par le Soudan de Babiloine a l'empereur Frederic ou temps que le grand calif envoya Theodore audit empereur... » Ce « Théodore » du *Livre des neuf anciens juges*, comme celui des Traités de fauconnerie, n'est autre, bien entendu, que le « Todre » de *Sidrach*.

Mais tous ces écrits ont-ils vraiment l'origine qu'ils s'attribuent, ou bien n'était-il pas à la mode, à l'époque où ils ont été composés, de l'attribuer gratuitement? Il paraît bien que, pour quelques-uns d'entre eux, sinon pour tous, c'est la seconde hypothèse qui doit être préférée.

IV. Avançons. Il est étonnant que l'on ne se soit pas encore avisé de rapprocher *Sidrach* de l'opuscule, populaire entre tous au moyen âge et si connu encore aujourd'hui (des érudits) sous le nom de *Secret des Secrets*. Car la confrontation de ces textes est instructive.

Le *Secret des Secrets*, attribué à Aristote, est un opuscule comparable à plusieurs de ceux qui sont étudiés dans le présent volume, mais surtout à *Sidrach* et au Dialogue de *Placides et Timeo*. L'auteur, sous le nom d'Aristote, donne à son élève Alexandre des conseils de conduite, de politique, d'hygiène, etc. ; il fait l'éloge de l'astrologie, qu'il défend contre ses contempteurs ; et il

1. Le ms. 2872 de la Bibliothèque de l'Arsenal a conservé cet ouvrage, dont l'auteur se nomme : Robert Godefroi, « maistre es ars et astronomien ». Ce Robert Godefroi, originaire du diocèse de Rouen, faisait partie en septembre 1347 de la Nation de Normandie à l'Université de Paris (Denifle et Chatelain, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, II, p. 606). — Le même ms. contient (fol. 38) un « *Livre des secrez de nature* sur la vertu des oyseaulx et des poissons, pierres et herbes et bestes, lequel le noble roy Alfonse d'Espaigne fit transporter de grec en latin... »

enseigne finalement le grand art de distinguer le caractère des gens d'après leur physionomie. On a de cet ouvrage plusieurs versions en langue vulgaire de France [1], l'original latin de ces versions [2], et l'original arabe de la version latine (*Sirr-el-asrar*)[3]. Les textes français et latins sont précédés d'un prologue au moins, et, pour la plupart, de deux. — Le premier de ces documents est d'un certain Philippe, clerc de Tripoli, qui s'adresse à son évêque, Gui de Valence (d'ailleurs inconnu) : « Comme j'étais avec vous à Antioche, dit-il en substance, j'ai fait passer de l'arabe en latin cette précieuse perle de philosophie pour vous plaire [4]... ». — Le second attribue les traductions initiales qui auraient été faites successivement du grec en chaldéen (syriaque), et du chaldéen en arabe, à ce très savant interprète, *linguarum interpretator peritissimus et fidelissimus, Johannes filius Patricii* en latin, « Jehan fiz Patrice » en français, qui aurait découvert l'original chez un ermite, dans le temple du Soleil, bâti par Esculape. Ce *Johannes filius Patricii* n'est pas, du reste, un personnage imaginaire. Les arabisants ont reconnu en lui le linguiste *Johannes filius Bitricii*, Ibn el-

1. *Romania*, XV, pp. 167, 188, 330, etc.

2. Les manuscrits sont très nombreux. Voir le texte critique des dédicaces dans R. Förster, *De Aristotelis quæ feruntur Secretis Secretorum Commentatio* (Kiliæ, 1888, in-4).

3. R. Förster, *l. c.*, p. 1. Cf. J. Wood Browne, *o. c.*, pp. 32-38.

4. « Domino suo... Guidoni Vere de Valentia, civitatis Tripolis glorioso pontifici, Ph., suorum minimus clericorum... Cum... vobiscum essem apud Antiochiam, reperta hac pretiosissima philosophiæ margarita, placuit vestræ dominationi ut transferrem de lingua arabica in latinam... » (R. Förster, *o. c.*, p. 38).

On a proposé d'identifier le clerc Philippe, de Tripoli, avec un personnage du même nom, qui vivait à la cour de Sicile au temps de Frédéric II et de Michel Scot (lequel a connu les *Secreta secretorum*). Voir J. Wood Browne, *o. c.*, p. 37.

Bitriq, le traducteur arabe du *Timée* de Platon et d'autres chefs-d'œuvre de la littérature grecque, qui vivait au IXe siècle.

Il n'est nullement établi, bien entendu, par le second prologue du *Secret des Secrets* qu'Ibn el-Bitriq soit l'auteur véritable de la traduction arabe, car il n'y a de traces, paraît-il, du *Sirr-el-asrar* dans la littérature arabe qu'à partir du XIe siècle. R. Förster a émis l'hypothèse très vraisemblable que l'auteur obscur du *Sirr-el-asrar* aura, au XIe siècle, décoré son œuvre d'un nom illustre, pour lui donner plus d'autorité.

Il est certain, en tout cas, qu'en Orient, au moyen âge, le nom de Yahyâ ibn el-Bitriq (*Johannes filius Patricii* ou *Petri, Jean fiz Patrice* ou *Jean Pierre*[1]) fut synonyme de traducteur par excellence. Il est possible que cette notion ne soit pas superflue pour l'interprétation du prologue de *Sidrach*.

V. Remarquons, du reste, que le rôle attribué à l'énigmatique Jean Pierre dans le prologue du *Sidrach* français n'est peut-être pas aussi considérable qu'on le dit communément.

Ce prologue lui-même se présente, non comme l'œuvre de Jean Pierre, maiscomme celle, collective, de plusieurs « maistres clers » de Tolède en 1243[2] :

> En l'an MCCXLIII furent fait li prologues et li argument de cest livre a Toulete par pluseurs mestres clers...

Ils n'auraient pas touché à l'ordonnance de l'ouvrage lui-même et se seraient contentés de le gloser ça et là :

1. « It is not unlikely that some confusion might arise between the names Patrick and Peter, often used interchangeably » (J. Wood Browne, *o. c.*, p. 35).

2. C'est sans doute pour ce motif que Leroux de Lincy (*Bulletin du Bibliophile*, 1837, p. 239) enseigne que *Sidrach* est « l'œuvre de quelques moines espagnols du XIIe (*sic*) siècle ».

Il acorderent de lessier [les chapitres] les uns après les autres aussi com il sont escris en ce livre, tiex com Boetus les requist a Sydrach. Et si ont aucunes choses glosées de ce livre par la cognoissance des choses qui furent avant de nous et par l'art de philozophie*...

Le rôle de Jean Pierre dans l'histoire du Dialogue est indiqué, par le prologue, d'une manière ambiguë. J'ai déjà dit que le passage où il en est question est obscur. On verra plus loin (p. 204, en note) qu'il paraît susceptible de deux interprétations. L'une, adoptée par l'*Histoire littéraire*, semble désigner Jean Pierre comme le traducteur, ou même comme l'auteur du Livre : « Ce Jean-Pierre de Lyon, dit E. Renan, qui, vers la fin du prologue, apparaît obliquement, si l'on peut s'exprimer ainsi, et semble nous dire avec un sourire : *C'est moi qui ai tout fait...* ». L'autre ne laisse à Jean Pierre que la gloire d'avoir apporté le Livre dans ses paquets.

VI. S'il était donné de constater qu'il a été fait usage, dans *Sidrach*, de sources connues par ailleurs, on aurait là des éléments nouveaux pour sortir de toutes ces incertitudes. Or deux circonstances, notables à cet égard, n'ont pas encore été relevées.

D'une part, le Tableau d'horoscopes que renferment tous les mss. de *Sidrach* se retrouve textuellement dans une des rédactions de *Placides et Timeo*. Voir ci-dessous, p. 260, en note.

D'autre part, dans les éditions les plus amples de *Sidrach*, quelques questions sont manifestement inspirées, ainsi que leurs réponses, de l'*Image du Monde*. Voir ci-dessous, pp. 213 et 258, en note.

Le premier de ces deux faits ne tire pas à conséquence, car l'auteur de la rédaction *A* de *Placides et Timeo* a pu emprunter à *Sidrach* le morceau dont il s'agit ; et si cet

* *Var.* : « Astronomie ».

auteur et celui de *Sidrach* l'ont puisé à une source commune, cette source n'est pas datée [1].

Mais le fait que l'*Image du Monde*, datée avec précision, comme nous l'avons vu, de 1247 (v. st.), soit implicitement citée dans le Roman de *Sidrach* — qui se présente comme préfacé et glosé en 1243 — est, au contraire, assez grave ; car il est propre à discréditer tout à fait le fabuleux prologue sur lequel de grands esprits de notre temps n'ont pas dédaigné de raisonner longuement, malgré les absurdités évidentes qu'il contient. — L'hypothèse se présente à l'esprit qu'il faut renoncer à tirer de ce document quoi que ce soit d'historique et qu'il est tout entier de fantaisie, comme d'autres du même genre (où se lisent les mêmes noms propres : Frédéric II, Todre, Jean Pierre, Antioche, Lyon, etc.). On s'expliquerait ainsi fort bien une circonstance qui a paru embarrassante au rédacteur de l'*Histoire littéraire*. « Ce n'est que vers 1300, dit-il, qu'on trouve des manucrits de *Sidrach*... Si le Livre est de 1243, comment se fait-il qu'il n'apparaisse que si tard dans la littérature comme dans les bibliothèques ?... Ce silence contraste d'une façon singulière avec le grand succès attesté aussitôt après. » Ce silence est très naturel, au contraire, si, malgré sa prétendue date, l'ouvrage est de la seconde moitié ou de la fin du XIIIe siècle.

Il ne faut pas, du reste, perdre de vue que les passages inspirés de l'*Image* sont seulement dans les éditions amplifiées, dont les additions au texte le plus bref ont peut-être été introduites par d'autres que l'auteur primitif. Et, dès lors, on est en droit d'estimer que tout demeure en suspens.

1. Il en est de même du petit Lapidaire d'origine orientale, dont les rapports avec celui qui est inséré dans *Sidrach* sont signalés plus loin (p. 261, en note).

VII. Tout demeure en suspens s'il n'existe aucun autre indice que la date de 1243 soit inacceptable.

M. Renan n'en a vu aucun : « [Au moment où écrit l'auteur] il semble bien, dit-il, que saint Louis n'ait pas encore fait son apparition dans le monde religieux (1245) ; encore moins Bibars semble-t-il avoir commencé la série de ses foudroyants succès (1260) ». Mais c'est là une opinion qu'il est permis de ne pas partager. Assurément, l'histoire prophétique des Croisades qui se lit à la fin du Roman est fort peu claire d'un bout à l'autre (à quoi le mauvais état du texte n'est pas complètement étranger)[1], et en grande partie chimérique ; il est pourtant manifeste que celui qui l'a écrite vivait en un temps où les maîtres musulmans de « Babylone » (Le Caire), les Latins de Palestine et les Tatars de l'arrière-Asie nouaient des alliances perpétuellement changeantes et se livraient de furieux combats, avec des vicissitudes qui rappellent les étapes de la carrière triomphale de Bibars. Il serait bien étrange, en particulier, que le sage Sidrach ait prédit si clairement la subversion d'Antioche par l'émir des Sarrasins du Caire[2] si celui qui le fait parler n'a rien pu savoir du sort que Bibars fit subir à cette ville le 19 mai 1268, dont elle ne s'est point relevée. Il est difficile, je crois, de lire synoptiquement la « Chronique du Templier de Tyr » qui forme la 3e partie des *Gestes des Chiprois* et

1. Les prophéties du Roman du Sidrach relativement aux destinées de l'Orient latin n'ont encore été l'objet d'aucune étude analogue à celle d'Ernst Sackur sur le Pseudo-Méthode (*Sibyllinische Texte and Forschungen*. Halle a. S., 1898). — Au sujet des Prophéties de ce genre, voir *Revue de l'Orient latin*, VI (1898), p. 554.

2. « Istra un roi de celle orde gent [de Babiloine] qui fera mout de diversités au peuple du fils Dieu ; si toudra aus crestiens mout de terres et confondera Rabata [Antioche]... » — Cf. p. 263.

les prophéties de *Sidrach* sans avoir le sentiment que ces écrits ont été élaborés dans le même milieu [1].

Il n'y a d'ailleurs aucun motif qui empêche de croire que la rédaction de *Sidrach* soit postérieure à 1268 [2].

Concluons, en résumé, des observations qui précèdent que le rédacteur du *Roman*, qui probablement vivait ou avait vécu dans l'Orient latin, mais dont il faut renoncer à préciser le nom, a dû écrire pendant le dernier quart du XIIIe siècle.

Quel qu'ait été l'auteur ou l'arrangeur qui s'est plu à se cacher à demi sous le masque du sage Sidrach, une chose est hors de doute : c'était un sot. Aucune encyclopédie du moyen âge ne dépasse celle-ci — je ne dis pas

1. Sur le temps de Bibars l'Arbalétrier, consulter l'excellente étude de R. Röhricht dans les *Archives de l'Orient latin*, II, p. 390.

2. Les plus anciens mss. connus sont, d'après l'aspect de l'écriture, de la fin du XIIIe siècle. — Fl. Frocheur (*Messager des sciences historiques de Belgique*, 1842, p. 83) dit en avoir vu un « du second tiers du XIIIe siècle » dans la Bibliothèque de Bourgogne, mais cette appréciation paléographique n'est pas confirmée par le P. Van den Gheyn, qui, sur ma demande, a bien voulu examiner l'exemplaire en question et l'attribue « au commencement du XIVe siècle ».

Aucune allusion au Roman de *Sidrach* dans la littérature du XIIIe siècle. — G. Gröber (*Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1, p. 904) avance que le poëme intitulé *Pamphile*, composé par Jehan Bras de fer de Dammartin-en-Goële, qui s'y dit protégé par Guillaume, chancelier de Meaux (1228-1268), contient des allusions à « Sydrach ». Mais il paraît bien qu'il s'agit dans ce poëme, comme dans le *Trattatello*... mentionné plus haut (p. 181, n. 3), du Sirach des livres sapientiaux.

M. Ernest Langlois a écrit, sans justifier d'ailleurs son avis, que notre Roman « a été composé en français dans la seconde moitié du XIIIe siècle » (*Notices et Extraits des Manuscrits*, XXXIII, 2e p. [1889], p. 97).

en décousu, car il n'y a pas à lui faire grief d'une méthode d'exposition qui est voulue, en vue de l'agrément, et d'ailleurs traditionnelle — mais en puérilité [1]. Son style est des plus misérables; comme celui des *Prophéties* de Merlin, c'est une confuse et détestable logorrhée d'homme sans instinct et sans culture littéraire ni autre, qui catéchise des illettrés.

Le pseudo-Sidrach ne sombre pas, pourtant, dans l'insignifiance absolue. Au point de vue de la philosophie naturelle, son œuvre est une de celles dont A. Bartoli a très bien dit que, goûtées et admirées par le moyen âge, elles sont pour nous comme une image vivante et parlante des conceptions de ce temps [2]. En outre, l'on croit reconnaître, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, le même homme, dont la physionomie morale ne laisse pas d'être assez tranchée, qu'elle soit individuelle ou que les traits en soient empruntés aux manières d'être générales en un temps et dans une région. Pseudo-Sidrach (lui ou ses prototypes) était aveuglément conservateur, partisan d'un pouvoir fort, pacifiste, épicurien, égoïste, grossier [3].

1. E. Renan a constaté l'insigne faiblesse de Sidrach en tant qu'ouvrage scientifique, mais sans signaler ce qui la rachète, et même, ce qui paraît difficile, en l'exagérant. — « Les contradictions, dit-il par exemple, sont perpétuelles : Sidrach connaît la rotondité du globe, mais il croit au firmament, à une voute solide tournant sans cesse et englobant la terre. » (*Hist. litt.*, c. l., p. 296). Sans doute; mais tous les contemporains, tous les émules de Sidrach en ont fait autant. — Je ne suis nullement frappé, d'autre part, de la « très grande différence » que E. Renan a cru voir (p. 285) entre *Sidrach* et le Dialogue de *Placides et Timeo*. Voir plus loin, p. 275.

2. A. Bartoli, *o. c.*, p. x : « Quelle enciclopedie, ch'erano al medioevo in ammirazione e in amore, e che a noi rimangono come viva e parlante effige di esso. »

3. Si grossier que l'on a dû supprimer ici plusieurs paragraphes. Ces omissions sont marquées par des points de suspension.

Nul ne fut jamais plus tranquillement dépourvu de jalousie sexuelle; ce qui s'explique par un infini mépris des femmes (pp. 216, 239, 250, etc.).

Reste à résoudre un problème accessoire que le rédacteur de l'*Histoire littéraire* n'a presque pas effleuré. Tous les manuscrits du Roman de Sidrach[1] ne renferment point le même nombre de questions. C'est ainsi que le manuscrit fr. 1160 en offre 615, tandis que, dans le manuscrit 593 de la Bibliothèque de Rennes, qui est aussi d'une bonne époque, il y en a 1209. Ces différences tiennent en partie à ce que certains paragraphes ne sont pas coupés de même dans tous les exemplaires[2], mais aussi, et surtout, à des additions fort étendues. On doit distinguer, je crois, quatre éditions principales.

L'édition la plus courte est représentée, il me semble, par le ms. fr. 1160 de la Bibliothèque nationale[3], que

1. Trois séries d'exemplaires seulement ont été décrites, celles que possèdent la Bibliothèque de Bruxelles (*Messager des sciences historiques de Belgique*, 1842, p. 79-86), la Bibliothèque du Vatican (*Notices et Extraits des Manuscrits*, XXXIII, 2e p.) et les Bibliothèques anglaises (H.-L.-D. Ward, *l. c.*; cf. K.-D. Bülbring, *Sidrac in England*, dans *Beiträge zur romanischen und englischen Philologie. Festgabe für W. Förster* (Halle a. S., 1902), p. 445 et s.).

Tous sont en prose. P. Chabaille (*Li Livres dou Tresor*. Paris, 1863, p. xx) déclare qu' « une des rédactions » du Livre de Sidrach est en vers français ». Mais c'est par suite de quelque énorme confusion (peut-être avec la version en vers anglais de Hughe of Caumpedene).

2. Par exemple, le paragraphe ou question XVII du ms. fr. 1160 est subdivisé en huit (XXVII-XXXIV) dans le ms. fr. 1157.

3. Parmi les mss. les plus anciens (XIIIe siècle) du Roman de Sidrach qui sont conformes, ou à peu près, — car il n'y en a pas deux absolument semblables, à cause des différences de coupure — au ms. fr. 1160, je citerai le ms. fr. 1161 de la Bi-

j'ai eu sous les yeux pour exécuter l'analyse de l'ouvrage[1].

Dès la fin du XIIIe siècle il a existé des exemplaires de *Sidrach* tels que le ms. fr. 1159, qui contenaient à peu près tout ce qui figure dans le précédent, et, en outre une série de questions nouvelles[2].

Un autre type d'édition amplifiée, qui remonte aussi à la fin du XIIIe siècle, se voit dans le ms. fr. 1157. Ce ms. contient tout ce qui figure dans le ms. fr. 1160, et, en outre, sans parler de beaucoup d'additions mineures[3], une autre série, très considérable, de questions nouvelles, intercalée entre les paragraphes DV et DVI du texte le plus bref[4].

Enfin le ms. fr. 24395 est une édition plus complète encore ; car il contient tout ce qui est dans les trois autres.

Les exemplaires des familles amplifiées ne sont pas rares[5]. C'est d'après l'un d'eux qu'Antoine Vérard a pré-

bliothèque nationale (qui est mutilé entre le fol. CXII et le fol. VI^XX VIII), le ms. 2202 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève et le ms. 149 de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier. Il y en a beaucoup d'autres, un peu postérieurs (Arsenal, ms. 2320; Musée britannique, Harley 1121 et 4361; etc.). C'est aussi à cette famille qu'appartient la version italienne qui a été publiée par A. Bartoli (*Il Libro di Sidrach*. Bologna, 1868), la version flamande qui a été plusieurs fois imprimée au XVe siècle, et la version en *mittelniederdeutsch* qui a été récemment l'objet d'une édition critique (H. Jellinghaus, *Das Buch Sidrach*... Tübingen, 1904).

1. Des feuillets manquent dans ce ms. (notamment entre le fol. 26 et le fol. 27, le fol. 32 et le fol. 33). On a consulté en ce cas les autres exemplaires de la même famille.

2. Questions 579 à 643 du ms. fr. 1159.

3. Font défaut dans le ms. fr. 1160 les questions suivantes du ms. fr. 1157 : 106 à 128, 158 à 166, 232 à 239, 305 à 307, 310 à 315, etc.

4. Questions 666 à 966 du ms. fr. 1157.

5. Bibl. nat., fr. 762 (1027 questions); fr. 1156 (1113 questions); fr. 19186 (1122 questions); Bibl. royale de Bruxelles,

paré l'impression *princeps* de l'ouvrage, parue en 1486, qui, par la suite, a été tant de fois remise sous presse[1].

Les quelques centaines de questions qui se trouvent seulement dans les éditions les plus développées ont tout à fait le même caractère que les autres. Mais sont-elles du même auteur? Autrement dit l'édition la plus courte est-elle primitive ou abrégée? Et, si elle est primitive, est-ce l'auteur lui-même qui l'a allongée? Je ne suis pas en mesure de le décider. — En tout cas, les questions additionnelles n'ajoutent pas grand'chose à ce que celles du ms. fr. 1160 sont de nature à nous apprendre. C'est pourquoi, après en avoir pris connaissance, j'ai cru devoir les laisser de côté, afin de ne pas abuser de l'attention du lecteur.

L'ouvrage est précédé d'un prologue.

Dieu, pour montrer sa bienveillance envers la descendance de Japhet, fit naître dans cette famille, 847 ans après la mort de Noë, un certain Sidrach, qui reçut le don de tout savoir, le passé et l'avenir. Sidrach

n. 11113 (1207 questions); Bibl. de Marseille, n. 733 (1186 questions); Musée britannique, Add. mss., n. 17914 (1189 questions); etc.

1. L. Hain, *Repertorium bibliographicum*. II, 2 (1838), p. 374, n. 15190; cf. Copinger, *Supplement*.... I (1895), p. 454. — L'édition princeps contient 1073 questions. Le ms. de la Bibl. nationale auquel elle est apparentée de plus près est certainement le ms. fr. 24395.

Deux bibliographes distingués ont annoncé, de nos jours, qu'ils préparaient, et qu'ils publieraient bientôt, une monographie sur les manuscrits et les éditions de *Sidrach* : A. Bartoli (*o. c.*, p. xxxvi) en 1868 et K.-D. Bülbring (*o. c.*, p. 444) en 1902. Mais rien n'a paru.

connut notamment, par avance, le mystère de la Sainte Trinité : même, c'est en lui révélant ce mystère qu'il convertit un roi mécréant nommé Boctus. Mais Boctus, avant de penser à se convertir, l'avait fait venir pour l'interroger sur diverses questions naturelles : il fut si satisfait de ses réponses que, par ses ordres, un livre en fut fait, « le Livre de Sidrach de toutes sciences ». — Après la mort de Boctus, ce livre eut bien des aventures : il tomba entre les mains d'un chaldéen qui, inspiré par le diable, voulut le brûler, mais Dieu l'en empêcha ; il fut successivement possédé par le roi Madian et par un lépreux nommé Naaman, « prince des chevaliers » du roi de Syrie, celui qui guérit sa maladie en se plongeant dans les eaux de Jourdain[1]. Ensuite, on n'en entend plus parler jusqu'aux temps postérieurs à Jésus-Christ. Mais Dieu veillait sur son sort. Il fut connu d'abord d'un « bonhomme grifon * », archevêque de Sébaste (l'ancienne Samarie), qui s'appelait « Ayos Vasileo » **. L'archevêque le confia à un de ses clercs qui allait prêcher l'Évangile en Espagne et qui fut martyrisé à Tolède. C'est là, à Tolède, que le livre fut traduit plus tard du grec en latin. Le roi d'Espagne en entendit parler, et, l'ayant lu, le tint en haute estime. La renommée en parvint jusqu'à « Emir el Momenin » ***, seigneur de Tunis, qui en

* grec. — ** « le saint roi », en grec. — *** « Chef des croyants », en arabe.

1. II Rois, v.

demanda communication ; on le traduisit alors du latin en sarrasinois. Puis un long temps s'écoula. Enfin, il advint que des envoyés de l'empereur Frédéric II furent émerveillés de la science du prince de Tunis ; ils s'informèrent et apprirent qu'elle provenait d'un livre que ce prince avait trouvé dans le trésor de ses ancêtres. Frédéric II sollicita aussitôt et obtint l'autorisation de faire traduire ce livre du sarrasinois en latin, par frère Roger de Palerme, de l'Ordre des Mineurs. Mais telle n'est pas encore la voie par où l'on en a eu connaissance. Il y avait à la cour de Frédéric un philosophe d'Antioche, fort aimé de l'Empereur, nommé Todres ; il corrompit le chambellan qui gardait l'ouvrage et l'envoya en présent au patriarche Aubert d'Antioche, lequel en usa toute sa vie. Or ledit patriarche avait avec lui un clerc, « Jehans Pierre, de Lyons » ; c'est ce Jehan Pierre, de Lyon, qui en prit une copie et le rapporta à l'École de Tolède, où « Sidrach » a passé du latin en français pour la première fois[1]. Puisse-t-il venir

1. Ce passage capital est malheureusement trouble dans tous les manuscrits ; et on a sujet de regretter vivement, ici, l'absence d'une édition critique.

L'*Histoire littéraire* (XXXI, p. 288) juxtapose les leçons de quatre mss. et se décide, arbitrairement, pour celle d'un ms. du Musée britannique, « qui nous paraît la plus rapprochée de celle de l'auteur ». — La voici : « Et ala [Jean Pierre] a l'escolle de Tolettes et l'emporta [le Livre de Sidrach] o lui ; puis revint arrier et fist translater de plusors bons livres en autrui nom, lesqués nus ne puet avoir. »

Cependant le texte qui précède n'est qu'une conjecture de

maintenant au pouvoir de telles gens qui soient dignes de l'entendre !

O tu, qui ce livre lis, retien en ta memoire ce qu'il t'enseigne et t'aprent, car tu en pues mieus valoir et honor sor autres gens avoir.

Il est parlé en ce livre de la puissance de Dieu et des anges ; des malins esprits du ciel et de la terre ; du firmament, du soleil et de la lune, des planètes et de leur vertu, des signes, des étoiles et de leur vertu ; du paradis et de l'enfer ; de la vie et de la mort tant de l'âme que du corps ; du jour et de la nuit ; de l'Orient et du Ponent ; des vents, du tonnerre, des éclipses, des foudres ; du feu, de l'eau, de la terre (de sa rotondité, de son épaisseur et de sa grandeur) ; de la mer et de sa salure, des eaux de toutes sortes ; des bestes, des oiseaux, des poissons, des herbes et de leurs vertus ; des pierres précieuses

copiste, probablement erronée ; M. Ward (*o. c.*, I, p. 906) en avait déjà constaté le caractère.

J'ai collationné, pour ma part, les mss. qui sont à Paris, à Bruxelles et quelques autres. Autant qu'on peut l'affirmer dans ces conditions, il semble qu'il faut lire, après le membre de phrase incontestable où il est dit que Jean Pierre alla aux écoles de Tolède et y apporta le Roman (en latin) avec lui : « Ensi revint arriere a Tolete [le Roman qui, comme on l'a vu, y avait déjà été sous une autre forme]. Et si sont translaté [*Var.* : estrais] de lui [le Roman] pluseurs bons livres en autrui nom ; de coi chascun n'a pas cest livre. » Tel est le sens offert, notamment, par les mss. 2202 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, fr. 1157 et 1161 de la Bibliothèque nationale, et adopté par les traductions italienne et allemande ; la traduction anglaise n'a pas de passage correspondant.

et de leurs vertus ; de loyauté, de trahison, d'amour, de haine, de prouesse, de couardise ; de veiller, de dormir, de manger, de boire ; d' « eschars* », de large, de sage, de fol ; d'homme, de femme ; de sourd, de muet ; de prendre, de donner, d'aller et de venir, de tousser, de respirer, d'éternuer, de cracher ; de jugements, de loi, de foi, de « songiers », d'aumône, de péché ; et des autres choses visibles et invisibles.

Le prologue et l'argument qui précèdent ont été faits à Tolède en 1243 « par plusors maistres clers ». Ces maîtres se sont abstenus de grouper les chapitres qui traitent de choses analogues. Ils ont respecté l'ordre des questions de Boctus à Sidrach, qui, dans l'original, se suivaient à la débandade.

*
* *

Le récit des relations entre le roi Boctus et le philosophe Sidrach, résumé dans le prologue, se retrouve en grand détail, et orné de circonstances magiques, aux premiers chapitres du Livre. — Le roi Boctus régnait en Bactriane, entre l'Inde et la Perse. Il avait entrepris de faire construire une tour. Des esprits malfaisants démolissaient chaque nuit ce qu'il avait fait construire la veille. Sidrach, un « philosophe » du roi de Tractabar, fut seul assez puissant pour rompre

* pingre.

le charme. Il entreprit ensuite de convertir Boctus au christianisme (quoique cela se passât très longtemps avant Jésus-Christ). Il y parvint par des miracles prodigieux, et notamment en faisant voir au roi « l'ombre de la Sainte Trinité » dans un seau d'eau. — Impossible d'imaginer une thaumaturgie plus puérile et plus grossière.

Boctus, après la conversion de son peuple, qui nécessita de nouveaux enchantements, — semblables aux précédents, — profita de la présence de Sidrach pour lui poser des questions.

*
* *

D'abord, des questions théologiques, dont il suffit d'indiquer ici l'énoncé ; car les réponses sont exactement ce que l'on peut prévoir qu'elles soient, ou purement arbitraires et sans intérêt.

Dieu a-t-il toujours été et sera-t-il toujours ? Peut-on le voir ? Est-il partout ? Toutes les choses que Dieu fit, le « sentent » elles ? (Oui, même celles qui nous paraissent sans âme comme les étoiles, les eaux et les vents, car elles suivent sa loi).

Qu'est-ce que Dieu créa d'abord ? Quand fit-il les anges ? A quoi servent les anges ? Les démons savent-ils et peuvent-ils tout ? Et les anges, quelle est leur forme ? Dieu fit-il l'homme de ses mains ? Où Adam fut-il fait ? Où alla-t-il lorsqu'il fut chassé du paradis terrestre ? Pécha-t-il autrement qu'en mangeant la pomme ? Quel tort fit-il à Dieu ? Pourquoi ne fut-

il pas anéanti après de si grands crimes? Pourquoi Dieu ne fera-t-il pas opérer la rédemption par un ange? Pourquoi voudra-t-il naître d'une vierge, et comment celle-ci pourra-t-elle rester vierge en l'enfantant[1]? Combien de temps vécut Adam? Pourquoi la mort s'appelle-t-elle ainsi? (« De ce qu'elle est amère et de ce que Adans morst la poume qui estoit devée * »).

Laquelle vaut mieux, la mort subite ou toute autre? Comment les âmes vont-elles en l'autre monde? (Suivant le cas, les diables ou les anges les emportent, « come le malfaitor se maine a la justice a grand compaingnie de serjans »).

Est-ce le corps ou l'âme qui préexiste? Est-ce le corps ou l'âme qui parle? Comment l'âme, qui est un pur esprit, peut-elle « sentir » joie au ciel et douleur en enfer? Est-ce l'âme ou le corps qui expose aux plus grands périls? Où est l'âme? (Dans toutes les parties du corps où il y a du sang). L'âme peut-elle donc demeurer dans un corps exsangue?

Comment meurt-on? Comment peut-on savoir que Dieu fit l'homme à sa ressemblance? Puisque nous sommes à la ressemblance de Dieu, pourquoi ne sommes-nous pas égaux à lui? Que devient le sang quand le corps meurt? Que devient le feu quand il

* défendue.

1. Plusieurs questions sont intercalées ici dans les éditions amplifiées. Boctus se fait expliquer notamment la procession du Saint-Esprit dans un paragraphe (n. XXXI) dont la rubrique est suivie de la glose : « Cest chapitre est contre les Griex. »

est éteint ? (« Le feu est dou soliel et au soliel retorne quand il estaint... ; car tout le feu dou monde est de la chalor au soleil et au soleil se retrait »).

Pourquoi l'âme ne quitte-t-elle pas le corps quand il est mutilé de moitié ? Quelles sont la nature et la complexion du corps ? (« Le corps est de la nature de la terre et de complexion froide ; il est composé d'ailleurs des quatre éléments »).

Les âmes sont-elles créées depuis le commencement du monde ou sont-elles faites de jour en jour ? Ceux qui ne connaissent ni Dieu ni bien sont-ils excusables ? (Ceux qui ne connaissent pas Dieu, Dieu ne les connaîtra pas ; il seront damnés à jamais).

L'homme doit-il faire autre chose que les commandements de Dieu ?

Pourquoi la mort est-elle appelée ainsi ? (Les bons trépassent et ne meurent pas).

Combien y a-t-il de « siècles » et de mondes ? (Deux « siècles » : le séjour des anges et celui des démons ; deux mondes : le corporel et le spirituel).

Dieu récompense-t-il bien ? Les générations qui seront au temps du fils de Dieu, et après, croiront-elles en lui ? Quels commandements Dieu donnera-t-il à son peuple ?

Quelle est la chose la plus sûre qui soit, la plus « benoite », la plus digne, la plus belle ? (C'est l'âme). — Quelle est la plus laide, la plus périlleuse, la plus maudite, la plus honteuse (L'âme aussi).

Les bonnes âmes auront-elles deuil du mal des

mauvaises âmes (Les bonnes âmes applaudiront aux jugements de Dieu ; elles auront plaisir à voir les méchants souffrir, même s'il s'agit de leurs proches, « come nos nos delitons a voir les poissons en l'aigue noer* »).

Lequel vaut mieux, santé ou maladie ? Quel pouvoir Dieu a-t-il donné à l'âme en ce monde ? (Il lui a donné le royaume du corps à administrer).

Quand le fils de Dieu sera monté au ciel, y aura-t-il encore des astronomes [comme auparavant] ? Qui gouvernera alors la maison du fils de Dieu [l'Église] ? (Sidrach prédit ici, en termes couverts, l'hérésie des patarins et l'établissement des Prêcheurs et des Mineurs, ces deux colonnes de la foi).

Celui qui ne fait ni bien ni mal, pèche-t-il ?

La seigneurie (le pouvoir) doit-elle être « forte » ou indulgente ? (La justice est établie par Dieu. S'il n'y en avait pas, les gens seraient « en guise de poissons ; le fort manjeroit le foible et le grand le petit. Et toute justice doit estre forte »).

Doit-on bien faire à ses parents et à ses amis ? (Cela dépend. Aider des parents ou des amis malheureux par leur faute, c'est brûler un cierge de belle cire devant un aveugle, ou en plein soleil ; il est perdu).

Qu'est-ce que gentillesse ? (Le mot a deux sens. Un « riche home de pooir » est gentilhomme ; « saige et bien enseigniez » est gentilhomme aussi ; « car tous somes d'Adam »).

* nager.

Pourquoi fait-il froid en temps clair ? (L'air froid descend alors ; les nuages l'interceptent).

Peut-on reconnaître, dans une foule, les bons hommes des mauvais ? (A l'apparence).

La créance aux idoles reparaîtra-t-elle par la suite des temps ?

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu que l'on n'eût besoin de manger qu'une fois par semaine ? (La faim est une des peines qu'a values aux hommes le péché d'Adam).

Les riches et les pauvres sont-ils égaux devant la mort ? (Les riches et les pauvres sont égaux. Pourtant, « le povre a plus forte complexion que le riche por le travail qu'il endure ». Mais, chez les uns et les autres, mêmes causes, mêmes effets).

Doit-on juger les riches comme les pauvres ? (Punir les riches très roide, car le pauvre se dira : « Quand la justice a esté tele au puissant, que sera ele a moi qui suis povre home ? »)

Doit-on avoir pitié de son ennemi ? Le mauvais homme peut-il avoir l'amour de Dieu comme le bon ?

Ici commencent les questions d'obstétrique et de gynécologie, qui paraissent avoir un grand attrait pour le roi Boctus. — Comment l'enfant peut-il sortir de la femme ? Une femme peut-elle avoir plus de deux enfants à la fois ?

Mais le cours des idées s'interrompt bientôt : Quelle est la meilleure chose que l'on puisse avoir en soi ? (C'est la loyauté). Et la pire ? (C'est l'envie). Comment être loyal ?

D'où viennent la prouesse et la peur[1] ? (De la complexion du corps) — La lèpre et la teigne ? (Maladies congénitales, qui dépendent du moment de la conception).

Toutes choses sont-elles faites depuis le commencement du monde ? (Non. La création de la mule, par exemple[1], est postérieure à celle de la jument et de l'âne.) — Qui nourrit les fruits de la terre ?

Comment les bêtes deviennent-elles enragées ? (En regardant une certaine étoile, vers l'est, le 21e jour de la lune de mars). Quels sont les animaux qui vivent le plus longtemps (L'aigle et le serpent ; tout serpent qui n'est pas tué accidentellement vit mille ans et se change en dragon). Toutes les choses que Dieu fit, pourvoit-il à leur subsistance ? Les bêtes, les oiseaux et les poissons ont-ils une âme ? Nos descendants vivront-ils autant que nous ? (La durée de la vie comme de la taille humaine ira toujours en diminuant).

Combien de temps vivra le monde ? (Dieu a fait sept planètes, dont chacune doit gouverner le monde mille ans ; ensuite, comme il lui plaira).

Le roi désirerait avoir des notions de géographie (Sidrach défile aussitôt un chapelet de mer-

1. Autres exemples : « Vers furent puis creez de fumier de boef et renoules[a] de la char aus mallars[b] ; prouvenciaus[c] furent puis creés de trouz[d] de chouz. »

[a] grenouilles. — [b] canards. — [c] Mot dont le sens est inconnu (*Romania*, 1904, p. 600 ; cf. ci-dessous, p. 216). — [d] trognons.

veilles[1]. Il y a plus de treize cents îles en la mer au levant. Il y en a qui sont habitées de gens semblables à nous, mais grands de trois paumes au plus, avec de la barbe jusqu'aux genoux et des cheveux jusqu'aux talons; ils se nourrissent d'herbes et de chair; leurs têtes sont proportionnées à leur taille; ils ont une langue particulière et ne croient à rien. Dans une autre île, il y a des gens d'une paume de haut, qui ne mangent que des poissons et vivent comme eux dans l'eau. Dans une autre, les habitants sont comme nous, mais n'ont qu'un œil au milieu du front; ils nous craignent; ils mangent de la chair et se vêtent de peaux. Dans une autre, les indigènes ont une queue comme des moutons. Dans une autre, ils ont une broche vissée au fondement, longue d'une paume, grosse d'un doigt, de sorte qu'ils ne peuvent s'asseoir à plat: il leur faut de l'espace pour caser leur appendice; ils sont velus et mangent des corbeaux, leur seul gibier. Il y a des îles peuplées d'hommes à face de chien. — D'autres gens, sur la terre ferme, croient au soleil, à la lune, aux idoles et sacrifient au diable; ils se font brûler sur des bûchers, en cérémonie, pour l'amour de ces idoles; de leurs cendres, on fait des reliques; dans ce pays-là, les femmes se sacri-

1. Les éditions amplifiées ont ici, en outre, plusieurs paragraphes sur les Merveilles de l'Inde, qui offrent la plus grande analogie avec les passages de l'*Image du Monde* sur le même sujet. Bibl. nat., fr. 24395, fol. 28: « En cele contrée que l'on apelle Capien si y a une gent que l'on apelle Got et Margot... »; cf. plus haut, p. 81.

fient aussi de la même manière. Les sacrifices volontaires de soi-même se font ailleurs par d'autres procédés, notamment par l'auto-décapitation :

Il i a une autre province qui font sacrifice meismes de lor cors au diaubles. Si font faire une faucile en guise d'un fer de cheval grant et moult trenchant ; a cascun chief une presse de fust ; et se font lier tous lor cheveus en une corde et se font lier en un lieu haut de terre et mettre celle facille au col, les prises devant, le trenchant desrieres le col. Et si prendent les prises o les mains et crient a haute vois et dient : « En l'amor de telle ydole ! », et tirent par force de mains, et la teste se coupe et demore pendue, et le cors chiet a terre. Sur ce prendent le cors et cousent la teste o lui, et fendent le ventre et gettent quanqu'il a d'entre et salent le cors et laissient en .I. siege pres de celle ydole cui il a fait sacrifice...

Dans d'autres régions, quand l'homme meurt, sa femme s'enterre toute vive avec lui, et réciproquement. Ailleurs, on tue la femme qui accouche la nuit, et l'enfant né pendant la nuit n'est pas considéré comme digne de vivre. Ailleurs on engraisse des chats et des chiens avec du hachis pour les manger aux épices ; c'est la viande préférée des gourmets. Ailleurs, l'homme qui se marie en paye un autre pour déflorer sa femme. Ailleurs, ceux qui ont des filles les nourrissent jusqu'à quinze ans ; ils les chassent ensuite en leur disant d'aller chercher un mari. D'autres ne se marient jamais, « car il dient que fame ne se pourra tenir a un seul home ». Ailleurs, les hommes et les femmes vivent séparés ; quatre fois par an, ils se réunissent pendant huit jours pour manger et faire la fête ensemble, puis chacun retourne en son repaire ; les femmes qui accouchent de filles

les gardent avec elles : quant aux mâles, dès qu'ils ont cinq ans, on les expulse hors du territoire féminin et ils vont chez les hommes : il y a de grandes batailles entre les hommes et les femmes dans les intervalles des quatre saisons d'amour, et les femmes, dont les armes sont d'argent, l'emportent souvent sur les hommes, armés de fer ; les hommes ont un roi et les femmes une reine, mais ils en changent quatre fois par an. — Il y a de par le monde bien d'autres nations bizarres, mais ce serait trop long à conter.

Pourquoi, parmi les hommes, en est-il de blancs, de noirs et de bruns ?

D'où vient la félonie ?

Pourquoi les bêtes sont-elles de diverses couleurs ? (Cela dépend de la proportion des herbes froides, humides, chaudes ou sèches dont elles se nourrissent).

Est-il bon de boire ou de manger au delà du besoin ? (Glouton est pire que bête).

Quelle est la meilleure et la pire chose du corps ? (La langue).

Lequel donne plus grande science, boire ou manger froid ou chaud ? (Chaud : cela éclaircit la cervelle).

Comment éviter la mélancolie ? (Il faut ne pas penser aux heureux du monde, mais se comparer à ceux qui sont plus malades ou plus pauvres que soi. En outre, lire les commandements de Dieu, converser avec de bons amis, vivre en des lieux agréables, manger, dormir, et « traire son cuer des pensées dont on est melancolieus »).

Lequel vaut mieux, l'amour ou la haine de la femme ? (Une bonne femme est excellente ; mais la mauvaise est la pire chose qui soit : elle fait penser au « coquatrix[1] », si ingrat pour le petit oiseau dont la fonction est de lui nettoyer les dents.)

Comment l'homme se fâche-t-il de ce qu'il entend ?

Comment l'homme et la femme doivent-ils s'entr'aimer sans blâme ? (L'homme doit aimer la femme selon Dieu et la femme l'homme pour sa loyauté, sa bonté, sa beauté, « ses richesses, ses dons, son bon service, son sens ». « Home qui aime fame ou fame home et n'ont nulles de ces coustumes en eus, sachiés qu'il font moult a blasmer »).

De quoi vient l'embonpoint du corps ? (De la douceur des flegmes. Les flegmes salés rendent le corps maigre et rogneux, s'ils ne s'évacuent pas).

Doit-on battre sa femme ? (Il ne faut pas battre une bonne femme ; les avertissements suffisent. Quant aux mauvaises, c'est inutile ; elles ne se corrigent pas pour cela. Il n'y a qu'une solution : « Nus de la male feme qui est de la volenté au deauble et en qui diaubles habite ne se doit acostier, et, s'il ne la puet guerpir dou tout, aloigne soi d'elle et de ses volentez »).

Qu'est-ce que la jalousie ? (Jalousie de femme est folie. On en perd le manger et le boire. Et pour-

1. « Coquatrix [Crocodile] si est une beste faite en guise dou provensaul o grant teste longue e mult de dens. »

tant, il suffirait de réfléchir. La femme est-elle à vous ? rejetez le fardeau de vos épaules : c'est à elle de se garder ; ne vous grattez plus : plus on se gratte, plus ça cuit ; et puis, vous n'êtes pas seul au monde [dans votre cas]. Si la femme n'est pas à vous, vous êtes fou, et pareil à celui qui, avec un écu et un bâton, s'escrime contre le vent).

Faut-il aimer son bon ami ?

Peut-on faire son profit sans travail ? (Non, ni les pauvres, qui travaillent de leur corps, ni les riches, qui travaillent « de pensées ». Et il vaut mieux avoir des commencements pénibles ; on jouit davantage du bien-être).

Faut-il faire du bien aux pauvres gens ?

Comment se conduire dans le monde ? (Sagement, courtoisement, d'un air aimable. Écouter, même si l'on s'ennuie, « car si est un grand sens et cortoisie de regarder a celui qui parle, car illi fait plaisir ». Pas de morgue. Pas de timidité non plus, « car aucune foiz home qui a le droit et mostre sa raison espoenteement et sa vergoingne il pert sa raison et son droit ». Toutefois, comme dit le proverbe, « entre les bons bons et entre les fols fous »).

Quand le riche perd sa richesse, vaut-il moins, et quand le pauvre s'enrichit, vaut-il mieux ? (Assurément : et c'est la preuve que l'homme ne brille que d'un éclat emprunté. Toutefois, « li povres qui fu riches est plus gentilx que li povres qui n'out oncques noiant. »)

D'où vient que l'on se conduit mal ? (Sidrach es-

time que chacun est responsable de sa conduite ; c'est votre faute si, au lieu de marcher tranquillement en plaine, comme cela dépend de vous, vous allez par monts et par vaux).

Comment forgea-t-on d'abord le fer, pour faire marteaux, tenailles et enclumes ? (Dieu l'enseigna à Adam).

Que penser de ceux qui se parjurent, même par des faux Dieux, s'ils y croient ? (Ils sont pires que mécréants).

Faut-il être chaste ?

Que faut-il aimer, éviter ? (Il faut aimer à être « en la belle rousée et en la belle verdure », et éviter le feu. Entendez par là le bien et le mal).

Richesse ou honneur, que doit-on préférer ? (L'auteur préfère évidemment la richesse, qui procure aussi l'honneur, tandis que « le povre qui n'a que honnour, pou li vaut »). — Faut-il honorer le pauvre comme le riche ? Les pauvres se plaisent-ils en leur pauvreté comme les riches en leur richesse ?

Est-il bon de vanter ses actions ?...

Que penser de ceux qui désirent la femme ou le bien d'autrui ? Peut-on éviter la mort ? Est-il bon de répondre à ceux qui parlent folement ?

Quel est l'art le plus difficile qui soit ? (L'écriture. « Qui escrit il travaille tout son cors et les ielz et la cervelle et les rains et si n'ose penser ne regarder ne rire ni parler ni oïr ne escouter mais que en son escriure, et qui ne set escriure ne cuide que escripture soit art... »)

De ceux qui ne « s'osent aaisier » [les avares]? (Ils mènent une vie d'esclave).

Comment devient-on fol? (On naît simple ou fol, on le devient aussi. Pour bien des raisons : maladie du cerveau, pertes de sang, coups de chaleur, veilles excessives, pertes d'argent, etc. Mais ces folies-là ne font de mal qu'à ceux qui en sont atteints. Il en est d'autres qui nuisent à autrui, celles des voleurs, des faux témoins, des calomniateurs, etc.).

L'âme souffre-t-elle en se séparant du corps? (« Quant l'ame se depart dou cors, elle va comme .I. oisiaux la ou elle a deservi, et le corps demore com .I. arbre qui est deracinés ; il seche et devient noiant »).

Qui doit-on redouter le plus, vieux ou jeunes? (Les vieux fous sont plus à craindre, car il n'y a pas d'espoir qu'ils s'améliorent, et ils n'ont pas l'excuse de la chaleur naturelle).

Pourquoi ne pleut-il pas toujours autant tous les ans? (Par le mouvement des planètes et des signes et par la volonté de Dieu).

Peut-on guérir la lèpre[1]? (Oui, par l'onguent des philosophes. Cet onguent a, du reste, d'autres vertus singulières. Quand on en met au feu, sa fumée dissipe les enchantements. Celui qui s'en frotte le front au nom de la Sainte Trinité accomplit, ou passe pour avoir accompli, dans les batailles, des exploits extraordinaires. Ou bien encore il plaît à tout le monde

1. Cette question manque dans la traduction italienne.

en société, et même les bêtises qu'il dit rencontrent l'approbation générale. L'onguent des philosophes rend invulnérable. Il empêche la stérilité des femmes. Il est la panacée universelle. Il est fabriqué pendant la première huitaine d'avril, par des philosophes et des astronomes, dans une ville de la grande Inde « entre deux montagnes » qui s'appelle Stranom. Il entre dans sa composition 372 herbes précieuses et de la graisse du dragon blanc qui vit dans les îles de la mer des Indes. Un peu brun, un peu vermeil ou un peu blanc, — cela dépend de l'état de l'atmosphère — cet onguent a bonne odeur et il est doux comme miel. Pour en reconnaître la qualité, on prend un « fer pertuisié » avec lequel on en flambe une parcelle : s'il grésille jusqu'au bout, c'est qu'il est bon.)

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait l'homme incapable de pécher ?

Est-il bon que les pauvres se mêlent aux puissants ? (Les pauvres sont parmi les puissants comme « les moutons qui en l'aigue se hurtent, les genoilles de lor piés escachent*, porce qu'elles sont petites... »).

Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde ? (Pour peupler le ciel, où la chûte des mauvais anges avait laissé des places vides). — Comment a-t-il fait le monde ? (Rond comme une pomme et semblable à un œuf par ses couches concentriques.)

Les gens de l'autre côté (« soute nous ») voient-ils

* écrasent.

comme nous la clarté du soleil ? (Ceux des antipodes voient le soleil comme nous. Il y a des terres où le soleil ne demeure qu'une heure à l'horizon par jour. Et quand c'est l'hiver dans une partie du monde, c'est l'été ailleurs, et réciproquement ; et cela, « por la raison au soleil qui prend autre chemin... »).

Combien le monde a-t-il de long, de large et d'épais ? (Étant semblable à une pomme, ses diverses dimensions sont équivalentes. Sa longueur, on n'en viendrait pas à bout à moins de mille jours de route, en marchant bien).

Pourquoi Dieu détruira-t-il le monde ?

Comment volent les oiseaux ? (L'air les soutient. Il est épais. Chose facile à prouver : en fendant l'air, roidement, avec une verge, elle ploie).

D'où vient la pluie ? (De l'évaporation. Quand l'eau est tombée, il reste en l'air une nuée blanche « qui est de la froideur de l'air » ; le soleil la chasse et la consume, et le ciel reparaît).

La grêle et la neige ? Le tonnerre, les éclairs, les vents ? Comment l'eau monte-t-elle jusqu'au haut des montagnes, où elle sourd ? (La terre a des veines comme le corps de l'homme ; or l'homme a des veines aussi bien dans la tête qu'aux pieds).

D'où sortent les eaux, où vont-elles ? (De la mer les eaux entrent en terre devers le levant et en sortent devers le ponent).

Pourquoi la mer est-elle salée ? (Parce que le soleil la chauffe sans interruption et parce qu'il s'y trouve des montagnes de sel, que les eaux dissolvent. Et

c'est très bien fait, car si la mer était d'eau douce, comme elle est stagnante, ce serait une puanteur qui rendrait la terre inhabitable).

Les eaux chaudes qui sortent de terre ? (Elles ont passé sur du soufre ; pour s'en convaincre, il suffit de les sentir).

Qu'est-ce que le soufre ? (C'est le produit de l'action des foudres sur les roches ; on en fait des médicaments). Et les foudres ? (Elles naissent du conflit des vents et des nues, et frappent ceux que Dieu veut punir).

Est-ce que les montagnes et les roches furent créées au commencement du monde ? (Au temps d'Adam, la terre était plate ; les montagnes datent du déluge et furent produites par l'action des eaux, puis consolidées par celles du soleil et des gelées).

D'où vint le déluge ? (Du levant, comme tout ce qui vient de Dieu). — Y aura-t-il à l'avenir d'autres déluges ? (Non, car Dieu l'a promis). — Pourquoi Noë jugea-t-il bon de mettre dans l'arche des êtres tels que les scorpions, serpents, tarentules ? (Pour deux raisons. Pour obéir à Dieu, qui, ayant fait ces êtres « por sa loange », ne voulut pas les sacrifier. Et parce que ces êtres se nourrissent du venin de la terre, qui, sans eux, deviendrait inhabitable ; cela est certain : prenez le plus venimeux serpent du monde, isolez-le de la terre en le nourrissant de pain, de chair et de choses non venimeuses, il deviendra inoffensif).

D'où vient l'or ? (Des veines de la terre, comme

l'argent ; il y a dans l'Inde un fleuve qui roule des paillettes).

Les perles et les escarboucles ? (Elles viennent de la mer noire. Cette mer nourrit des coquilles qui montent et s'ouvrent à la surface, où elles reçoivent la pluie du ciel ; elles s'enfoncent ensuite et élaborent ces gouttes de pluie pendant cent ans. Les gens du pays, pour les prendre, se couvrent le visage de vessies de bœuf qui leur permettent de nager longtemps sous l'eau et s'oignent d'un encens noir qui écarte les poissons. Les perles durcissent et deviennent comme on les voit au contact de l'air ; mais celles qui ne sont de saison puent comme charogne. Il ne faudrait pas croire que n'importe quelle pluie se transforme ainsi en perles ; c'est seulement celle qui tombe à certains jours et sous certains signes).

Combien de terres au monde ? (Une seule, mais des bras de mer la divisent en plusieurs contrées. Toutes les eaux reposent sur un fond de terre, mais la terre tout entière flotte elle-même sur d'autres eaux qui la soutiennent).

Peut-on faire le tour du monde à pied sec ? (On rencontrerait trop d'obstacles : montagnes, bêtes sauvages, déserts « ou l'on ne voit goutte », puis la crevasse par où passe « la mer betée »).

En allant indéfiniment sur la mer en bateau, parviendrait-on là où tourne le firmament ? (Il faudrait dix ans de voyage pour arriver, en partant du levant, à la rive du ponent : et l'immense mouvement du firmament frapperait de mort aussitôt).

Pourquoi Dieu a-t-il exposé l'homme à une vie courte, traversée de maladies, à la pauvreté, à la faiblesse, etc. ; pourquoi ne lui a-t-il pas assuré le paradis ? (Il aurait fait tort au diable en agissant autrement).

A l'heure de la mort, quels sont les anges qui viennent quérir l'âme ?

Lequel vaut mieux : chasteté sans œuvre ou œuvre sans chasteté ? (La décision de Sidrach est très ferme sur ce point : mieux vaut œuvre sans chasteté :

CXLVI. Se tu es chaste de ton cors et tes euvres sont mavaises, tu ne le fais mie por Dieu, ains le fais por... foiblesce ou por viellesce ou por froide nature. Cil qui tuent la gent ou qui les engingnent et qui roubent et qui emblent et qui sont parjur... la chasteé qui est en eaus ne profite noiant a la gent. Cil qui ont bones euvres en eaus et ne sont chastes, ciaus ne font nul mal a la gent, ains... a eaus meismes...; son pechié ne fait nul dampmage as autres gens.)

De quoi viennent les « crolles » * souterraines (Du conflit des eaux et des vents dans les entrailles de la terre).

Les éclipses ? (Théorie générale des éclipses de lune et de soleil).

Les étoiles filantes ? (Il y en a le jour comme la nuit, mais on n'en voit que la nuit, à cause de la clarté du soleil qui noie tout. Au reste, ce ne sont pas des étoiles ; c'est le sillage des vents, ou l'humidité « soupirée » par la terre qui atteint les régions

* tremblements de terre.

supérieures de l'air, ou les coups de feu dont sont frappés les mauvais anges qui essaient de rentrer au ciel et que les bons anges repoussent).

Combien de ciels ? (Celui qui tourne autour de nous ; il est bleu. Celui de cristal, qui est des bienheureux et des anges. Celui de Dieu, qui a l'air d'or. On dit d'ailleurs les sept cieux, à cause des sept planètes).

La distance du ciel à la terre ? (Une grosse pierre tombant du ciel n'arriverait sur la terre qu'au bout de cent ans. D'autre part, les âmes et les anges montent et descendent de la terre au ciel en un clin d'œil).

La vertu du firmament ? (C'est comme une roue qui tourne ; et, si elle cessait de tourner, la vie s'arrêterait ici-bas).

Vertus et grandeur des planètes et des étoiles ? (Les planètes gouvernent par la volonté de Dieu la terre et les eaux, et les vents, et les gens, et les bêtes, et les oiseaux, et les poissons, et toutes les autres choses qui sont. Il y en a sept. Sidrach leur consacre, à chacune, une notice. Voici celle de Vénus, à titre de spécimen :

Venus si est planete d'amor et d'estrumens et de delit et de joie. Celui qui en ceste planete naist de vain cuer sera et de foible. Et en .III. et .XL. jors puet changier son fait et sa volenté et ses cogitations. Et passe les .XII. signes et en chascun demore XXVII jors. Et si regne en un signe qui a nom *Pisces* et s'abaisse en un autre qui a nom *Gemini*.

La destinée des individus dépend, non seulement

de la planète de la nativité et du signe où elle était le jour de la naissance, mais de l'heure et du point.)

Les eaux ? (Il y en a de bien des sortes : fontaines qui changent de couleur quatre fois l'an ; fontaines intermittentes; le fleuve qui coule tous les jours de la semaine et s'arrête le samedi ; aux îles d'Inde, sources épaisses et si chaudes que le bois qu'on y jette prend feu et ne peut s'éteindre qu'avec de l'urine ; sources d'eau noire dont on fait « feu volant qui molt art » ; sources qui guérissent les blessures, qui rendent la mémoire aux oublieux, qui « font home mult gesir avec fame », qui rendent les femmes stériles ou fécondes; bassins tranquilles, où l'eau s'émeut au son des instruments, quand on fait la fête aux environs, etc. « Et tout ce est par la nature de la terre ou elles passent »).

Les mers? (Il y en a trois: la mer « betée » qui environne la terre, salée comme vous le voyez; au delà, la mer noire; au delà, la mer puante...).

Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde rond? (Pour se symboliser lui-même, qui n'a ni commencement ni fin).

Pourquoi le soleil est-il chaud et la lune froide ? (Parce que cela est indispensable à la vie, telle qu'elle est ici-bas).

Quelle est la plus grande chose qui soit ? (La miséricorde de Dieu).

Y a-t-il plus de grains de sable que de gouttes d'eau dans la mer ? Peut-on compter ces grains et ces gouttes? Combien d'étoiles au ciel ? (Innombrables ; on ne peut pas les voir toutes). Combien de bons et

de mauvais anges? Y a-t-il plus de gens que de bêtes, d'oiseaux et de poissons? (Pour chaque personne, il existe plus de cent bêtes, sans la vermine, et pour chaque bête mille oiseaux, cent mille poissons).

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait d'autres êtres que ceux-là? (Il ne le pouvait guère, car il n'y a que quatre éléments : il a fait l'homme de terre, les poissons d'eau, les oiseaux d'air, les bêtes de feu ; s'il avait fait d'autres êtres de terre ainsi que l'homme, ils auraient ressuscité comme celui-ci au Jour du Jugement).

Quel est l'endroit le plus agréable du monde? (C'est celui où l'on se plaît).

Quel est le plus hardi, celui qui va de jour ou de nuit? (Sidrach flétrit à ce propos les gens qu'il appelle « bobanciers » : « Ce sont gent de vile. De jors entre la gent vont saigement ; de nuit se deguisent et vont par ville en guise de hardis... » Lâches qui usurpent ainsi l'apparence de vaillants).

Les plus belles prouesses sont-elles celles de ville ou celles de forêt? (Nul doute. Prouesse de ville ne vaut rien, c'est « musardie ». Il arrive souvent, en effet, que, en ville, les gens fassent semblant d'assaillir ceux avec qui ils se querellent, en comptant qu'on les séparera ou que l'adversaire ne se défendra pas, crainte de la « seignorie » du lieu. En forêt, le « hardi de ville », qui « souvent fait estampies* en la vile », s'enfuirait au premier péril).

* tapage.

Doit-on se reprocher l'un à l'autre pauvreté, maladie, sa femme, ou choses semblables? Doit-on porter honneur et faire plaisir à tout le monde? (Autant que possible). Doit-on oublier ceux qui vous ont servi?

Quand on est tenté de luxure, est-il possible de s'abstenir? (Il suffit de penser que c'est une énormité de « conchier la semblance de Dieu »).

Quel est le plus grand plaisir qui soit? (Le plaisir spirituel de souffrir pour Dieu).

Se doit-on amuser avec les femmes? (Avec sa femme seulement, et encore pas à certaines dates).

Conduite à tenir quand une armée est en présence d'une autre (Rien que des banalités).

Quelles sont les parties de son corps les plus nécessaires à l'homme? (La langue et les dents).

Qui fit le premier instrument de musique? (Japhet, en écoutant couler l'eau sur les pierres et le bruit du vent dans les arbres).

Le sourd-muet, quel langage entend-t-il en son cœur? (Celui d'Adam, l'hébreu par conséquent; tout enfant que l'on élèverait sans lui enseigner une de nos langues modernes parlerait hébreu spontanément, comme le fruit de l'arbre greffé reproduit le sauvajeon).

Pourquoi les nuages sont-ils blancs ou noirs? Quand il fait beau temps, d'où viennent les nuages? (Des pays chauds).

Les créatures peuvent-elles connaître la pensée de Dieu?

Doit-on toujours adorer Dieu ? (Non, car il faut travailler pour entretenir la vie du corps).

D'où vient qu'on pleure ? (Sidrach n'a point une haute opinion des gens qui n'ont pas la larme facile : « Les ielz qui sovent larment avient de la tendresce dou cuer et de la purté dou coraige »).

Les gens qu'il faut honorer ? De la largesse (Nul n'a rien à donner que ce qu'il a reçu de Dieu).

Le pauvre doit-il s'effacer devant le riche ? (Oui, excepté dans les batailles).

Manger de tout, est-ce pécher ? (Dieu a créé tout ce qui est à l'usage de l'homme).

Doit-on toujours saluer les gens ? (Le matin et le soir seulement ; saluer souvent, c'est ennuyer soi-même et les autres).

Comment doit-on maintenir ses enfants ? (Pas trop d'indulgence ni de caresses : « Li hons doit faire de ses enfans et de sa maisnie comme de la verge qui est vert et que on peut ploier a sa guise »).

Faut-il aimer mieux sa femme ou ses enfants ? (C'est sa femme qu'il faut aimer le mieux après soi-même. Sidrach estime que l'on ne doit pas se marier plus d'une fois. Il prévoit cependant un temps où, « por la fragilité de la foible char », il sera permis de convoler à plusieurs reprises).

Si mon père et ma mère n'avaient pas existé, comment serais-je né ? (Le nombre des vivants est prévu de toute éternité : « Si ton pere et ta mere n'eussent estez né, tu fuisses esté nés d'un autre home et d'autre fame »).

Quelle est la raison des avortements ? Toutes les femmes sont-elles faites de la même manière ? (Il en est qui sont « de plus chaude complexion » que les autres ; mais, par ailleurs, belles ou laides, c'est la même chose. On se plaît mieux, toutefois, avec celles qui sont belles, bien vêtues, et surtout avec celles que l'on aime).

Doit-on révéler à son ami les trahisons de sa femme et de sa maisnie ? (Oui, pour son bien).

Faut-il agir en hâte ? (Jamais). Aimer tout le monde ? (Oui, en théorie. En pratique : « Cil qui vos aiment amez les, et ceus qui vos heent haés les »).

Tous les hommes sont-ils égaux ? (Devant la mort seulement).

Dans l'autre monde, fait-on, comme dans celui-ci, honneur au riche et déplaisir au pauvre ?

Le père portera-t-il la charge du fils et le fils celle du père ? (Le cas d'Adam mis à part, chacun portera son faix, « ensi com sont les bestes que on veut escorchier, que chascune pent par son jaret »). — Ceux qui tuent assument-ils les péchés de leurs victimes ? (Même réponse).

Qu'est-ce qui fait le plus de peine, ce que l'on voit ou ce que l'on entend ? (Ce que l'on voit, car on n'en doute pas).

Y a-t-il des anthropophages ? (Oui, il y en a beaucoup qui mangent leur prochain tout vif et le dépouillent de ce qu'il a gagné à la sueur de son front. Et les mauvaises langues aussi rentrent dans la définition).

Meurtre, larcin ou barat, lequel est le pire? (Aucun des trois; c'est la sodomie).

Dieu pardonne-t-il tous les péchés?

Pourquoi l'homme peine-t-il en ce monde? (Pour maintenir le corps. Les fols travaillent pour laisser un héritage à leurs enfants; c'est un péché: « Se ti enfant sont bon, il gaingneront com tu as gaingné.» Emploie ton argent en aumônes et en dépenses profitables à sauver ton âme. Si l'on avait cinq mille enfants, mieux vaudrait qu'ils fussent tous perdus et sauver son âme).

Quelle est la chose la plus obscure? (L'homme).

Le bien et le mal que l'on peut faire en ce siècle est-il de Dieu ou de celui qui le fait?

Comment le jour succède-t-il à la nuit? (Sidrach affirme de nouveau l'existence d'hommes aux antipodes: « Il i a gens au monde tels come nos somes et voient apertement la clarté del jor et de la nuit et del soloeil et de la lune et des estoilles et sont soute nos et sur terre, et cultivent et laborent ensi com nos faisons, et toz est par la reondesse dou monde »).

Comment le soleil, la lune et les étoiles tiennent-ils au ciel? (Les planètes et le firmament, c'est deux en un. Elles sont au firmament « come le neu del marain* en l'arbre ». Cependant le firmament est en plusieurs couches qui tournent à des vitesses différentes; chaque couche a ses étoiles propres; et quelques-unes des étoiles qui nous paraissent les plus

* bois.

petites, parce qu'elles sont éloignées, sont en vérité parmi les plus grandes).

Comment connaître les heures et les points du jour et de la nuit ? (Chaque heure est de 1080 points, et chaque point, c'est le temps qu'il faut pour compter un)[1].

Toutes les étoiles tiennent-elles au firmament ? (Elles tournent toutes, sauf une, qui ne bouge que comme la cheville de la pierre du moulin. C'est la plus haute de toutes. On l'appelle « guioire ». Elle sert à se guider sur terre et sur mer).

Les guerres auront-elles une fin ? (Jamais ; sans quoi la terre serait le paradis).

Dieu s'affecte-t-il de la façon dont les gens meurent ?

Quel est le jour le plus respectable ? (Le samedi ; et, chez les chrétiens, le dimanche).

Pourquoi dort-on ?

Quel est le lieu le plus sain du monde ? (Celui où l'on suit le meilleur régime : manger une fois par jour, « gesir a fame » une fois par semaine, se saigner une fois par mois, se purger une fois par an).

Qui maintient le monde ? (Ceux qui enseignent les sciences et la croyance en Dieu, ceux qui travaillent pour nourrir les autres, les seigneurs et les gens d'armes, les marchands).

Le roi est-il au-dessus de la justice ?

Est-il une richesse matérielle que l'on puisse por-

1. Sur cette division de l'heure, voir B. Boncompagni, dans *Atti dell' Accademia pontificia dei nuovi Lincei*. XVI (1863), p. 1023.

ter partout avec soi ? (Oui, l'excellence dans un art).

Les amoureux, longtemps séparés, peuvent-ils s'aimer comme avant, lorsqu'ils se retrouvent ?

Comment s'aime-t-on à première vue? (On a tort de concevoir de l'amour en voyant une belle femme. Il faut dire avec componction : « Benoit soit Dieus qui si belle creature a fait ! »).

Ceux qui enseignent le bien ici-bas auront-ils des grâces particulières dans l'autre monde ?

Qu'est-ce qui excite le plus de haines entre les hommes? (L'or, la puissance et les femmes).

La « pensée que l'on pense », d'où vient-elle ? (En dernière analyse, du « pur coraige », c'est-à-dire « du pur sanc qui entor la cuer demore », car « la pureté du sanc esclarit la cervelle »).

Pourquoi les gens tombent-ils de « mauvaise maladie » ? (D'abord, les humeurs noires qui font voir d'atroces visions : le diable n'y est pour rien, quoiqu'on en dise, lorsqu'il s'agit de gens qui croient en Dieu. Ensuite, les possédés. Enfin, la défaillance de cœur des lâches).

Quelle est la partie la plus dangereuse du corps de l'homme? (Les yeux).

Quel est l'art le plus sûr et le plus périlleux? (Enseigner le bien aux hommes).

« Coment aucune foiz muet la joliveté au cors de l'ome et devient jolis et alegres ? » (C'est le vieux sang qui reverdit le cœur. Mais la « joliveté » est périlleuse ; car « si uns saiges hons et bons est jolis, si est mesprisiés entre la gent et encoulpés d'aucune

folie », même s'il n'en commet pas. Et la réciproque est vraie : on peut faire des folies sans passer pour fol, si l'on est « quois et passibles »).

Peut-on engendrer chaque fois que l'on fait ce qui est nécessaire pour cela ? (Non ; il y a une veine fourchue en la jambe de l'homme et de la femme ; qui se la ferait saigner ne pourrait jamais engendrer).

Quel remède contre la stérilité de la femme ? (Se faire saigner des deux bras et boire du sucre bouilli avec des roses et un peu de * réglisse, matin et soir, pendant huit jours. Le 8e jour, porter « racine d'esche ** pilée, sans esprimer, en sa nature ensi com les fames les sevent portier, avec lainne sulente *** de brebis ». Le 9e jour, le quart d'un pois d'onguent des philosophes ; ne pas se laver à l'eau froide ni à l'eau chaude, et manger légèrement)...

Doit-on aimer les enfants ? (Pas trop. Tu ne dois pas aimer tes enfants plus que toi, car il est fol celui qui aime autrui plus que lui-même. Il faut les élever de son mieux « et après voissent **** guaingnier et porchacier lor vivre come tu as fait »).

Enchantements et sorcelleries peuvent-ils profiter au corps ? (Au corps, oui, sinon à l'âme, mais à condition de savoir l'astronomie et d'y croire).

Quelle est la bête la plus vite et celle qui sent le plus ? (Le chien, la fourmi).

Quelle est la plus haute, la mer ou la terre ? (La terre).

D'où viennent les limaces ? (De l'humidité de la

*Var. : « poudre ». — ** ache. — *** mouillée. — **** aillent.

terre. C'est une vermine laide, mais saine. En cas d'oppression, faire frire des limaces dans l'huile d'olive et les manger à jeun avec du miel pendant dix jours. La limace cuite, pilée avec le bois qu'on appelle « ybanus », guérit du « blanc en l'oil » si l'on s'en frotte deux ou trois fois par jour pendant vingt jours).

Pourquoi les vieillards et les petits enfants dorment-ils de la même manière? (La faiblesse est la cause, dans les deux cas).

Si Dieu avait fait un homme grand comme le monde, quelles seraient ses relations avec lui?

Si Dieu n'avait fait le siècle tel qu'il est, comment aurait été le monde? (Un abîme de ténèbres. Dieu, du reste, n'en aurait pas été moins glorieux[1]).

Les anges ont-ils été faits, comme Adam, de l'haleine de Dieu?

Qu'est-ce que le paradis terrestre?

D'où viennent courroux et joie? (La qualité de la nourriture y est pour beaucoup).

Quelle est la plus belle chose que Dieu ait faite en ce monde? (L'homme).

Faut-il aimer davantage ceux qui vous aiment ou ceux qu'on aime? (Ceux qui vous aiment).

Quelles sont les plus « dignes » paroles, herbes et pierres du monde? (Louanges à Dieu, froment, pierre meulière).

Pourquoi le croissant de la lune se voit-il toujours

1. Cf. plus haut, p. 222, l. 23.

du même côté du ciel? (Il est aussi de l'autre côté, mais pendant le jour; et on ne le voit pas).

Faut-il confier ses secrets à son ami? (Non, car ton ami a des amis de son côté, et ton secret courra les rues. Ton secret est ton serf; s'il est public, tu deviens son esclave).

« Quelles fames profitent plus a l'ome quant il dort avec elles charnelment? » (La brune quand il fait froid et la blonde quand il fait chaud; mais les jeunes, dans tous les cas).

Pourquoi certaines gens se lèvent-ils au matin blancs et colorés, et d'autres pâles et jaunes? (Cela s'explique par le mouvement des « coles »).

Le tremblement? (Du conflit des flegmes et des autres coles, qui fait trembler le corps « en guise d'un lampement* qui de l'air vient »).

Comment se fait-il qu'on voie?

Pourquoi un seul individu peut-il parler pour plusieurs et dire « nous »? (Chaque homme est une trinité: le corps, l'âme et le sens).

La mer peut-elle diminuer?

Une femme qui laisse aller sous elle la nuit en dormant peut-elle engendrer?

Doit-on aimer plus le fils de son frère ou celui de sa sœur? (Le fils de son frère, car « l'enfant est plus de l'ome que de la fame ». Mais, d'autre part, on est plus certain de l'enfant de sa sœur que de celui de son frère, car le frère peut être cocu).

* sursaut de flamme.

Quelles sont les choses les plus dangereuses pour le corps? (Le corps se compose de sang, de coles noires, de flegmes blancs, de coles jaunes, et la santé résulte de l'équilibre de ces quatre éléments. Si l'un d'eux l'emporte, danger. D'autre part, il y a quatre saisons dans l'année; suivre, en chaque saison, le régime qui convient au maintien de l'équilibre et on ne sera jamais malade).

Quelle est la meilleure chair à manger? (Le bœuf et le buffle, si l'on a bon estomac).

Pourquoi, quand on a soupé le soir, a-t-on faim le lendemain matin, tandis qu'on n'a pas faim si l'on n'a pas soupé? Comment ce que l'on mange se distribue-t-il dans le corps de l'homme?

Peut-on ôter un os ou une épine à quelqu'un qui l'a avalé ou avalée? Pourquoi le fumier de l'homme pue-t-il? Pourquoi l'urine est-elle salée?... Comment naissent les vers intestinaux? (De ce que l'homme mange. C'est très sain d'en avoir, car ils se nourrissent de venin comme les serpents; n'en pas trop avoir, pourtant).

Quels sont les métiers indispensables? (Fèvre [forgeron], charpentier, couturier, tisserand. Les divers métiers vont en se perfectionnant, « car chascun jor s'asoutillent [et s'asoutilleront] tant com le monde durra »).

Peut-on « vaincre la volonté dou siècle? » (Oui, en n'y pensant pas).

La plus grande joie sera-t-elle, dans l'autre monde, pour les enfants innocents ou pour ceux qui ont renoncé au mal?

Combien de temps après l'expulsion de Satan Adam fut-il fait ?

Quel est le plus beau membre du corps ? (Le nez, car il est au corps ce que le soleil est au ciel. Mais la main est le membre le plus utile, car on fait des jambes de bois, mais pas de mains artificielles).

Comment se fait-il qu'on sente le vent sans le voir ? et qu'on ne puisse saisir la flamme, quoiqu'on la voie ?

Qui peut plus se passer de luxure, le puceau ou le corrompu ? (Le puceau).

On dit « vierge » et on dit « pucel » ; laquelle de ces expressions est la meilleure ? (La première est la meilleure ; elle veut dire « pur et net de son cors et de son cuer ». Pucel veut dire simplement qui n'est pas corrompu de son corps).

Qui peut plus se passer de luxure, l'homme ou la femme ? (« La plus chaude fame dou monde est plus froide que le plus frois home dou monde »).

Comment se nourrit l'enfant au ventre de sa mère ?

Doit-on « ahonter » la femme qui a péché ? (« Si ta fame, ou ta fille, ou ta cousine, fet aucune folie de son cors, tu ne la doie mie ahonter », car sa honte rejaillirait sur toi. Une femme qui ne t'est de rien ? cela ne te regarde pas).

Est-il bon d'être jaloux de sa femme ? (Non, car si c'est sans raison, c'est l'exciter à mal faire ; et la mauvaise femme fera pis si tu est jaloux d'elle, par méchanceté : peut-être te tuera-t-elle ou te fera-t-elle tuer. Ne reproche jamais sa conduite à ta femme ; car, « se tu

le fais, tu li alumes le feu au cuer derechief a mal faire »). — Même question (Tu as le droit d'être jaloux, certes, si tu es sûr de ton fait : « Tu dois estre bien jalous et tu la dois chastoier par belles paroles, non pas par batre, car, si tu la fiers ou si tu la bas, ou si tu la reproches, fame est de tel nature qu'elle fera pis. » Si tu ne peux t'empêcher de la battre, va-t'en, jusqu'à ce que tu sois en état de lui parler raisonnablement, pour son bien. « Se ta mollier parole a ton ami ou a autre home ou s'elle jue ou s'elle rist ou moque ou gabe ou regarde en porte ou en huis, ja pourtant ne te dois jalousier ». Telles sont d'allures évaporées qui sont d'ailleurs irréprochables, et réciproquement).

Doit-on croire tout ce qu'on pense des gens, en bien ou en mal ? (Certes non. Pas même de toi-même. « Si tu penses que tu es prodome, par aventure tu ne l'ies pas... Tels cuide estre d'une maniere qui est d'une autre ». Le cœur de l'homme est comme l'arbre planté en terre ; il oscille sous le vent. Le vent du cœur, ce sont les humeurs, qui le font pencher ou le déchaussent. Soyons prudents, par conséquent, dans nos jugements sur autrui).

Il y a des jeunes gens qui sont « chanus » et des vieillards qui ne le sont pas ; pourquoi ? (C'est à cause du « tour de la lune ». Tous les enfants qui sont nés quand la lune était dans le signe des Poissons blanchissent de bonne heure. La « chaleur de la tête » y est aussi pour quelque chose).

Pourquoi les gens sont-ils chauves (Même expli-

cation. Ceux qui deviennent chauves sont nés lorsque le soleil était au signe du Lion).

Le roi demande des détails au sujet des douze Signes et des sept Planètes. — Nature et complexion de chacun et de chacune.

Comment naissent les hoirs des rois et des seigneurs ? (Dieu accorde aux rois qui en sont dignes d'engendrer au moment précis où les enfants à naître sont destinés à devenir rois).

Comment le bien et le mal sont-ils connus au ciel et dans l'enfer ? (Deux hommes vont sur la route ; l'un commet un crime, l'autre opère un sauvetage ; les « agaiteors des chemins » le savent aussitôt et en informent tout le monde dans la ville prochaine, où l'un et l'autre reçoivent, à leur arrivée, la récompense qui leur est due).

Quand l'homme pèche, son ange gardien en est-il fâché ?

Les morts reviendront-ils en ce siècle ? (Pendant un clin d'œil, lors de la venue du vrai prophète [Jésus-Christ], et au Jugement dernier).

Les hôtes du paradis verront-ils jamais ceux de l'enfer ? (« Ne cuidez mie qu'il ait ores arme en paradis, mais touz sont en enfer », en haut ou en bas. La venue du vrai prophète est attendue avec angoisse par les mauvais et avec impatience par les bons ; car c'est alors que l'on se partagera en trois cohortes : paradis, purgatoire [« le laveour des vices »], enfer).

Pourquoi les bons ne sont-ils pas au paradis ter-

restre, en attendant ? (Il est trop matériel pour les âmes).

Comment est l'âme : lourde ou légère, blanche ou noire ?

Quelqu'un peut-il aller directement au ciel, sans passer par le purgatoire ?

A quoi bon le Jugement dernier, puisque Dieu met dès auparavant les uns au ciel, les autres en enfer ? (Il viendra « por acomplir »). — Les petits enfants seront-ils damnés ? (Non, car chacun sera damné « selon sa reconoissance »). — Y a-t-il dans l'autre monde des villes et des maisons comme ici ? Où iront ceux qui ont fait beaucoup de bien et peu de mal [1] ?

Si Adam n'avait pas péché, les hommes et les femmes se seraient-ils unis de la même manière pour la génération ? (Ce n'aurait pas été la même chose).

Le déluge a-t-il submergé le paradis terrestre ?

Quand Dieu fit Adam, de quel âge le fit-il ?

Qu'adviendra-t-il de ceux qui, au moment du Jugement dernier, n'auront encore mérité ni le paradis ni l'enfer « et n'auront espace de laver lor vices au feu d'espurgeor » ?

Pourquoi l'âme est-elle invisible ? Comment s'introduit-elle dans le corps ? Est-elle engendrée comme le corps ? Les âmes ont-elles été faites toutes au

1. Le rubricateur a inséré, dans l'intitulé de cette question, une glose d'un manuscrit antérieur : « Cest chapitre est encontre toutes les nations qui dient qu'il n'est point d'espurgeor*. » (Fol. 64 v°).

* purgatoire.

commencement du monde ou s'en fabrique-t-il chaque jour?

Comment se peut-il qu'il y ait [pendant la grossesse] « .II. armes* en .I. ventre »? Par où entre l'âme de l'enfant? Et s'il meurt, par où sort-elle?

Dieu, qui a fait toutes choses, leur a-t-il donné des noms?

Pourquoi les uns sont-ils grands et les autres petits? « (Por l'ore et por le point en quoi il sont nés ». Nos ancêtres étaient plus grands que nous ne sommes; et, « tant com le monde durera, il ira touz jors abaissant »)[1].

Quel est le meilleur art qui soit? (« L'art de la letre »).

Lequel est le plus dangereux, le froid ou le chaud? (Le chaud, car on peut se réchauffer, mais il est plus difficile de se rafraîchir à cause de la chaleur intérieure).

Quels sont ceux qui sont le plus à leur aise? (Ceux qui s'attachent à Dieu: « Cil qui ont a faire avec le peuple ne puent eschapier qu'il ne soient corrompu en aucune maniere ou de dist ou de fait »).

Ceux qui sont nés de mauvais père ou de mauvaise mère, cela leur nuit-il? (Non; pas plus qu'il ne nuit au froment d'être semé par un méchant).

Qu'est-ce que « delit » (plaisir)? (Santé d'abord,

* âmes.

1. Sidrach a dit plus haut (p. 237) que la civilisation irait toujours en se perfectionnant.

puis richesse : puis enfants ; enfin largesse. Cependant « tu ne dois mie doner le tien en tel maniere que tu sois tenus por fol »).

Quelle est la chose du monde la plus agréable à voir ? (Le ciel, et ensuite ce qu'on aime).

Doit-on aimer son ami et son voisin ? (Cela dépend ; s'il n'est pas raisonnable, il faut le « blasmer et durement laidoier et chastier »).

Parler ou se taire ? (« L'ome doit avoir col de grue, lonc et noé *, que, se il pense a dire une paroule qui tornast a damage d'autre, avant que il passe toz les nous **, il porpenssera qu'ele est male a dire et si la fera avaler encontreval ou ventre »).

Convient-il de fréquenter les fols ? (« On doit guerpir *** les fols et leur volenté »).

Qui doit être le plus sage, le vieux ou le jeune ? (« Se tu vois un home qui soit peu sachant, tu ne le dois mie trop blasmer, car le sens ne la folie ne muet ne de l'un ne de l'autre par eaus, mais par l'ordenement que Deus a ordené es .VII. planetes et es .XII. signes, qui le monde governent et estaublissent les choses temporelles es nativités des gens par le muement dou firmament... »)

Pourquoi l'homme est-il velu et chevelu ? (Il ne l'était pas dans le paradis terrestre ; c'est pour cacher sa honte).

De quelle pomme Adam mangea-t-il ?

Les sourds-muets ? (« Dieus, por sa puissance,

* noué. — ** nœuds. — *** éviter.

avant que il feist le monde et le firmament, savoit il bien que l'ome devoit pechier et getter de grace en poine. Si estaubli le firmament et le movement et le tor des planetes et des signes que en aucun point es signes doivent naistre gent sourt ou mut ou orbe ou contrait* por le peché que Adam devoit faire »).

Pourquoi Dieu fait-il mourir des enfants en bas âge?

Comment profitent les aumônes? (Les plus petites aumônes qu'ils font profitent aux croyants; les plus grandes ne profitent pas aux incrédules, « car il ne les font pas por Dieu, mais por eaus meismes »).

Doit-on aimer la « seignorie » [les pouvoirs publics]? (Oui, car elle est de Dieu).

La justice? (Elle doit être juste). — Les juges pèchent-ils quand ils condamnent les gens à la torture ou à la mort?

Les idiots seront-ils damnés?

Les enfants apprennent-ils plus que les vieux?

Y a-t-il des anges gardiens? Les anges savent-ils tout? Sont-ils ici-bas tout le temps parmi les hommes? Comment apparaissent-ils aux hommes? Et les diables, savent-ils tout ce que les gens font?

Qu'est-ce que le purgatoire? Combien d'âmes au paradis? Qu'est-ce que l'enfer? (Longue, mais banale description de l'enfer. Les justes seront enchantés des supplices infligés aux damnés, même à leurs proches).

* aveugle ou estropié.

Que peuvent savoir et connaître ceux qui sont en enfer ?

Les bons sont-ils en parfaite joie? (Non, jusqu'au Jour du Jugement). Les âmes savent-elles ce qui se passe en ce bas monde ? Les âmes peuvent-elles apparaître quand elles veulent ? (Celles des justes, oui ; les autres, non, sans permission).

D'où viennent les songes et les pressentiments ?

Dieu pardonne-t-il tous les péchés ? (Tous, sauf deux : désespoir de la miséricorde de Dieu et obstination à ne pas se repentir).

Les arbres que Dieu fit au commencement du monde portaient-ils des fruits ?

En quelle saison et à quelle heure fut fait Adam ? Qui fit le premier du vin ? (Noë, par le commandement et selon les instructions de Dieu. Il est à noter que d'Adam à Noë, avant le déluge, les hommes ne buvaient point et ne mangeaient pas de chair. L'humanité antérieure au déluge différait beaucoup de celle que nous connaissons). Quand Adam sortit du paradis, trouva-t-il des fruits pour vivre? Après le déluge, y eut-il des fruits nouveaux ? (Non ; la flore resta semblable à ce qu'elle avait toujours été). Où fut faite l'arche de Noë ?

Qu'est-ce que la pitié ? Le plaisir et le repos font-ils du bien ou du mal ? Doit-on avoir pitié des créatures qui sont en peine? (Il ne faut pas faire languir la bête qu'on doit tuer. On ne doit tuer, du reste, les bêtes que pour les manger, ou celles qui nuisent et qu'on prend en flagrant délit. « Se tu encontres aucune mauvaise beste perilleuse et elle ne te fait

nul mal ne ennui ne a autre devant toi tu ne la dois mie tuer, car tu ne l'as pas faite »).

Faut-il boire du vin ou de l'eau ? (« Le vin est une chose précieuse et digne, et si est salu dou cors et de l'ame »).

Doit-on s'amuser au jeu ? (On ne doit s'amuser nulle part, si ce n'est en Dieu. « Il naistra .I. grand pechié au monde qui sera nomé *jeu as poins*[1], ... et par cel chemin iront moult de gens en enfer »).

Les hommes ardents à batailler, comment peuvent-ils s'en empêcher ?

Celui qui se vante de son péché fait-il mal ?

Un méchant peut-il être savant ? (Oui, mais sa science n'est pas la science parfaite).

« Porquoi ont les fames la joie et le duel dou siecle ? » (Parce qu'elles ont la cervelle plus légère que les hommes et sont comme les cimes des arbres qui oscillent au vent de toutes parts. « Les fames sont teles, car de si petite chose qu'elles voient ou qu'elles oient elles se troublent toutes : ce est por le poi de sens qu'elles ont, et la foiblesse dou sens lor fait tost avoir joie et tost duel. Car, s'eles fuissent si saiges come les homes, on les feroit baillis et jugeors et seignors a comander et a jugier come les homes font... Et plus toust porroient estre deceues .LXX. fames que .I. saige home »).

Doit-on souvent aller voir son ami ? (Non, car tu l'ennuierais ; et ne va jamais chez lui sans t'être

1. Plusieurs mss. offrent ici des variantes : « griesche », etc.

annoncé). Doit-on faire mauvaise figure à son ami s'il vient chez vous à l'improviste ?

Comment se fait-il qu'un homme, vainqueur de trois ou quatre adversaires, se laisse ensuite vaincre par un seul ?

Faut-il manger de tout ?

Quels sont les plus grands vantards du monde ? (Les vieux qui racontent les bourdes et les folies de leur jeunesse ; personne ne les croit, du reste. Et aussi les étrangers qui vantent les richesses qu'ils ont dans leur pays).

Pourquoi les nuages ne sont-ils pas en été comme en hiver ? Pourquoi un nuage qui paraît petit couvre-t-il une grande surface de terre ?

Les petits enfants ? (Leur pureté fait honte au diable ; ils sont d'ailleurs plus faibles que les petits des animaux).

Le roi Boctus se demande ensuite pourquoi tous les hommes ne sont pas faits de la même manière.

D'où vient le sens ? (De la pureté du « coraige », du sang et de la cervelle). Pourquoi s'imagine-t-on parfois qu'une chose fut qui n'a jamais été ? Les soupirs ? (On soupire pour expulser les mauvais air). L'haleine ? (C'est pour remplacer l'air souillé par de l'air pur). L'éternuement ?

De quel élément pourrait-on le mieux se passer ?

Pourquoi la pluie abat-elle le vent ?

Pourquoi les oiseaux femelles n'ont-ils pas de « nature » comme les autres bêtes ? (Parce que, en volant, leur corps s'emplirait d'air).

Quel est le plus fort, le vent ou l'eau? (L'eau, car sans eau pas de vent).

Pourquoi tous les enfants ne naissent-ils pas après le même laps de vie intra-utérine? Pourquoi tout le monde ne meurt-il pas au même âge? (Le point de l'engendrement annonce celui de la naissance, et celui de la naissance annonce celui de la mort).

Qui sent la douleur quand l'âme se sépare du corps, l'âme ou le corps?

Pourquoi les petits enfants sont-ils ennuyeux à élever? (A cause du péché d'Adam).

Comment doit-on vivre en ce siècle? Doit-on craindre ses ennemis? (Cela dépend des circonstances). Doit-on jouer avec son ami? (Jeu de mains engendre courroux, car le vaincu en a dépit, si faible qu'il soit. « Poi en i a de ceus qui mesprisent soi meismes »). Comment se comporter à l'égard de ses ennemis? (Vigoureusement, « ja soit ce que tu les doutes et que tu es coarz... Si tu es vil et coart, tiens toi a honour et cortoisement entre la gent; a ce cuideront que tu soies prodome et vaillant et a tel te tendront... Si alcuns te chace d'armes et tu n'as cuer devers lui, conporte toi et pren exemple des chiens et torne a lui... »)

Les riches ou les pauvres, lesquels valent le mieux? Lesquels sont le plus en sécurité et à leur aise? (Les riches sont plus à leur aise, les pauvres plus en sécurité). Quels sont les plus riches gens du monde? (Après les Grecs, par la suite des temps, ce seront ceux d'une nation « qui seront plus humbles a Dieu

que nule autre gent du monde »). Les plus honorés? (Ceux d'Occident[1]).

Faut-il lâcher la proie pour l'ombre?

Doit-on ajouter foi à tous les conseils? (Avec discernement). Doit-on aimer les médisans? Doit-on s'affliger si quelqu'un vous fait mauvais semblant?

Doit-on oublier son pays? (« L'om puet bien oublier son païs. Se tu es en ton païs povres que tu n'aies de quoi vivre et tu vas en autre païs ou tu troves bien et amor, bien dois donc oblier la ou tu as esté povres et mendiant... La est ton païs, et cel païs dois tu aimer la ou tu as ton vivre, non pas la ou tu fus nés. Car qui sevent doner garde au monde se trovent que tote la gent qui furent et sont et seront sont estranges en cest siecle, car nus n'a païs, mais tant seulement herberges, et partir maintenant lor covient »)[2].

Force ou « engin »*, lequel vaut mieux? (Engin vaut mieux que force au corps; force vaut mieux qu'engin pour l'âme).

Si quelqu'un te demande raison, faut-il répondre? (Ne répondre que si l'on est en état de le faire victorieusement; sinon, « prendre terme » et consulter

* ruse.

1. Plusieurs mss. portent ici à l'encre rouge l'identification : « les François ».

2. Cf. la question des éditions amplifiées qui porte, dans le ms. fr. 24395, le n. VIII^xLXVII : « Lesquels doit l'en plus amer, ceuz de son pays ou les estranges? » Réponse : « Plus vaut le bien de l'estrange que le mal du frere. »

les livres. « Cil qui respondent de ce que l'on lor demande sont appelés *philosophes* »).

Doit-on réclamer ses créances?

Pourquoi les Occidentaux (« cil de Ponent ») sont-ils plus sages que les autres? (Ceux d'Orient sont trop échauffés; ceux du Ponent n'ont pas la cervelle « tant cuite a la chalour » et ils peuvent manger des viandes fortes, ce qui est interdit par le climat aux Orientaux).

Qu'est-ce qui plaît le plus aux femmes, le beau corps ou le beau visage? (Mieux vaut « belle chiere » que « belle charoigne »).

Si un homme trouve sa femme en flagrant délit, que doit-il faire? (Chastier sa femme courtoisement et laisser l'homme aller. Et puis, ne pas se faire trop de souci. Vous n'êtes pas seul au monde, et, pour ce qui est arrivé, ni les eaux ne seront séchées ni les arbres ne cesseront de porter leurs fruits. Personne n'en est mort ni n'en mourra).

Faut-il s'occuper d'autrui? (Temporellement, il ne faut penser qu'à soi et aux siens; agir autrement, c'est folie).

Dans les malheurs qui arrivent, doit-on blâmer Dieu?

De qui peut-on avoir le plus de los et d'honneur, le pauvre ou le riche? (On a plus grand los du pauvre reconnaissant, qui colporte partout le bruit des générosités que vous lui faites).

Doit-on servir à toutes gens? (Oui, car si tu sers un inférieur, « tu le fais ou pour Dieu, ou por ton loer ou por honor de lui avoir ». Et il faut être pa-

tient au service, car tel prud'homme pourra te récompenser d'un seul coup de l'avoir servi pendant dix ans).

Quelle est la plus savoureuse chose qui soit ? (Dormir).

Comment doivent-être les rois et les seigneurs ? (Loyaux, sages, courtois, débonnaires, larges, etc.). Un roi doit-il aller en bataille ? (Ils doivent se tenir à l'arrière-garde pour agir suivant les circonstances : « Mieux vaut .I. bon fuir que mauvaise demorée ». « Tout l'ost pent a eus » ; qu'ils ne se placent donc jamais à l'avant-garde. « Si l'ost est perdu et le seignor eschape, il recoverra. I. autre ost ; et se il est perdu, tout est perdu »).

D'où vient la sueur ? (Du mauvais sang ; les faibles suent, non pas les forts).

De quelle nuance faut-il s'habiller ? (Le vermeil est royal et donne « grand confort » à qui le porte. Le blanc est amoureux. Le vert est la couleur du vêtement de la terre. Le bleu, couleur du firmament, est aussi celle de l'humilité).

Quelle est la chose la plus verte qui soit ? (L'eau). La plus grosse ? (La terre).

Au moment de la mort, lequel vaut le mieux, repentir ou bonne espérance ?

Doit-on pleurer les morts ? (Oui, s'il s'agit d'un méchant, car il est en enfer ; sinon, non). Quelqu'un est-il jamais revenu de l'autre monde, pour dire comment il est fait ? (Abel, Seth, Enoch, Noë, Mathusalem, etc.).

Que faut-il faire avant de s'endormir et en se levant? (Oraison. Et, quand on se lève, il faut se tourner vers l'Orient « qui est chiere dou monde »)...

Pourquoi les enfants n'engendrent-ils pas?

Les diables souffrent-ils dans l'autre monde? Quelle est la lutte la plus dure à soutenir? (Les tentations du diable).

Doit-on craindre tout le monde? (« On doit douter ciaux qui Dieu ne doutent », et ceux-là seulement).

Pourquoi le fer va-t-il vers l'étoile « Guioire * »? (Le fer est de la nature de cette étoile, comme le feu est de la nature du soleil. Le feu retourne au soleil quand il s'éteint; de même, s'il était immatériel, le fer retournerait à la Guioire. Mais il y a une autre pierre qui est aussi de la nature de la Guioire : le fer « se prend » à elle).

Tous ceux qui naîtront mourront-ils?...

Peut-on oublier la joie et la peine?

Comment doit-on exposer sa pensée? (Brièvement, sagement; de grand courage). Doit-on montrer son sens entre les simples gens? (Non; c'est vouloir apprendre à lire et à écrire à une bête; on perd son temps).

Pourquoi y a-t-il des vins blancs et des vins vermeils? (Le vin blanc vient de ceps que Noë planta la nuit et le vin vermeil de ceps plantés au soleil).

Les bêtes ont-elles un langage? (Non. Les cris des

Polaire.

bêtes et des oiseaux ne veulent rien dire, car l'homme seul a un entendement. S'ils crient, c'est une habitude que Dieu leur a donnée).

Qui profite [le plus] à l'âme, ce qu'elle fit en ce siècle ou ce que l'on fait pour elle? (Les œuvres; mais les intercessions soulagent aussi les âmes du purgatoire).

Quel est le plus sage homme qui soit au monde? (Celui qui, depuis l'âge d'un an, aurait été élevé, jour et nuit, au son des instruments. Car la musique purge le sang et adoucit le cœur).

Quelle est la chair la plus savoureuse? (Celle de la sauvagine châtrée).

Est-il une âme qui puisse savoir ce qui se fait dans tout le monde en un jour? (Les astronomiens eux-mêmes n'en savent qu'une partie).

Qu'est-il advenu des petites bêtes et des vermines lors du déluge?

Pourquoi les jeunes gens y voient-ils plus clair que les vieillards?

Les poissons dorment-ils dans l'eau? Pourquoi les poissons ont-ils une pierre dans la tête? (C'est un contrepoids pour aller au fond). Combien d'espèces de poissons? (Il y en a tant que cela serait fort ennuyeux à dire. Il y en a de toutes les couleurs. Il y en a en guise d'hommes, de bêtes, d'oiseaux, d'îles, etc.).

Les espèces de bêtes? (Il y en a qui ressemblent à des hommes; il y en a qui ont deux têtes; il y en a d'assez grands pour porter sur leur dos dix hommes

ou plus ; il y a des bêtes qui vont sur deux pieds avec une queue de lion ; il y en a en forme de serpent avec des visages d'homme et des cheveux de femme ; il y en a qui n'ont qu'un œil, avec des mâchoires d'une seule pièce et qui broient des cailloux ; il y en a qui ont une pierre aiguisée au bout de la queue).

Les oiseaux? (Il y en a, aux îles de la mer des Indes, qui sont plus grands que des buffles et ne peuvent voler que quatre fois par jour, une lieue chaque fois ; il y en a qui ont deux têtes et quatre pieds ; il y en a qui courent au feu, avec des plumes incombustibles ; il y en a qui, sans couver, font éclore leurs œufs en les regardant, etc.).

Le plus bel oiseau du monde? (C'est le coq, car « il i a moult de bontés en lui qui ne sont entre les autres oisiaux » : couronne, éperons, sens de reconnaître le jour et la nuit. Il est jaloux plus que l'homme, généreux, combatif. Si c'était une bête de chasse, tous les autres oiseaux lui feraient révérence). La plus belle bête? (Le cheval). Le plus « digne oiseau »? (L'abeille). A quoi se reconnaissent les beaux chevaux? (A quatre choses longues, quatre courtes, et quatre larges). La bête la plus bénigne? (Le mouton). Les bêtes les plus maudites? (Dieu n'a maudit que les démons).

Pourquoi les grands arbres ont-ils de petits fruits et les petits arbres de gros fruits?

Les bêtes les plus intelligentes? (Les singes et les chiens). Pourquoi les oiseaux de chasse ne boivent

ils pas? (Ils volent si haut que la fraîcheur de l'air leur suffit). Le serpent a-t-il toujours été ce qu'il est?

Comment[1] soigner les saignements de nez? (Avec du fumier de porc encore chaud et de la crotte* de chameau pilée).

Mauvaise enflure aux jambes, quel remède? (Onguent fait de saindoux et de cendre d'escarbot).

Pour les dartres? (Écraser sur la partie malade des « vers » bleus à ventre blanc, qu'on appelle « pichars »[2]).

Pour le mal à l'estomac? (Racine d'ache pilée dans du vin doux, etc.).

Mais, dit le roi, si l'on est en voyage, sans aucun de ces ingrédients sous la main? (Emporter « l'électuaire de vie », dont la formule est ici donnée).

Pourquoi tant de remèdes pour l'estomac? (C'est parce que les trois quarts des gens meurent par là).

Comment étancher le sang des plaies? — Suivent

*Var. : gresse.

1. Les questions médicales qui suivent manquent dans plusieurs mss. et dans la version en *mittelniederdeutsch*. Elles ont été au contraire traduites en anglais et publiées à part, au XVIe siècle, dans une plaquette aujourd'hui introuvable, sous le titre : *A Book of Medicines of king Bocchus*, chez Robert Redman (K. D. Bülbring, *o. c.*, p. 477). — On lit, à la suite du Roman, dans le ms. fr. 1161, une série complémentaire de recettes analogues (fol. 131) : « Ci après sont les meidecines que maistres Gonberz..., li plus excellens serorgiens qui fust onques a Paris en son temps, ha essayées et esprouvées... »

2. Ce mot se présente, dans les mss., sous les formes : *pichart, picart, pichaar, picahart, bukahar, pulzahar, pulzachar.*

des recettes contre les pâles couleurs, les vers intestinaux, « l'encombrement de pis » (emphysème), le manque d'appétit, la frénésie, les vomissements, les cicatrisations mal faites, la mauvaise haleine, les maux d'oreilles, le mal de tête, l'apostume, la goutte, etc.

Le roi, suffisamment instruit des choses médicales, éprouve le besoin de revenir à des sujets plus élevés : « Nos avons, dit-il, demandé et entendu de l'espirituel et dou corporel ; et si volons savoir des amis de Dieu qui furent d'Adam jusques a Noë ».

Qu'arrivera-t-il quand naîtra le fils de Dieu ? Que signifient ces merveilles ? Où sera le fils de Dieu dans son enfance ? Sera-t-il beau ? Pourquoi se laissera-t-il mourir ? La Résurrection ? L'Eucharistie[1] ? Chacun pourra-t-il opérer ce mystère ? (Seulement ceux qui auront « le pooir de la sainte maison », c'est-à-dire de l'Église. Il est remarqué à cette occasion que « dou cors dou vrai prophete sera com dou soloil qui ne puet estre conchiés de la pulentie d'une longaine*, ne ne le fait plus cler quand il est en belle maison »).

« Cil qui auront li pooir de faire le cors dou vrai prophete seront il plus honorés devant Dieu que les

* par la puanteur d'un cabinet d'aisances.

1. Le rubricateur a encore inséré une glose, ou *nota bene*, en cet endroit : « Ce chapistre est encontre toutes les nations qui dient porquoi les Frans ne donent au peuple dou cors que le prestre reçoit et dou sanc que il reçoit avec le cors. » (Fol. 90.)

autres pueples » ? (S'ils se conduisent mal, ils seront plus sévèrement damnés que les autres).

Pourquoi voudront-ils toujours « faire le cors dou vrai prophete ? » (Ceux qui le feront « por la convoitise qu'il soient honorés et por ce qu'il soient fait riches en cest siecles » trahiront le fils de Dieu en agissant ainsi. On doit recevoir la communion avec autant de piété d'un mauvais prêtre que d'un bon).

Qu'est-ce que le péché ? (« Toutes les choses que Dieu fist ont substance et toute substance est bonne, mais mal n'a noiant de substance ; donc pechié n'a noiant de substance ». Le péché est d'ailleurs chose si importante que « quand un petit pechié est fait si est plus grand que tout le siecle »).

Comment connaîtra-t-on la mort du vrai prophète ? Quelles merveilles fera le fils de Dieu sur la terre ? (Miracles du Nouveau Testament). Les ministres du fils de Dieu, après sa rentrée au ciel, que deviendront-ils ? Pourront-ils guérir les infirmes ?

Y aura-t-il plus de monde sur la terre au temps du fils de Dieu que maintenant ? (Le nombre des hommes ira toujours en augmentant).

Combien le ciel et l'enfer sont-ils grands ?

Y a-t-il plus de naissances que de décès ? (Oui ; il naît mille personnes par heure).

Laquelle est la plus grande, la grâce de Dieu ou sa colère ? (« L'ire de Dieu n'est que le mal que l'om fait »).

Ceux qui seront au paradis vieilliront-ils ? (Ils seront toujours jeunes comme des enfants et gais comme

des oiseaux. Ceux qui seront en enfer voudront toujours mourir et la mort les fuira). — Ceux qui seront en enfer n'auront-ils nulle merci ni nul repos? — Ceux du ciel seront-ils nus ou vêtus? (Comme Adam et Ève avant le péché)[1].

1. C'est ici que commence la grande série de questions complémentaires dans les éditions amplifiées (voir plus haut, p. 201). Ces questions roulent d'abord sur la définition des vices et des vertus, et d'autres problèmes moraux. — L'auteur blâme sévèrement ceux qui veulent « enquerre du fet Dieu » : « Cil qui se met parfondement de savoir de la puissance Dieu est aussi fol comme cil qui voudroit la clarté du soleil enclorre en sa maison. » — Boctus demande : Vaut-il mieux que l'homme « foloie de son cors », ou la femme? Sidrach répond : « J'ameroie miex que ma fame foloiast que je... » — Puis, c'est la salade ordinaire d'interrogations sans suite. — Les gens d'armes, demande le roi, doivent-ils porter un lion dans leurs armoiries? Chacun le peut, dit Sidrach, mais au risque de se faire moquer de soi s'il n'est très brave. — Quelle est la fleur la plus « gentille » qui soit? (La fleur de lys, qui est « la plus convenable en main de roi »). — « Pour quoi se travaillent la gent de veoir la lune nouvele? » (Tel est l'usage des simples, qui se réjouissent à chaque lune d'apercevoir le premier croissant; mais c'est absurde.) — Doit on croire les philosophes qui disent qu'il n'y a pas d'autre monde que celui-ci? (Ils mentent « parmi leur gueules » ; les Juifs, les chrétiens et les Sarrasins, qui auront un jour « le pouvoir du monde », croiront tous à la vie future.)

Les questions IXᶜIX : « Coment fu trouvée la science après le deluge? » et IXᶜX : « Qui establi la monnoie au monde? », et les réponses qu'y fait Sidrach sont manifestement inspirées de l'*Image du Monde*. Voir ci-dessus, pp. 104, 106.

A partir de la question IXᶜXXII, questions de Physiognomonie : « Comment ne par quiex entresaignes puet l'en connoistre la bonne manere et la mauvaistié des gens? » Cf. le *Secret des Secrets* (ci-dessus, p. 192).

Liste des jours néfastes (q. IXᶜLIIII).

Comment peut-on savoir l'avenir[1] ? (Dieu, par sa miséricorde a établi les sept planètes à gouverner le monde. C'est l' « art d'astronomie » Suit un résumé de l'histoire de la science. « Ce est la primer art que onques fust au monde ». Japhet fut le premier astronomien ; il fut instruit par un ange. Puis, une sorte de Manuel opératoire, où sont décrites les cérémonies qu'il faut observer : avant toute recherche on invoquera « Sire Dieux Helyemons... ».

Quant tu auras ce fait et dit, tu auras apparillié la roe de l'astronomie devant toi et alumineras la chandille de la roe et estainderas les autres lumieres de l'ostel ou tu feras cest art, por veoir apertement la clarté de la roe sur quel planete elle descendera ; et, si tu le fais de jors, tu feras l'ostel oscur por veoir apertement la clarté qui descendera de la roe.

La roe doit estre une table reonde d'une paume au mains avec le compas et .I. parchemin ou paper glué sur celle table de son grant. Et en mileu de celle table aura une petite broche de fust por sustenir .I. chandoille. Le parchemin ou le papier qui sera glué sur la table sera seignié et partis par VII parties par compas et en chascune partie une planete d'entre sur la broche ; et metras une chandille subtille, longue d'une paume ou plus ; la moitié de la chandoille ou mains envoleperas d'un pou de cire dou gros d'une feve ou de moins entor elle por sustiner la roe qui doit torner de sus entor la chandoille ; et si auras l'autre roe qui doit tourner appareillie, et qu'elle soit dou grant de celle qui sera sur la table gluée, et tele come celle de la table ou parchemin ou papier, et qu'elle soit faite de .II. chartres gluée[s] l'une sur l'autre par quoi elle se ticigne droite ; et en mileu d'elle doit avoir .I. pertuis reont overt par compas ou la chandoille puisse entrer et torner liegerement. Entor la chandoille pres dou pertuis, la ou la chandoille demore de .II. dois ou plus.

1. Ici commence un Abrégé d'Astrologie pratique, dont l'équivalent se trouve ailleurs, à l'état de monographies. Voir plus haut, p. 144, en note.

doit avoir en la roe .I. pertus dou grant d'une chiche ou plus reont par la ou la clarté doit descendre sur la planete. Quant tu auras alumé la chandoille de la roe, tu ferras la roe por torner de la main overte, et, s'elle torne de la premiere foiz, ne la touchiés plus, et, s'elle ne torne, tu la dois ferir la seconde foiz...

Quant tu ferras la roe et elle torne, de son torner par elle demorera; donc te garde apartement et vraiment de la clarté sur quele planete elle descendra; et, s'elle touche .II. planetes, la ou elle plus pendera, cele planete sera de conte. Si prendras les poins qui sont sur celle dite planete et les poins qui sont sur les lettres del nom del jor et dou mois et de la lune, et se l'art se fait de prime soir envers demie nuit envers le jor sera conté del jor qui doit entrer, et ensement les noms des mois de la lune, se il est en son entrer ou a son issir; et ne contés mie les poins des letres por chascune foiz que la lettre sert au mot ou au nom, mais .I. fois a chascun mot ou a chascun nom...

Comment peut-on savoir ce qui adviendra à une personne dans toute sa vie? (Au moyen de ladite roue; manuel opératoire et tableau d'horoscopes[1]).

Des pierres précieuses. Combien y en a-t-il? Où sont-elles? Leurs vertus? (Il y en a vingt-quatre qui ont des vertus spéciales pour le corps de l'homme, de même qu'il y a vingt-quatre heures dans la journée[2]. Voici, à titre de spécimen, la notice consacrée à la Chrysoprase:

1. Le Tableau d'horoscopes (d'après la situation dans le Zodiaque, au jour de la naissance, de la planète sous laquelle on est né), est identique à celui qui se trouve dans le Dialogue de *Placides et Timeo*. — Comparer Bibl. nat., fr. 1160 (*Sidrach*), fol. 101 v°, et fr. 19958 (*Placides et Timeo*), fol. 98. Et cf. plus loin, p. 297.

2. Des vingt-quatre pierres de ce petit Lapidaire, la moitié sont identiques aux Douze Pierres du Rational dont parle

Crisopace est une pierre qui est aportée de la terre d'Ynde et sa color est verdelasse et resemble as ieus de porc et gette flambe come d'or de toutes pars. Cil qui [la] porte si est gracieus de sa venue.

Ce Lapidaire en miniature est suivi d'un Traité des herbes, très bref aussi. L'auteur a classé les herbes d'après leurs propriétés : herbes pour la vue, pour le sang, contre les bêtes venimeuses, etc. D'aucune il n'indique le nom ; il donne seulement la description botanique, conformément à ce schéma : « Il i a une erbe o pou de feuilles fendues longues : flor violete ; semence jaune, ronde, grosse ; petite racine »...

Exemple :

Erbe por mal de pissier. — Il i a une herbe petite o grans fuilles forchies, flour jaune, petite semence et petite racine. Qui la feroit bollir en vin et la donroit a boire a home qui ne puet pissier .III. jors au matin et au soir, soit de froit soit de chaut, il garroit.

Des herbes sont indiquées pour se rendre invisible, pour faire parler, pour rendre muet, pour faire aimer, pour faire haïr, pour détruire l'effet des charmes, etc.

On revient ensuite à l'Histoire sainte.

Quel est le plus digne lieu du monde ? (Le « nom-

Philippe de Thaon (ci-dessus, p. 46). Les autres sont : rubis, reflambine, cocrice, turquemaf, ligure, agathe, onyx, diamant, crasnif, vermidor, dyane et sorge.

Sur les rapports de cet opuscule avec le *Lapidarius Salomonis excerptus ex libro Rasielis angeli*, v. M. Steinschneider dans *Il Buonarroti*, 1872, p. 246.

bril du monde », c'est la terre promise, la Judée).

« Quant tout le monde finira et toute la gent morront et li fiz de Dieu vendra jugier les vis et les mors, lesquels seront les mors et lesquels seront les vis, adonques que tous seront mors? » (Cela s'entend des méchants et des bons).

Après la mort du fils de Dieu, qu'adviendra-t-il de Jérusalem? (Sept fois elle sera prise et gâtée. Les Romains la ruineront, mais ils passeront à leur tour : Dieu « fera naistre un home de Berie* de la plus orde gent dou monde », qui les dépouillera de la plus grande partie de leurs domaines et les confinera en Romanie.)

Quel homme sera celui qui naîtra ainsi en Arabie? (Pauvre, de laide façon, pasteur de chameaux. Ses gens gagneront la terre et la perdront par l'épée. Leur domination ne durera que 740 ans).

Ces gens tiendront-ils longtemps des terres en Occident?

Qu'arrivera-t-il ensuite? (Après la mort de Charlemagne, « cil de Ponent venront desa le berguil** de la mer » et s'empareront de Jérusalem, que Saladin leur reprendra[1]. Les Tatars paraîtront ensuite,

* Arabie. — ** Le *Dictionnaire* de Godefroy cite cet exemple du mot (*s. v.* « Bercil »), sans l'expliquer.

1. Par égard pour la fiction qui fait parler Sidrach longtemps avant la naissance du Christ, il n'y a nulle part de noms propres dans le texte; ils sont écrits à l'encre rouge et placés en interligne. Cela, dans tous les manuscrits; mais les noms propres, ainsi suggérés par le rubricateur, ne sont pas partout les mêmes.

qui déconfiront les Sarrasins. Après quoi il sortira de Babylone (Le Caire) un roi qui fera beaucoup de tort aux chrétiens et qui « confondra » Antioche. Suit une brève et obscure histoire « prophétique » des croisades, où la chronologie est bouleversée à dessein, et en grande partie imaginaire, puisque l'on y voit un pape marcher contre les Infidèles à la tête du peuple chrétien en commandant de « frapper au nom de Dieu »).

D'où viendra le faux prophète (l'Antéchrist) et où naîtra-t-il ? Quel jour ressusciteront les morts ? Les morts-nés ressusciteront-ils ?

Comment le fils de Dieu se manifestera-t-il ? En quelle forme aura lieu le Jugement ? Qu'arrivera-t-il ensuite ? Les « bonshommes » (les élus) seront-ils nus ou vêtus ? Se souviendront-ils des maux de leur vie terrestre ? (Oui, « si come li chevaliers qui raconte a ses amis » ses campagnes). Quelle sera la joie des bienheureux ?

Là-dessus, la curiosité du roi est enfin rassasiée : « Dieu te bénisse, Sydrac, car tu m'as montré le chemin de la joie pardurable du ciel ! » Mais nous avons assez appris. Il est temps de penser à « notre fait ».

*
* *

Sidrach, qui n'est pas seulement philosophe, mais magicien, aide le roi Boctus à construire une tour en vingt-six jours ; le roi Garaab, ennemi de Boctus, en est terrifié et se convertit, par avance, au christia-

nisme, qui n'existe pas encore. Mais, après la mort de Boctus et de Sidrach, ces peuples retournèrent au paganisme.

Ici finit le « Livre du sage astronomien et philosophe Sidrach » :

Or prions tuit comunalment Dieu le createur que il nos doint sa grace que nos puissons entendre et retenir et metre en euvre ce que cest livre dou saige phylosophe Sydrac nos mostre a l'onor dou cors et au profit de l'arme. *Amen.*

PLACIDES ET TIMEO

OU

LE LIVRE DES SECRETS AUX PHILOSOPHES

Le Dialogue de *Placides et Timeo*, ou « Livre des secrets aux philosophes » a été conservé sous trois formes distinctes.

Une de ces formes a passé jusqu'ici pour n'être représentée que par un seul manuscrit : le ms. fr. 212 de la Bibliothèque nationale. — Le manuscrit français 212 est un magnifique volume en vélin très pur, exécuté, à la fin du xve siècle, pour Louis de Bruges, seigneur de La Gruthuyse, le célèbre bibliophile. Il a fait partie de la bibliothèque des rois de France depuis Louis XII. L'encadrement de la première page du texte, rinceaux d'or et fleurs des champs, est d'une délicatesse charmante.

Une seconde forme est connue par un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale (fr. 19958), dont l'écriture paraît être de la première moitié du xive siècle. Le manuscrit français 19958 est un exemplaire à bon marché, sur parchemin grossier ; il était pourtant destiné à être illustré, comme l'attestent quelques dessins à la plume, des feuillets réservés pour des dessins qui n'ont pas été faits et les rubriques destinées à accompagner ces dessins.

Du troisième type, aucun manuscrit. Antoine Vérard en a donné, vers 1504, la première édition. L'ou-

vrage a été réimprimé plusieurs fois, à Paris, au temps de Louis XII et de François Ier, d'après cette édition, pour les libraires Ph. Le Noir, Jean de La Garde, Jean Petit, Poncet le Preux, etc. Il est évident que l'ouvrage eut, sous cette forme, un grand succès pendant la première moitié du XVIe siècle.

Ces éditions diverses posent un problème assez compliqué.

Observons, en premier lieu, qu'Antoine Vérard s'est servi, pour procurer son édition *princeps*, d'un manuscrit analogue au ms. fr. 19958. Même texte, d'un bout à l'autre (sauf des différences de graphie); mêmes rubriques pour les illustrations, aux mêmes places. Seulement, dans le ms. fr. 19958, le Dialogue de Placides et Timeo se présente comme un ouvrage en soi, sans dédicace d'aucun genre. Dans les éditions du XVIe siècle, il figure comme première partie d'une compilation intitulée *Le Cuer de philosophie* ; et cette compilation est censée traduite du latin « a la requeste de Philippe le Bel, roi de France » :

« Et pour ce, mon souverain seigneur, PHILIPPES LE BEL, roy de France, après vostre commandement, j'ay translaté ce present livre a l'honneur de vous et au prouffit et utilité de toutes creatures... Tu trouveras en ce livre, nommé *Le Cuer de philosophie*, plusieurs demandes et questions de Placides au philosophe Tymeo et les responces contenues en ycellui. Pareillement est le traictié de l'Espere du Monde, du Compost et Kalendrier tout figuré... Et ne l'ay point faict pour gloire avoir, ne pour richesse, ne por aucun don terrien; car oncques en ma vie ne tins compte de flaterie, ne d'envie, ne d'honneur terrestre. »

De son côté, le manuscrit du sire de La Gruthuyse n'offre un texte à peu près conforme à celui du ms. fr. 19958 et des éditions que jusqu'aux trois quarts environ du Dialogue : à partir du fol. 104 v°, correspondant au feuillet 45 v° de l'édition *princeps*, il est tout autre. De

plus, le Dialogue y est précédé d'une préface dont voici le passage principal :

.....je, JEHAN BONNET, prestre, docteur en theologie, natif de Paris, a la requeste d'un mien bon seigneur et amy, ay voulentiers mis diligence et cure de conqueillier en plus briefs mots que il m'a esté possible, aussi comme tout en une somme, determinations et conclusions aux anchiens philozophes et leurs diverses oppinions; car, aux diversitez des natures jugier, ne furent pas de legier les plusieurs philozophes concordans, ainchois en disputoient et arguoient moult souvent et aigrement l'un a l'autre....

L'auteur de cette préface ajoute qu'il s'est donné beaucoup de peine pour traduire du latin en français cette Introduction à la Philosophie, formée d'extraits des anciens maîtres, mais qu'il ne le regrette pas, « se il plaist a celuy pour quy » il l'a fait. Si son bon seigneur y prend goût, il translatera de même « tous les livres dont je lui ay faittes ces sommes..., lesquels contiennent LVI parties, qui très bien furniroient pour cinq volumes... » de la grandeur de celui-ci, sans figures.

On n'a pas d'autres renseignements sur la date et la provenance de *Placides et Timeo*. On peut noter encore, pourtant, que le Catalogue de la librairie du Louvre, dressé vers 1373 par Gilles Mallet, mentionne trois exemplaires du Dialogue, aujourd'hui perdus, qui semblent avoir été des exemplaires de luxe, comme celui du sire de La Gruthuyse. A quel type appartenaient-ils? Le n. 165 du catalogue de Gilles Mallet commençait au haut du second feuillet par *jamais ne sera* ; or les mots *ne sera* (il est facile, dans la phrase, d'omettre *jamais*, qui n'est pas nécessaire au sens) se lisent au bas de la première colonne du fol. 2 du manuscrit de La Gruthuyse, dans la préface de Jehan Bonnet ; il semble donc que le n. 165 contenait cette préface. Sur le n. 194 de Gilles Mallet, aucune donnée. Le n. 260 de Gilles

Mallet était un grandissime volume, couvert de cuir rouge, à empreintes; il comportait des illustrations (comme le ms. fr. 19958 et les éditions qui en dérivent); outre *Placides et Timeo*, il contenait plusieurs écrits du même genre, un « Gouvernement des princes », un « Tresor de philosophie », le Roman de Sidrach, et « grant quantité d'histoires ».

M. Ernest Renan, qui a consacré au « Livre des secrets » une notice étendue dans l'*Histoire littéraire de la France* (XXX, pp. 567-595), a entrepris de raisonner à partir des faits acquis qui précèdent.

Il ne pense pas que l'on puisse « s'arrêter à l'idée » que la dédicace des éditions à Philippe le Bel est simplement apocryphe; car bien d'autres livres ont été dédiés à Philippe IV par des traducteurs ou des philosophes: Raimon Lull, Jean de Meun, Gilles de Rome. Mais l'hypothèse que la dédicace au roi Philippe serait authentique n'exclut pas, selon lui, celle que la préface du manuscrit de La Gruthuyse puisse être également sincère: « La dédicace de Jehan Bonnet à un seigneur anonyme excite plus de soupçons que celle à Philippe le Bel: on sait combien était fréquent au moyen âge le cas de ces prétendus translateurs, s'appropriant, pour le dédier à quelque riche personnage, un ouvrage antérieur. Néanmoins il n'est pas impossible que l'auteur ait exploité son ouvrage sous deux formes[1]. »

Si les deux dédicaces sont sincères, l'auteur, Jehan Bonnet, écrivait au temps de Philippe le Bel. La forme première de son ouvrage serait alors représentée par le manuscrit de La Gruthuyse. « De son vivant même », il se serait fait des copies du dialogue, sans dédicace, où la fin était refaite (ms. fr. 19958). Enfin, « à une époque postérieure à 1300, peut-être avec son agrément et

1. *Histoire littéraire*, XXX, p. 587.

sous ses yeux », il se serait fait une nouvelle édition de l'ouvrage, cette fois jointe à deux autres écrits, l' « Espere du Ciel » (d'après John de Holywood) et un traité de Comput. La compilation formée par la réunion des trois opuscules aurait été intitulée *le Cuer des secrets de philosophie* et dédiée à Philippe le Bel[1].

M. E. Renan ne se dissimule pas, du reste, la fragilité de ces conjectures. Et il y voit notamment, quoiqu'il les adopte, deux difficultés.

La première vient de ce qu'il n'existe aucun manuscrit qui offre l'arrangement des éditions. Il est bien étonnant que, si *le Cuer des secrets de philosophie* existait déjà sous Philippe le Bel, tel qu'Antoine Vérard l'a publié, il n'y en ait eu aucun exemplaire dans la librairie de Charles V ; or, la chose est certaine : les exemplaires décrits par Gilles Mallet ne portaient pas le titre *Cuer des secrets...* ; et, du reste, le libellé même de ce titre paraît être plutôt dans les usages du XVIe que dans ceux du XIVe siècle. Dès lors, il est fort possible « que l'arrangement du *Cuer des secrets* soit l'ouvrage d'un de ces savants faméliques qui entouraient les premiers imprimeurs et furent entre leurs mains les instruments de tant de supercheries. » En ce cas, la dédicace au roi Philippe serait apocryphe : « Peut-être les opuscules de Raimon Lull, dédiés à Philippe, qui furent publiés à Paris vers 1500, engagèrent-ils Antoine Vérard à couvrir la publication qu'on lui proposait, ou qu'il avait provoquée, d'une dédicace qui lui donnait un semblant d'autorité[2]. »

La seconde objection à son système, le rédacteur de l'*Histoire littéraire* la voit dans la qualité que s'attribue Jehan Bonnet : « prestre, docteur en théologie. » Un prêtre aurait-il pu écrire *Placides et Timeo* ? L'auteur,

1. *Ib.*, p. 590.
2. *Ib.*, p. 592.

quel qu'il soit, était peu lettré et n'avait évidemment reçu aucune éducation théologique. M. Renan lui attribuait, en outre, « une grande liberté d'esprit » et une singulière hardiesse. « Quand on cherche, dit-il, à se rendre raison des motifs qui portèrent à l'arrangement bizarre de la compilation *Cuer de philosophie,* on peut difficilement se débarrasser de l'idée que les traités de la Sphère et du Comput sont là pour masquer les hardiesses du Dialogue... » Mais quoi? Cela n'est pas, suivant le savant critique, un motif suffisant de refuser toute créance à Jehan Bonnet. Sous Philippe le Bel vivaient à Paris des clercs d'allures très indépendantes. « On peut donc concevoir Jehan Bonnet comme un personnage... ayant assisté aux cours de l'Université de Paris vers 1275, ayant entendu peut-être Siger [de Brabant] et ces professeurs dont l'enseignement avait une couleur positiviste très prononcée. C'était ce que l'on appelle un averroïste, expliquant l'âme par les sens et les religions par trois imposteurs. Quand on compare, en effet, un tel livre à ceux des scolastiques proprement dits, tels que saint Thomas d'Aquin, la distance est grande. L'opinion éclairée s'est détournée de la métaphysique. On veut savoir le monde. La foi chrétienne n'est pas niée, mais les délicatesses en sont oubliées. Une sorte de matérialisme porte à soulever sans pudeur le voile qui nous dérobe les sources de la vie, devant lesquels on s'était arrêté jusque-là avec tremblement[1]. »

M. E. Renan, qui avait conscience de toutes les incertitudes du sujet, a toujours été, pourtant, affirmatif sur un point : la haute valeur non pas littéraire (car l'auteur n'avait aucun art), mais philosophique, du dialogue. « *Placides et Timeo*, dit-il, nous fait parfois sourire; mais c'est peut-être le plus ancien livre de philo-

1. *Ib.*, p. 589.

2. Il comptait, pour les résoudre, sur la découverte éven-

sophie en langue vulgaire que nous possédions. L'esprit de la philosophie scientifique s'y dessine parfaitement. En somme, cette naïve composition, pleine du sentiment de la recherche des réalités, est supérieure à beaucoup de traités scolastiques en latin, roulant sur des abstractions, et où la pensée moderne n'a pas ses véritables antécédents[1]. »

Une enquête nouvelle ne laisse pas d'apporter quelques éléments additionnels pour la solution des problèmes pendants.

I. Pour résoudre les difficultés qu'il avait constatées, E. Renan comptait sur la découverte éventuelle de nouveaux exemplaires. Je n'en ai rencontré que deux qui aient échappé à ses recherches.

Le premier se trouve à la fin du ms. 593 de la Bibliothèque de Rennes. Ce bel exemplaire semblait devoir être d'autant plus précieux pour notre objet que le recueil dont il fait partie est daté de 1303. Malheureusement, il est incomplet au début (de sorte que la dédicace, s'il en contenait une, manque) et à la fin (de sorte qu'il est impossible de dire s'il appartenait à la première, à la seconde ou à la troisième rédaction). Par une étrange rencontre, il a été brutalement amputé juste à l'endroit où il est question de la théorie atmosphérique des vents (ci-dessous, p. 294), après laquelle les diverses rédactions de l'ouvrage commencent à diverger. On ne l'aurait pas mutilé autrement si l'on avait voulu empêcher que notre curiosité fût satisfaite.

Le second figure, sous le titre de *Livre de Nature*, qui a empêché jusqu'à présent de le reconnaître pour ce qu'il est, dans le ms. fr. 1543 de la Bibliothèque nationale. Aux termes de la souscription du copiste (fol. 238), il a

1. *Histoire littéraire*, XXX, p. 593.

été exécuté « en le ville de Maigny es Armentieres », avant le 27 mai 1402, sur l'ordre de « monseigneur Mahieu de Hangest, chevalier, seigneur de Genly et de Maigny »[1]. Le texte du Dialogue y est à peu près conforme à celui du ms. de La Gruthuyse, mais le nom de Jehan Bonnet fait défaut au commencement de la préface :

Aristote dist en son Livre de Nature, ou commenchement d'un livre, lequel livre est appelé le Livre de Metafisique, que tout homme convoite et desire a savoir naturelement les secres de Nature. Et verités est que tout homme soubtil le convoite et desire a savoir, ne nul fol ne metroit entente a ce enquerre ne demander, car haute cose et soutieve est a savoir. Et pour ce je, a le requeste et a le priere d'un mien seigneur et ami...

Ainsi le Dialogue existait dès avant 1303 ; et il y a eu des exemplaires de l'édition représentée par le ms. de La Gruthuyse où la préface était anonyme. Nous n'apprenons rien de plus.

II. Il est plus important, sans doute, de constater que des deux principales formes sous lesquelles l'ouvrage nous est parvenu, l'une, celle du ms. fr. 19958 et des éditions (que j'appellerai A) est manifestement inférieure à l'autre, celle du ms. de La Gruthuyse et du ms. fr. 1543 (que j'appellerai B)[2].

Les deux textes sont parallèles, comme il a été dit plus haut, jusqu'à un certain endroit[3]. A partir de cet en-

1. Ce personnage était « esleus sur le fait des aides » à Noyon en mai 1371 (Bibl. nat., Pièces originales, fr. 27958, n. 37).

2. Quant à la troisième forme, celle du *Cuer de philosophie*, il paraît évident qu'elle est une fabrication du XVIe siècle, et, par conséquent, négligeable.

3. Parallèles, mais non pas identiques. Le texte du ms. de La Gruthuyse (fol. 1-104) est sensiblement plus long que celui du ms. fr. 19958 et des éditions. C'est un texte plus verbeux, avec quelques additions. Les histoires de Socrate et de la Pucelle venimeuse (ci-dessous, pp. 279, 291) sont amplifiées. Pla-

droit *B* offre des développements qui sont assez dans l'esprit de ce qui précède ; dans *A*, après avoir amputé la fin normale de l'ouvrage, on a brutalement collé de petits traités, sans doute indépendants à l'origine, d'Astrologie et de Médecine[1]. Le raccordement a été fait avec une négligence extrême ; on ne s'est même pas soucié d'éviter les contradictions entre le commencement du dialogue et ce que l'on y ajoutait[2]. De plus, la compilation finit avec le traité de Médecine, sans un mot de conclusion, de la manière la plus abrupte.

Le Dialogue de *Placides et Timeo*, tel qu'il est dans le manuscrit de La Gruthuyse, est certainement très mal composé, avec de perpétuelles références à ce qui a déjà été dit et à ce qui sera expliqué plus loin[3] ; il finit, pour ainsi dire, deux fois, car l'auteur, après avoir, en apparence, épuisé son sujet et fait mine de prendre congé, fournit une nouvelle course ; il en profite même pour

cides pose quelques questions nouvelles et prend plus souvent la parole. On a relevé plus loin, en note, les deux ou trois divergences principales.

1. L'arrangeur de la rédaction A s'est servi là, non seulement d'un Tableau d'horoscopes qui était banal, puisque, comme nous l'avons vu, il est aussi dans le Roman de *Sidrach*, mais de l'*Image du Monde* — agissant, en ce dernier cas, avec une incroyable sottise, jusqu'à copier le passage qui contient la date où ce poëme fut publié (ci-dessous, p. 296).

2. Exemple. L'auteur du Dialogue dit quelque part que la lune est plus grande que la terre : « Por ce poez vous bien savoir que trop est la lune plus grant que la terre » (Ms. fr. 19958, fol. 51). Celui du traité d'astrologie qui a été ajouté professe, d'après Ptolémée, le contraire : « Le cors de la terre est plus grant que le cors de la lune [X]XXIX tans et plus le quart » (*Ibid.*, fol. 112 v°).

3. « De ces choses nous parlerons autrefoiz, mais, si comme je vous ay autrefoiz dit... » Il y a des formules de ce genre à chaque page.

insérer, lui aussi, en appendice, la traduction d'un opuscule qui n'est pas de lui — il l'attribue à un certain Albert de Trébizonde[1] — et dont le moindre inconvénient est de faire double emploi, parfois textuellement, avec les développements qui ont déjà été ou qui vont être présentés en son propre nom[2]. Il ente, de plus,

1. Albert de Trébizonde est inconnu, ainsi que le dit G. Gröber (*Grundriss der romanischen Philologie*. II, 1, p. 1029). Son livre était, d'après l'analyse qu'en fait l'auteur de la rédaction *B*, un recueil de renseignements d'obstétrique et de gynécologie, — précédé de quelques notions sur les quatre complexions, — comme il y en avait beaucoup, en latin et en français, dans les bibliothèques du XIVe et du XVe siècle. Voir, par exemple, M. Pellechet, *Catalogue général des incunables des Bibliothèques publiques de France* (sous *Secreta mulierum...*, n. 366 et suiv.); et Bibliothèque Mazarine, ms. 3636, fol. 74 : « Ce sont les termes et les secrez des femmes translatés de latin en françoys. » Cf. Bibl. nat., fr. 19994, fol. 118 : « *Le Livre des secrez des dames*. Cy commence le livre des secrez des dames, lequel est defendu a reveler sur peine d'escomuniement en la Clementine a nulle femme ne a nul homme se il n'est de l'office de cyrurgien. »

Charles V avait dans sa Librairie un grand nombre d'ouvrages, en latin et en français, attribués à Albert ou Aubert : « Les secrez Aubert » (n. 71); « Le Miroir Aubert » (n. 465), dont il avait aussi l'original latin, *Speculum scientiarum Alberti* (n. 464); un livret d'astrologie (*Albertus de revolutionibus nativitatum*, n. 731) et un autre de chiromancie (*Ciromancia Alberti*, n. 316). On a imprimé au XVe siècle : *Le Grand Albert des secretz des vertus des herbes, pierres, bestes et aultres livres des merveilles du monde* (M. Pellechet, *o. c.*, n. 364). Mais, dans la plupart de ces cas, sinon dans tous, c'est Albert le Grand, le fameux encyclopédiste du XIIIe siècle, qui est visé. Albert « de Trébizonde » n'est nommé nulle part.

On lit dans le ms. fr. 19994 (XVe siècle), fol. 154 : « Collation pour congnoistre toutes les complexions selon la parole de maistre Albubert (*sic*), dont Rasis, le noble et trés excellent docteur, parle en son livre... » Cf. L. Delisle, *Recherches...*, II, p. 130*, n. 808.

2. Il semble que le rédacteur du texte du ms. de La Gru-

sur cet appendice, si gauche, une autre queue, qui ne l'est pas moins, sous forme d' « Enseignements » moraux. Mais l'ouvrage a néanmoins, dans son ensemble, une certaine unité; et celui qui en a écrit les dernières lignes en possédait parfaitement le début, qu'il rappelle.

Il y a plus. Celui qui a écrit la fin du dialogue, telle qu'elle est dans le manuscrit de La Gruthuyse, est celui-là même qui, sous le nom de Jehan Bonnet, en a rédigé la préface: l'identité du style, qui va jusqu'à celle de quelques phrases, dans cette préface et dans la conclusion, suffit à l'établir.

Ces considérations engageraient assez à croire que Jehan Bonnet est le nom[1], ou le pseudonyme, de l'homme qui composa *Placides et Timeo*, s'il n'était fort possible que ce personnage — précurseur du François Buffereau qui plagia, au XVIe siècle, l'*Image du Monde* — n'ait fait qu'ajouter une tête et une fin bien adaptées à un *Placides et Timeo* plus ancien, dont un tronçon, analogue à celui qui subsiste dans le ms. de Rennes, lui était tombé sous la main.

III. Je dois dire, enfin, qu'il paraît impossible de partager l'estime de E. Renan pour notre auteur, quel qu'il ait été. Renan a été frappé par quelques passages de la rédaction *B* où semble s'esquisser une philosophie

thuyse ait inséré à la suite l'un de l'autre, comme par mégarde, l'opuscule d' « Albert de Trébizonde » et le résumé qu'il en avait fait. Dans le ms. fr. 1543, le résumé seul a été conservé, comme on verra.

1. Ce nom et ce prénom ont été très fréquemment portés au moyen âge comme aujourd'hui. Mais le *Chartularium Universitatis Parisiensis* ne mentionne (III, p. 460, sous la date de 1387) qu'un seul suppôt de la Faculté de Théologie qui se soit appelé ainsi ; et il était originaire, non de Paris, mais du diocèse de Lisieux. — Aucun Jehan Bonnet, contemporain de Philippe le Bel, n'a laissé de traces à ma connaissance.

de l'histoire assez hardie[1]. Mais il a prêté à Jehan Bonnet (ou au pseudo-Jehan Bonnet) quelque chose de sa riche nature. Celle de Jehan Bonnet était pauvre. Un penseur, un averroïste, un disciple de Siger[2]? Non : un modeste compilateur, quelque « astronomien » mâtiné de naturaliste et de médecin comme il y eut tant au XIIIe, au XIVe et au XVe siècle. Peu lettré, et comptant sans doute sur la description minutieuse des mystères de la génération et des *Secrez as femmes* pour se procurer des lecteurs. Filandreux, obscur à dessein : « Les secrez de nature ne sont a escrire par le jugement aus philosophes fors de menue letre et petite et a soutives paroles, en feible parchemin et pou durant et en paroles couvertes, por ce que chose abandonnée est trop vile et chose a painne seue et trouvée est chiere[3]... »

Philosophie est « amour de sapience », comme l'indique l'étymologie.

« Force ne vaut pas sens (excepté en Dieu, où les deux se confondent). Ne voit-on pas tous les jours

1. Tous ces passages appartiennent à la rédaction B. C'est donc par inadvertance que Renan a voulu expliquer l'arrangement de la compilation *Cuer de philosophie* par l'idée que « les traités de la Sphère et du Comput sont là pour masquer les hardiesses du Dialogue » (cf. p. 270); car ce n'est pas la rédaction B, c'est la rédaction A, où il n'y a pas l'ombre d'une hardiesse, qui a été utilisée pour le *Cuer de philosophie*.

2. Voir l'étude sur *Siger de Brabant* dans mes *Questions d'histoire et d'enseignement* (1re série, 1902), p. 51.

3. Cet intéressant passage se trouve dans la partie du Dialogue qui est commune à toutes les rédactions (ms. fr. 19958, fol. 70).

fort et fol périr, faible et sage prospérer? Mais sens et force ensemble sont invincibles. Aussi les anciens souhaitaient-ils de posséder l'un et l'autre; c'est pourquoi ils donnaient leurs enfants à élever aux philosophes, pour apprendre « sapience ». Les philosophes étaient alors aimés, craints et honorés, encore qu'ils ne fussent pas toujours disposés à révéler les secrets de la nature: si chacun connaissait à fond les secrets de *sa* nature, les mal partagés en vaudraient pis [à cause du découragement] et les plus favorisés s'enorgueilliraient. Il advint donc qu'un empereur confia l'éducation d'un sien fils à un philosophe nommé Timeo. Celui-ci refusa: le jeune homme était naturellement « fol » et « mal complexionné ». Il préféra entreprendre l'éducation du fils d'un simple roi, qui lui était offerte aussi, parce que l'enfant, nommé Placides, était « de bonne complexion ». Tout le monde fut surpris, et Placides le premier. D'où la question initiale qu'il posa à son maître: « Pourquoy me receustes vous plus volontiers a vostre doctrine que le filz l'empereur? ». — C'est, dit le philosophe, qu'il ne faut pas donner des pierres précieuses aux pourceaux, qui aiment l'ordure. Un coq préfère un pois pourri à un saphir. Le fol aime mieux une sottise ou un « mouquois » que la plus sage parole. Or, le fils de l'empereur est fol. — Mais, maître, dit Placides, il me semble que plus il est fol, plus il aurait besoin d'enseignement. — « Enseignement est semence de sapience en cuer d'omme ». Nul ne doit semer en terrain ingrat où la semence se perd. Or

« en cuer de fol par nature ne puet remeindre semence de sapience ». Tandis que celui qui est « de cler sens naturel » est comme « la bonne terre fromenteuse » : la graine y croit et multiplie[1].

Placides. Vous dites qu'il y a des gens fols par nature; mais je ne sais ce qu'est nature.

Timeo. Grande question, et dont la réponse mérite une récompense appropriée. L'histoire de Socrate, le précepteur d'Alexandre de Macédoine, le montre bien[2]. Cet excellent philosophe avait reçu d'Alexandre, qui l'aimait et l'honorait fort, un grand trésor comme salaire. Déjà mélancolique par nature, il en vint à ne plus penser qu'à cela et à répondre distraitement aux demandes de ses disciples. On le lui fit observer ; et, attribuant sa mélancolie aux honneurs que la cour du roi lui prodiguait, il s'enfuit secrètement, par mer, en emportant son trésor. Mais son état ne fit qu'empirer. Il reconnut alors que sa richesse et les pensées qu'elle lui inspirait étaient la cause du mal, et, sans attendre d'être arrivé en un lieu où il aurait pu faire du bien en distribuant son argent, il le maudit et le jeta par-dessus bord, n'en gardant que de quoi vivre. Il s'établit ensuite à Thèbes, modestement, et redevint aussi bon philosophe qu'il avait jamais été. Là-dessus, Alexandre,

1. Ici s'arrête le fragment imprimé par E. Renan (*Histoire littéraire*, XXX, p. 572).

2. C'est au milieu de cette historiette que commence le fragment du Dialogue qui se trouve dans le ms. 593 de Rennes (fol. 510-538).

qui avait en vain fait rechercher son maître, s'empara d'une ville près de Thèbes. C'était alors la coutume de décerner aux vainqueurs ce que l'on appelait le « triomphe » (ce mot vient de deux mots grecs : *tris* = trois, et *phonos* = son ; et à bon droit, car le triomphateur, couronne en tête et sceptre en main, était assis sur un char traîné par trois chevaux, dont chacun était monté par un chanteur). Socrate ne put résister au désir d'assister, sous un déguisement, « en povre chape », au « triomphe » de son élève. Mais Alexandre, l'ayant reconnu tout de même, sauta à bas de son char pour l'embrasser. Alexandre donna ainsi un grand exemple de la façon dont il convient d'honorer son maître. Il traita Socrate de la sorte parce qu'il lui avait enseigné ce que vous m'avez osé demander[1].

Placides répond que « qui besoing a du feu a son doy le doit querir » et que, au dire de Timeo lui-même[2], sagesse dissimulée, comme argent enfoui, ne vaut rien. — Écoutez donc, dit Timeo.

1. L'histoire de Socrate est allongée dans le ms. de La Gruthuyse. Il est dit notamment (fol. 4) que Socrate fut marié [à Xanthippe] « contre la coutume qui lors estoit telle qu'on mettoit les bons avec les bons afin que la lignée fust entre eux plus durable » ; — et que Socrate divisa les hommes en trois ordres, prêtres, rois et peuple : « Et estoit l'ordonnance des prestres sur celle des rois et celle des rois sur celle du pueple ; et disoit que les prestres doibvent prier Dieu pour eux, pour les rois et pour le peuple, et le peuple pour lui tant seulement. » (Fol. 6).

2. Timeo n'a précédemment rien dit de pareil. Il semblerait donc que Placides ait eu avec lui des conversations antérieures : « Si m'avez dit maintes fois... » (Fol. 6 v°).

Timeo. Il faut distinguer la nature naturante de la nature naturée. La nature naturante « est celle par quoi toutes autres natures sont faites et soustenues » ; les Grecs l'appelaient *Theos* (Dieu), d'autres la nomment Cause première, ou Créateur, ou « Mirouer de pardurableté ». Quant aux natures naturées, elles sont sans nombre, car « ce sont toutes les choses qui sont sous Dieu ». De ces choses, tirées de la matière primitivement homogène, les unes ont été simplement créées, c'est-à-dire « commandées a estre », comme les planètes du ciel ; les autres, qui sont corruptibles, sont engendrées et engendrent. — « Haute seignorie est de ce oser penser a savoir ! » Comme Dieu aime l'homme, à qui il a octroyé le privilège d'entretenir de si hautes pensées ! *Os homini sublime dedit*[1]...

Placides éprouve un scrupule. La nature naturante, qui est Dieu, a-t-elle forme et figure ?

Nul n'en peut rien savoir, dit le maître ; seuls, les purs esprits voient Dieu. Mais on l'appelle « Miroir de pardurableté » parce qu'il reluit en toutes choses comme toutes choses reluisent en lui. De ce qu'il reluit en toutes choses, il ne s'ensuit pas qu'il s'y réflète. — Ah ! maître, l'auteur de toutes les formes, je ne puis croire qu'il soit sans forme ! — Les anciens disaient qu'il a la forme ronde, parce que la circonférence n'a, comme lui, ni commencement ni fin...

Placides. Dieu a et avait « tout en soy » lorsque

1. Développement répété plus loin, fol. 55 v°.

la matière primitive était homogène. Où était-il alors? Et où est-il?

Timeo. De telles pensées ont fait éclater la tête de plus d'un philosophe. Le philosophe Amphiteus, par exemple, en perdit l'esprit. Il crut qu'il pouvait tout trouver et savoir. Mais un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, il vit un enfant qui versait de l'eau dans un petit trou, pour y « mettre » l'Océan. Et comme Amphiteus se moquait : « J'en serai venu à bout, dit l'enfant, plus vite que vous de savoir où était Dieu avant la création. » Écoutez donc ceci, mon fils, et ne pensez plus à ces problèmes (il est impossible de les creuser plus avant) : « Avant qu'il feist riens, Diex estoit en soi meismes, et [est et fu et sera, et il meismes se souffist, et] de lui est estre, et il est estre, et estre est en lui[1] et il est en estre, et de soi meismes est [sa] substance[2]... »

Placides s'étonne que Timeo l'ait appelé « mon fils ». C'est, dit Timeo, qu'il y a plusieurs espèces de pères. Il y a les pères selon la chair. Il y a ceux « sous qui nous sommes », comme les prélats et les barons. Il y a ceux qui font naître les enfants, naturellement ineptes, à la vie spirituelle ; « ceste en-

1. Ms. : « et estre est en lui et est et il est en estre ».

2. Les passages entre crochets ne sont pas dans le ms. fr. 19958. — Cf. le commencement de l'Évangile de saint Jean.

L'anecdote « du Philosophe et de l'Enfant au bord de la mer » est un des lieux communs de la littérature latine du moyen âge. On la lit souvent dans les sermons dont l'intention est de rabattre l'orgueil intellectuel.

gendreure si est enseignement de sapience, si comme je fais a vous. »

Placides. Beau doux maître, mon père, dites-moi maintenant comment les créatures « sous Dieu » ont été « devisées ».

Timeo. Volontiers. Dieu a fait le soleil, les planètes, les anges, la lune et les étoiles, et par-dessous, les éléments. Plusieurs étymologies sont proposées pour « éléments » ; entre autres *ligamentum*, parce que Dieu a tout *lié*. Dieu fit le firmament « tout a la ronde » et superposa à l'intérieur les quatre éléments dans l'ordre de pesanteur : terre, eau, air, feu ; le tout, par quantités égales. Comparez la disposition concentrique des diverses parties d'un œuf : la coque, c'est le firmament ; la peau blanche par dessous, c'est la terre ; le blanc, c'est l'eau ; le jaune, c'est le feu[1]... Il y a tant de manières de « complexions » dans un œuf, soit dit en passant, que les vertus de chacune se neutralisent ; c'est, en conséquence, un aliment qui ne peut faire ni bien ni mal.

Placides est étonné. Quoi ! les éléments sont superposés par parties égales ! La terre recouvre l'eau, mais pas tout entière, semble-t-il ? et, quand on creuse, on ne trouve pas toujours d'eau. « De petit s'emerveille qui petit set », répond Timeo avec indulgence. Mais voici : il faut distinguer deux espèces de terre : la terre-élément et la terre-élémentée. Sur la première (qui est sèche, *arida, solum*) repose la

1. Cette comparaison classique est répétée plus loin (fol. 159).

mer ; et sur la mer repose la seconde (*humus,* ainsi nommée parce qu'elle humide, et elle est humide parce qu'elle est sur l'eau). De même, distinguer l'eau-élément de celle qui ne l'est pas (l'eau douce, qui sert à abreuver les bêtes). Ainsi de l'air et du feu. Le feu que vous voyez n'est pas le feu-élément ; c'est un feu « subjectif, c'est a dire qui est en baillie ». D'ailleurs, chaque chose « élémentée » tend à son élément ; c'est pour cela que si vous jetez de la terre dans la mer, elle tombe au fond, tandis que les cadavres remontent à la surface et finissent par être rejetés sur les côtes, tandis que les fleuves et les fontaines se dirigent vers la mer. « Ensi sont les choses ordenées par la haute euvre du Createur qui sagement les demella ».

L'étonnement de Placides redouble, car son maître a représenté les éléments comme corporels. Timeo va donc s'expliquer plus clairement. — Selon Aristote, tout ce qui est *est* substance ou accident. « Substances sont les choses sus quoi accident pevent estre, si comme l'en puet faire une meisiere* blanche ou noire : la meisiere est la substance ; la blancheur si est l'accident ». Il y a des substances corporelles, comme les éléments et les choses qui en sont formées (les bêtes, les arbres, etc.) ; il y a des substances incorporelles, comme les planètes, les esprits, les âmes (on pourrait faire tenir aisément quatre mille âmes dans un demi-setier ; le sage roi Salomon réus-

* muraille.

sit à enfermer tous les diables de l'enfer dans un petit vaisseau d'airain) Des choses corporelles, les unes ont une âme, les autres non. Ont une âme tous les êtres qui sont capables de remuer, les hommes et les animaux. *Animal,* du reste, vient d'*âme.* Mais tous les animaux ne sont pas raisonnables : la raison est l'apanage de l'homme (lequel est fait de terre, *humus,* comme l'indique son nom). Les arbres aussi ont une âme, quoiqu'ils ne se déplacent pas. Tout cela est fort bien résumé dans le tableau généalogique de la Substance et de l'Accident que le philosophe Porphyre a dressé jadis[1].

Placides n'est pas encore éclairé parfaitement. Comment se fait-il que le « corps » de l'air ne nous prive pas de la vue des oiseaux qui volent ? — Timeo reprend du champ. Oui, la terre est corporelle, et il le démontre à loisir. Oui, l'eau est corporelle, et il allègue à ce sujet l'histoire d'un corbeau qui, ayant soif, jeta dans une outre ouverte et à demi-pleine assez de petits cailloux pour faire monter jusqu'à sa portée le niveau du liquide. Oui, l'air est corporel, car il soutient les oiseaux, ainsi que l'eau les poissons ; une verge agitée dans l'air le fend et produit un son... Si l'on voit à travers l'air, c'est comme à travers l'eau,

1. Ici, place réservée dans le manuscrit, après la rubrique : « C'est l'arbre de Porphyre selonc la division de Substance. Et en autele maniere puet l'en entendre la division d'Accident. » Cf. le ms. de Rennes, fol. 514 : les noms d'hommes typiques, cités au pied du tableau, sont, dans ce ms. : Adam, Eve, Guillaume, Erembourc, Jehans, Typhain, Robert.

pourvu qu'il n'y en ait point une couche trop épaisse. Si la couche d'air ne s'interposait pas, on verrait aussi bien les choses qui sont loin que celles qui sont près.

L'élève se permet ici une petite plaisanterie : « Vous dites, maître, que nous pouvons voir mieux ce qui est près que ce qui est loin ? » Et, tirant de sa bourse un denier, il le met devant l'œil de Timeo, à toucher la paupière : « Quelle est la forme de ce denier ? » — « Il est trop près », dit Timeo. Et de se fâcher. Mais Placides demande son pardon à genoux et l'obtient.

Si je n'ai pas vu le denier, reprend Timeo apaisé, ce n'est pas parce qu'il était près ; c'est parce que vous m'avez bouché l'œil avec. L'œil est comme un miroir, qui réflète la lumière. Supprimez la lumière, et vous n'y voyez plus. Y voyez-vous dans une cave[1] ? On n'y voit pas non plus lorsque l'œil se couvre, comme il arrive, d'une pellicule opaque (*macula*, en français *maille*). Et Timeo achève sa démonstration. Oui, le feu aussi est corporel, car il fait du bruit.

Les éléments ont-ils une âme ? Non, dit Timeo. — Mais, dit Placides, ils remuent : l'eau coule ; le feu flambe et palpite. — « Douter est profitable », déclare Timeo, charmé d'une curiosité si vive. Mais la réponse est facile : c'est que l'eau et le feu terrestres

1. Cette explication a paru si lumineuse à un ancien lecteur du ms. 19958 qu'il l'a soulignée de plusieurs *Nota*. L'autenr, qui rabâche beaucoup, la répète plus bas (p. 289).

ne sont pas « élémentaires ». S'ils bougent, c'est qu'ils tendent à rejoindre leur élément : les eaux, la mer ; le feu, les brasiers célestes.

Placides. Pourquoi l'eau des fleuves est-elle plus douce que celle de la mer ?

Timeo. Les éléments purs ont des qualités définies : la terre est froide et sèche ; l'eau froide et humide ; l'air chaud et humide ; le feu chaud et sec. Remarquez que, de la sorte, la terre et l'eau ont une qualité commune (froid), ainsi que l'eau et l'air (humide), etc. La terre et l'eau ont d'autre part des qualités contraires (sèche, humide), et ainsi des autres éléments, deux à deux[1]. Les contrariétés sont tempérées par les affinités. Cela posé, si l'eau terrestre est plus douce que l'eau élémentaire, c'est qu'elle a couru par les veines de la terre qui est sèche. Ainsi l'explique le philosophe Naso qui reçut le nom d'Ovide pour avoir identifié le monde à un œuf (d'*ovum* et de *divido*).

Placides. Certains corps, entrechoqués, produisent des étincelles. Mais les morceaux de bois ne sont pas dans ce cas, et pourtant ils brûlent mieux que les pierres et l'acier.

Timeo. C'est que les pierres sont surtout de la nature de la terre (sèche) ; le bois au contraire est en partie de la nature de l'eau (humide), indispensable

1. Place réservée pour un tableau, sous la rubrique : « C'est la figure du monde comment li element sont accordant et discordant. » (Fol. 33.)

à sa croissance. Le bois, cependant, ne résiste pas au feu, car l'arbre, en vivant, « prend partie de l'air », lequel est chaud ; il a, d'ailleurs, de l'affinité avec la chaleur, car tout le monde sait que le temps chaud est favorable à sa croissance...

Poursuivons l'étude des créatures, corporelles et incorporelles, animées ou non, placées au-dessus ou plongées au milieu des éléments.

D'abord, en dehors des éléments, les anges, messagers du Créateur. Les mauvais ont chu au-dessous, dans l'enfer. Aux uns et aux autres, il est loisible de circuler à travers le monde que nous connaissons. Ensuite la lune, neuf fois plus grande que la terre où nous sommes, et le soleil, neuf fois plus grand que la lune ; la plus petite des étoiles est grande au moins comme la terre. Si ces corps paraissent petits, c'est qu'ils sont loin. Ils sont animés, mais leur âme est extérieure à eux (« par dehors, ainsi comme se uns hons boutoit avant soi une roe ou tiroit après soi »), et elle n'est pas « vegetative » : ils ne croissent ni ne décroissent.

Créatures qui vivent dans la région des éléments. Et d'abord, dans celle du Feu. Les plus connues sont les salamandres, dont il existe deux espèces : les unes, des vermisseaux, « qui sont en petiz bourriaux aussi comme li ver qui font la soie » ; les autres, en forme de souris, dont le poil et la peau sont luisants comme « col de malart* ». On en trouve parfois sur la terre,

* canard.

surtout en Éthiopie et dans l'Inde la grande, qui sont plus proches que nos pays de la région du Feu et du Soleil levant : en s'égayant, elles ont sauté hors de leur élément, elles ont dégringolé et sont mortes ; leur peau est incombustible, mais il ne faut pas la mouiller. L'empereur de l'Inde s'est réservé le monopole des cocons et des peaux de salamandre ramassés dans ses États ; il s'en fait faire des habits que l'on lave en les jetant dans les flammes. — Dans la région de l'Air, il y a l'oiseau *gamalion* et les pélicans, qui vivent de l'air des hauteurs ; quand les poussins des pélicans, encore au nid, meurent, faute d'air puisé dans les parties supérieures de l'atmosphère, les parents les arrosent en se saignant eux-mêmes sous l'aile, et les petits ressuscitent. — Dans la région de l'Eau, citons notamment le hareng, qui, comme les pêcheurs le savent bien, vit de l'écume de la mer[1] ; de même que la salamandre, il meurt dès qu'il sort de son élément. — Dans la région de la Terre élémentaire (*solum*) vivent aussi des créatures : non pas la taupe, qui circule dans notre terre à nous, laquelle n'est pas élémentaire, mais ces êtres bizarres que la mer rejette parfois ou que les pêcheurs recueillent dans leurs filets : êtres sans nageoires, durs comme fer, qui sentent la terre à plein nez, comme nos poissons d'étang sentent la mer : ils proviennent du sol qui sert de support aux eaux.

1. Même doctrine dans le *De natura rerum* de Thomas de Cantimpré (*Histoire littéraire*, XXX, p. 368).

Quant aux bêtes de notre monde, dont la plus grosse est l'éléphant, les décrire est l'affaire des Bestiaires ; nous en parlerons une autre fois si cela vous fait plaisir.

Les arbres ont aussi une âme, puisqu'ils vivent ; mais ils n'ont que deux « vertus » : attractive, pour pomper les humeurs de la terre dont ils se nourrissent, et végétative.

Enfin l'homme est le roi de la création, car il a tous les attributs des autres êtres, et, en outre, la raison qui est son apanage exclusif, et une âme immortelle. « Nous en ferons autre fois plus longues paroles. »

Revenons au soleil. C'est, au monde, le seul foyer de clarté ; lorsqu'il n'est pas au-dessus de nous, c'est la nuit ; la manière dont il éclaire la lune, différente suivant sa position par rapport à elle au zodiaque, qui change continuellement et régulièrement, explique les phases de cet astre.

Placides. Quoi ! le soleil est, au monde, le seul foyer de clarté. Et pourtant, le feu est clair?

Timeo. Nullement. Toute clarté vient du soleil. La terre est obscure en soi : les animaux qui en habitent l'intérieur n'ont pas d'yeux. De même, l'eau ; car elle n'illumine pas l'air à la nuit sombre. L'air n'éclaire pas : enfermez-vous, pour voir, dans une chambre voûtée, sans verrière ni fenêtre. Quant au feu, il n'est pas clair non plus par lui-même ; car, hors de la présence de l'air, il ne peut jeter de clarté, et, d'ailleurs, rien n'est plus noir que la fumée ; la

vérité est que le feu jouit de la propriété d'emmagasiner mieux que les autres éléments la clarté du soleil, voilà tout.

Placides. La plus noble des créatures, pour laquelle tout le reste a été fait, c'est l'homme. Il jouit du privilège de la raison. Mais qu'est-ce que la raison ? La connaissance du bien et du mal ? Les bêtes distinguent, semble-t-il, le bien du mal. Souvenez-vous de cette histoire de corbeau que vous avez racontée tout à l'heure.

Timeo. Béni soit Dieu qui m'a donné un disciple si attentif et si intelligent ! Mais, Placides, la nature naturante a donné aux bêtes, pour qu'elles ne périssent pas, une certaine faculté de juger (« esmance » ou « estimation »), l'instinct; instinct ressemble parfois à raison, mais n'est jamais à confondre avec elle.

Timeo se lance ensuite dans une singulière apologie de la dignité humaine. L'homme est un microcosme. Il est rond comme le monde (car il doit avoir autant de hauteur que d'envergure en étendant les bras). On peut comparer sa tête au feu, sa poitrine à l'air, son ventre à la mer, et ses « dessous » (« sur quoy il siet ») à la terre. — Oui, dit Placides, mais il est « fait et engendré ». Et, à propos, comment cela ?

« Moyse le juif » a raconté dans la Genèse l'histoire du premier homme, dit Timeo, et celle de la première femme. Celle-ci s'appella *Eve* (peut-être de *extra* va*dens*, « pour ce, si comme dient li philosophe, que femme va volentiers hors de voye de sa-

pience ou de raison »). Depuis la chûte, la race humaine engendre à la manière des bêtes.

Placides se demande si c'est l'âme, ou le corps, qui est engendré d'abord ; il est porté à croire que c'est le corps. Son maître lui enseigne que tous deux se font simultanément.

Et comment? insiste Placides. Timeo répond sans embarras, avec précision, en médecin, par la description détaillée des organes et l'analyse des glaires. De même que le sang de l'homme monte du poumon à la bouche, telle « l'escume d'une chaudiere », ainsi, du cœur..... Il indique, à ce propos, qu'hommes et femmes peuvent devenir, en certains cas, « si venimeux qu'il occient les genz par leur atouchemenz ». Suit l'histoire bien connue de la Pucelle venimeuse. Il y avait une fois une jolie fille si « envenimée » que son contact faisait mourir ; le roi Darius l'envoya à Alexandre de Macédoine, son ennemi, en présent, afin qu'il s'y laissât prendre.

« Quant Alixandre vist icelle pucelle, plaisant et bien harpant, si li plut a merveilles et a paines se retint que tantost ne la corust embracier et acoler. Mais Aristoutes, .I. clers de sa court sage et bien lettré, et Socrates, son maistre, aperçurent le venin de la pucele. Si ne pooient souffrir que Alixandres touchast a li... Li ancien philosophe et phisicien appelerent iceste maniere de venin *anapellis**[1]... »

* Cf. *napel*, le nom de l'aconit.

1. Toute l'histoire de la Pucelle venimeuse a été imprimée par E. Renan (*O. c.*, XXX, p. 579), d'après les éditions du XVIe siècle. Cette histoire, qui figure aussi dans le *Secret des Secrets* attribué à Aristote, a été fort répandue. W. Hertz lui a consacré

Timeo continue patiemment la description qu'il a entreprise. « Il nous convient parler ordeneement si comme la chose va par ordre pour ce que vous la puissiez mieux entendre ». Mais la curiosité de Placides est insatiable. — Pourquoi l'homme est-il le seul animal qui fasse l'amour en tout temps? Parce que, dit Timeo, le Créateur lui a donné le précieux avantage de la mémoire. — Pourquoi « femme habite-t-elle plus volentiers a home quant elle [a] retenu[a] »? Ah! dit Timeo, vous avez de la chance d'avoir un maître qui vous fera plus savoir en un an qu'il n'a lui-même appris en dix, tout en vous épargnant les angoisses et les frais[1]. Une femme philosophe, qui s'appelait Trotula, a enseigné aux médecins les secrets de « la nature aus femmes », qu'elle connaissait mieux que personne par expérience et par confi-

a. Ms. de Rennes et édition : *receu*, c'est-à-dire quand elle est enceinte.

une très savante étude : *Die Sage vom Giftmädchen* (München, 1893. Extr. des Mémoires de l'Académie royale de Bavière, t. XX, 1re partie).

1. Ce passage est plus développé dans les éditions incunables que dans le ms. fr. 19958. E. Renan et G. Paris (*O. c.*, p. 575) l'ont bien remarqué. Les éditions ajoutent : « Le riche a grand avantage plus que le povre [au point de vue de l'acquisition des sciences], car il convient, avant que le povre puisse riens sçavoir et par son sens riens conquester, qu'il despende quanque il a pour donner a ses maistres. Et se ung riche homme donnoit a son maistre la dixiesme partie de sa rente ung an, il cuideroit avoir son sens trop achapté. Et pour ceste raison est il plus de menues gens bien saiges que de grans seigneurs. » Mais ce développement est ancien, car il se trouve dans le ms. de Rennes (fol. 532), qui est de 1303.

dence, et entre autres celui-là. Explication confirmée par une autre sage dame, Cyrenis, et par le célèbre docteur Hermaphrodite, qui se déguisa en femme pour approfondir ces choses. Le fait dont vous avez parlé, Placides, vient de ce que la froide nature de la femme a pris l'habitude d'être réchauffée. Au reste Mahomet, en sa loi, interdit cette pratique, parce que c'est gaspillage. — Le maître sait aussi, et explique à Placides attentif, pourquoi les hommes sont plus velus que les femmes[1] et l'influence de la lune sur celles-ci ; pourquoi l'on a parfois des jumeaux ; la raison des grossesses imaginaires et celle des cas tératologiques, etc. « Maistre, dit Placides, il advint en une de nos parties que .II. femmes furent nées qui estoient .II. par dessus la ceinture et par dessous n'estoient que une seule chose, et si n'avoient que .II. piez, et avoient .II. testes, .IIII. bras, .II. poitrines, .II. bouches, .IIII. yeux et .I. nombril ». — « Placides, je le cuit bien et tout ce pot aussi bien avenir comme .II. cerises en une queue ». — De tels monstres ont-ils une âme ou deux ? Grand sujet de controverse ! La première alternative a paru la plus probable aux philosophes. Timeo narre, à ce propos, l'histoire du Minotaure, d'après l'*Art d'amour*

1. « Homme a d'autres voies par lesquelles le sang s'en va » : il s'en va « en poil ». Il existe, toutefois, quelques hommes qui sont sujets aux mêmes inconvénients périodiques que les femmes. — Le ms. de La Gruthuyse (fol. 83 v°) ajoute ici au texte du ms. fr. 19958 (fol. 77 v°) et des éditions que de tels hommes « sont par especial plus en Ytalie que aultre part ».

d'Ovide; « chose vilaine a raconter », comme il le dit lui-même. — Il expose ensuite les causes diverses de la stérilité chez la femme; il sait, notamment, que l'on peut « maleficier homes et fames par herbes et par sorceries si que il ne puissent engendrer », mais c'est là œuvre diabolique, qui n'est pas dans son sujet.

Quiconque naît, naît à douleur, ainsi que Dieu l'a voulu. Eh quoi ! dit Placides, est-ce aussi le cas des feuilles et des fleurs? Oui, répond Timeo, car les bourgeons s'ouvrent à l'aigre bise du printemps. Cette transition permet à l'auteur à s'étendre longuement sur la théorie des phénomènes météorologiques: rosée, vents, nuages[1],

RÉDACTION A

arc-en-ciel, vapeurs. L'arc-en-ciel est signe de pluie. Ses couleurs sont celles des quatre éléments; toutefois, il y a d'autres interprétations; d'aucuns croient que c'est le soleil qui est « d'autre part contre la nue et luist en l'iaue de la nue ». On appelle vapeur les nuées qui s'assemblent dans les hauteurs de l'air, près de l'élément du feu, qui s'enflamment et filent, semblables à « ces filandres blanches qui viennent contre les semailles des blés environ septembre et en mars quand il fait cler temps ».

1. C'est à partir de cet endroit que le texte du ms. de La Gruthuyse (fol. 104 v°, c. 1) commence à être tout autre que celui du ms. fr. 19958 et des éditions. — Observons aussi que, à partir de là, dans le ms. fr. 19958 (fol. 89), les initiales commencent à être ornées avec plus de soin et d'un autre style qu'auparavant.

Les étoiles ne servent-elles qu'à illuminer le ciel? Point du tout. Elles agissent sur les créatures d'ici-bas. — Des sept planètes, qui se meuvent suivant des cercles concentriques, la lune est la plus proche de nous et traverse les douze signes du Zodiaque en un mois; Saturne est la plus lointaine et son cours est de trente ans. Le soleil, placé entre deux, tourne autour de la terre en un jour et une nuit. De la marche inégale des planètes à travers le zodiaque résultent naturellement des éclipses, notamment de lune et de soleil, causées par l'interposition de la terre, dont le mécanisme est ici exposé très verbeusement, sinon en détail. — Si le firmament et les étoiles s'arrêtaient un instant de tourner, tous les vivants périraient. Car la vie de tous les vivants est continuellement entretenue par la vertu des planètes. La mer s'enfle en pleine lune et s'affaisse en décours. Les arbres reverdissent à l'approche du soleil. Et si les années se suivent sans se ressembler, quoique le soleil soit tous les ans, aux mêmes dates, aux mêmes points du firmament, c'est que son influence, qui suffit à déterminer les saisons, se combine avec celles des autres étoiles, dont l'entrelacement et les rapports se modifient sans cesse. Il existe une science de ces conjonctions perpétuellement mouvantes; elle permet de prévoir et d'annoncer l'avenir. — La nature intime des étoiles est d'ailleurs incertaine : « Ce sont aucunes parties du ciel qui sont plus cleres que ailleurs... ; elles semblent chandoiles ardenz... ; mais nul fors Dieu ne set que c'est et ne peut on trouver leur grant

ne leur haut par instrument ne leur movement esprouver par vives raisons... »

Il y a des gens qui disent que c'est folie de s'informer des secrets de Dieu, pour excuser leur ignorance. Mais il faut distinguer. Certes, Dieu et les anges sont inconnaissables; nous pouvons au contraire, par la grâce du Créateur, étudier « surement et hardiment » les vertus et le mouvement des étoiles, la terre, la mer et le ciel...

Poursuivons donc. Le « bon roi » Ptolémée nous a appris, par ses mesures, des faits merveilleux. Il mesura d'abord la terre (20428 lieues de tour et 6500 de diamètre), la distance de la terre à la lune, la masse du soleil, la distance de la terre au ciel où les étoiles sont fichées. Pour aller au ciel en droite ligne, il faudrait faire 25 lieues par jour pendant 7156* ans et demi. C'est-à-dire que

se le premier homme que Diex fist fust alez toujours dès qu'il fu creé et eust alé chacun jour .XXV. liues ne feust il pas encore la, ainz eust a aler encore par VII^c XII ans au temps que ce livre fu fait premiers, qui fu fait en l'an M II^c XLVII, le jour de l'Aparicion. (Fol. 113)[1].

* Ms. : VII^m et LVI. Lisez : VII^m CLVI.

1. Ce passage n'a pas encore été remarqué. S'il l'avait été, on en aurait sans doute conclu, au premier abord, que la rédaction A est datée. Mais il est clair que le compilateur n'a fait que copier ici, de la manière la plus grossière, un passage de l'*Image du Monde* (cf. p. 110).

On notera en passant que le ms. de l'*Image* qui a servi au compilateur du Dialogue était un de ceux qui portaient la leçon correcte, MCCXLVII, et non MCCXLV.

Il y a en somme mille vingt-neuf astres* dont on peut calculer les mouvements, dont quarante-cinq sont particulièrement « vertueuses » ; qu'il en existe d'autres, c'est possible, mais on ne les voit pas, à cause du rayonnement.

Au delà du ciel bleu que nous voyons quand il fait beau, il en est d'autres : un de cristal, un de pourpre, le paradis...

Placides. Pourquoi tous les hommes ne se ressemblent-ils pas et pourquoi n'y a-t-il même pas deux qui se ressemblent parfaitement?

Timeo. Les mouvements des planètes en sont cause. Tout dépend, pour chacun, de la planète qui s'élevait ou s'abaissait le jour de sa naissance dans tel ou tel signe du zodiaque.

Comme Placides exprime le désir de connaître l'horoscope d'un enfant né sous Saturne, le maître entame l'énumération des qualités et des défauts propres à ceux qui naissent sous les principales planètes, suivant l'aspect du zodiaque à l'heure de la naissance. Exemple:

(Fol. 128). Li enfes nez en Venus sera amez en sa petiteice et de bonne nourreture. Il en son croissant sera orguilleux, mesdisant et couart. Volentiers fera desloiautez et amera moult instrumenz. Il sera covoiteux et eschars.

Se *Aries* est au nestre, il mourra jeunes.

Se *Taurus* y est il sera pouvre homme et vivra lonc temps.

Se *Gemini* est encontre Venus il sera pouvre homme lonc temps.

* 1022 étoiles + 7 planètes. Cf. p. 110.

Se *Cancer* est encontre Venus, il ne sera ne riches ne pouvres et vivra lonc temps.

Se *Leo* est encontre Venus, il sera riche homme et prisiez et vivra lonc temps.

Se *Virgo* est encontre Venus, il sera pouvre menesterel et mourra en sa jeuneice...

Ces divagations, comparables à celles des tireuses de cartes modernes, durent longtemps. Lorsqu'elles sont terminées, Timeo en recommence d'analogues, mais il adopte, cette fois, un autre plan[1] :

Je vous monstreray la triplicité des signes, liquel sont muables et liquel non, liquel masculin et liquel feminin, et lequel membre d'omme et de feme chacun signe regarde plus especialment. Et si vous monstrerai quel triplicité de signes et en quel partie du monde elle regarde, et quelle complexion en cors humain, et quel signes sont cause d'abondance de biens sus terre et liquel non. Et en la fin descendray aus jugemenz particuliers qui apartienent a medicine pour cors d'omme et de feme tenir en santé et remuer les maladies... Par les quiex vous pourrez plus apertement vooir coment vous pourrez et devrez juger en autres causes (Fol. 131 v°).

Qu'est-ce que la « triplicité » des Signes? C'est le fait que les signes du zodiaque se groupent trois par trois. Le bélier, le lion et le sagittaire sont de la nature du feu ; le taureau, la vierge et le capricorne sont froids et secs comme la terre ; la balance, les gémeaux et le verseau sont chauds et humides ; le cancer, le scorpion et les poissons sont humides et froids. Cela posé, les anciens philosophes constatèrent par expérience que lorsqu'une planète pourvue de certaines qualités entre dans un signe de même nature, ses

1. Cf. le *Livre des Propriétés*, ci-dessus, p. 144 et s.

qualités intrinsèques doublent d'intensité ; dans le cas contraire, elles se mitigent. — Les planètes sont donc, elle aussi, par elles-mêmes, les unes froides et sèches, les autres chaudes et humides, d'autres sèches et chaudes, d'autres froides et humides ? Il faut s'entendre. De même que, d'après Aristote, le principe du mouvement universel est immobile, tout ce qui, dans le monde, est chaud, froid, sec ou humide tient ces qualités des corps célestes lesquels, étant incorruptibles, ne sont par eux-mêmes ni chauds, ni secs, ni froids, ni humides. C'est ainsi que le soleil « donne chaleur par sa vertu », encore qu'il ne soit point chaud « en sa substance ».

Des signes les uns sont « movables », les autres non. Le bélier, le cancer, la balance et le capricorne sont « movables », car, quand le soleil est sous un de ces quatre signes, « le temps est movables en ses qualitez et ne demeure point en .I. estat ». Les signes « estables » sont le taureau, le lion, le verseau et le scorpion, parce que, quand le soleil est sous eux, le temps est fixe. Les autres signes sont intermédiaires. Or, règle générale : « l'œuvre commenciée dessouz les signes mouvables doit estre movable », sauf empêchement intercurrent.

Il y a des signes masculins et féminins. La puissance des signes masculins est plus grande de jour que de nuit ; pour les signes féminins, au rebours. Les six signes masculins sont ceux qui sont chauds par nature (le bélier, le lion, le sagittaire, les gé-

meaux, la balance, le verseau) ; pendant le jour, le soleil les échauffe encore...

Placides fait ici, brusquement, une demande qui n'a pas l'air, au premier abord, d'être amenée par le courant de la conversation : « Or me dites pour quoi c'est que plusieurs hommes et plusieurs femmes engendrent ligierement, et aucuns hommes et femmes ne pevent engendrer ne concevoir ? » — C'est, dit Timeo, qu'il y a trois signes à vertus particulièrement prolifiques (scorpion, cancer, poissons) ; d'autres ont des vertus contraires (bélier, vierge, lion, balance, sagittaire, capricorne).

C'est aussi une circonstance remarquable que certains signes ont deux corps (les gémeaux) et d'autres un seul ; que les uns ont quatre pieds (bélier), d'autres point du tout (poissons) et d'autres plusieurs (cancer, scorpion).

Le bélier, qui est le premier des signes et celui où le soleil entra d'abord au commencement du monde, est préposé à la tête ; le taureau, au col, à « la gueule » et aux épaules ; les gémeaux (deux hommes qui s'embrassent), aux bras, aux mains et aux aisselles ; le cancer, à la poitrine ; le lion, au cœur, au foie, au poumon et à l'estomac ; la vierge au ventre et au nombril ; la balance aux reins, aux fesses et au fondement ; le scorpion aux « membres appartenans a generation » ; le sagittaire aux cuisses ; le capricorne aux genoux ; le verseau aux jambes ; les poissons aux pieds. Voilà pourquoi « les inspections de ces signes feites en certeine interjection et en cer-

tene matire devroient garir lesdiz membres de toutes maladies ».

Autre triplicité des signes par rapport aux parties du monde, aux complexions et aux âges qu'ils regardent. Les signes chauds et secs ont rapport à l'Orient, au tempérament colérique et à la jeunesse. Les signes froids et secs, au Midi, au tempérament mélancolique et à l'âge mûr. Les signes froids et humides, à l'Occident, au tempérament sanguin et à l'enfance. Les signes froids et humides, au Nord, au tempérament « fleumatique » et à la vieillesse.

Saturne est la planète des hommes maigres et négligés, noirs, secs, sans barbe, lents et de pauvre volonté. Jupiter est celle des hommes débonnaires, gracieux et amoureux, barbus et à l'abri de la calvitie. Mars est celle des hommes irascibles, querelleurs, frénétiques, écervelés, orgueilleux et chauves. Venus est celle des jeunes hommes « cointes et jolis », luxurieux. Etc.

Saturne et Mars sont de mauvaise fortune, Jupiter et Vénus de bonne fortune. Le soleil et la lune sont bienfaisants par excellence. Mercure « prend la complexion d'iceus avec lesquiex il est joint soit en bien soit en mal ».

L'influence intrinsèque de chaque planète est fortifiée par cinq circonstances: maison, exaltation, triplicité, terme[1], face. La première de ces circonstances multiplie par cinq l'influence de la planète ;

1. Il n'est plus question du « terme » par la suite.

la seconde, par quatre ; la troisième par trois ; la quatrième par deux ; la cinquième la double, simplement.

Chaque planète a deux « maisons », à l'exception du soleil et de la lune qui n'en ont qu'une. La maison du soleil est le lion ; celle de la lune, le cancer. Les « maisons » de Saturne sont le capricorne et le verseau ; celles de Jupiter, le sagittaire et les poissons ; celles de Mars, le scorpion et le bélier ; etc. L' « exaltation » du soleil est dans le bélier ; celle de la lune dans le taureau ; celle de Saturne dans la balance ; celle de Jupiter dans le capricorne ; etc. Quant à la triplicité, elle a déjà été définie. Chaque signe a trente degrés et comprend trois parties, ou « faces » de six degrés chacune : ainsi, les dix premiers du bélier sont la « face » de Mars, les dix suivants celle du Soleil, les dix derniers celle de Vénus. Suit un tableau synoptique des « faces ».

A toute heure du jour et de la nuit une planète « règne » ou domine. Saturne a la première, et, par conséquent, la huitième, la quinzième et la vingt-deuxième heure du samedi (jour de Saturne). Chaque planète a de la sorte, la 1re, la 8e, la 15e et la 22e heure du jour de la semaine qui a reçu son nom d'elle (soleil = dimanche, lune = lundi, mars = mardi, etc.).

Entre elles les planètes ont quatre « regards » (ou rapports) principaux : conjonction, regard de sixte, regard de quarte, opposition. L'effet de la *conjonction* est aisé à prévoir : les vertus des planètes en

conjonction s'additionnent si elles sont de même espèce ou se mitigent si elles sont différentes. Le regard de sixte, qui est très favorable, c'est quand une planète est éloignée de l'autre par la sixième partie du zodiaque ; exemple : quand, l'une étant dans le bélier, l'autre est dans les gémeaux. Le regard de quarte, qui est très fâcheux, c'est quand les deux planètes considérées sont séparées par trois signes (le quart du zodiaque). L'opposition se produit naturellement lorsque deux planètes se trouvent à six signes de distance ; ce rapport néfaste fait prévoir batailles et contre temps.

Pour commencer quelque chose sous des auspices favorables, faire attention à la « maison » (c'est-à-dire à la section du zodiaque) qui est alors « en ascendant » (c'est-à-dire « la premiere qui nest sur terre en la partie d'orient laquele touche orizon ») ; et à la planète qui est dans cette maison. Chaque « maison », de 1 à 12, a ses propriétés particulières, et chaque planète a sa maison de prédilection (Mercure dans la première, la Lune dans la 3e, Vénus dans la 5e, etc.).

Conclusions à tirer de ce qui précède. — Un homme est navré d'une plaie à la tête ; si, à ce moment-là, la lune est dans le signe du bélier, c'est mauvais signe, car le bélier a trait à la tête et l'influence de la lune s'exerce toujours dans le sens de l'humidité. Donc, humidité à la tête ; or, nulle plaie ne guérit tant que pourriture y abonde. — Ne pas commencer un ouvrage quand la lune est dans un

signe « estable », car on éprouverait des contrariétés continuelles. — Etc.

Ici commencent, sans transition, les « Jugemens appartenanz a medecine » (fol. 148 v°). D'abord les règles générales :

Vous devez savoir premierement quele est la chose dont l'en veut juger, et quelle meson est propre a cele chose; et si convient savoir l'ascendent et le seigneur de l'ascendent, et le signe de la meson de la chose demandée et le seigneur du signe, et convient qu'il se porte vers le seigneur de l'ascendent. Et devez savoir que l'ascendent et son seigneur signifient le malade, et le milieu du ciel et ses seigneurs signifient la maladie; la quarte meson o son seigneur signifient la medecine... Et qui parfaitement veut jugier, il devra regarder le seigneur de la nativité du malade, c'est a dire la planete qui a la seignorie sus toutes les autres en la nativité de l'enfant, et doit considerer sa force...

Si le septième jour des maladies est toujours critique, c'est que la lune se trouve, de sept en sept jours, dans des signes en opposition.

En pratique, il est difficile de se rendre compte, chaque jour, de l'état exact du ciel, mais il faut du moins observer la lune, qui a, sur les humeurs du corps, une vertu toute spéciale. « Qui ne regarde la condition de la lune il ne puet le malade curer ».

Il y a, dans le corps humain, trois vertus : la retentive, l'expulsive, l'attractive. L'*attractive* se renforce artificiellement par la chaleur sèche, la retentive par le froid sec, l'expulsive par la chaleur humide. Mais prendre garde de n'administrer les remèdes convenables dans chaque cas que si la lune est alors

dans un Signe dont l'influence soit analogue. De même, chaque humeur est sous la dépendance d'une planète : il serait ridicule de vouloir aider à l'expulsion de l'humeur mélancolique, par exemple, à un moment où domine Saturne (dont l'influence engendre plus de mélancolie que les remèdes n'en expulseront jamais). Ajoutez que les vomitifs ne doivent pas se prendre ni les saignées se faire quand la lune est au signe du lion ou à la fin de la balance[1]. Le meilleur temps pour droguer, c'est quand la lune est dans les poissons, sans conjonction défavorable.

Passons maintenant aux remèdes.

Placides. L'homme est un composé des quatre éléments. Mais alors, pourquoi sa durée n'est-elle pas égale à celle des éléments eux-mêmes?

Timeo. C'est que, dans l'homme, l'équilibre des divers éléments est instable; lorsqu'il se rompt, l'homme périt[2].

La proportion des quatre éléments est, du reste, variable suivant les individus ; d'où les quatre tempéraments typiques (colérique, sanguin, mélancolique, flegmatique). Mais chacune des quatre « humeurs » correspondantes à ces tempéraments

1. Cf. V. Fossel, *Aderlasz und Astrologie im späteren Mittelalter*, dans *Studien zur Geschichte der Medizin* (Stuttgart, 1909).

2. (Fol. 153). Placides lui avait déjà posé (fol. 111) la même question, à laquelle Timeo avait déjà fait une réponse toute semblable. Nous avons remplacé plus haut (p. 296, l. 9) la question et la réponse par des points de suspension parce qu'elles étaient là hors de propos et certainement insérées par mégarde. Leur place est ici.

peut être momentanément en surabondance ; de là, des maladies diverses, dont les symptômes sont examinés. Les remèdes sont indiqués aussi : c'est, en première ligne, la saignée (dans tous les cas, mais non pas à la même veine) ; en second lieu, le régime. Voici, à titre d'exemple, le régime du mélancolique : bon pain frais, chair de porc, de chapon ou de mouton ou de poulet ; pas de poisson à arêtes ; bon vin blanc ou rouge, trempé d'eau claire.

Timeo entreprend enfin de décrire les symptômes des maladies qui affectent les diverses parties du corps, et les remèdes corrélatifs.

D'abord, la tête. Pour les douleurs de tête, surtout lorsqu'elles ont pour cause la surabondance de la « cole » rouge, et sont localisées à droite, saigner et administrer un « clistoire ». Mais quel ?

Un clistoire de la decoction de mauves ou de guimauves ou d'herbe violeite, et .I. petit d'aluine * et de bran de froment ; et, quant toutes ces choses seront cuites, si les colez et metez avec .I. pou de miel et d'uile, du sel, tout autant que vous metriés en la viande que vous mangeriés, et puis en la fin si metez le moieu d'un euf bien batu ; et getez de celle decoction en la bourse de quoi l'en fait le clistoire une chopine ou plus...

Oindre ensuite la tête malade d'huile violat ou rosat. Si cela ne suffit pas, recourir au lait de femme chaud. Si cela ne suffit pas, emplâtre de guimauve, de sauge, de morelle et de pourpier, par parties égales.

Les maux de tête, localisés vers le front, qui pro-

* absinthe.

viennent de la superfluité du sang, sont justiciables de la saignée. Si la douleur ne cesse pas, emplâtre de bourrache; appliquer sur l'endroit souffrant un poumon et l'envelopper de la peau d'un chat écorché. En dernier recours, cataplasme de morelle ou de pavot, qui fait dormir.

Pour maux de tête, localisés vers la nuque, dont le tempérament flegmatique est la cause, ce qui convient, c'est un clystère ou deux et de la poudre sternutatoire.

Placides voudrait savoir pourquoi l'on voit que les cheveux de certains hommes tombent de bonne heure. C'est, dit Timeo, « par trop habiter a femme, ou par souffrir feu, ou par trop veiller ». Pour ne pas devenir chauve, boire du bon vin vieux, s'en tenir au pain de seigle, laitue, bourrache et poisson. Se laver la tête en eau « qui vient par tuiaux »; l'oindre d'huile rosat et d'huile de myrrhe.

Moyens de garder ses yeux en santé : se plonger la tête dans un seau d'eau froide ; se les laver à l'eau de fenouil ; en outre, divers collyres dont la formule est donnée.

Recettes pour la conservation de l'ouïe et des dents.

Pour avoir le teint frais, prendre deux drachmes et demie d'hysope, une once et demie de sucre, demi-drachme de safran, et délayer dans du vin. Ce breuvage ne fait pas seulement venir de belles couleurs : « il fait aussi avoir joie et liece, jouer et chanter et oïr instrumenz ».

L'estomac, où les aliments « cuisent », est chaud ou froid. Si on l'a chaud, manger de la chair de bœuf ou d'oie ; si on l'a froid, nourritures légères, pour éviter la dilatation. Quiconque a « l'estomac froid n'a mie trop grand talent de boire[1] ».

Le foie est un des quatre « membres » principaux où se forment le sang et les humeurs. De cet organe dépend la « complexion » générale de l'individu : froide, sèche, chaude ou humide. Que chacun use de choses analogues à son tempérament s'il va bien, et de choses contraires si son tempérament s'exagère.

De même, pour le cœur, qui ressemble à une pomme de pin, la pointe en bas. On peut l'avoir froid, sec, chaud ou humide. Signes et remèdes dans chaque cas.

Les veines du corps sont comme les conduits souterrains : creusez la terre n'importe où et vous trouverez de l'eau ; frappez le corps n'importe où, il saigne. Si les conduits souterrains se bouchent, l'eau s'accumule et cause des catastrophes en cherchant une issue ; de là, les tremblements de terre qui ruinent châteaux et villes. Quand le cours naturel du sang

1. Le sire de Joinville se prévalait, au contraire, de ce qu'il avait « l'estomac froid » pour s'excuser de boire sec auprès de saint Louis : « Il me demanda en Cypre pourquoy je ne metoie de l'yaue en mon vin ; et je li diz que ce me fesoient li phisicien, qui me disoient que j'avoie une grosse teste et une froide fourcelle et que je n'en avoie pooir de enyvrer » (*Histoire de saint Louis*, éd. N. de Wailly, § 23).

dans les veines est interrompu, c'est, de même, maladie. En ce cas, il faut saigner.

Ne saigner, pourtant, qu'à bon escient. Les gens affaiblis, tels que vieillards, femmes enceintes, hommes ivres, ne seront saignés qu'à la dernière extrémité. Le printemps et l'automne sont les saisons les plus favorables pour la saignée, car, alors, les humeurs abondent. Précautions à prendre avant et après l'opération. Liste des veines et des artères où l'opération doit être faite suivant les symptômes. Par exemple, saigner aux veines qui sont derrière les oreilles « pour les levres qui engroissent a ceus qui devienent meseaux* », et « pour reume, apostume et autres maladies qui aus yeux avienent » ; la veine qui est entre le menton et la lèvre est bonne à saigner « pour mauvese alaine » ; la veine du petit doigt de la main droite est indiquée pour les maladies de foie ; celles des gros doigts de pied pour les bosses qni viennent aux aînes ; etc.

Placides constate qu'il faut se donner bien de la peine pour garder le corps en santé ; son maître n'est-il pas en mesure de lui donner une « doctrine brève » et sûre pour ne pas être malade ?

Un petit cours d'hygiène n'est pas pour embarrasser Timeo, qui commence aussitôt[1].

Au printemps, temps béni pour prendre médecine,

* lépreux.

1. Ce memento d'hygiène est à comparer avec celui qui figure dans le *Secret des Secrets*, lequel commence aussi par l'exposé des régimes convenables aux quatre temps de l'année.

il faut se saigner et se purger. User d'aliments légers, tels que « poussins au verjus, aigniaux, char de mouton, porées d'erraiches* et de bourraiches et de bettes, brouez de moieux d'œux au verjus, luz**, perches et touz poissons a escailles ; et boire bon vin trempé... ».

En été, diète rafraîchissante ; manger peu et souvent, « c'est assavoir au matinet, quant li solaux monte, et au soir quant il couche ». Boire, le matin, du sirop, et, à midi, de l'eau bouillie et refroidie, sucrée au sucre violat. Aux repas, vin verdelet, mêlé d'eau « tant qu'il sante plus saveur d'iaue que de vin ». Bains fréquents. « Et se doit l'en garder de gesir a femes... ».

En automne, saigner et purger les humeurs. Alors convient une nourriture substantielle : chapons, pigeons qui commencent à voler, chair de porc. Ne pas boire d'eau. Ne pas se laver à l'eau froide.

En hiver, s'habiller de bons habits de laine, fourrés de renard (la plus chaude des fourrures). Chair de bœuf, d'oie, de porc, de cerf ; perdrix, faisans, lièvres, oiseaux de rivière, vin pur. L'hiver, c'est le temps le plus sain de l'année.

Voici maintenant les prescriptions propres à chaque âge de la vie. A sept ans, l'enfant doit être baigné deux ou trois fois par semaine, de préférence au saut du lit. Après le bain, légère collation et qu'il aille

* arroche ou *bonnedame*, plante de la famille des chénopedées. — ** brochets.

jouer. Après le jeu, donnez lui encore à manger et de l'eau à boire. Mais ni lait, ni fruit, ni fromage « pour la pierre qui en l'enfant se pourroit engendrer ». A cet âge, il fait bon envoyer l'enfant à l'école, chez un bon maître qui l'instruise « sans batre[1] » et ne le « chastie » que « par douces paroles ». A partir de quatorze ans, prendre garde à la surabondance des humeurs : saigner et purger légèrement ; pas de femmes jusqu'à vingt ou vingt-cinq ans. Se garder, à cet âge, d'oignons, de poireaux, de vin vieux, et de « toutes choses chaudes et seches ». Quand trente-six ans sont passés, les purgations valent mieux que la saignée ; s'abstenir de « trop hanter femes, quar, en cest aage, c'est la chose que plus l'en veult ». Rien de tel, pour ne pas vieillir trop vite, que de ne point se faire de soucis, de bien manger, de bien boire et de se baigner une fois ou deux par mois. Les viandes frites et charbonnées, cuites sans eau, sont alors à recommander. Après quarante-cinq, ni saignées ni purgations, si ce n'est en cas de besoin pressant. Alimentation légère et substantielle. Bains fréquents, et, au sortir du bain, « soi faire froter a la main ou aus dras qui ne soient pas trop aspres ».

Placides n'est pas encore éclairé suffisamment sur ce point essentiel : « Comment on doit purger » ? C'est sa dernière question.

1. Ces mots sont omis dans les éditions ; et tout le passage est un peu différent.

La nature des humeurs qui surabondent se reconnait, dit Timeo, à l'inspection des urines. Ensuite, la saison est à considérer : au printemps et à l'automne, les purgations vont de soi, comme on l'a déjà vu ; mais en été et en hiver, des précautions spéciales sont indiquées pour se purger, si l'on s'y résout : en été, changer l'air de la maison en la rafraîchissant par des jonchées de feuilles de sauge, de myrte, de roses ou d'autres herbes ; en hiver, réchauffer l'air sans l'enfumer. D'autre part, le tempérament des patients ne saurait être perdu de vue. Médecines légères aux colériques, que l'on peut faire vomir. Les sanguins en supportent de plus énergiques. « Fleumatiques et melencolieux peut on purger [par] dessouz, pour ce que les humeurs sont pesanz. » Tout dépend aussi de l'âge, du sexe, du climat, de l'état du ciel, etc. « Sanz ces choses ne peut nuls saigement ovrer fors que en tasche *, si comme aujourd'ui font maint phisicien. »

RÉDACTION B

pluie, neige et grêle. — Il passe ensuite aux « choses qui sont formées en l'air par sa corruption ». Dans les régions froides de l'air, il se produit des générations spontanées de grenouilles, crapauds et autres reptiles, ou bien il en tombe sur les étangs des « semences venimeuses » qui s'agglomèrent. De

* Voir les exemples de cette locution qui sont donnés dans le Supplément du *Dictionnaire* de Godefroy, au mot *Tasche*.

ces semences « sortent de petits grains noirs et pestilencieulx », et, ultérieurement, des vermisseaux étranges, courts et ronds, à grosse tête et petite queue, comme ces petits poissons qu'on appelle « bourbotes[1] » ; ensuite il leur vient des pieds, leur queue tombe et ces êtres se muent en grenouilles... D'autres vermines encore hivernent dans la terre et en sortent au nouveau temps sous forme d'escarbots, de hannetons, de mouches noires, de tarentules, etc. Il y a des sots qui prétendent que, quand il tombe des grenouilles du ciel, ce sont les nues ou l'arc-en-ciel qui les ont pompées et « levées », préalablement toutes faites, hors des marécages ; mais ce n'est pas vrai...

Les appétits météorologiques de l'élève n'étant pas encore rassasiés, le maître parle maintenant du tonnerre et des éclairs. La foudre est formée dans les airs comme les vermines dont il a été question tout à l'heure, mais par un autre procédé. Et ces eaux chaudes qui jaillissent de la terre, et où les hommes se baignent ? Les philosophes discutent au sujet de leur origine. Les uns disent que c'est le soufre qui échauffe les métaux à l'intérieur de la terre ; les autres pensent au voisinage de l'enfer... Quoi qu'il en soit, de tels bains d'eaux chaudes se voient à Aix en Allemagne, à Aix en Provence, en plusieurs lieux d'Italie, de Guienne et de Lorraine. Il est, d'ailleurs, des

1. « *Borbote* gallice, *lumbe* vel *quappe* theotonice vocantur », dit Thomas de Cantimpré (*Histoire littéraire*, XXX, p. 375).

eaux qui tuent et d'autres qui guérissent, nul ne sait pourquoi. Quelques-unes sont salées : « En la conté de Bourgoingne sourt une fontaine dont l'eaue produist moult bon sel, qui toute la province sert de sel. » Outre-mer coule un fleuve merveilleux ; les individus, soupçonnés de vol, que l'on force à boire de son eau, perdent la vue s'ils sont coupables. Ailleurs il y a des rivières dont les eaux changent trois fois de couleur chaque jour ; d'autres où tout ce que l'on plonge, bête ou poisson, tombe au fond ; d'autres où les navires sont insubmersibles. Entre les autres fontaines merveilleuses, citons encore celle dont l'eau sert à faire pousser les arbres qui portent le baume. Le baume, soit dit en passant, est bon et se conserve bien s'il est recueilli par un chrétien ; sinon, il ne vaut rien ; ce sont là les « secrets de Nostre Seigneur »[1].

Ce qui concerne les herbes, bonnes, médicinales ou vénéneuses, est expédié très rapidement : il est dit seulement que leurs qualités tiennent à leur plus ou moins de chaleur ou de froideur, ou aux proportions du mélange. Les vertus des pierres précieuses, l'auteur renonce aussi à les expliquer. Les anciens disent que « Dieu en fist son tresor en terre pour donner a ses amis » ; d'autres qu'elles se forment dans la terre, aux dépens de l'air, sous l'influence des planètes[2].

1. Cf. l'*Image du Monde* (p. 88).

2. « Planettes sont estoiles principales fichiées qui ne se peuvent mouvoir, si comme aultrefois je vous ay devisé » Fol.) 110 v°). Mais il n'en a rien dit encore, dans cette rédaction.

Des parties du monde, il ne trouve rien à dire, si ce n'est qu'elles sont au nombre de trois : Europe, Asie et Afrique. Un mot sur la lune. Et c'est tout.

Tous ces développements sont écourtés à l'excès. On dirait les vestiges d'un Herbier, d'un Lapidaire et d'une Mappemonde dont il ne subsiste plus que l'emplacement ou des arrachements presque indistincts.

Nous passons ensuite, sans transition, à la manière dont les Sept Arts furent préservés du déluge. L'invention des Sept Arts est antérieure au déluge. Prévoyant un cataclysme, les anciens sages les firent « écrire » à deux exemplaires : le premier sur de fortes tuiles crues qu'on enterra ; le second sur de grandes pierres de marbre. L'humanité post-diluvienne retrouva ces monuments et en fit son profit[1].

Les Sept Arts font penser à Platon, « nostre maistre ». C'est lui qui divisa les peuples en trois classes principales : les uns « pour conseil donner » (ce sont les clercs) ; les autres pour la défense commune (ce sont les chevaliers) ; d'autres enfin pour nourrir tout le monde par le travail (ce sont les gens de labeur). La classe des chevaliers fut formée des hommes qui avaient de gros membres et qui étaient plus hardis que les autres. Leurs armes furent, à l'origine, très grossières : de bois, de cuir cru, de cuir bouilli, de corne, d'écailles enlevées aux poissons

1. Cf. l'*Image du Monde* (p. 104).

de mer, d'os de baleine, puis en métal, comme aujourd'hui.

Placides. Maître, dites-moi « dont vint jadis que forteresses, tirannies, raenchons et gabelles, droits seignouriaulx et extorsions furent mis avant tellement que ilz ont esté continuez jusques a ores, et, a mon advis, seront jusques a la fin des hommes mortelz? »

La Bible, dit Timeo, nous apprend que, chez les Hébreux, le premier qui inventa la chevalerie fut un grand chasseur nommé Membrot (Nemrod), persécuteur et homicide. Il s'embusquait aux passages et s'emparait des passants. Il fit faire « une forte maison de murailles entre deux roches » ; ce fut le commencement des châteaux et des tours. Il ne relâchait ceux dont il s'était emparé qu'après leur avoir fait promettre de lui « rendre », chaque année, à lui et à ses hoirs, un bon poulet, ou un bœuf, ou une somme de froment, car, en ce temps-là, on n'usait pas encore d'or, d'argent ni de vin ; faute de payement, il détruisait le bétail et tuait tout. Telle est l'origine des impôts.

« Par telz tributs que il ainsi usurpoit tiranniquement furent depuis petit a petit establis et confermez les treuages, les gabelles, tailles, aydes et aultres subsides, qui sont de plus en plus jusque au jour d'huy maintenus. Et... non mie par bonne raison ou par quelque droit de nature. Car, par droitte nature, tous biens quelzconques qui viennent de terre sont communs aux hommes. Mais, par une maniere de forche et convoitise desordonnée et faulse ont esté et sont aujourd'huy les terres et provinces diviseement appropriées et parties par empires, par roiaulmes, par duchiés, par contez, par baronnies et aultrement ; et le petit poeuple taillié, pillié et mengé oultrageusement. Et

pareillement aux ryvieres et passages sont constituez tonlieuz et debites, combien que Dieu pas ne les crea pour estre propre a ung ne a deux ne a plusieurs, ainchois pour service et ayde a tout le commun poeuple. »

D'où vinrent les lois ? Des Grecs, qui furent les premiers à en établir « par le commun assentement du poeuple », pour éviter les massacres. Les lois relatives à la justice furent écrites sur douze tables d'ivoire. Mais, depuis, avec la malice des gens, les lois se sont singulièrement développées. Les plus puissants des Grecs ont été déifiés, comme Jupiter et Mercure ; ils ont donné leurs noms aux planètes qui gouvernent, dit-on, le cours des choses (Virgile, Salomon, Merlin et Simon le Magicien furent jadis très experts en ces matières). Ces héros furent les premiers dieux, avec le soleil et la lune, que les gens adoraient pour leur clarté. C'est alors que Dieu donna à Moïse, son serviteur, les commandements de sa loi. Par la suite des temps, une autre loi s'établit, la « loi chrétienne », celle que les chrétiens professent.

Et maintiennent [les chrestiens] qui icelle loy leur fut donnée par Jhesus, filz de Dieu, natif en Bethleem, et d'une vierge nommée Marie, qui est chose difficile a croire des malostrus ygnorans pour tant que oncques plus ne fut veu. Mais il est tout certain que ainsi en advint.

D'aucuns prétendent que « la vieille loy et la nouvelle est tout une meismes chose », comme une noix, dont l'écorce et l'amande n'ont pas la même saveur. Les Hébreux sont dans l'écorce et les chrétiens dans l'amande.

Placides voudrait savoir à quoi s'en tenir sur la troisième loi, celle qui n'est ni des Juifs ni des chrétiens, celle que suivent les Sarrasins.

Un très grand clerc, selon Timeo, l'enseigna pour nuire aux chrétiens, qui s'appelait « Nicolas l'astronomien ».

Si fut longtemps compaignon a aulcuns disciples a Jhesu Crist, et pareillement aux Romains, aux Hebrieux, aux Gregois et aux Huns et aultres nations. Il donna icelle loy aux Sarrazins et se fist appeller sergent de Dieu. Il fut natif d'Espaigne, et est son nom encores renommé entre tous Sarrazins qui l'appellent Machomet. Et est son ymage a La Mecque[1]...

Les Romains, qui en ont fait si grand usage, reçurent leurs lois des Grecs, lesquels les avaient inventées. Ils n'en obtinrent communication qu'avec peine, car les Grecs ne révélaient le secret de leurs tables d'ivoire qu'à ceux qu'ils en croyaient dignes. Suit une anecdote. Les Grecs envoyèrent à Rome un vieillard avec mission d'éprouver les habitants, pour savoir s'ils étaient dignes. Ce vieillard les fit assembler et décida de les éprouver par signes. Que tout le monde se taise ! Le vieillard lève un doigt ; un « fol naturel », qui était dans l'assemblée, en lève deux ; le vieillard en lève trois ; le « fol naturel » tend son poing fermé. « C'est assez », dit le vieillard ; « Rome est digne de nos lois ». Les Ro-

1. Ces singulières absurdités ont eu cours au moyen âge ; voir A. d'Ancona, *La leggenda di Maometto in Occidente*, dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, XIII (1889), p. 247. La version qu'en donne *Placides et Timeo* est citée dans cet ouvrage (p. 262).

mains, très satisfaits, mais intrigués, voulurent avoir l'explication de cet échange de signes. Pour cela, il « mistrent deux femmes en euvre », et le vieillard parla : « J'ai voulu dire, en levant un doigt, qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; votre homme a répondu, en levant deux doigts, qu'il se divisait en deux (père et fils) ; j'en ai levé trois, à cause du Saint-Esprit ; et le poing clos fut le symbole de la toute-puissance divine ». Mais on sut bientôt que le fol n'en avait pas pensé si long. « Lâches, dit-il, ce vieillard vous menaçait d'un doigt : j'en ai levé deux en signe qu'on lui crèverait les yeux ; il a fait mine de m'administrer une claque sur la mâchoire ; je lui ai montré le poing pour qu'il comprît que je lui en donnerais sur les dents ». On rit beaucoup[1].

Par la suite, les Grecs, qui, depuis la destruction de Troie, étaient les maîtres du monde, de sorte que toutes les autres nations leur « puoient au nez », commencèrent à dégénérer ; les Romains prirent leur place.

On est surpris de lire ensuite l'histoire de Noë et de ses fils. C'est que l'auteur veut proposer une seconde explication de l'origine du servage. Les serfs seraient les descendants de Japhet, le fils irrespec- de Noë, maudit par son père.

Il en propose bientôt une troisième. Dans l'an-

1. Historiette qui, sous diverses formes, a été très répandue pendant des siècles dans les milieux les plus divers. Voir notamment E. K. Blümml, *Beiträge zur deutschen Volksdichtung* (Wien, 1908) ; cf. Kubin-Polivka, *Povidky Kladské* [Contes de Kladsko], I, p. 32, n. 11.

cienne Grèce, la classe des chevaliers élut roi l'un des siens ; clercs et gens de labeur, sans armes, furent obligés de subir cette autorité nouvelle. Les clercs, il est vrai, s'en tirèrent : ils n'accordèrent au roi le secours de leur ministère qu'en échange de franchises et de libertés, de dîmes, de cens et de rentes ; par compensation, le clergé fut désormais récruté dans la noblesse. Mais, depuis le temps du roi Saridano[1], il fut décidé que quiconque serait fait prisonnier de guerre, demeurerait serf, lui et sa lignée. De là, les « droits serfs » des âges postérieurs, « desquels est encore en plusieurs lieus. »

Timeo conclut enfin, en ces termes :

« Beaulz doulz fils, or vous ay dit et monstré les introductions des choses comment vous pourrez entrer et aprendre qu'il est des natures, et par especial de nature humaine, de homme et de femme, dont fort m'avez sollicité, ou en astronomie ou en aultres sciences particulieres. Si vouldroie trés bien que vous esprouvissiez vostre sens et entendement entour aulcuns aultres philosophes... Car certes nous ne sommes pas tous de ung accord... Je suis vostre premier maistre de philosophie .. »

Il reste à la disposition de son élève pour résoudre les doutes que l'étude des autres auteurs lui inspirera peut-être, « car nulz bacelers ne poeult tant avoir veu des sciences acquises ne tant apris comme les clers quant ilz se y voeulent emploier ».

Cependant le dialogue, qui paraît fini, rebondit aussitôt.

1. Ms. fr. 1543, fol. 233 : « uns rois malicieus... »

[Placides[1] exprime le désir de savoir ce que le célèbre philosophe Albert a enseigné. Il me semblait, dit (non sans raison) Timeo, que je vous avais déjà largement répondu de « la matiere assez pareille dont cette ampliation traite ». Mais à vos souhaits.

L'auteur insère alors, ingénûment, la traduction abrégé d'un Traité d'Albert de « Trapesonde », qui paraît avoir été, comme le sien, par demandes et réponses, entre un *Discipulus* et un *Magister*. En voici le début, qui fait voir la méthode suivie d'un bout à l'autre : d'abord, quelques mots de l'original latin, puis la version ou le résumé du paragraphe dont ces mots étaient l'*incipit :*

Incipiunt proprietates. etc. Cy commencent les proprietez de la complection de l'homme et des quatre elemens du monde, comment et par quelle maniere la personne est fourmée...

D'abord, les quatre complexions de l'homme : sanguin, colérique, flegmatique, mélancolique. Chacune est décrite en vers latins mnémotechniques que le traducteur paraphrase[2].

1. Tous les développements placés ici entre crochets (pp. 321-323) ne se trouvent que dans le ms. de La Gruthuyse. Le ms. fr. 1543 (fol. 234 v°) omet le Traité d'Albert.

2. Ces huit vers *De quatuor complexionibus* se rencontrent dans une foule de manuscrits latins (voir les *Initia operum latinorum* de B. Hauréau (Bibl. nat., nouv. acq. lat. 2398. fol. 16).

Il existe aussi plusieurs paraphrases de ces apophtegmes en langue vulgaire. Il y en a une, par exemple, différente de celle-ci, et acéphale, dans le ms. 478 de la Bibliothèque d'Angers.

Le sanguin :

Largus, amans, hylaris, ridens, rubeique coloris.
Cantans, carnosus satis, audax atque benignus.

Le colérique :

Hirsutus, fallax, irascens, prodigus, audax.
Astutus, gracilis, siccus, croceique coloris.

Le flegmatique :

Vir sompnolentus, piger, in sputamine multus.
Est ebes huic sensus, pinguis faciès, color albus.

Le mélancolique :

Invidus et tristis, cupidus dextreque tenacis.
Non expers fraudis, timidus, luteique coloris.

Albert consacre des vers mnémotechniques du même genre aux saisons de l'année, aux heures du jour et à leur influence sur les diverses complexions. Il passe ensuite aux problèmes de la génération, et pour n'en plus sortir.

Les interrogations suivantes du Disciple donneront quelque idée de ce qui l'intéresse. Pourquoi les « femmes communes » n'engendrent-elles pas aussi aisément que les autres ? Comment et pourquoi y a-t-il des femmes stériles ? Comment « home devient ladre por habiter a feme aiant naguere recheü ladre et la feme non » ? Comment « la veue peult par copulation estre bleschiée » ? Comment « Nature est desireuse de parvenir a generation[1] » ? Il s'informe

1. A propos de la question, réitérée par Placides : « Pour-

aussi, en grand détail, des *processus* embryologiques et des maladies des femmes, dont le Maître indique les remèdes d'après Hippocrate et Galien. Les réponses du Maître sont précises sur tous ces points : il annonce, à la vérité, l'intention d'employer quelques précautions oratoires : « Pour tant que je me vergongne dire, je voeul parler en couvert et... je changeray le nom des natures... » (fol. 131) : mais ces réserves font un effet burlesque quand on voit l'auteur employer, tout de suite après, les termes les plus orduriers. — Et c'est tout : « Atant fine ce qu'il est trouvé de Albert ».]

Placides, enfin satisfait à cet égard, exprime le désir de revenir sur ce qui a été dit au début, touchant les rois et les princes. « Car, comme bien vous en recors, je vous demanday pourquoy vous m'avez plus tost prins en doctrine que n'avez le filz de l'empereur, et vous me respondistes pourtant que il estoit fol naturel. Et je vous demande comment, par nature, ung homme est plus fol que ung autre ».

La noblesse de l'âme, dit Timeo, est toujours claire et pure ; mais elle peut être plus ou moins éclipsée quand elle est dans un corps plus ou moins bien conformé et complexionné. Exemple de la chan-

quoi les femmes sont plus désireuses de la copulation charnelle que les hommes ? » Timeo se souvient très bien d'y avoir déjà répondu : « Si comme autrefoys vous ay dit... » (fol. 126) : et donne l'explication d'Albert, conforme, d'ailleurs, à celle qu'il avait déjà présentée en son nom.

delle qui brille plus ou moins suivant la nature de la lanterne où elle est placée.

Notre maître, dit Placides, vous m'avez très bien parlé de la noblesse de l'âme [et aussi, en bref, d'après Albert (au commencement de son œuvre), des quatre complexions de l'homme ;] mais j'en voudrais savoir davantage. Quelle est la meilleure complexion ? — Timeo condescend, mais c'est pour répéter ce qu'il a déjà dit, à peu près dans les mêmes termes : il va jusqu'à reproduire encore une fois les vers mnémotechniques précités, en les commentant un peu plus au long [1].

Ce revenons-y lui donne, pourtant, l'occasion d'un développement nouveau sur les tempéraments propres aux divers peuples. Les Allemands, les Flamands et les Anglais sont volontiers flegmatiques. Les Lombards, les Portugais, les Espagnols, les Catalans, les Français et les Picards sont sanguins. Il a, bien entendu, déclaré d'abord que le tempérament sanguin est le meilleur des tempéraments ; ceux qui en sont doués, étant « moistes, joieulz et chaulz », sont très portés à l'amour et s'en acquittent fort bien. En quoi ils se montrent supérieurs aux Bourguignons, aux Auvergnats, aux Provençaux, aux Gascons... : « Icestes nations sont volontiers chaulz et secs et moult ont grand appetit de... ; mais,

1. Il n'y a, naturellement, de répétition que dans le ms. de La Gruthuyse. Dans le ms. fr. 1543, où il n'est pas question d'Albert, rien de choquant dans la marche de l'exposé : Timeo y parle ici des complexions pour la première fois.

pour tant que par droite inclination sont voulontiers secqs, petit en pevent faire ». — Le tempérament mélancolique est propre aux Bretons, aux Écossais, aux Gallois et aux Irlandais[1]. Il est propre aussi à certains animaux, telles qu'écureuils, lièvres, renards, serpents et autres bêtes sauvages sans graisse, comme hérons, butors et autres volailles « dont les chairs sont mal apetissans a mengier sans avoir aveuc aultre ayrun*, si comme de ciboules ou oignons fricassez ou aulz ».

Eh bien! voilà pourquoi, dit Timeo, je n'ai pas voulu du fils de l'empereur; c'est que j'avais reconnu en lui les symptômes du tempérament mélancolique. Or il faut se garder soigneusement de ceux qui offrent ces symptômes.

Les dames surtout doivent s'en garder quand elles se marient ou « quant elles voellent faire amy ». Car « de fol et de melencolieux ne poeult ja venir fors tous maulx ». A la vérité, les hommes, en pareil cas, n'ont pas moins d'intérêt à prendre leurs précautions, mais cela leur est beaucoup plus malaisé. « car les femmes en tel cas sont trop plus fort a cognoistre pour tant qu'elles changent et muent par herbes ou par ointures... la couleur naturelle de leur face... ».

* Chose à saveur âcre (la forme ordinaire est *aigrun*).

1. Charles V avait dans sa bibliothèque un exemplaire de *Placides et Timeo* dont il est dit dans l'Inventaire de Gilles Mallet qu'il contenait à la fin un morceau intitulé : « Diz et esbatemens contre les Piquars, et Normans, et autres plusieurs » (L. Delisle, *Recherches....* n. 506 *ter*).

Timeo termine par des conseils généraux sur la conduite qui convient à un prince instruit, c'est-à-dire par ce que l'on appelait au moyen âge un « Enseignement » ou « Gouvernement des princes. »

Un roi a de grands devoirs. « Sachiés que le poeuple qui est par dessoubz vous aymeroit mieux une bonne parole de vous que celle de cent de tous les meilleurs conseilliers que l'en porroit recouvrer ».

Aimer Dieu, suivre ses commandements. « Et bien vous gardez de trop dormir, car le trop dormir fait par accoustumance avoir la chair moult paresceuse et esmeult homme a pechier ».

Ne pas trop parler, tenir son propos ferme sans varier, ne pas croire ta femme « de tous les mesdits et rapports que elle te fera de ta famille ». Souviens-toi du sire de Coucy, ami de la châtelaine de Vergy, et de la duchesse[1].

Nécessité de savoir les langues étrangères. « Cognoistre l'estat et tout le gouvernement de ce monde, et par especial des provinces de par deça ». Exemple d'Achille, le plus vaillant des Grecs, qui fut remplacé par Ulysse, parce que celui-ci connaissait mieux le pays « et si sçavoit bien et doucement parler leur langaige ». Toujours s'informer et apprendre...

1. Allusion à la nouvelle bien connue de *la Chastelaine de Vergi* (Voir *la Société française au XIIIe siècle, d'après dix romans...*, p. 222). Ce témoignage au sujet de la popularité du récit est à joindre à ceux qu'a recueillis E. Lorenz, *Die Kastellanin von Vergi in der Literatur Frankreichs, Italiens, der Niederlande, Englands und Deutschlands* (Halle a. S., 1909).

Timeo ajoute enfin des conseils bibliographiques. Il faut lire, mais de bons livres : Virgile, « qui fut si grand clerc et enseigna l'art de cultiver les terres » ; sur les herbes, Macer[1] et Galien. Et si vous voulez apprendre de l'art d'amour autant qu'il appartient a gentilhomme d'en savoir, étudiez Ovide *des Remèdes*. — Au reste, la curiosité scientifique ne doit pas aller jusqu'à chercher a pénétrer les secrets de Dieu.

Ayez des livres qui aient été jadis « compillez et escrips » par les anciens. Transcrivez-les de votre propre main ; c'est la meilleure manière de se les assimiler.

« Et a tant prendent icy fin, *quant a present*, les enseignemens de moy Tymeo, petitement fondé et inhabille[2]. »

1. Ms. : *Marke*. — Il s'agit de l'ouvrage de Macer Floridus, *de Virtutibus herbarum*. Macer a été plusieurs fois traduit ou abrégé en français (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 2201, fol. 13 v°; Bibl. nat., fr. 2032, fol. 23; etc.).

2. La fin n'est pas tout à fait pareille dans le ms. de La Gruthuyse et dans le ms. fr. 1543, dont voici l'explicit : « Ychi fenissent les Enseignemens... A Dieu soiés vous comandés ; a tant me tais. Amen. »

LE LIVRE DU TRÉSOR

Ser Brunetto Latino (et non pas Latini), ou Brunet Latin, dont la biographie et les écrits ont donné lieu de nos jours à une vaste littérature [1], naquit à Florence au commencement du XIIIe siècle. Il exerça la profession de notaire et fut un des hommes en vue du parti guelfe dans sa ville natale. Il revenait d'une ambassade en Espagne près d'Alfonse X de Castille, roi des Romains, lorsque la fameuse bataille de Montaperti (4 septembre 1260) ruina pour quelques années la cause guelfe en Toscane. Ser Brunetto, exilé, se réfugia, comme beaucoup de ses compatriotes et coreligionnaires politiques, en France. Le 15 septembre 1263, il était à Arras, où il dressait, en sa qualité de notaire, un acte constatant que Tommaso Spigliati et quelques autres associés des Scali avaient juré d'observer les engagements pris en leur nom par leur chef, Cavalcante della Scala [2]. Il reprit le chemin de sa patrie en 1266 ou 1267, et fut revêtu par la suite de plusieurs charges dans la République. On suit sa carrière, en détail, jusque vers le temps de la victoire des Florentins sur les Arétins à Campaldino (11 juillet 1289). Il mourut à Florence en 1295 et fut enterré dans l'église de Santa Maria Maggiore.

Dès le XIVe siècle, il passait pour avoir été « le maître

1. Voir surtout Th. Sundby, *Della vita e delle opere di Brunetto Latini* (tr. R. Renier. Firenze, 1884).

2. E. Jordan, *Les origines de la domination angevine en Italie* (Paris, 1909), p. 355.

de Dante », *maestro di Dante*[1]. On s'est toujours fondé pour l'affirmer sur ces vers de la Divine Comédie (*Inf.*, XV, 82 et s.), qui ne sont pas décisifs :

> ...In la mente m'è fitta ed or mi accora
> La cara e buona imagine paterna
> Di voi, quando nel mondo ad ora ad ora
> M'insegnavate come l'uom s'eterna...

Dante traite d'ailleurs Brunet Latin tantôt avec un singulier respect, tantôt sans ménagements : chacun sait qu'il l'a placé, avec d'autres grands lettrés (notamment Priscien[2] et François Accurse) dans le cercle des sodomistes. Cette accusation de mauvaises mœurs, que rien n'infirme ni ne confirme, a fait, dans les temps modernes, couler des torrents d'hypothèses cocasses ; on a été jusqu'à supposer que Dante l'avait émise par patriotisme, pour punir Brunet d'avoir préféré la langue française à la toscane en écrivant son « Trésor ».

Filippo Villani représente Brunet Latin comme un homme docte et sagace, qui savait rire, quoique sérieux et réservé de caractère et de costume. Giovanni Villani († 1348) dit de lui qu'il fut un grand philosophe, un grand maître de rhétorique, un grand politique : « Fu cominciatore e maestro in digrossare i Fiorentini, e farli scorti in bene parlare e in sapere guidare e reggere la

1. Voir, sur cette question, V. Imbriani, *Studi danteschi* (Firenze, 1891), p. 370.

2. Il n'y a, soit dit en passant, aucun indice que cette accusation portée contre Priscien ait le moindre fondement. Mais Priscien est le type du pédagogue, c'est-à-dire d'une classe d'hommes spécialement bien placée pour commettre le péché en question : c'est sans doute ce qui lui vaut sa fâcheuse situation dans l'Enfer dantesque. Car, comme dit Pietro Alighieri dans son Commentaire sur le ch. xv de l'*Inferno* : « Peccatum sodomiticum frequentatur magis inter scientificos et doctrinatos juvenes quam in aliis. »

nostra repubblica secondo la politica » (*Cron.*, VIII, 10).

Il a beaucoup écrit. Pendant son exil en France, il rencontra une homme de son pays, riche, honnête et sage, qu'il ne nomme point, qui partageait ses opinions et lui fit beaucoup d'honneur, au point qu'il l'appelle son sauveur ; c'est pour cet ami qu'il traduisit et commenta en toscan la Rhétorique de Cicéron. De cette période de sa vie datent encore le *Tesoretto*, peut-être le *Favolello*, et enfin son grand livre en français, *li Livres dou Tresor*, le seul qui nous intéresse.

Brunet avait annoncé, dans son *Tesoretto* en vers toscans (c. XIV), l'intention de traiter plu amplement de l'encyclopédie des connaissances, à l'usage des gens intelligents, mais, cette fois, en prose française. Il réalisa ce projet pendant son exil en France, — en 1266 au plus tard, par conséquent — comme il l'indique lui-même, dans un passage souvent cité :

Et se aucuns demandoit por quoi cist livres est escriz en romans selonc le langage des François, puisque nos somes Ytaliens, je diroie que ce est por .II. raisons : l'une, *car nos somes en France* ; et l'autre porce que la parleure est plus delitable et plus commune a toutes gens [1].

Il dédia cet ouvrage à son ami et protecteur anonyme : « Et parce que li tresors qui ci est ne doit estre donez se a home non qui soit soffisans a si haute richesse, le baillerai je a toi, biax dous amis ; car tu en es bien digne selonc mon jugement » [2].

Le *Trésor* eut aussitôt un succès extraordinaire, qui a été durable. On en a beaucoup de beaux manuscrits exé-

1. P. Chabaille, *Li Livres dou Tresor, publié pour la première fois* (Paris, 1863), p. 3.
2. *Ib.*, p. 2.

cutés à la fin du XIIIe siècle. Nous savons qu'il figurait en bonne place dans la petite bibliothèque portative du roi Philippe le Long en 1319[1]. Charles V en posséda, naturellement, plusieurs exemplaires ; tous les princes bibliophiles du XIVe et du XVe siècle ont voulu l'avoir. D'autre part, il fut traduit en toscan, du vivant même de Brunet, par le florentin Bono Giamboni[2]. Telle a été sa renommée à travers les siècles que Napoléon Ier, — un quasi-compatriote, il est vrai — qui, sans doute, ne l'avait pas lu, crut donner une marque de sa bienveillance pour les anciens chefs-d'œuvre de l'esprit humain en faisant connaître son dessein d'en procurer une édition impériale. On lit dans une circulaire du ministre de l'Instruction publique (15 mai 1835) : « L'Empereur Napoléon avait eu la pensée de faire imprimer aux frais de l'État le *Livre du Trésor* avec des commentaires, et il avait désigné une commission à cet effet ; les préoccupations des dernières années de son règne ne lui permirent point de donner suite à ce projet... »

L'éditeur qui fut choisi sous le Second Empire pour réaliser le projet du premier Napoléon dans la Collection de Documents inédits, P. Chabaille, compulsa une quarantaine de manuscrits. Il ne pouvait manquer de

1. Voir une pièce de cette année, délivrée par Philippe le Long à Henri de Sulli, bouteiller de France, pour le décharger de plusieurs livres et joyaux de la couronne : « Item, le Livre du Tresor, que mestre Brunet de Florence translata de latin en françois, lequel livre parle des nations de toutes terres... » (Cte de Soultrait, *Inventaire des titres de Nevers par l'abbé de Marolles* (Nevers, 1873), col. 625.)

2. La traduction de Giamboni a été imprimée et réimprimée longtemps avant l'ouvrage original, au XVIe et au XIXe siècle. Voir Th. Sundby, *o. c.*, p. 76 et s. — On connait aussi une traduction en dialecte bergamasque.

constater, après d'autres [1], que les exemplaires du *Trésor* ne se ressemblent pas tous : « Brunetto Latini, dit-il [2], à l'exemple de plusieurs de ses contemporains, a revu et remanié son livre, et l'on peut dire qu'il en a fait deux rédactions : l'une écrite pendant son exil en France, c'est-à-dire à l'époque où Florence était sous le joug de Mainfroi, et l'autre à son retour dans sa patrie, après la mort de ce persécuteur des Guelfes. Cette dernière se reconnaît aisément à l'addition des chapitres historiques sur Bérenger et ses fils, sur Frédéric II et Mainfroi. Les attaques violentes auxquelles l'auteur se livre contre les princes allemands et surtout contre Mainfroi, aussi bien que l'éloge qu'il fait de son compétiteur, nous portent à croire que ces chapitres ont été écrits après la défaite et la mort de ce personnage à la bataille de Bénévent, gagnée par Charles d'Anjou en 1266... » [et même après la bataille de Tagliacozzo, en août 1268.]

P. Chabaille s'en est tenu à cette constatation et à cette hypothèse. Il n'a pas dressé la liste des manuscrits qui représentent la rédaction primitive ni celle des manuscrits à texte remanié. Il n'a pas indiqué avec une précision suffisante les états successifs de l'ouvrage [3]. Après que M. P. Meyer eût eu l'occasion de dire ce qu'il en était [4], cet intéressant sujet est resté longtemps en jachère. Mais

1. Voir notamment l'*Histoire littéraire de la France*. XX, p. 295.

2. Édition citée, p. XXIII.

3. Il a simplement inséré dans son texte une partie des additions à la rédaction primitive « en distinguant ces chapitres par un astérisque placé en tête du sommaire de chacun d'eux ».

Il regrette (p. XXXVI) de n'avoir pas retrouvé un des mss. utilisés par Legrand d'Aussy; or, c'est le ms., remarquable par de longues interpolations empruntées à Gilles de Rome, qu'il a lui-même appelé K (p. XXXII).

4. *Romania*, XIV, p. 23. Cf. A. d'Ancona, dans *Atti della R. Accademia dei Lincei, Memorie...* (Roma, 1888), p. 111.

il semble qu'il ait été repris récemment ; en ces derniers temps plusieurs manuscrits du *Trésor*, mal décrits par Chabaille [1] ou qui lui étaient restés complètement inconnus [2], ont été étudiés comme il faut, et M. J. Minckwitz annonce : « La collation des tables d'une cinquantaine de manuscrits du *Trésor* nous aidera à nous former un jugement plus précis du contenu de la première rédaction de l'œuvre de Brunet Latin » [3]. La question sera donc, sans doute, élucidée prochainement.

Il serait très nécessaire aussi de distinguer rigoureusement les morceaux qui ont été intercalés, peut-être ou sans doute par d'autres que par l'auteur, dans l'une ou l'autre rédaction. Certains exemplaires isolés contiennent de longs fragments textuellement empruntés à des écrits célèbres, tels que l'*Image du Monde* de Gossuin et *l'Information des princes* par Gilles de Rome, ou des intrusions moins étendues [4].

Enfin P. Chabaille a avancé (p. xxxv) qu'un certain Duchesne ou Duquesne, émule de ce François Buffereau qui essaya, au XVIe siècle, de se faire passer pour l'auteur de l'*Image du Monde*, falsifia, au XVe, le *Trésor*, et ne

1. Les fragments de Berne. Voir M. J. Minckwitz, dans la *Romania*, XXXVIII (1909), p. 111.

2. O. Capasso, *Di un presunto originale del Livres dou Tresor di Brunetto Latini*, dans le *Bollettino della civica Biblioteca di Bergamo*, II (1908), pp. 252-263.

3. *L. c.*, p. 116.

4. Édition citée, p. xx-xxi. — Le chapitre, intercalé dans un des mss. de la Bibliothèque nationale, sur l'invention de la monnaie, d'après *l'Image du Monde*, a été imprimé par Chabaille, en appendice.

Cet éditeur n'a pas cru devoir « insérer le fragment (72 paragraphes) de *l'Information des Princes*, à cause de son étendue ». Ce texte est aujourd'hui imprimé : S. P. Molenaer, *Li Livres du Gouvernement des rois, a XIIIth century french version of Egidio Colonna 's Treatise De regimine principum* (New-York, 1899).

craignit pas d'y mettre son nom, dans la même intention; mais il parle ainsi d'après la seule autorité du bibliographe van Praët, qui n'a rien dit de pareil [1].

Le premier éditeur du *Trésor* a aussi négligé de rechercher les sources de cet ouvrage, qui, pourtant, se présente franchement comme une compilation : « Et si ne di je pas que cist livres soit estrais de mon povre sens, ne de ma nue science; mais il est autressi comme une bresche de miel cueillie de diverses flors; car cist livres est compilés seulement de mervilleus diz des autors qui devant nostre tens ont traitié de philosophie, chascuns selonc ce qu'il en savoit partie... » [2]. M. Chabaille n'a fait, à cet égard, qu'une remarque, à savoir que « la partie d'histoire naturelle » est « empruntée à Aristote et à Pline, mais, plus généralement à nos anciens *Bestiaires* » [3]; et il croit en « fournir la preuve » en rapprochant de certains passages du *Trésor* quelques morceaux de l'*Elucidari* provençal de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, sans se douter que cet *Elucidari* n'est qu'une traduction du traité de Barthélemy l'Anglais sur les Propriétés des choses [4].

On est aujourd'hui bien mieux renseigné sur les livres que Brunet Latin a dépouillés pour composer le sien (sans les désigner par leur nom). Th. Sundby a établi une liste provisoire des sources directes et indirectes du *Trésor* [5]. On a prouvé depuis que Brunet avait connu la compilation d'histoire ancienne, rédigée en français au temps de

1. Van Praët, *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de La Gruthuyse* (Paris, 1831), p. 197; cf. p. 232.
2. Édition citée, p. 3.
3. Sur ce point R. Reinsch, *Le Bestiaire* (Leipzig, 1890), pp. 49, 189.
4. Plus haut, p. 123.
5. *O. c.*, p. 120 et s.

saint Louis sous le titre de *Faits des Romains*[1]. Enfin deux études approfondies ont été publiées récemment sur les relations de parenté intime qui existent entre le texte du *Trésor* d'une part, celui de *Collectanea rerum memorabilium* de Solin[2] et celui d'un traité anonyme du XIIIe siècle sur les Quatre Éléments[3] d'autre part, pour ne parler que des sources de la première partie. — On sait que le *Trésor* comporte trois parties : la première est une Encyclopédie cosmographique ; la seconde est un traité de Morale ; la troisième est un traité de Politique. La première seule est de nature à nous intéresser ici.

1. P. Meyer, *l. c.*; cf. J. Lœsche, *Die Abfassung der* « Faits des Romains » (Halle a. S., 1907).

2. Paget-Toynbee, *Brunetto Latino's Obligations to Solinus*, dans la *Romania*, XXIII (1894), p. 62. — Paget-Toynbee a essayé de dégager la méthode suivie par Brunet. Le livre de Solin est un Traité de géographie qui contient des renseignements d'histoire naturelle à propos des diverses contrées ; celui de Brunet traite de la géographie et de l'histoire naturelle en deux chapitres, sous deux rubriques distinctes. Le critique pense que Brunet a dû dépouiller [ou faire dépouiller par des secrétaires, comme nous savons par son propre témoignage que procéda Vincent de Beauvais] les *Collectanea* (sur fiches?) pour y recueillir les notions d'histoire naturelle qu'il se proposait de grouper ultérieurement à part (*L. c.*, p. 69, n. 2). Il ne se pose pas la question de savoir si ce travail, Brunet l'a exécuté ou fait exécuter lui-même, ou bien s'il n'a pas utilisé les dépouillements d'un plus ancien adaptateur de Solin.

3. Le P. Timoteo Bertelli, *Studi storici intorno alla bussola nautica* (Roma, 1893. Extr. des *Memorie della pontificia Accademia dei nuovi Lincei*. Cf. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1893, p. 406. — Le P. T. Bertelli conclut que Brunet a traduit, dans ses paragraphes c-cxxv (p. 103-172 de l'édition Chabaille), un opuscule analogue à celui qu'offre le ms. lat. 6556 de la Bibliothèque nationale, lequel serait lui-même traduit d'un original français, qui ne se retrouve pas. — Le problème des rapports entre tous ces textes ne me paraît pas résolu.

La détermination des sources est d'ailleurs loin d'être achevée, même en ce qui ne concerne que la première partie. Mais nous savons qu'on y travaille en même temps qu'à la constitution définitive du texte.

Aussi bien, on en sait assez, dès à présent, pour être en droit d'affirmer que Brunet Latin fut un des compilateurs les plus intelligents sans doute[1], mais aussi les moins consciencieux de son temps. Son livre est bourré d'erreurs et de non-sens qu'il a paisiblement ajoutés à ses sources, par mégarde[2]. Comme beaucoup d'ouvrages de vulgarisation, au moyen âge et depuis, que le public ignorant, confiant et d'ailleurs sans moyens de contrôle, a tenu ou tient pour des miroirs fidèles, le sien ne donne qu'imparfaitement l'idée de ce qu'était, en vérité, le

1. Th. Sundby (*o. c.*, p. 119) a exprimé l'opinion que Brunet avait mis une discrétion louable à ne pas trop encombrer son livre de fables traditionnelles ; il en donne comme preuve que Brunet ne parle pas des « bernaches », ces oiseaux qui naissent sur les arbres. On note en effet, çà et là, quelques réserves ou protestations du sens commun contre les absurdités courantes ; mais il paraît bien que, la plupart du temps, si l'auteur du *Trésor* n'a pas mentionné plus de fables, c'est simplement qu'il abrège.

2. Nombreux exemples dans le Mémoire précité de Paget-Toynbee. — Pour avoir lu trop vite le texte qu'il avait sous les yeux, Brunet place Athènes en Macédoine, le mont Athos dans l'île de Lemnos et Taprobane (Ceylan) dans la Mer Rouge. Il a lu trop vite la phrase de Solin : « Inter hos et Indiam gnaris*simi* ci*conas* locaverunt... », puisqu'il traduit : « Entre cele terre et Inde siet le païs de Symicoine entre deus ». Il a lu trop vite la phrase d'Isidore : « [Serpentes] hyeme in *nodos* torquentur », puisqu'il traduit : « Tout hiver se gisent en lor *niz*. » — Il traduit mal. Solin dit, d'après Pline, à propos des cornes recourbées des bœufs d'Asie : « Cornua in se flexa, ut non sint utilia pugnæ... Cornua ita multiplici flexu in se recurrentia ut si quis in ea offendit, non vulneretur ». Brunet écrit : « Lor cornes sont si grans et si votices entor lor testes que nus ne les puet ferir se sor les cornes non. »

« trésor » des connaissances acquises au moment où il a été écrit. Ser Brunetto, homme d'esprit et du monde, mêlé à la vie et très affairé, n'était pas dans les meilleures conditions pour s'astreindre à compiler avec soin, supposé qu'il conçut clairement, ce qui est douteux, la valeur de l'exactitude en ces matières.

Ce livre est appelé *Trésor* : et à bon droit, car il est « compilez de sapience, si come cil qui est estrais de tous les membres de philosophie en une somme briement ».

La première partie traite du « commencement dou siecle et de l'ancienneté des vielles estoires... et de la nature de toutes choses en somme ». Là sont les notions qui sont comme la monnaie courante pour l'intelligence du reste[1]...

L'auteur n'a pas tiré son ouvrage de son pauvre fonds : c'est « une bresche de miel cueillie de diverses flors » ; il est compilé de « merveilleus diz des autors qui, devant nostre tens, ont traitié de philosophie ». Philosophie ! « racine d'ou croissent toutes les sciences que home puet savoir ».

1. Cf. l'explicit du livre Ier (p. 254) : « Si comme les gens ne porroient pas achever lor besoignes ne lor marcheandises sanz monoie, tout autressi ne porroient il savoir la certaineté des humaines choses, se il ne seussent ce que ceste premiere partie devise. »

*
* *

L'objet de la philosophie est triple : étude des choses divines, des choses de la nature, des choses humaines. Tel fut le programme que l'on se proposa tout de suite, « quant les gens qui soloient vivre a loi de bestes cognurent premierement la dignité de la raison que Diex lor avoit donée, et il vorrent* savoir... ».

D'abord, les choses du ciel et de la terre, dont les unes sont corporelles et les autres non. La *Théologie* nous montre « la nature des choses qui n'ont point de cors » et qui sont au-dessus du monde matériel. La *Physique* traite de « la nature des choses qui ont cors », c'est-à-dire des hommes et des bêtes, des oiseaux, des poissons, des plantes et des pierres. La *Mathématique* (arithmétique, musique, géométrie et astronomie) s'occupe des incorporels qui appartiennent au monde physique. En particulier la géométrie est la science « par laquele les .VII. Sages s'efforcierent de trouver la grandeur du ciel et de la terre, et la hautesce entre l'un et l'autre ». L'astronomie, elle, nous enseigne « trestout l'ordenement dou ciel et dou firmament et des estoiles, et le cours des .VII. planetes parmi les .XII. signes, et comment se mue li tens a chaut ou a froidure, ou a pluie ou a sec ou a vent... ».

* voulurent.

Dieu a créé le monde : 1° en le pensant de toute éternité ; 2° en tirant du néant la « grosse matiere » amorphe, ou *yle*, dont il le forgea par la suite ; 3° en mettant en œuvre cette matière. Pour la troisième opération, il aurait pu faire très vite ; mais la Bible nous raconte qu'il y consacra six jours. Après quoi, il établit les lois qui gouvernent le cours des choses : « comment eles doivent naistre et commencier et morir et finer : et la force et la proprieté de chascune ». — Chaque chose est soumise à sa nature : pourtant « Celui qui fist tout » peut déroger aux lois qu'il a édictées ; c'est là ce que l'on appelle *miracles*. Le fait miraculeux (comme, par exemple, la conception, sans connaissance charnelle, de Notre Seigneur) n'est point, du reste, incompatible avec la permanence de la volonté divine : car les miracles qui ont lieu ont été voulus de tout temps par la Divinité. De même, avant le commencement du monde, la création tout entière était dans « l'éternel conseil » de Dieu.

Dieu a fait tout bien ; il n'y a donc point de chose « mauvaise par nature ». Les choses ne deviennent mauvaises que si nous en usons mal. Le mal fut « trouvé » par le diable, non pas créé. Il est des gens qui demandent : « Porquoi Diex laissa naistre le mal ? » Réponse : « Por ce que la biauté de la bone nature fust conneue par son contraire ». Il y en a qui disent : « Le fer est mauvais, puisqu'il tue ; le feu, puisqu'il brûle ». Mais non : ces choses ne sont devenues nuisibles que par le péché du premier homme ; auparavant, elles étaient à son service.

C'est comme la clarté, « qui est bone par nature, mais ele est mauvaise as oils malades ; et ce avient par vice des oils, non pas de la clarté ».

Après avoir parlé des anges, l'auteur en vient à l'homme. « Toutes choses dou ciel en aval sont faites por l'ome ; mais li hom est faiz por lui meisme ». Et que l'homme soit de plus haute dignité que toutes les autres créatures, cela résulte bien de cette circonstance que, selon la Bible, Dieu l'a *fait*, tandis qu'il a simplement ordonné que tout le reste du monde *fût fait*.

L'âme est « la vie » de l'homme. Ceux qui croient qu'elle est corporelle sont dans l'erreur, car elle a été faite, sous ce rapport, à l'image de Dieu. Elle a d'ailleurs un commencement (« quant ele est mise dedanz le cors ») ; mais elle n'aura pas de fin.

C'est la raison qui nous distingue des animaux[1]. Or, on la définit : « uns movemens de l'ame qui... eslist le voir dou faus », c'est-à-dire la faculté, propre à l'âme, de distinguer le vrai du faux.

L'âme a son siège dans la tête. C'est pourquoi les sages disent que le cerveau, cette « maistre forteresse » de l'âme, se partage en trois régions : celle du devant pour apprendre, celle du milieu pour connaître, celle du fond pour se souvenir...

Après la chute du premier homme, l'humanité étant désormais encline au mal, il fallut inventer des

1. Cf. plus loin : « En touz autres animaus est une pensée par le sens dou cors, non mie par entendement de raison. »

lois pour le salut de la race. — Distinguons les lois humaines et la loi divine. Les premiers législateurs ont été Moïse chez les Hébreux, le roi Foronée chez les Grecs, Mercure chez les Égyptiens. Solon « a cels d'Athenes », Lycurgue « as Troyens », Numa Pompilius à Rome. Dix sages hommes traduisirent du livre de Solon la loi des douze tables ; mais ce document vieillit, d'autant qu'il n'était pas « en cors ». Enfin parut Justinien qui fit le code complet, « si comme il est encore ». — La loi divine est contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Certaines gens « blasment » l'Ancien Testament parce qu'il est çà et là en contradiction avec le Nouveau (notamment au sujet de la préférence accordée au mariage ou à la virginité, ou quand l'un dit *Œil pour œil* et l'autre *Tendez la joue*) ; ces gens-là ne considèrent pas que Dieu, « par sa grand porveance, bailla a l'un tens et a l'autre ce que convenable fu ».

Légiférer ne suffit point ; la nécessité de faire respecter les lois conduisit à établir des lois et des seigneurs de toutes sortes.

Il y a eu autrefois deux grands empires qui ont surpassé les autres, celui des Assyriens, puis celui des Romains ; le premier en Orient, le second en Occident, quoique chacun d'eux ait tenu, en son temps, « la monarchie de tout le monde ». Mais procédons par ordre.

L'histoire du monde se divise en six âges : d'Adam à Noë, de Noë à Abraham, d'Abraham à David, de David à Nabuchodonosor, de la prise de Jérusalem

par Nabuchodonosor à la naissance de Jésus-Christ, et depuis cet événement jusqu'à la fin du monde.

Suit un résumé de l'histoire biblique jusqu'au commencement du troisième âge (naissance d'Abraham). Mais le cours du récit est interrompu ici pour faire place à une digression sur les empires profanes, depuis Ninus : « Comment furent li premier [roi] et en quel lieu et en quele terre » (§ XXVI-XXXIX). Un désordre extraordinaire règne dans cet exposé, où l'on constate pourtant que l'auteur a voulu parler successivement des « rois » d'Égypte, de Grèce, de Troie, d'Italie, de Rome, d'Angleterre et de France. Voici, à titre d'exemple, le passage qui concerne l'histoire romaine, de Romulus à Jules César :

Et quant Romulus fu mors, Numa Pompilio, qui ne fu pas ses filz, tint le regne, et puis Tullus Ostilius, et puis en fu rois Ancus Marcus, et puis Tarquinus Priscus, et puis li rois Servius, et puis regna Tarquinus li Orguilleus, le cui fil, par son orgueil, fist honte et outrage a une noble dame de Rome de haute lignie, por gesir a li charnelment. Cele dame avoit non Lucrece, une des meillors dou monde et la plus chaste. Por ceste achoison fu cist Tarquinus chaciez de son regne ; et fu establi par les Romains que jamais n'i eust roi, mais fust la cité governée et touz li regnes par les senators et par les consules, et patrices et tribuns et dicteors, et par autres officiaus, selonc ce que les choses seroient granz, et dedanz la vile et dehors. Et cele seignorie dura .cccc. lxv. anz, jusqu'a tant que Catelina fist a Rome la conjuration encontre cels qui governoient Rome, por le muement des dignitez ; mais cele conjuration fu descoverte au tens que li tres sages Marcus Tullius Cicero, li miex parlans hom dou monde et maistres de rectorique, fut consules de Rome, qui par son grant sens vainqui les conjurés, et en print et fist destruire une grant partie par le conseil dou bon Caton, qui les juja a mort, ja soit ce que Julius Cesar ne conseilla pas

que il fussent jugié a mort, mais que il fussent mis en diverses prisons; et por ce distrent li plusor qu'il fu compains de cele conjuration. Mais, a la verité dire, il n'ama onques les senators ne les autres officiaus de Rome, ne cil lui; car il estoit estraiz de la lignie le fil Enée, et après ce estoit il de si haut corage que il ne baoit fors qu'a la seignorie avoir dou tout, selonc ce que si ancestre avoient eu.

L'auteur ayant empiété ainsi, dans sa digression, sur l'histoire des âges qui ont suivi la naissance d'Abraham, jusqu'au sixième dont la naissance de Jésus-Christ marque le point de départ, ne trouve presque plus rien à en dire. Arrivé au sixième âge, où finit le règne de la Vieille Loi et où celui de la Nouvelle commence, il croit devoir jeter, en revanche, un regard rétrospectif sur « les maistres » de cette vieille loi, qui subsiste sur tous les points où elle n'a pas été « remuée » par la nouvelle. C'est là qu'il place, en conséquence, la biographie abrégée de David, de Salomon, d'Élie, d'Élisée, d'Isaïe et des autres prophètes et personnages de la Bible, jusqu'aux Macchabées. Pour plus de détails, voyez, dit-il, « la grant Bible ». Ce grand ouvrage a été, en majeure partie, « mis en écrit » par Esdras, au retour de la Captivité de Babylone (l'Ecclésiastique l'a été par Jésus, fils de Sirach, que les Latins « ont en reverence porce que il fu semblables a Salemon »); quant aux livres de Judith, de Tobie et des Macchabées, ils sont anonymes.

Passons maintenant à la loi nouvelle. Et d'abord, la généalogie de Jésus-Christ, d'après saint Mathieu. Mais une difficulté se présente à ce propos : pourquoi

l'Écriture rapporte-t-elle l'arbre généalogique de Joseph, puisque Joseph « ne fut pas pere de Jesus, quoiqu'il fut le baron » (l'époux) de Marie? Il semble « que ele devroit conter la parenté Marie, qui fu sa mere, mais non mie celle de Joseph, qui neant ne li fu ». Mais voici l'explication: « En la vielle loi li Hebreu ne se marioient si a cels non de lor parenté; et encore le font li Juif qui sont a nostre tens ». La généalogie de Joseph, c'est donc, aussi, celle de Marie. On sait toutefois quelque chose sur la famille de Marie « de par sa mere », et l'auteur le raconte, pour que chacun soit informé des « parents » et des « cousins » de Jésus-Christ.

Les biographies des apôtres et des évangélistes sont ensuite placées en pendant de celles des prophètes, « maistres » ou « pères » de l'Ancien Testament. Voici celle de saint Paul (§ LXXII):

Pols vaut autant a dire comme Merveilleus, qui premierement avoit a non Saules..... Quant Diex l'apela, il chei a terre et perdi la veue des oilz, mais il vit la verité Dieu; et se dreça et recovra sa veue. Et ainsi comme il estoit persecuteres de l'Eglise devint il puis vaissiaus de election. Il fu li plus noviaus des apostres, mais en preeschier fu il premiers et soverains; et fu nez en Judée, dou lignage Benjamin, et fu baptisiez le secont an après l'ascension Jhesu Crist. Il preescha en Jherusalem jusques en Espaigne, et par toute Ytaille, et a mains descovri il le nom de Dieu, car nus ne le savoit.

Et ses merveilles furent teles que il fu portez jusque au tierc ciel. Il resuscita .i. enfant mort. Il fist avuigler un mague, car il avoit le maligne esperit dou deable. Il sana un clopin. Il ne redouta le mors de la vipre, ains l'ardi en feu; il sana par ses orisons le pere Publii des fievres que il avoit. Il soffri por Dieu fain et soif par maintes fois, et demora ou parfont de la mer

.i. jor et une nuit. Il soffri la raige des bestes sauvages, et maintes ferues et tormenz de chartres. Li Juif le trainerent et lapiderent a mort. Il fu enchaenez en une prison, dont il fu desliez par un terremeut. En la fin le fist l'empereres Nerons descoler le jor que sainz Pierres fu crucefiez.

La vie de Jésus est résumée (§ LXXXVI) en aussi peu de mots.

Il y avait eu 35 empereurs depuis Jules César et 33 papes depuis Jésus-Christ quand prirent fin, par la conversion de Constantin, le catéchumène du pape Silvestre, les persécutions contre les chrétiens. Alors commencèrent les erreurs des hérétiques, jusqu'au temps de Justinien. Ces erreurs, Justinien, homme « de molt grant sens », les avait d'abord partagées ; mais il les abjura par le conseil du pape Agapit, et la créance des hérétiques fut désormais condamnée, « selonc ce que on puet veoir sus les livres des lois que il fist ».

Sainte Église crut et prospéra de jour en jour, par la force et la seigneurie qu'elle avait acquises au temps du pape Sylvestre. Cependant les successeurs de Constantin, établis à Constantinople, auraient bien voulu reprendre ce que ce grand empereur avait donné au Saint-Siège ; mais Dieu ne le souffrit pas. Le pape Étienne, menacé par les Byzantins et les Lombards, s'en alla en France vers le bon roi Pépin, dont il consacra la race. Charlemagne, fils de Pépin, soumit toute l'Italie « a soi et a Sainte Eglise » et fut couronné empereur à Rome, en triomphe. C'est ainsi que « vint la dignité de l'Empire as François,

et li Romain la perdirent en tel maniere que il n'orent mais la seignorie que il avoient eu devant ».

L'Empire revint pourtant des Français aux Lombards lorsque Charles le Chauve de France l'abandonna à Louis le jeune, fils de sa nièce, la reine de Pouille. Mais la postérité de ce Louis finit mal. Alors les prudhommes de Sainte Église et du commun de Rome et du pays environ mandèrent à Oton, qui était roi d'Allemagne, qu'il vînt les aider contre ces diables, Bérenger, son fils Aubert et le pape Jean, fils d'Aubert. Oton fut couronné à Rome en 955 ; et ce fut le premier empereur « né d'Alemaigne ». Comme l'envie engendrait des haines mortelles entre les princes lombards, ce fut au « prince d'Alemaigne » de « maintenir » désormais « la chose commune ».

L'histoire des empereurs allemands, jusqu'à Frédéric II inclusivement, et pendant l'Interrègne, est traitée, du § XCIII au § XCIX, avec une certaine ampleur. Mais c'est une addition[1]. La rédaction originale du *Trésor* était très brève là-dessus comme sur le reste.

L'histoire universelle expédiée de la sorte, « ore de ce se taist li maistres et retorne a sa matiere ».

*
* *

Il s'agit ici de « la nature des choses ». Elle est « establie par .IIII. complexions » : chaud, froid, sec, humide. Les quatre éléments participent de ces

1. Voir plus haut, p. 332.

complexions : le *feu* chaud et sec, l'*eau* froide et humide, la *terre* froide et sèche, l'*air* chaud et humide. De même, le corps des animaux et des bêtes : il se compose de quatre humeurs ; *cole*, chaude et sèche ; *flegme*, froid et humide ; *sang*, chaud et humide ; *mélancolie*, froide et sèche. De même, encore, l'année, avec ses quatre divisions : *printemps*, chaud et humide ; *été*, chaud et sec ; *automne*, froid et sec ; *hiver*, froid et humide.

Il est facile de comprendre que l'office de nature est d' « acorder » ces choses « discordantes » de sorte que « totes diversités retornent en unité ». Mais, comme il y a diverses manières de forger (on ne s'y prend pas de même pour forger une épée, un heaume, un clou, une aiguille), la nature emploie à ses fins des procédés divers : elle a des manières particulières d'ouvrer pour les étoiles, les planètes, les hommes et les autres animaux.

La matière primitive (*yle*, d'où éléments) était sans forme et sans figure. C'est à la distinguer que Dieu a employé les six jours de la Création. Remarquez qu'il y a deux éléments légers (air, feu) et deux lourds (terre, eau) ; et chacun d'eux a des extrémités et un milieu ; l'extrémité supérieure d'une flamme, par exemple, est plus légère que celle qui est au milieu et surtout que celle qui est en bas. Or, il en est de même des quatre complexions, qui comportent des gradations. Cela posé, éléments et complexions se mêlent en proportions diverses dans toutes les créatures (à l'exception des étoiles, qui sont

également de la nature du feu). Pourquoi l'oiseau vole-t-il dans l'air? Parce que ce sont les parties les plus subtiles des éléments dont les animaux sont composés qui ont été employées à sa fabrique. Et pourquoi l'aigle vole-t-il mieux que le canard? Parce que la proportion des dites parties subtiles est moins grande chez le canard.

Dans toutes les créatures éléments et complexions se mêlent en proportions diverses, luttent et se dominent. Cela explique que, parmi les choses, les unes soient bonnes à manger et les autres non, les unes vertes, les autres rouges, blanches ou noires, « selonc la chalor des elemens ou des humeurs » qui l'emportent. Les qualités dominantes en viennent à masquer le reste : ainsi, d'un homme en qui le flegme domine, on dit qu'il est « fleumatique » ; c'est la condition des vieillards. Comme l'humeur flegmatique est froide et humide, ceux qui en sont affligés sont lents et pesants, frileux et endormis, sans mémoire ; ces symptômes augmentent naturellement en hiver, qui est de semblable complexion (froide et humide). Que les flegmatiques usent donc, en hiver, de choses chaudes et sèches. Des considérations analogues dicteront l'hygiène du sanguin, du colérique et du mélancolique.

Il y a enfin quatre vertus qui soutiennent les animaux en vie : l'appétitive, la rétentive, la digestive et l'expulsive. Elles correspondent aux quatre éléments : c'est ainsi que le feu, parce qu'il est chaud et sec, donne envie de manger et de boire (appétitive)

et que l'eau, parce qu'elle est froide et humide, « chace fuer la viande quant ele est cuite » (expulsive). La présence de ces quatre éléments est nécessaire à l'équilibre vital.

Le grand philosophe Aristote dit d'ailleurs qu'il y a un cinquième élément : c'est « 'uns ciels reons qui environne et enclost dedanz soi touz les autres elemenz », comme l'écaille d'un œuf. Admirable prévoyance de la nature, d'avoir fait rond ce ciel, et par conséquent, le monde qu'il enserre ! Regardez les tonneaux et les cuves des charpentiers, les voûtes des maisons et des ponts ; la forme ronde est la meilleure. Le monde est comme un œuf, où les diverses matières sont déposées concentriquement par ordre de pesanteur : au centre, la terre ; autour de la terre, l'eau : autour de l'eau, l'air ; autour de l'air, le feu ; et puis le cinquième élément (la coquille). Au centre de la terre, la pesanteur augmente ; c'est là qu'est l'*abîme*, où « enfers est assis ». Aussi bien, la rotondité de la terre, nécessaire pour bien des raisons, est facile à démontrer : s'il ne rencontrait pas d'obstacles, un homme qui marcherait toujours devant lui reviendrait nécessairement à son point de départ[1].

1. C'est ce passage du *Trésor* qui a inspiré à G. Pouchet (*Histoire des sciences naturelles au moyen âge*. Paris, 1853, p. 489) la phrase suivante : « Le livre de Brunetto renferme le germe d'une grande idée ; au XIIIe siècle il soutient que la terre est ronde et il apporte des preuves palpables à l'appui d'une hypothèse que l'on fut bien des années à admettre... » — Est-il besoin de rappeler que tous les encyclopédistes du XIIe et du XIIIe siècle ont dit, sur ce point, la même chose que Brunet ?

L'eau, qui entoure la terre, s'appelle mer Océane; c'est d'elle que toutes les autres mers, fleuves et fontaines naissent premièrement, pour y retourner à la fin. La terre est toute creusée de veines et de cavernes où l'eau qui vient de la mer circule comme le sang dans le corps de l'homme. Elle change de saveur et de couleur selon la nature de la terre où elle court, les veines de soufre, d'or et d'autres métaux qu'elle rencontre. Elle devient nuisible en traversant des « cavernes pourries ». La rapidité de ces eaux souterraines détermine parfois des courants d'air violents qui échauffent le soufre (de là, les sources chaudes) et provoquent des tremblements de terre.

L'air, qui entoure la terre et l'eau, est épais ; il soutient les oiseaux « par sa espesseté ». Là naissent les nues, les pluies, les éclairs et le tonnerre. Voici comment. Le soleil échauffe et sèche les choses de la terre comme un drap mouillé ; les vapeurs qui s'élèvent ainsi s'amassent et cachent le soleil ; elles se résolvent ensuite en pluie et le soleil, qui reparaît, « fait de son resplendissement .I. arc de .IIII. colors diverses ». Les couches supérieures de l'atmosphère sont d'ailleurs plus froides que celles d'en bas, et cela s'explique: l'air d'en bas est plus épais ; il est plus remué par les vents, et « toutes choses qui demorent coies sont plus froides que celes qui sont en movement » ; enfin, en hiver, le soleil « esloigne desor nous », et alors l'air d'en haut est si froid que le phénomène de la neige s'y produit ; la neige, qui ne tombe jamais en haute mer. En été, l'action

du soleil sur les vapeurs congelées détermine la grêle.

Du choc des vents dans les airs résultent des étincelles qui enflamment les nuages, et c'est la foudre.

L'éclair se voit avant que le tonnerre s'entende parce que « li veoirs est plus prest que l'oïr ».

Quatre vents ; chacun a sa nature et son office, comme les mariniers le savent. Les vents du levant et du couchant ne sont pas de grand péril, mais il en est autrement de ceux qui viennent de la tramontane et du midi. Ces quatre vents principaux en ont chacun, comme satellites, deux autres, secondaires et intermédiaires. Mais leurs noms changent suivant la diversité des langages, et leur nature selon les divers pays[1].

Après la région de l'air s'étend un orbe de feu, jusqu'à la lune. Au delà, l'orbe pur, clair et net, où sont les sept planètes. Au delà, le firmament, qui tournoie perpétuellement d'Orient en Occident. Au delà, un ciel de cristal. Au delà, celui d'où furent précipités les mauvais anges. Au delà, le ciel de pourpre, ou impérial, séjour de la divinité avec tous ses secrets, dont il ne sera pas question ici, car l'auteur laisse prudemment ce qui concerne Dieu « as maistres de divinité et as seignors de Sainte Église, a cui il apartient ».

1. Cf. une notice sur les Vents, en provençal, puisée aux mêmes sources (c'est-à-dire d'après Isidore), qui se trouve à l'état d'interpolation dans un ms. de l'*Image du Monde* (publiée par P. Meyer dans le *Bulletin de la Société des Anciens textes français*, XXXV (1909), p. 55).

Les sept planètes (la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne) ont chacune leur cercle dans l'orbe pur. Ces cercles sont concentriques ; et c'est pour cela que les planètes se meuvent avec des vitesses inégales ; celle dont le cercle est le plus petit va le plus vite. Toutes, du reste, ont l'air d'aller lentement, car elles tournent autour de la terre en sens inverse du firmament, dont la course est très roide : « Leur aleure est semblable au formi quant il va a l'encontre d'une grant roe torneant ».

Les anciens géomètres ont su calculer la grandeur de la terre et du ciel, en partant de ce principe : « Li cercles est environ .VI. foiz tant comme li compas a de large, ce est a dire que il gire .III. foiz tant comme il a d'espès ». Sachant combien la terre « gire » (20427 lieues* lombardes), ils en ont déduit son épaisseur, et ensuite l'élévation relative et la grandeur des cercles planétaires. — La distance de la terre au firmament est 10066 fois l'épaisseur de la terre : il est donc tout simple que les étoiles nous paraissent petites (elles sont si loin) quoiqu'il n'y en ait pas une qui ne soit plus grosse que la terre.

Il y a, d'après l'Almageste, mille vingt-deux étoiles et douze « Signes » (*Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo...*). Ces signes forment au firmament un cercle de 360 degrés, qui s'appelle Zodiaque, où cir-

* « Ja soit ce que li Ytalien ne dient pas liues, mais milles, por ce que en un mille de terre a mil pas... ; mais la liue françoise est bien .II. ou .III. tans greignour que le mille n'est. »

culent les planètes : c'est ainsi que Saturne traverse les douze signes en un an et treize jours ; mais il ne revient à son point de départ au zodiaque que trente ans après... Le Soleil, lui, va par les douze signes en un an et six heures ; son cours parfait est de vingt-huit ans. Le premier jour du monde, il entra au premier signe (*Aries*), et c'était « le XIIIe jour a l'issue dou mois de mars » ; il fait encore ainsi.

Le soleil tourne autour de la terre d'orient en occident en un jour. A chaque instant il est donc à la fois jour et nuit ; s'il fait jour ici, il fait nuit aux antipodes, et réciproquement. — Les saisons sont déterminées par sa course dans le zodiaque, que l'auteur décrit mois par mois.

Les régions de la terre, au midi, qui sont le plus proches du soleil sont désertes, à cause de la chaleur qu'il y fait ; de même, celles, au nord, qui en sont le plus éloignées, à cause du froid. Au nord, nuit presque perpétuelle ; au midi, jour sans fin, ou peu s'en faut. L' « aleure » du soleil « par son cercle » rend compte à merveille de tout cela.

Le Soleil est 170* fois plus grand que la terre ; il est séparé d'elle par une distance égale à 585 fois le diamètre terrestre.

La Lune est ronde ; elle n'a pas de lumière propre. Ses phases s'expliquent ainsi : la lune parcourt chaque jour treize degrés du zodiaque (c'est-à-dire un

* C'est certainement à tort que P. Chabaille a rejeté parmi les variantes cette leçon, qui est la bonne. Cf. p. 110.

signe de trente degrés en deux jours et un tiers, ou peu s'en faut); lorsqu'elle arrive dans un signe où le soleil se trouve, il l'éclaire d'en haut, et nous ne la voyons pas; mais, trois jours après, quand elle sort de ce signe, le soleil l'éclaire de côté, et nous apercevons un croissant; plus elle s'éloigne, plus elle augmente à nos yeux; quatorze jours après, elle est toute ronde, faisant exactement face au soleil; mais continuant sa course à travers le zodiaque, elle retourne vers le soleil, décroît à mesure et disparaît enfin lorsqu'elle est revenue au Signe où il est placé.

Que la lune emprunte sa clarté du soleil, comme une épée brunie qu'on éclaire, et qu'elle soit plus petite que le soleil et la terre, c'est ce que prouvent les éclipses. Éclipses de soleil, qui ne se peuvent produire qu'à la nouvelle lune (lorsque la lune et le soleil se trouvent dans le même signe); éclipses de lune, qui n'ont lieu qu'à la pleine lune (quand la lune est dans le signe à l'opposite de celui où le soleil est).

La lune nous paraît plus grande que les autres astres parce qu'elle est plus près. Et, pour ce même motif, elle a plus d'action ici-bas. Lorsqu'elle croît, la mer s'enfle, les poissons dans la mer croissent et jusqu'à la moëlle dans les os; tout s'affaisse et diminue en même temps qu'elle.

La lune parcourt en 27 jours, 18 heures et une fraction les douze signes que le soleil ne traverse qu'en un an de 365 jours. De là, l'année solaire et l'année lunaire (qui se compose de douze révolutions zodiacales de la lune). Suivent des notions som-

maires de « comput » ou chronologie ; définition et explication du Cycle de dix-neuf ans, de l'Embolisme, des Épactes, du « Saut de la lune » (*Saltus lune*), des Concurrents ; fixation des fêtes mobiles.

L'auteur enseigne ensuite à quelle heure du jour et de la nuit chaque signe se lève, et quel est « li sires de chascune hore » : la première heure de chaque jour « est sous » la planète dont le jour a pris son nom. Il est enfin question des deux essieux sur lesquels pivote le firmament ; les étoiles qui sont là, les tramontanes, ne bougent pas, et l'aimant s'oriente dans leur direction ; c'est à ces étoiles que « nagent » les mariniers. « Les gens qui sont en Europe et es parties de deça nagent a la tramontane de septentrion ».

Tout ici-bas est déterminé par le cours des planètes à travers les douze signes ; et, si le firmament s'arrêtait de tourner un seul instant, tout serait anéanti. Aimons donc et redoutons Notre Seigneur, par qui cette catastrophe est empêchée.

Aristote dit que « Nature est cela par qui totes choses se muevent ou reposent par eles meismes » ; et que ses œuvres sont en six manières : génération, corruption, accroissement, diminution, altération, mouvement d'un lieu en autre. Excellentes définitions, qui suffisent à « bon entendeor » pour distinguer, au premier coup d'œil, ce qui est naturel de ce qui ne l'est pas.

*
* *

On va parler maintenant de la nature des choses qui

sont sur la terre; et d'abord des « parties » et des « habitacions » de la terre. Ici commence la Mappemonde.

La terre, entourée de toutes parts par la mer, est divisée en trois parties : Asie, Afrique et Europe ; mais l'Asie, à elle seule, en fait bien la moitié, depuis l'embouchure du Nil à Alexandrie jusqu'à la mer Océane et au Paradis terrestre. La Méditerranée est ce bras de la mer Océane qui s'interpose entre les deux continents occidentaux : Europe (au Nord), Afrique (au Sud).

Asie. L'Égypte est une terre méridionale qu'arrose le Nil, issu du Tigre, lequel, issu lui-même d'un grand lac, sépare l'Afrique de l'Asie. Quand il y a eu en Mauritanie de grandes fontes de neige, en juin, le Nil commence à monter ; en août il sort de son lit, pour y rentrer à l'équinoxe de septembre. L'inondation oscille entre 13 et 18 pieds d'eau ; la hauteur *optima* est de 16. Pas d'autre arrosage dans le pays, ni autres cours d'eau, ni pluie.

Dans la région de transition entre le Tigre et le Nil est l'Arabie, près de la mer Rouge. Cette mer est rouge par accident, à cause des terres rougeâtres qu'elle charrie. Ici la mer Océane se divise en deux bras, ceux de Perse et d'Arabie. Il y a là une fontaine telle que, si des brebis en boivent, leur toison change de couleur. Dans ce pays croissent l'encens, le mastic et la cannelle et vit l'oiseau Phénix dont il sera question plus loin.

Là est Jaffa, la plus ancienne ville du monde, car elle date d'avant le déluge.

Syrie et Judée forment une grande province. Le baume y croît. Le Jourdain, formé de deux fontaines, le Jour et le Dain, qui sortent du mont Liban, l'arrose ; il tombe près de Jéricho dans la mer Morte. Dans la mer Morte, rien de vivant ; nul vent ne la ride ; elle est comme du beurre ; la boue de ce lac ne fond qu'au contact du sang menstruel des femmes.

Ensuite, c'est la Palestine, avec Ascalon. A trente jours de Jérusalem se trouvent Sodome et Gomorrhe. Vers le soleil couchant, en Judée, habitent les Esséniens, ces sages solitaires qui excluent les femmes de leur société et n'usent pas de monnaie. Quoiqu'il n'y ait jamais de naissance dans leurs communautés, elles sont toujours nombreuses.

Près d'Antioche il y a une montagne si haute que, du sommet, on peut voir le soleil pendant le quart de la nuit. De ce côté coule le fleuve Euphrate, qui vient, dit-on, d'Arménie, comme le Tigre. Le Tigre va comme la foudre ; une grande partie de son cours est souterrain.

On rencontre ensuite le pays des Amazones.... ; les « portes de Caspe », où nul ne peut aller qu'en hiver, par un petit sentier fait de main d'homme, à travers une région sans eau où les serpents se donnent rendez-vous au printemps...

Plus loin, d'immenses solitudes neigeuses, des déserts. Au delà vivent des hommes, les « Seres » (Chinois), qui de feuilles et d'écorces d'arbres font une laine dont ils s'habillent. Ils sont aimables et paisibles

entre eux, mais refusent d'entrer en relations avec les étrangers. Ils ne veulent point de nos marchandises et vendent les leurs à nos marchands sans dire un mot : ils les déposent sur la rive d'un fleuve, avec des étiquettes où le prix est marqué ; les nôtres les emportent après avoir mis à la place le prix demandé.

Dans l'Inde, l'air est si bon qu'il y a deux moissons par an, et, en hiver, un vent doux et agréable. Comme les Indiens n'ont jamais été dérangés de leurs terres, ils ont cinq mille villes bien peuplées. Les riverains du fleuve Indus, au Sud, sont d'une couleur verte. Certains ne vivent que de poisson ; et d'autres tuent leurs parents pour qu'ils ne meurent pas de vieillesse ; manger son père est, à leurs yeux, un acte de piété. Ceux qui habitent au mont Niles ont les pieds retors et huit doigts à chaque pied. D'autres ont une tête de chien ; d'autres n'ont pas de tête du tout, avec un œil entre les épaules. Il en est qui naissent avec des cheveux blancs, lesquels noircissent en vieillissant. D'autres n'ont qu'un pied et qu'un œil ; ils sont très légers à la course. Il y a des femmes qui ont des enfants à cinq ans ; elles meurent à huit. Les arbres ont toujours des feuilles.

A l'Inde se rattachent le Caucase, qui domine une grande partie du monde, et l'île de Taprobane dans la mer Rouge, traversée par un grand fleuve ; d'un côté, des éléphants et d'autres bêtes sauvages ; de l'autre, des hommes et quantité de pierres précieuses. Les étoiles ne servent à rien dans ce pays-là, car on n'en voit qu'une... Quand les habitants veu-

lent aller sur la mer, ils emportent un oiseau élevé dans le pays où ils veulent aller et se fient à son instinct...

Le Paradis terrestre, d'un climat toujours tempéré, est dans l'Inde; il est fermé, depuis le péché du premier homme.

En voilà assez sur ces régions orientales de la terre. Notons encore, pourtant, que c'est là que pousse le poivre et que Jésus-Christ est né (à Bethléem en Judée). « La force des Sarrazins mescreans » empêche que la sainte loi de Jésus-Christ y puisse être « cultivée » en plusieurs endroits.

Europe. L'Italie, d'abord, où est Rome, le chef de la chrétienté. Des montagnes qui la bornent à l'Ouest sortent deux fleuves, l'un, le Pô, qui, après avoir reçu trente autres cours d'eau, traverse la Lombardie et va se jeter dans la mer Adriatique près de la cité de Ravenne; l'autre, le Rhône, qui s'en va vers Bourgogne et vers Provence, et entre en la grande mer de Provence « si roidement » qu'il emporte les bateaux cinq lieues en pleine mer; il dessale les eaux de la mer jusqu'à cette distance; c'est un des plus grands fleuves de l'Europe.

Les provinces d'Italie sont nombreuses. L'auteur les énumère, en indiquant, pour chacune, les archevêchés et les évêchés qui s'y trouvent. En Sicile se dresse le « Mont Gibel » (l'Etna), qui jette continuellement du feu par deux bouches, quoique son sommet soit couvert de neige.

En Grèce on trouve la Thessalie, où Jules César

combattit Pompée ; la Macédoine, avec la cité d'Athènes ; et le mont Olympe, étincelant plus haut que l'air où les oiseaux volent, « selonc ce que li aucun dient qui aucune foiz y monterent ». Le mont Athos est aussi « plus haut que les nues ». Thrace, Romanie, Constantinople...

Le Danube, né « es grans mons d'Alemaigne ». reçoit soixante cours d'eau navigables et dessale la mer à vingt lieues de son embouchure. Au delà est la terre de Scythie, avec les monts hyperboréens, où vivent les oiseaux grifons ; mais « il est prouvé par les sages » que la Scythie est en Asie.

L'Allemagne s'étend jusqu'au Rhin (qui, jadis, était sa frontière du côté de la France) et même au delà, puisqu'elle comprend la Lorraine, Metz et Verdun.

Puis, la France et l'Espagne (la « droite France » commence à la cité de Lyon sur le Rhône), qui sont battues à l'ouest par la mer Océane. Ces terres étaient jadis les dernières qui fussent habitées ; mais, la population s'étant multipliée, des colons passèrent, en franchissant un détroit, dans une grande île de la mer qui s'appelle maintenant Angleterre. Après l'Angleterre, l'Irlande, où il n'y a point de serpents ; les paysans croient que, partout où l'on porte des pierres ou de la terre d'Irlande, les serpents ne peuvent pas vivre. — Dans l'île de Thulé, la dernière vers le Nord, l'été, il n'y a presque pas de nuit, et, en hiver, presque pas de jour ; la mer est prise au delà. — Citons encore les Hébrides, dont les habitants, n'ayant point

de blé, vivent de lait et de poissons, et les Orcades, désertes.

Afrique. D'Espagne on passe par les colonnes d'Hercule dans le pays des Maures, qui s'étend de là jusqu'en Égypte. Atlas, « le mont emmi les sables ». Les deux Syrtes où la mer est si mauvaise, « por la diversité des flots » irréguliers, que les navires ne s'y aventurent pas. Au midi, le désert d'Éthiopie sur la mer Océane, et le Tigre... Les gens « des Amanz » qui font leur maison de sel. « Gartemans », ville où les fontaines sont si froides le jour et si chaudes la nuit que c'est merveille. Les hommes sont noirs comme mûres (d'où leur nom de Mores), « por la prochaineté dou soleil ». Éthiopiens et Garamantes ignorent le mariage ; les femmes sont communes ; nul ne connaît que sa mère, jamais son père ; race dégradée, par conséquent. — En Éthiopie, « sor la mer », vers le sud, montagne qui jette du feu.

L'Océan, qui enveloppe tout, a, deux fois par jour, un flux et un reflux. Matière a réflexion pour les sages ! Les uns disent que le monde à une âme, dont le siège est dans les profondeurs de la mer ; les marées sont sa respiration. Mais les astronomes rapportent ce phénomène à l'action de la lune, car « on voit les floz croistre et apeticier selonc la croissance et la descroissance de la lune ».

Or sachez, bonnes gens, que Dieu a fait, sur la terre et dans la mer, bien des merveilles dont il s'est réservé la connaissance. L'Apôtre a dit : « Ne savoir

plus que ne t'est besoing de savoir, mais pene toi de savoir a sobrieté... » Croyons fermement en Jésus-Christ et ses apôtres ; ils en ont su plus long que tous les autres sages « qui furent ou qui seront jamais ».

*
* *

Considérons, maintenant, la terre elle-même, « selonc ce que ele est gaaignable », car c'est ce qui maintient la vie. Il est bon de montrer comment on doit la choisir pour la culture. Palladius[1] dit qu'il faut tenir compte de quatre choses : l'air, l'eau, le sol et l'industrie du cultivateur.

L'air. Que le lieu ne soit pas dans une vallée encaissée et sujette aux brouillards.

L'eau. Qu'elle ne sourde pas d'une veine de soufre ou de cuivre, ou d'un marais ; que son cours soit dirigé vers l'est et non vers le nord. La meilleure eau, c'est, d'ailleurs, l'eau de pluie nouvelle, en citerne bien lavée. Elle est bonne pour l'estomac. Les gens de froide complexion se doivent d'ailleurs garder de l'eau, spécialement de l'eau salée (de mer) et nitreuse.

La terre. Choisir celle qui est douce, grasse, noire et « engendre des herbes qui senefient bon froment ». Pour savoir si une terre est grasse, en mouiller une poignée ; si elle reste « glutineuse » et cohérente, c'est qu'elle est grasse. Creuse un trou, et remplis-le

1. Agronome latin du IVe siècle.

ensuite des déblais que tu en auras ôtés ; s'il y a du reste, la terre est grasse ; s'il n'y en a pas assez, elle est maigre. Essaie aussi la terre à la langue, pour savoir si elle est douce.

Pour les terres froides, les meilleures expositions sont celles de l'est et du midi.

Quant aux bâtisses, la première règle est de n'en élever qu'à proportion de ses moyens. En outre, faire attention à la qualité des eaux du voisinage. La façade de ta maison sera au midi, un angle exposé au soleil du printemps, l'autre au couchant. User de bois sec pour les charpentes. Chaux de pierre blanche et dure, ou rouge, ou tiburtine, ou d'Espagne. Le sable de mer est trop long à sécher. — Le cellier au nord, loin des bains, étables et fours ; le pressoir des huiles au midi ; l'étable en pente, pour l'écoulement du purin.

S'il n'y a pas d'eau autour de ton manoir, voici comment il faut t'y prendre. Le matin, avant le lever du soleil, en août, couche-toi par terre en regardant vers l'est. « La ou tu verras l'air crespé », comme une nuée déliée, c'est signe d'eau sous terre (si, du reste, le lieu n'est pas humide, garni de joncs et de sauges). Alors, creuse la terre (5 pieds sur 3 de large) ; mets dans le trou un pot de terre séchée, crue, ou une toison de laine, et couvre ; s'il y a de l'eau souterraine, le pot fondra, la laine s'imbibera. — Les eaux abondent au pied des monts et sont plus saines.

En creusant les puits, avoir toujours avec soi une chandelle allumée : si elle dure sans s'éteindre, c'est bon signe ; sinon, l'air est malsain à respirer.

Pour essayer les eaux, verses-en dans un vaisseau de cuivre bien net ; si elle reste pure, c'est bien.

A défaut de puits, creuser des citernes, qu'elles soient plus longues que larges, voûtées, ointes souvent de bon lard cuit. Les peupler de poissons pour que l'eau n'y reste pas stagnante. S'il se produit des fuites, les « dauber » avec un mortier fait de poix, de lard et de chaux.

On ne bâtit pas de la même manière dans les pays qui sont le plus souvent en paix et dans ceux qui sont d'habitude en guerre, dans les villes et en pleine campagne. Les Italiens, qui souvent guerroient entre eux, se plaisent à faire des tours et de hautes maisons de pierre ; et, si c'est hors de ville, « il font fossez et paliz, et murs et torneles, et pons et portes coleices* ; et sont garni de mangoniaux et de pierres et de saiettes** et de toutes choses qui a guerre besoignent pour deffendre et por offendre ». Il n'en est pas de même en France : les Français ont « maisons granz et plenieres et peintes, et beles chambres por avoir joie et delit sanz guerre et sanz noise » ; ils savent mieux faire des préaux et des vergers autour de leurs manoirs ; et cela est très agréable.

On aura de grands mâtins pour garder les bêtes et de petits chiens à la maison ; des lévriers, des brachets et des oiseaux pour la chasse.

« Et toute la maison soit garnie de harnois qui soient besoignables en cuisine et partout, selonc ce que a seignor afiert ; et la maisnie soit bien ensei-

* à herse. — ** flèches.

gnée et ordenée a ce que il doivent faire chascuns en son office dedanz et dehors, en tel maniere que li sires... puisse mener sa vie honestement selonc son estat... »

L'auteur renonce à traiter de l'économie rurale ; car, s'il le faisait, les uns « le tendroient a desdaing », et les autres l'accuseraient d'avarice. Il va s'occuper maintenant de la nature des animaux, en commençant par les poissons, qui furent créés en premier lieu.

*
* *

Des poissons en général. Ils sont sans nombre, y compris les amphibies. Les uns sèment des œufs dans l'eau ; les autres engendrent « fils vivanz » (comme les baleines) : ces derniers, en cas de danger, avalent leurs petits pour leur donner asile, et les rejettent ensuite.

Il n'y a pas de croisements adultérins entre les poissons, comme entre l'âne et la jument. Ils ont de fortes dents aiguës, pour maintenir leur proie contre les courants. Leur proie, c'est-à-dire herbes, petite vermine, ou congénères. Dans ce monde-là, les gros mangent les petits : « Toz jors li maindres est viande dou graignor ; et ainsi li uns vit de l'autre ».

[*Nomenclature*]. L'auteur énumère d'abord la baleine, qui fait des jets d'eau ; la « serre », qui a une crête en forme d'ailes dont elle se sert comme de voiles, et qui brise le fond des navires ; le « porc » *, qui fouille

* Marsouin ; c'est l'anc. fr. *pourpois* (en anglais *porpoise*).

le sol de la mer à la façon des pourceaux terrestres; le « glaive » *, qui a le bec comme une épée, dont il transperce les bordages ; l'anguille, née du limon (les anciens disaient qu'il suffit de boire du vin où l'on aurait noyé une anguille pour s'en passer le goût à jamais) ; la murène, qui s'enroule en cercles et dont la vie est dans la queue (tous ces animaux sont femelles et s'accouplent avec des serpents) ; l'echinus, petit poisson de mer très sage, qui, lorsqu'il prévoit la tempête, « prend » une pierre qui doit lui servir d'ancre.

Le crocodile est un quadrupède, de couleur jaune, qui vit dans le Nil. Vingt pieds de long, de grandes dents, des griffes et un cuir si dur qu'il ne sent pas les coups de pierre. Il habite la terre le jour et le fleuve la nuit. Il n'a point de langue : la mâchoire inférieure n'est pas mobile. Il dévore l'homme en pleurant. L'oiseau *strophilos* lui gratte la gorge, il baille de plaisir ; aussitôt un serpent d'eau, le cocatrix[1], lui entre dans le corps, qu'il perfore de part en part, et le tue. La fiente de bœuf est le remède indiqué contre les blessures causées à l'homme par le cocatrix.

Dans les pays à crocodiles habitent de très petits hommes qui n'en ont pas moins l'audace de lutter contre ces monstres. Ils en apprivoisent. Le croco-

* épaulard.

1. Le « cocatrix », ou « hydre » (p. 35), c'est, à proprement parler, l'ichneumon ; mais on a vu plus haut (p. 216) que ce mot a été usité au moyen âge, par confusion, pour désigner le crocodile.

dile apprivoisé oublie toute fierté, et se laisse monter à califourchon. — Les crocodiles n'y voient pas bien dans l'eau et ne mangent pas l'hiver.

Le « cete » (*cetus*) est une baleine énorme, grande comme une île, qui s'échoue souvent. C'est un de ces animaux dont Jonas visita l'intérieur. Quand il flotte longtemps à fleur d'eau, son large dos se couvre de sable ; des herbes et des arbrisseaux y poussent ; les mariniers s'y trompent, mais, lorsqu'ils essaient de faire du feu sur ce sol trompeur, l'animal plonge.

« Coquille » est un poisson de mer, enfermé dans une carapace ronde, qui demeure dans les profondeurs, mais elle vient matin et soir à la surface, pour humer la rosée. Ces gouttes de rosée, le soleil les fait durcir, et ce sont les perles. Une autre coquille fournit la pourpre. — Le cancre est l'ennemi des huîtres, et voici sa tactique : il porte entre ses jambes une petite pierre ; quand une huître ouvre son « charsois » (charnière), il jette la pierre entre les deux valves, que l'huître ne peut plus refermer, et il la dévore.

Le dauphin est un grand poisson de mer qui nage très vite ; il parcourt les mers comme au vol, en bandes. Les marins prévoient la tempête quand ils voient les dauphins en troupe « fuir parmi la mer et tresbuchier soi en fuiant comme se la foudre les chaçast ». Leur bouche n'est pas là où les autres poissons l'ont, mais près du ventre, contre la « nature ». Ils viennent respirer à la surface des eaux et leur cri ressemble à des sanglots humains. Ils n'y

voient pas bien de l'œil gauche. — Les dauphins aiment beaucoup les hommes, obéissent à leur voix et se laissent chevaucher ; il en fut un qui, ayant involontairement causé la mort d'un enfant, se laissa mourir de chagrin.

L' « ypotame » est un poisson du Nil qui ressemble à un cheval, avec le pied fendu comme celui du bœuf et des dents de sanglier. Il mange les blés en herbe. En cas d'indigestion, il se saigne en marchant sur des cannes nouvellement taillées.

On raconte des fables sur les sirènes, moitié femmes et moitié poissons ; les sirènes de l'Antiquité furent tout simplement de « foles femmes » qui décevaient les passants. Mais il existe en Arabie des serpents très venimeux qui s'appellent ainsi.

Des serpents en général. Ces animaux, qui ne sortent que l'été de leurs nids, sont de froide nature. Leur *venin* ne devient nuisible que quand il entre dans les *veines* de l'homme ; d'où son nom.

Ils changent de peau entre deux pierres pour rajeunir et mangent du fenouil pour y voir clair (mais ils voient moins loin qu'ils entendent). Pour boire, ils déposent leur venin quelque part et le reprennent ensuite. Leur vie est dans leur tête, qui ne meurt pas si on la coupe. Pas d'êtres animés qui aient la langue aussi mobile ; maintes gens croient en conséquence qu'ils en ont trois, mais c'est une erreur.

[*Nomenclature*]. L' « aspide* », couronnée de la pierre précieuse qui s'appelle escarboucle, sait fort

* aspic.

bien échapper aux enchanteurs, qui, par des paroles magiques, la veulent dépouiller de cette pierre : « elle fiche une de ses oreilles en terre et l'autre clost de sa coe » ; ainsi elle devient sourde aux conjurations, qui restent inefficaces. Plusieurs espèces d'« aspides » : celle qui fait mourir de soif ; celle qui fait mourir en léthargie ; celle qui saigne à blanc ; celle qui fait enfler et pourrir.

L'amphiménie, l'animal qui supporte le mieux le froid, a deux têtes, dont une au bout de la queue ; ses yeux luisent comme des chandelles.

Basilic, roi des serpents ; sa présence corrompt l'air ; son odeur tue les oiseaux au vol ; un homme meurt de l'avoir vu. Il a six pieds, des taches blanches et la crête d'un coq ; il s'avance à demi-dressé. Cependant les belettes le tuent. Alexandre en délivra son armée en faisant faire des ampoules de verre qui permettaient aux chasseurs de voir les basilics sans être aperçus d'eux.

Le dragon, qui habite dans l'Inde et en Éthiopie, où c'est toujours l'été, est une des plus grandes bêtes du monde. Il trace en volant, dans les airs, un sillon de feu. D'un coup de sa queue, il peut abattre l'éléphant.

Le scitalis, tacheté, est d'allures lentes ; on le regarde volontiers et son regard cloue les gens à leur place ; il craint la chaleur et mue l'hiver.

La vipère. A la saison de l'amour, le mâle appelle la femelle par des chants qui ressemblent à un air de flûte. En faisant l'amour, il met sa tête dans la gorge

de la femelle, qui la lui tranche à coups de dents au moment décisif. Les petits tuent leur mère en naissant.

La salamandre est un petit lézard dont le venin est si fort que si elle monte sur un pommier, elle en empoisonne toutes les pommes ; tous ceux qui boivent de l'eau d'un puits où elle est tombée en meurent. Elle vit impunément dans les flammes.

Mais en voilà assez sur ces vermines innombrables de la terre, des eaux et des airs, de la chair, des feuilles, des bois, des draps et qui vivent sur et dans l'homme et les animaux, sans copulation de mâles et de femelles (quoique quelques-unes aient des œufs). Ce serait une longue matière, sans grand profit.

Les oiseaux. L'aigle a la vue extraordinairement perçante, car, planant à des hauteurs où il est invisible pour nous, il aperçoit sur la terre ou sur l'eau des proies de très petite dimension et fond dessus pour s'en emparer. Il fixe le soleil sans ciller. Ceux de ses petits qui ne peuvent fixer ainsi la lumière, il les rejette de son nid. Il vit longtemps, parce qu'il se renouvelle en sa vieillesse. L'aigle vieilli s'élève si haut que ses plumes s'enflamment, puis il se baigne trois fois ; il casse son bec ramolli en le frappant contre des pierres ; et il reprend sa prime vigueur.

Les oiseaux de proie et de chasse[1]. — En règle gé-

1. Brunet est le seul de nos encyclopédistes qui dise quelques

nérale, des oiseaux de proie que l'on entretient pour la chasse, comme les autours, les faucons et les éperviers, les plus grands (et les meilleurs) sont des femelles. Les mâles sont trop orgueilleux. Les femelles, froides par tempérament, et, par conséquent, convoiteuses, sont aisément dressées à prendre.

Autours. Les meilleurs ont la tête longue et plate comme l'aigle, les narines jaunes, les sourcils pendants. Gros yeux saillants et colorés (c'est signe que le sujet est né d'oiseau plus de quatre fois mué, circonstance favorable). Col long et serpentin. Poitrine bombée comme celle du pigeon. Plumes serrées aux ailes, courtes et bien jointes ; jambes grosses, jaunes et courtes ; pieds grands et larges ; long talon ; l'orteil nerveux ; les ongles gros, forts et durs. L'autour à longues jambes prend mieux, mais ne retient pas si bien que l'autour à jambes courtes.

Pour savoir si un autour est malade ou bien portant, porte-le sur ton poing gauche ; s'il regarde en haut, si sa queue n'est pas pendante, c'est qu'il va bien. L'oiseau est bien portant si, quand tu tournes ton poing sous ses pieds, il se rétablit ferme et droit ; s'il saisit sa proie comme il faut, en baissant bien le bec ; s'il referme bien et vite les ailes que tu lui tires ; si la matière est louable selon la quantité des aliments absorbés, blanche ou noire, mais non en-

mots sur ce sujet ; mais il existe là-dessus une littérature du moyen âge qui est immense ; elle a été bibliographiée avec une insigne diligence par M. Werth, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XII et XIII.

tremêlée, ni trop claire, ni sanguinolente ; si, après manger, il nettoie son bec çà et là, ne se tient pas immobile, et, sur la main ou sur la perche, lustre ses plumes...

Que l'épervier ait la tête petite, de longs pieds blancs, les ailes « longues jusqu'au tiers tor de la coe », le « braier », c'est-à-dire la plume sur la queue, taché « comme de mailles », et les jambes comme rogneuses. S'il a une grosseur à l'orteil droit, « la ou l'eschaille se part », il est parfait. — Épervier à longue queue est couard, mais vole bien. Treize plumes à la queue est une marque d'excellence.

Tous les oiseaux chasseurs sont de trois manières : *niais*, pris au nid et élevés à la maison ; *ramains*, capturés dans les bois après qu'ils ont déjà chassé à leur guise ; *grifains*, aux yeux de feu, attrapés à l'entrée de l'hiver. Les vieux oiseaux engendrent les meilleurs fils ; ceux qui sont nés d'oiseaux jeunes ne vivent pas plus de cinq ans.

Il y a sept « ligniées » de faucons. Le *lanier* n'est acceptable que s'il a tête grosse, long bec, longues ailes, queue courte, pattes d'aigle ; il est dur à dresser ; mais, après avoir mué trois fois, il prend toutes sortes d'oiseaux. Le *pelerin* est facile à nourrir. Le vol du *gentil* est trop long pour que l'on s'en serve à pied. Le *gerfaut* a la meilleure réputation. Le *sourpoint* ressemble à l'aigle blanc, mais « je n'ai homme trouvé qui le veist oncques ». Etc. En somme, tous les faucons sont bons s'ils ont la tête bien faite et le » pis » épais.

Parmi les émerillons, il en est qui ont l'échine grise, d'autres l'échine noire (ceux-là sont très voleurs), et de plus grands qui ne sont pas sans analogie avec les faucons laniers. La dernière espèce s'apprivoise bien, mais elle est sujette à une maladie : les oiseaux se dévorent les pieds si on ne les fait se tenir plongés jusqu'à l'ergot dans des graines de lin ou de mil.

L'alcyon est un oiseau de mer à qui Dieu a fait une grande grâce : durant les quatorze jours qu'il nourrit ses petits, les tempêtes de l'hiver s'apaisent sur la mer. « Les mariniers, qui maintes fois l'ont esprové, le temoignent ».

Le héron, qui cherche sa nourriture dans l'eau, niche pourtant dans les arbres. Lorsqu'une tempête se prépare, cet oiseau s'élève dans les régions supérieures et paisibles. Quand les hérons volent « contremont le ciel », c'est que le temps va devenir mauvais.

Les oies et les canards domestiques valent d'autant mieux qu'ils sont plus blancs. Les oies noires et rayées d'autre couleur viennent de parents sauvages et produisent moins. Ces animaux ne peuvent vivre sans eau et sans herbes ; ils sont très nuisibles aux cultures. Pour eux, la saison de l'amour dure des calendes de mars jusqu'aux très grands jours d'été. Leur flair est extraordinaire ; leurs cris dénoncèrent jadis les « Français » qui voulaient prendre le Capitole de Rome.

Les « besaines », ou mouches à miel, qui sont d'abord sans pieds et sans ailes, ont une civilisation merveilleuse. Elles ont des ducs, des rois, se livrent des batailles, fuient la fumée, s'assemblent au son des pierres et des instruments. « Cil qui esprové l'ont » affirment qu'elles naissent des charognes de bœuf ; ainsi naissent les escarbots des charognes de cheval et les guêpes des charognes d'âne. — Ces mouches vivent en communauté. Chastes et vierges sans corruption de luxure, elles ont néanmoins beaucoup d'enfants. Elles élisent leur roi, non par le sort, « ou il a plus de fortune que en droit jugement », mais le plus grand et le plus beau, désigné par sa supériorité naturelle, est élu. Le roi n'en est pas plus fier, et n'use jamais de son aiguillon. Tous les sujets, dans cette république, sont obéissants à leur seigneur ; nul ne sort avant que le roi ait pris son vol et montré la route. Si une mouche a contrevenu aux règlements, elle se fait elle-même justice en brisant son aiguillon (à l'exemple des anciens Persans). Toutes les besaines sont prêtes à mourir pour leur roi ; s'il meurt, elles perdent la tête, gâtent leur miel et leur ruche. — Dans les ruches, le travail est organisé ; il y a des spécialités ; les unes cueillent la rosée des fleurs, les autres s'occupent de la cire, d'autres vont chercher la nourriture, d'autres observent le temps qu'il fait. Pour se venger de qui leur fait du mal, elles répandent dans le miel un principe amer, et se tuent.

La calandre est un oiseau blanc dont le poumon

guérit les yeux. Il y a des gens qui disent qu'il aspire les maladies en regardant les malades et les porte dans la région céleste du feu, où ces mauvais principes sont consumés.

Les colombes, qui vont en bandes, sont des oiseaux domestiques. Ils n'ont point de fiel, « esmeuvent luxure par baisier » et pleurent au lieu de chanter. Ceux qui ont un colombier sont dans l'usage de peindre à l'entrée le portrait d'une très belle colombe, pour qu'il y en naisse de pareilles[1]. De la corde de pendu dans un colombier, c'est assurance que les bêtes ne s'enfuiront jamais. Donnez-leur à manger du cumin ou oignez-leur les ailes de baume, elles amèneront chez vous quantité d'autres colombes. Donnez-leur à manger de l'orge cuite et chaude, elles seront très prolifiques. Défendez l'entrée des colombiers par des tiges de ronce, crainte des mauvaises bêtes.

Le corbeau, qui est noir, mange les charognes en commençant par les yeux et la cervelle. Il n'est pas revenu à l'arche de Noë, sans doute à cause des charognes qu'il trouva, ou parce qu'il fut noyé.

La corneille, oiseau divinatoire, vit longtemps. Crie-t-elle? il va pleuvoir. C'est une très bonne mère.

Les griesches s'en vont en été outre-mer. C'est, avec l'homme, le seul animal au monde qui tombe

1. Les portes des écuries et des étables étaient peintes, au moyen âge, de motifs analogues; et cet usage a persisté dans quelques régions.

en épilepsie. Elles craignent le vent du Midi, qui est humide; le vent du Nord, sec et violent, leur convient.

La cigogne qui n'a pas de langue et claque du bec, est l'ennemie des serpents. Elle revient parmi nous au commencement du printemps et couve avec tant d'assiduité que les plumes de son ventre en tombent. A l'automne, les cigognes s'assemblent pour aller en Asie. Celle qui y arrive la dernière est cruellement dépecée. — Il est clair, par le fait suivant, que oiseaux et bestes ont « esperit de connoissance » : un Lombard de l'évêché de Milan substitua un œuf de corbeau à un œuf de cigogne dans le nid d'un couple; quand le petit corbeau fut éclos, le mâle du couple amena de ses pareils pour considérer le phénomène; après quoi, ils coururent tous sus à la femelle et la mirent à mort[1].

L'ibis est la cigogne du Nil; elle ne sait pas nager. Quand elle est malade, elle se donne avec son bec un lavement à l'eau de mer. Hippocrate, le grand « physicien, fist », dit-on, « premierement le clistere par celui exemple ». Il n'est pas de plus sale bête; c'est pourquoi Ovide, ayant été mis en prison par l'Empereur, lui donna ce nom d'oiseau.

Le cygne est blanc, avec la chair noire. Il nage la tête haute. Les paysans disent que, dans les montagnes d'Yperborée en Grèce, si un homme joue de

1. Comparez une autre anecdote sur la fidélité conjugale des cigognes dans le *De natura rerum* de Thomas de Cantimpré (*Hist. litt.*, XXX, p. 373).

la citole, des bandes de cygnes s'assemblent pour l'écouter. Au moment de mourir, le cygne chante si doucement que c'est merveille.

Phénix, oiseau d'Arabie dont il n'existe plus au monde qu'un seul exemplaire. Grand comme un aigle, crêté sous les mâchoires, les plumes du col dorées, pourpre quant au reste du corps jusqu'à la queue qui est rose. Quand il est vieux, vers cinq cents ans, il met le feu à un arbre et s'y laisse consumer au soleil levant. De sa cendre sort une vermine vivante, qui, le lendemain, a l'aspect d'un petit poussin, et, le surlendemain, de l'oiseau adulte.

Les grues « volent a esclieles*, en maniere de chevaliers qui vont en bataille ». Chaque bande a son guide, son chef, qui la commande à haute voix ; quand il est enroué, il cède la place à un autre. Si une grue est fatiguée, les autres la soutiennent de leurs ailes. En certaines régions, elles avalent du sable et tiennent des pierres dans leurs pattes crispées pour résister à la force du vent ; les marins ont vu souvent de ces pierres tomber sur eux et autour des bateaux : ce sont les grues qui lâchent du lest. Leur discipline n'est pas moins remarquable au repos qu'en marche : chaque compagnie se fait garder par des sentinelles relevées à tour de rôle. Elles noircissent en vieillissant.

La huppe a mauvaise haleine, car elle se repait d'ordures. Les jeunes nourrissent leurs vieux parents en leurs infirmités.

* par escadrons.

L'hirondelle est un petit oiseau qui ne vole jamais droit, mais « a voltes et a tor » ; il mange en volant. Il habite parmi les hommes, pour sa sûreté, et fait son nid dans les maisons, sous les couvertures. Il fuit les édifices croûlants, comme s'il prévoyait leur sort. Il soigne les ophtalmies de ses petits au moyen de l'herbe chélidoine, et cela réussit fort bien, d'après « cil qui esprové l'ont ». Sa fiente est dangereuse, car il est dit dans la Bible que le grand Tobie en perdit la vue.

Pélican, oiseau d'Égypte. Diverses versions circulent au sujet du sang qu'il se tire pour ses enfants, mais, quoi qu'il en soit, Sainte Église témoigne bien du fait là où Notre Seigneur dit : « Je sui venuz de pellican par semblance ».

La perdrix est bonne à manger, mais tricheresse et luxurieuse. Les mâles ont des vices contre nature. Les femelles garnissent leurs nids d'épines et de petites feuilles. Là mère transporte ses petits d'un lieu à l'autre pour taquiner son mâle. Elle fait semblant de ne pouvoir voler, pour tromper les chasseurs.

Le papegaut (perroquet) est un oiseau vert, avec le bec et les pieds rouges comme sang. Sa langue lui permet de prononcer des paroles articulées, si l'on lui en apprend dans sa jeunesse. On le châtie avec une petite verge de fer. Les Indiens prétendent qu'il n'en nait point ailleurs que dans leur pays. Ceux qui ont cinq doigts sont de bonne race, ceux qui en ont trois de basse extraction. Toute sa force est dans sa tête et dans son bec.

Le paon, bel oiseau, simple en son allure. « Vois

de deable et pis de safir », et riche queue de diverses couleurs, dont il n'est pas peu fier. Quand il voit qu'on l'admire, il étale cette queue en montrant son derrière. Sa chair est dure et de haut goût.

La tourterelle, qui habite volontiers loin des gens, est une veuve inconsolable. Elle couvre son nid (qu'elle place au creux des arbres) de feuilles d'esquille*, herbe qui fait fuir le loup.

Le vautour est un grand oiseau pareil à l'aigle, dont le flair est étonnant. On dit qu'il sent les armées en marche, devinant qu'elles sèmeront bientôt des cadavres. Il paraît que les vautours font des petits « sans conjunction de masle et de femele » ; ils vivent cent ans.

Une grande bête, avec des ailes et des plumes comme les oiseaux et des pieds de chameau, voilà l'autruche. Elle n'a pas de mémoire, couvre ses œufs de sable et les oublie : ils éclosent tout seuls au soleil. Comme armes, deux « ongles » dont la bête se sert en guise d'éperons. Son estomac est si parfait qu'il digère le fer. Sa graisse est excellente pour les douleurs.

Le coq, oiseau domestique qui chante les heures du jour et de la nuit et les changements de temps ; avant de chanter, il bat des ailes trois fois. On le chaponne. Le chapon est très bon en été ; la géline vaut mieux en hiver. Se garder des poules blanches. L'orge demi-cuite pousse à la ponte. Au printemps, faire couver, mais toujours un nombre d'œufs impair,

* géranium, d'après Godefroy.

pendant que la lune croit, c'est-à-dire du 9e au 15e jour de la lune.

Les « Bestes ». Et d'abord, le lion. En grec, son nom signifie roi. Son cri met toutes les autres bêtes en fuite; et nul n'ose passer « la ou il fait cercle de sa coe ». Il y a des lions de petite taille, à crins crespés, qui sont peu belliqueux; d'autres, de grande taille, à crins simples, qui sont merveilleusement hardis. Redouté de tous, le lion craint, lui-même, les coqs blancs, le grincement des roues, le feu et les scorpions. Celui qui n'a pas voulu que rien fût sans contrepoids a donné les serpents au lion pour limiter sa race. De plus, les lions ont la fièvre trois jours par semaine, ce qui les affaiblit beaucoup; mais la nature leur enseigne à manger de la ciguë pour se guérir. Le lion est ami de l'homme, pitoyable et généreux. Il mange (toujours de la viande fraîche) et boit de deux jours l'un, et se fait vomir quand il a trop mangé ou qu'il se sent alourdi devant les chasseurs. Il fait l'amour « envers » avec sa femelle, comme les loups-cerviers, les chameaux, les éléphants, les unicornes et les tigres, et engendre cinq petits la première fois. Mais la lionne, abîmée par leur naissance, n'en peut plus concevoir que quatre la fois suivante, puis trois, puis deux, puis un; ensuite, elle est stérile à jamais. Tous les lions ont les yeux ouverts en dormant; on reconnait leur âge à leurs dents; ils effacent soigneusement la trace de leurs pas avec leur queue.

« Antelu », l'antilope, est une bête que l'on ne

peut prendre, car ses cornes en dents de scie coupent les filets et les grands arbres. Mais elle s'embarrasse parfois dans les roseaux flexibles qui bordent l'Euphrate ; alors l'homme, l'entendant crier, vient et s'en saisit.

Les ânes sauvages, ou onagres, que l'on trouve en Afrique, sont indomptables. Chaque mâle a plusieurs femelles et se montre si jaloux qu'il a tendance à châtrer ses propres « poulains ». L'onagre brait régulièrement une fois par heure, jour et nuit ; il peut, par conséquent, servir d'horloge.

Les bœufs d'Asie ont des crins comme des chevaux et de très grandes cornes contournées. Poursuivis, ils lâchent une fiente très puante, qui brûle tout ce qu'elle touche. Ceux de l'Inde n'ont qu'une corne et le sabot comme celui des chevaux. Ceux d'Allemagne, qui sont fort grands, sont bons pour le transport. Les buffles, qui dorment au profond des grands fleuves, sont très affectueux en ménage. Ce genre d'animal étant fort utile pour l'économie, le bon maître doit savoir choisir ses bœufs domestiques : membres gros et carrés, grandes oreilles, front large, yeux et lèvres noires, cornes noires, narines ouvertes, gorge pendante jusqu'au genou, ... queue grande et bien poilue. La vache doit être haute et longue, de grand corsage, les cornes noires, oreilles poilues, petits ongles, jambes courtes. De trois à dix ans, c'est le bon âge.

La brebis, bête simple, paisible et craintive, reconnaît ses petits au bêler. Animal très profitable

aussi pour le lait, la chair, la laine et la peau. Choisir les bêtes grandes et légères, à toison blanche et épaisse, et de bon âge (jusqu'à huit ans). D'un mouton blanc peuvent naître des moutons tachetés ; mais un mouton noir n'en engendre jamais de blancs. Au reste, noirs et blancs n'ont pas la même voix ; ceux-ci disent *beh* et ceux-là *meh*. Aristote avance que les brebis exposés au vent du Nord engendrent des mâles, et celles qui sont exposés au vent Austral des femelles.

Belette, animal analogue à la souris, qui chasse la couleuvre. Deux espèces : l'une qui habite les maisons, l'autre les champs. On prétend que les belettes conçoivent par l'oreille et enfantent par la bouche ; mais d'aucuns disent que c'est faux. Elles sauraient aussi ressusciter leurs petits, mais on ne dit pas comment.

Deux espèces de chameaux : l'un a deux bosses sur l'échine, l'autre une seule ; cette dernière a les pieds à l'épreuve de la marche. Les grands chameaux portent de très lourds fardeaux ; les petits, ou dromadaires, vont vite et longtemps. Les uns et les autres sont très fatigués par l'acte sexuel. Jamais un chameau ne consentirait à s'accoupler avec sa mère, délicatesse très rare chez les bêtes. Les chameaux peuvent se passer de boire pendant trois jours ; si l'eau est claire, ils la troublent en piétinant, avant d'en boire. Ils vivent cent ans dans leur pays.

Le castor, ou « chien pontique », est chassé pour ses organes sexuels, fort utiles en médecine. Il le sait

et se les arrache avec les dents, lorsqu'il est poursuivi, pour qu'on le laisse tranquille.

Chevreuils et biches ont un discernement remarquable et reconnaissent à la simple vue les bonnes herbes des mauvaises. Blessés, ces animaux soignent leurs plaies avec l'herbe « diptame », qui les guérit.

Le cerf, selon les anciens, n'a jamais la fièvre ; c'est pourquoi certains mangent de sa chair tous les jours avant dîner, comme fébrifuge. Il y a dans son cœur un os dont les médecins apprécient beaucoup les propriétés. Il se sert aussi de l'herbe « diptame ». Il sait pomper les serpents hors de leurs terriers souterrains « par l'aspirement de son nez et de sa bouche » et les foule aux pieds. C'est que le serpent lui sert de remède. Il le mange, et puis mue, rajeunit. Voilà pourquoi le cerf vit si longuement. Quand le cerf a les oreilles basses, il n'entend rien ; l'oreille dressée, il a l'ouïe très fine. Ces animaux traversent les fleuves à la queue leu-leu, la croupe de l'un servant d'appui à la tête du suivant. Quand ils entendent le « glatissement » des chiens sur leur piste, ils s'élancent dans la direction du vent contraire pour que leur odeur ne soit pas portée vers les chiens. Désespérant d'échapper, ils vont au-devant des chasseurs, pour mourir devant eux.

Le chien, fidèle à son maître, dont il reconnaît la voix, soigne ses plaies avec sa langue, et lâche souvent la proie pour l'ombre en traversant les rivières. Le croisement du chien et du loup, celui du chien et du tigre, sont féconds. — Les chiens domestiques sont

de diverses sortes : petits chiens « gouz[1] », qui sont bons à garder la maison ; plus petits encore « pour garder chambres et les liz as dames[2] ». On peut en avoir de minuscules, en les nourrissant peu, et leur tirer les oreilles souvent et menu, car « lors sont plus gent quant eles enclinent vers la terre ». Pour la chasse, « brachets » aux oreilles pendantes, qui connaissent l'odeur des bêtes et des oiseaux. Éviter les croisements de race au hasard des rencontres, pour que l'odorat ne se perde. Lévriers, acharnés à la poursuite des bêtes qu'on leur a appris à chasser d'abord : cerfs, ou loutres, bièvres et autre gibier d'eau. Les mâtins, grands, gros et forts, qui combattent le loup, le sanglier, l'ours, l'homme même. Ils se livrent entre eux de véritables combats ; il n'y a pas si longtemps que, en Champagne, « s'assemblerent tuit li chien dou païs en .I. leu, ou il s'entrecombatirent si asprement que il n'en demora que .I. vif, et tuit li autre furent mort en la place meisme ».

Le caméléon de l'Inde ressemble au lézard, avec des jambes droites et longues et une queue recourbée,

1. L'auteur de la notice sur Brunet dans l'*Histoire littéraire*, F[auriel], qui était du Midi, écrit (XX, p. 297), à propos de cette addition de l'encyclopédiste à ses sources ordinaires: « *Gous* est encore de nos jours, dans beaucoup de localités du Midi, un des trois noms génériques du chien, et, selon toute probabilité, le plus ancien [?]. » Sur l'étonnante fortune de ce mot, qui est un hypocoristique, dans plusieurs langues romanes, voir *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*. XIV (1906), p. 219 et s.

2. Au sujet des petits chiens d'appartement à la mode au XIVe siècle, voir P. Durrieu, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1909, p. 866.

l'allure de la tortue, une peau dure comme celle du crocodile, et les yeux « encavés dedans la teste », qui regardent toujours tout droit. Il ne mange ni ne boit, et vit de l'air du temps. Il prend instantanément la couleur des objets qu'il touche, à moins qu'ils soient blancs ou rouges. Il n'a pas de sang, si ce n'est au cœur. L'oiseau « Coraz » le tue, mais qu'il n'en mange point, ou il mourra (à moins qu'il ne l'assaisonne de laurier).

Le cheval, vivant toujours dans la société des hommes, a du sens et de la mémoire. Il reconnaît son seigneur et change d'habitudes en même temps que de maître. Quand ils sentent la bataille, les chevaux « se cointoient et s'esleecent » au son des trompettes, se réjouissent de la victoire, s'affligent de la défaite. L'auteur résume l'histoire de Bucéphale et celle de quelques autres coursiers célèbres de l'antiquité. Des chevaux ont pleuré à la mort de leur maître. Les mâles vivent longtemps (jusqu'à soixante-dix ans), mais non pas les femelles. En rognant les crins à celles-ci, on refroidit leur luxure, mais alors un « venefice d'amor » vient sur le front du poulain ; la mère l'arrache, mais, si on l'arrachait avant qu'elle l'eût enlevé, la mère refuserait son lait. — Un cheval est d'autant mieux portant qu'il plonge davantage dans l'eau « sa bouche et son nez » quand il boit.

Selon l'opinion des anciens sages, il faut, pour le choix des chevaux, considérer la forme, la beauté, la bonté, la couleur. La forme : croupe ronde, cuisses larges, pieds « bien cavez par dessous », etc. La

beauté : tête petite et sèche, le cuir collé aux os, oreilles courtes et dressées, grand yeux et large nez, crins épais et queue bien fournie. La bonté : entrain, « liée aleüre, membres crolans » ; on juge de la rapidité d'un cheval à ses oreilles et de sa force à ses « membres crolanz ». Couleur : le bai, ou ferrant pomelé, ou noir ou blanc, « ou cervin ou vairon ».

Le destrier est pour combattre, le palefroi pour chevaucher « a l'aise dou cors », le roncin pour porter les fardeaux. Tenir compte des qualités spéciales qui conviennent à chaque cas. Mais, règle générale : « por ce que vices et maladies de chevaus sont sanz nombre, dont les unes sont dedanz et les autres dehors, les unes apparissanz et les autres privées, si que nus ne puet estre qui n'en ait ou po ou mout, sachiez que cil sont meillor qui moins en ont. »

L'éléphant est la plus grande bête que l'on sache. Il a des dents d'ivoire ; un « bec », ou « promoistre », pareil à un serpent, qui lui sert à mettre ses aliments dans sa bouche. Ceux de Crémone disent que le second Frédéric en amena un à Crémone, que le Prêtre Jean lui avait envoyé : ils le virent frapper un âne si fort qu'il le jeta par terre. Cependant l'éléphant s'apprivoise ; son conducteur le dirige avec un crochet de fer ; on le chevauche, on place sur son dos des mangoneaux et des tours en bois pour combattre ; mais jamais il n'entrera dans un vaisseau pour passer la mer si l'on ne lui promet de le ramener plus tard. C'est un animal très intelligent ; car les éléphants

observent « la discipline » du soleil et de la lune comme les hommes et marchent en troupe « a eschieles* », avec un chef en tête et un serre-file en queue, lequel est commandant en second. C'est un animal très chaste. Chaque mâle a sa femelle, qu'il ne quitte jamais, et le veuvage est perpétuel chez eux. Encore n'éprouvent-ils d'émotion sexuelle qu'après avoir mangé de la mandragore qui croit près du Paradis terrestre. La femelle n'engendre qu'une fois et porte deux ans ; elle accouche dans un étang, dont le mâle bat continuellement l'eau pour éloigner le dragon, leur ennemi. Ceux qui voient souvent des éléphants disent que ces animaux, s'ils tombent, ne peuvent se relever, parce qu'ils n'ont pas de jointure au genou ; il leur faut recourir aux services de leurs congénères, qui les soulèvent comme par un cric.

La fourmi est « petite chose » de grande prévoyance, car elle accumule en été ses provisions d'hiver. Elle choisit le froment et refuse l'orge, qu'elle reconnaît à l'odeur, et concasse ses grains pour qu'ils ne puissent germer à l'humidité du sol. Les Éthiopiens rapportent qu'il existe une île où des fourmis énormes recueillent de l'or dans le sable. Ils y envoient paître des juments chargées de coffres béants. Les fourmis entassent leur or dans ces coffres. Puis, on rappelle les juments, qui reviennent à la nage. Les fourmis tueraient quiconque voudrait s'emparer directement de leurs trésors.

* par escadrons.

La hyène hante les cimetières et mange les corps des hommes. L'os de son échine est si roide qu'elle ne peut plier le corps et se tourne tout d'une pièce. Elle fréquente les maisons et les étables et imite la voix des gens. On prétend que l'hyène a dans les yeux une pierre de telle vertu que qui l'aurait sous sa langue devinerait l'avenir. C'est une bête magique, au point que tout être qu'elle effleure de son ombre devient subitement incapable de se mouvoir.

Le loup abonde en Italie et ailleurs ; sa force est dans sa gueule, mais il a les reins faibles et ne peut plier le cou. Les bergers disent qu'il vit de proie, ou de terre, ou de vent. Au temps de la luxure, plusieurs mâles suivent la louve, qui choisit le plus laid. Elle engendre en mai, quand le tonnerre vient. Quand le loup voit un homme avant que celui-ci l'ait aperçu, cet homme ne peut crier ; dans le cas contraire, c'est le loup qui « depose toute sa fierté » et s'immobilise. Lorsqu'il hurle, il met toujours son pied devant sa bouche, pour qu'on croie qu'il s'agit de plusieurs loups.

Les loups-cerviers, ou « lubernes », sont pommelés de taches noires comme l'once. Leur vue est si perçante qu'ils voient à travers les murs et les monts. Mais c'est l'animal le plus distrait du monde ; si, en mangeant, il regarde quelque autre chose, il oublie où son manger est. Ceux qui le savent disent que cette bête a dans le ventre une pierre précieuse. La preuve, c'est qu'on l'a vue couvrir son urine de sable, pour

que la pierre en question ne tombât pas entre les mains des hommes.

Le « lucrote » de l'Inde est le plus vite des animaux ; il est grand comme un âne avec une croupe de cerf, des jambes de lion, une tête de cheval, pieds de bœuf, bouche fendue jusqu'aux oreilles. Ses dents sont d'un seul tenant.

« Manticore », autre bête de l'Inde : face d'homme et couleur de sang, yeux jaunes, corps de lion et queue de scorpion. « Et s'assemblent en tel maniere que ores maint li uns desouz et ore li autres ».

La panthère est tachetée de petits cercles blancs et noirs, comme des yeux. Elle est en bons termes avec tous les autres animaux, le dragon excepté. Après avoir pris sa nourriture, elle dort trois jours ; puis, elle ouvre la bouche, et cela sent si bon que toutes les bêtes approchent pour en jouir, à l'exception du dragon, qui se cache dans les trous, car il a très peur. La femelle n'engendre qu'une fois parce que le premier petit qu'elle a lui abîme pour toujours les entrailles avec ses griffes.

Comme les polypes de la mer et le caméléon, la « parande » d'Éthiopie, grande comme un bœuf, cornue comme un cerf, change de couleur selon la teinte des choses les plus prochaines.

Le singe imite ce qu'il voit faire à l'homme ; il est gai à la lune nouvelle et mélancolique à la pleine lune. La « singesse » porte deux petits, dont il en est un qu'elle préfère ; elle porte celui-ci dans ses bras et l'autre sur ses épaules. Il arrive pourtant que,

en fuyant, elle lâche son préféré, tandis que l'autre, accroché à son col, échappe comme elle au chasseur. Les Éthiopiens disent que, dans leur pays, il y a plusieurs espèces de singes.

Le tigre, tacheté de noir, est surtout commun en Hyrcanie. Cet animal léger et féroce suit à la piste le chasseur qui a dérobé ses petits, mais l'homme s'en tire en jetant sur sa route des miroirs. Le tigre poursuivant croit voir sa progéniture en se regardant dans le miroir, et, quand il a reconnu son erreur en retournant l'objet, l'homme est sauvé.

La taupe creuse sous la terre et mange les racines qu'elle trouve ; cependant certains assurent qu'elle vit de terre seulement. Elle n'y voit goutte, car la nature n'a pas ouvert la peau qui est sur ses yeux.

L'unicorne ressemble à un cheval avec des pieds d'éléphant et une queue de cerf, et sa voix est épouvantable. Au milieu de sa tête s'érige une corne resplendissante, qui a bien quatre pieds de long, si forte et si aiguë qu'elle perce tout ce qu'elle atteint. L'unicorne n'a jamais été capturé. Pourtant les chasseurs le déçoivent par le ruse que voici : ils envoyent une pucelle dans le pays que l'animal hante ; celui-ci va aussitôt poser sa tête sur le giron de la jeune fille et s'endort.

La force de l'ours est dans ses membres ; c'est pour cela qu'il marche souvent « en estant », c'est-à-dire tout droit, sur ses pieds. Malade, il se guérit avec de la flouve ; mais la mandragore est, pour lui, un poison mortel. Il aime le miel et fait l'amour comme

les hommes, mais la gestation ne dure que trente jours : à cause de cette durée si brève, le petit qui naît est infirme, de sorte que la mère doit le lécher et le réchauffer longtemps pour qu'il prenne figure et vie. L'opération dure quatre mois, et la mère est affaiblie, aveuglée par l'obscurité quand elle sort, après cela, de sa tanière. Plusieurs disent que cette bête engraisse et profite d'autant plus qu'on la bat.

L'auteur a brièvement devisé ainsi de la génération du monde, des premiers rois de la terre, de l'établissement de l'une et de l'autre loi, de la nature du ciel et de la terre, de l'ancienneté des vieilles histoires, et de l' « estre de chascun ». Il n'en dira pas davantage car, s'il voulait « plus largement metre en escrit et monstrer chascune chose por quoi et comment », le livre serait sans fin.

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX RELATIFS A CE QUI EST DIT DES PHÉNOMÈNES NATURELS DANS LES LITTÉRATURES DU MOYEN AGE

Il est dit, à la fin de l'Introduction (p. XXIII) quels sont le caractère et l'intention de cet Appendice. J'ajoute seulement ici : c'est à dessein que l'on n'y a pas fait figurer 1° un grand nombre de dissertations anciennes sur Dante astronome, physicien, naturaliste, etc., qui sont énumérées dans le Répertoire des sources historiques du moyen âge (*Bio-Bibliographie*) de M. Ulysse Chevalier ; 2° les dissertations, très nombreuses, qui ont été écrites sur le Sentiment [littéraire] de la Nature à telle époque ou dans tels auteurs du moyen âge[1] : elles n'ont vraiment aucun intérêt pour notre objet. Par contre, on y a compris des travaux purement philologiques sur les noms de certains êtres ou objets matériels et sur les comparaisons tirées des règnes animal et végétal, parce qu'il s'y trouve des données pour l'histoire des croyances populaires. J'en ai connu plusieurs par des communications de M. G.-A. Hückel, ancien étudiant à l'Université de Paris, qui a bien voulu dépouiller pour moi quelques recueils bibliographiques. Il va de soi que les indications de ces recueils ont été contrôlées.

1. Comme celle de G. Stockmayer, *Ueber Naturgefühl in Deutschland im X und XI Jahrhundert* (Leipzig, 1910). Cf. *La Société française au XIIIe siècle*. Appendice, n. 64, 75, 76, 141.

1. F. Angelitti. *Ulisse astronomo e geodeta nella Divina Commedia.* Dans *Giornale Dantesco*, IX, pp. 208-213.

2. — *Le regioni dell'aria nella Divina Commedia.* Dans *Memorie del R. Osservatorio astronomico di Palermo*, I, 5. Cf. *Bulletino della Società dantesca italiana*, VII, p. 223-225.

3. — *Discussioni scientifico-dantesche su le stelle che cadono e le stelle che salgono, su le regioni dell' aria, su l'altezza del Purgatorio.* Dans *Giornale di scienze naturali ed economiche*, XXIII.

4. F. Bangert. *Die Tiere im altfranzösischen Epos.* Marburg, 1884, in-8, 122 p. Dans les *Ausgaben u. Abhandlungen* de E. Stengel, n. XXXIV (1885), 244 p.

5. G. Bilfinger. *Die mittelalterlichen Horen und die modernen Stunden. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte.* Stuttgart, 1892, in-8, x-279 p.

6. O. Batereau. *Die Tiere in der mittelhochdeutschen Literatur.* Borna-Leipzig, 1909, in-8, 65 p.

7. V. Bellio. *Le cognizioni geografiche di Giovanni Villani*, dans *Memorie della Società geografica italiana*, X, 1903, p. 1-113. Cf. le même, *Le cognizioni di geografia generale di G. Villani. Parte II.* Roma, 1906, in-8, 44 pp.

8. M. Bethany. *Ärzte, Krankheiten und deren Heilung nach Cäsarius von Heisterbach. Ein Beitrag zur mittelalterlichen Volksmedizin.* Dans *Zeitschrift des Vereins für rheinische und westfälische Volkskunde*, I, 1904, p. 154-158.

9. E. Björkmann. *Die Pflanzennamen der althochdeutschen Glossen.* Dans la *Zeitschrift für deutsche Wortforschung*, II, 202-233 ; III, 263-307 ; VI, 174-198.

10. P. G. Boffito. *La meteorologia dell' « Acerba »*, dans l'*Annuario storico meteorologico italiano*, I (1899).

11. — *La meteorologia della Divina Commedia.* Dans l'*Annuario storico meteorologico italiano*, II (1900).

12. — *Il fumo e il vento. Noterella dantesca, a proposito dell' episodio di Buonconte...* Dans l'*Annuario storico meteorologico italiano*, II (1900).

13. — *La sfera del fuoco secondo gli antichi e secondo Dante.* Dans *Atti del R. Istituto veneto*, LXI (1902), p. 281-304. Cf. *Bulletino della Società dantesca italiana*, X, p. 260-262.

14. — *Di alcune questioncelle di cosmogonia dantesca.* Pavia, 1902, in-8, 14 p. Extr. de la *Rivista di fisica, matematica e scienze naturali*. Cf. *Bulletino*

della Società dantesca italiana, X, p. 253-255.

15. — *Intorno alla « Quaestio de aqua et terra » attribuita a Dante*. I. La controversia dell' acqua e della terra prima e dopo di Dante. Memoria ; II. Il trattato dantesco. Dans *Memorie della R. Accad. d. Scienze di Torino*, série II, t. 51, 52. — Cf. *Bulletino della Società dantesca italiana*, X, p. 388-400 ; *Giornale storico della letteratura italiana*, XLI, p. 427-431.

16. — *La leggenda degli antipodi*, dans *Miscellanea di studi critici ed. in onore di Arturo Graf*, 1903, p. 583-601.

17. Fr. Boll. *Chaucer und Ptolemaeus*. Dans *Anglia*, XXI (1899), p. 222-230.

18. F. Brinkmann. *Das Pferd in den romanischen Sprachen...*, dans l'*Archiv* de Herrig, L (1872), p. 123-90.

19. — *Der Hund in den romanischen Sprachen...* Ibidem, XLVI (1870), p. 425-64.

20. M. Bull. *Die französischen Namen der Haustiere alter und neuer Zeit mit Berücksichtigung der Mundarten*. Berlin, 1902, in-8, 80 p.

21. Ign. Cantù. *Dante considerato come uomo di scienza*. Milano, 1847, in-8.

22. Cénac-Moncaut. *Les jardins du Roman de la Rose comparés avec ceux des Romains et ceux du moyen âge*, dans *L'Investigateur, journal de l'Institut historique*, VIII (1868), p. 225-241.

23. Cortelyou (J. van Zandt). *Die altenglischen Namen der Insekten, Spinnen-und Krustentiere*. Heidelberg, 1906, in-8, VII-124 p. (*Anglistische Forschungen*, XIX).

24. O. Doberentz. *Die geographischen Elemente des von Honorius [Augustodunensis] gelieferten Abrisses*, dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, XIII (1881), p. 29 et s.

25. E. Dreesbach. *Der Orient in der altfranzösischen Kreuzzugslitteratur*. Breslau, 1901, in-8, 96 p.

26. Easter (De la Warr B.). *A study of the magic elements in the romans d'aventure and the romans bretons*, pt. I. Baltimore, 1906, in-8, IX-56 pp.

27. St. Fellner. *Albertus Magnus als Botaniker*. Wien, 1881, in-8, 90 pp.

28. E. Flügel. *Ueber einige Stellen aus dem Almagestum Cl. Ptolemæi bei Chaucer und im Rosenroman*. Dans *Anglia*, XVIII (1896), p. 133-140.

29. H. Fronober. *Die Lehre von Materie und Form nach Albrecht dem Grossem*. Breslau, 1909, in-8, 80 p.

30. R. M. Garrett. *Precious stones in old english litterature.* Leipzig, 1909, in-8, xiv-92 pp. (Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philologie, n. XLVII).

31. M. S. Garver. *Sources of the beast similes in the Italian lyric of the thirteenth century.* Dans *Romanische Forschungen,* XXI (1908), p. 276-320.

32. O. Geissler. *Religion und Aberglaube in den mittelenglischen Versromanzen.* Halle a. d. S., 1908, in-8, 82 p.

33. I. Giglioli. *Dante e l'agricoltora del suo secolo.* Dans le *Giornale Dantesco*, VII, p. 193-218.

34. — *Dante and the action of light upon plants.* Dans *Nature,* LIX, n. 1531.

35. G. Görke. *Ueber Tierverwandlungen in französischer Dichtung und Sage.* Königsberg, 1904, in-8, 63 p.

36. I. Hallberg. *L'Extrême-Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident des XIIIe, XIVe et XVe siècles. Étude sur l'histoire de la géographie.* Göteborg, 1907, in-8, viii-573 p.

37. A. Hartel. *Verzauberte Oertlichkeiten und Gegenstände in der alfranzösischen erzählenden Dichtung.* Hannover, 1908, in-8, 78 p.

38. W. Hensel. *Die Vögel in der provenzalischen und nordfranzösischen Lyrik des Mittelalters,* dans les *Romanische Forschungen,* XXVI (1909), pp. 584-670. Cf. *Romania,* XXXVIII, p. 326.

39. R. T. Holbrook. *Dante and the animal kingdom.* New-York, 1902, xviii-375 p. Cf. *Modern Language Notes,* XVIII, p. 118-122; *Bulletino della Società Dantesca italiana,* X, p. 336-337; *Giornale storico della letteratura italiana,* XLI, p. 166-178; *Rassegna nazionale,* CXXX.

40. J. Hoops. *Ueber die altenglischen Pflanzennamen.* Freiburg i. Br., 1889, in-8, 84 p.

41. R. Jordan. *Die altenglischen Säugetiernamen zusammengestellt und erläutert.* Heidelberg, 1903, in-8, xix-212 pp. (*Anglistische Forschungen,* XII). Cf. Beiblatt zur *Anglia,* XIV (1903), p. 231-234.

42. J. Jühling. *Die Tiere in der deutschen Volksmedizin alter und neuer Zeit. Nach den in der k. Bibliothek zu Dresden gedruckten und ungedruckten Quellen.* Mittweida, 1900, in-8, viii-355 p.

43. Ch. Joret. *La rose dans l'antiquité et au moyen âge.* Paris, 1892, in-16.

44. L. Karl. *La Hongrie et les*

Hongrois dans les chansons de geste. Dans la *Revue des langues romanes*, 1908, pp. 5-38.

45. A. Kitze. *Das Ross in den altfranzösischen Artus-und Abenteuer romanen.* Marburg, 1887, in-8, 47 p. Dans *A. u. A.*, n. LXXV (1888), 48 p.

46. Fr. Klaeber. *Das Bild bei Chaucer.* I. *Sammlung der Bilder aus der Tierwelt.* Berlin, 1892, in-8, 36 p. — Cf. le même, *Das Bild bei Chaucer.* Berlin, 1893, in-8, viii-454 p.

47. J. Koch. *Das Meer in der mittelhochdeutschen Epik.* Münster, 1910, 99 pp.

48. J. J. Köhler. *Die altenglischen Fischnamen.* Heidelberg, 1906, in-8, viii-87 p. (*Anglistische Forschungen*, XXI). Cf. Beiblatt zur *Anglia*, XIV (1903), pp. 231-234.

49. O. Kühn *Ueber Erwähnung und Schilderung von körperlichen Krankheiten und Körpergebrechen in altfranzösischen Dichtungen.* Breslau, 1904, in 8, 114 p.

— *Medizinisches aus der altfranzösischen Dichtung.* Breslau, 1904, in-8, 147 p. Dans *Abhandlungen zur Geschichte der Medizin*, VIII. Cf. *Zeitschrift für fr. Sprache u. Litteratur*, XXVIII (1905), p. 45-49.

50. H. Langenberg. *Aus der Zoologie des Albertus Magnus.* Elberfeld, 1891, in-4, 40 p.

51. F. Laue. *Ueber Krankenbehandlung und Heilkunde in der Litteratur des alten Frankreichs.* Göttingen, 1904, in-8, 135 p.

52. D. Lauerstein. *Der deutsche Garten des Mittelalters bis um das Jahr 1400.* Göttingen, 1900, in-8, 51 p.

53. A. Lecoy de la Marche. *Les Sciences et la Médecine au moyen âge*, dans la *Nouvelle Revue*, XXXVI (1885), p. 77-113.

54. A. Leone. *Di alcune teorie cosmogoniche di Dante.* Pavia, 1902, in-8, 12 p. Extr. de la *Rivista di fisica, matematica e scienze naturali.* Cf. *Bulletino della Società dantesca italiana*, X, p. 253-255 ; et *L'Ateneo*, 1902.

55. E. v. Lippmann. *Chemisches bei Marco Polo*, dans la *Zeitschrift für angewandte Chemie*, 1908.

56. W. E. Mead. *Color in old english Poetry*, dans *Publications of the Modern Language Association of America*, XIV (1899), p. 169-206.

57. G. de Mirafiore. *Dante georgico : saggio.* Firenze, 1898, in-8, xiii-176 p. Cf. *Giornale storico della letteratura italiana*, XXXII, p. 428-430.

58. E. Moore. *Studies in Dante, Third series. Miscellaneous*

essays. Oxford, Clarendon Press, 1903, in-8, XVI-388 p.

I. *The astronomy of Dante* (pp. 1-108, fig.). Paru, sans nom d'auteur, dans la *Quarterly Review*, t. CLXXXVII, avril 1898 — II. *The geography of Dante* (pp. 109-143. 1 pl., carte).

58a. [E. SANESI e G. BOFFITO. *La geografia di Dante secondo Edoardo Moore; traduzione e riassunto riveduto ed approbato dell' autore*. Firenze, 1905, in-8, 22 p. — *L'astronomia di Dante secondo Ed. Moore*, dans la *Rivista geografica italiana*, XIII, 1906.]

59. C. TH. MÜLLER. *Zur Geographie der älteren Chansons de geste*. Göttingen, 1885, in-8, 36 p.

60. G. NICOLUSSI. *Le notizie e le leggende geografiche concernenti l'Italia nel Dittamondo di Fazio degli Uberti*. Dans les *Rendicondi del R. Istituto lombardo*, 2e série, XXXI (1898), pp. 157-178.

61. A. OTT. *Étude sur les couleurs en vieux français*. Paris, 1899, in-8, XII-187 p. Cf. *Romania*, XXIX, p. 477-478.

62. FR. D'OVIDIO. *Studj sulla Divina Commedia*. Palermo, 1901, in-8, XVI-608 p.

IV. Dante e la magia. — XVI. Dante e la filosofia del linguaggio.

63. H. PALANDER. *Die althochdeutschen Tiernamen*. I. *Die Namen der Säugetiere*. Darmstadt, 1899, XIV-171 p. Cf. *Englische Studien*, XXX (1902), p. 134-137.

64. G. PARIS. *La Sicile dans la littérature française du moyen âge*, dans *Romania*, V (1876), p. 109-13.

65. R. PICCOLI. *Astrologia dantesca*. Firenze, 1909, in-8, 42 p.

66. H. RELING et J. BOHNHORST. *Unsere Pflanzen nach ihren deutschen Volksnamen, ihrer Stellung in Mythologie und Volksglauben, in Sitte und Sage, in Geschichte und Literatur*. Gotha, 1904, in-8, XVI-416 p.

67. A. REUNIER. *Quelques mots sur la médecine au moyen âge, d'après le « Speculum majus » de Vincent de Beauvais*. Paris, 1893, in-8, 60 p.

68. G. RIZZACASA D'ORSOGNA. *I movimenti de' pianeti superiori secondo Dante*. Dans *Giornale Dantesco*, XIII, p. 237-242.

69. E. ROLLAND. *Faune populaire de la France*. Paris, depuis 1877, I-XII, 9 vol. in-8.

69a — *Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore*. Paris, depuis 1896, 4 vol. in-8. Cf. *Revue critique d'histoire et de littérature*, XLIX (1900), p. 15-18.

70. V. RUSSO. *La cosmografia*

e il « Paradiso » di Dante. Firenze, 1897, in-4, 32 p. Extr. du *Giornale Dantesco*, V.

71. L. Sainéan. *La création métaphorique en français et en roman. Images tirées du monde des animaux domestiques. Le chat. Avec un appendice sur la fouine, le singe et les strigiens.* Halle a. d. S., 1905, in-8, IV-148 p. (Beihefte zur *Zeitschrift für romanische Philologie*, I.).

72. — *La création métaphorique en français et en roman. Images tirées du monde des animaux domestiques. Le chien et le porc. Avec des appendices sur le loup, le renard et les batraciens.* Halle a. d. S., 1907, in-8, VIII-174 p. (Beihefte zur *Zeitschrift für romanische Philologie*, X.).

73. — *Les noms romans du chien et leurs applications métaphoriques*, dans *Mémoires de la Société linguistique de Paris*, XIV (1906), p. 210-275.

74. P. Savj-Lopez. Sur les oiseaux dans la poësie et la légende au moyen âge. Dans *Trovatori e poeti* (Milano, 1907), p. 245 et s.

75. G. Schiavo. *Fede e superstizione nell' antica poesia francese*, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIV (1890), p. 89-127, 275-97; XVII (1893), p. 55-112. — Cf. *Romania*, XIV (1890), p. 617, et *Le Moyen âge*, 1891, p. 5.

76. W. Schober. *Die Geographie der altfranzösischen Chansons de geste.* I. Marburg, 1902, in-8, 100 p.

77. R. Schröder. *Glaube und Aberglaube in den altfranzösischen Dichtungen.* Hannover, 1886, in-8, 36 p. — Le même. *Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Mittelalters.* Erlangen, 1886, in-8, 186 p. Der Aberglaube in den verschiedenen Gebieten der Natur.

78. C. Schwarzentraub. *Die Pflanzenwelt in den altfranzösischen Karlsepen, I. Die Bäume.* Marburg, 1890, in-8, 74 p.

79. H. Stadler. *Albertus Magnus als selbständiger Naturforscher*, dans les *Forschungen zur Geschichte Bayerns*, XIV, pp. 95-114.

80. — *Albertus Magnus von Cöln als Naturforscher und das Kölner Autogramm seiner Tiergeschichte.* Leipzig, 1908.

81. S. Vogl. *Die Physik Roger Bacos.* Erlangen, 1906, x-106 p.

82. H. Wehrle. *Die deutschen Namen der Himmelsrichtungen und Winde.* Strassburg, 1905, in-8, 75 p. Dans la *Zeitschrift für deutsche Wortforschung*, VII et VIII.

83. K. Werner. *Die Kosmologie und allgemeine Naturlehre*

des Roger Baco. Wien, 1879.
84. Ch. H. Whitman. *The old english animal names : Mollusks, Toads, Frogs, Reptiles.* Dans *Anglia,* XXX (n. F. XVIII), 1907, p. 380-393.
85. — *The birds of old english Literature,* dans le *Journal of German Philology,* II, 2.
86. J. E. Willms. *Eine Untersuchung über den Gebrauch der Farbenbezeichnungen in der Poesie Altenglands.* Münster i. W., 1902, in-8, 79 p.
87. Fr. Wohlgemuth. *Riesen und Zwerge in der altfranzösischen erzählenden Dichtung.* Leipzig, in-8, 110 pp.
88. A. Wünsche. *Die Pflanzenfabel in der mittelalterlichen deutschen Litteratur.* Dans la *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte,* XI (1897), p. 373-441.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. 1
I. Philippe de Thaon. 1
II. L'Image du Monde. 49
III. Barthélemy l'Anglais, le Maître des Propriétés des choses. 114
IV. Le Roman de Sidrach. 180
V. Placides et Timeo, ou le Livre des Secrets aux Philosophes. 265
VI. Le Livre du Trésor. 328

Bibliographie des travaux relatifs a ce qui est dit des phénomènes naturels dans les littératures du moyen âge. 393
Table des matières. 401

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

Librairie HACHETTE et Cie, 79, boul. St-Germain, à Paris

Ouvrage complet

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS, LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, REBELLIAU, SAGNAC, VIDAL DE LA BLACHE

Dix-huit volumes grand in-8, brochés, de 400 pages

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'*Histoire de France* comprend 18 volumes grand in-8, brochés, de 400 pages. Chaque volume. . . . . 6 fr.
Relié. . . . . 10 fr.
L'ouvrage complet se compose de 72 fascicules d'environ 96 pages chacun. Chaque fascicule . . . . . 1 fr. 50

(*Voir à la page 4 la Table de l'ouvrage.*)

A NOS LECTEURS

Depuis qu'ont été écrites les dernières grandes Histoires de France, depuis Henri Martin et Michelet, sur nos provinces et sur nos villes, sur les règnes et les institutions, sur les personnes et sur les événements, un immense travail a été accompli.

Le moment était venu d'établir le résumé de ce demi-siècle d'études et de coordonner dans une œuvre d'ensemble les résultats de cette incomparable enquête.

Une pareille tâche ne pouvait être entreprise que sous la direction d'un historien qui fût en même temps un lettré. Nous nous sommes adressés à M. E. Lavisse, qui a choisi ses collaborateurs parmi les maîtres de nos jeunes Universités.

D'accord sur les principes d'une même méthode, ils ont décrit les transformations politiques et sociales de la France, l'évolution des mœurs et des idées et les relations de notre peuple avec l'étranger, en s'attachant aux grands faits de conséquence longue et aux personnages dont l'action a été considérable et persistante.

Ils n'ont eu ni passions ni préjugés.

Le temps n'est pas encore lointain où l'histoire de l'ancienne France était un sujet de polémique entre les amis et les ennemis de la Révolution.

A présent, tous les hommes libres d'esprit pensent qu'il est puéril de reprocher aux ancêtres d'avoir cru à des idées et de s'être passionnés pour des sentiments qui ne sont pas les nôtres. L'historien sachant que, de tout temps, les hommes ont cherché de leur mieux

les meilleures conditions de vie, essaie de ne les pas juger d'un esprit préconçu.

Pourtant l'historien n'est pas — il n'est pas d'ailleurs souhaitable qu'il soit — un être impersonnel, émancipé de toute influence, sans date et sans patrie. L'esprit de son temps et de son pays est en lui ; il a soin de décrire aussi exactement que possible la vie de nos ancêtres comme ils l'ont vécue ; mais à mesure qu'il se rapproche de nos jours il s'intéresse de préférence aux questions qui préoccupent ses contemporains.

S'il étudie le règne de Louis XIV, il s'arrête plus longtemps à l'effort tenté par Colbert pour réformer la société française et faire de la France le grand atelier et le grand marché du monde, qu'à l'histoire diplomatique et militaire de la guerre de Hollande, affaire depuis longtemps close. On ne s'étonnera donc pas si Colbert — et ceci n'est qu'un exemple choisi entre beaucoup — occupe dans notre récit une place plus grande que de Lionne ou Louvois.

Ainsi à mesure que la vie générale se transforme et que varie l'importance relative des phénomènes historiques, la curiosité de l'historien, emportée par le courant de la civilisation, se déplace et répond à des sentiments nouveaux.

Les éditeurs de l'Histoire de France ont voulu donner à la génération présente la plus sincère image qui puisse lui être offerte de notre passé, glorieux de toutes les gloires, traversé d'heures sombres, parfois désespérées, mais d'où la France toujours est sortie plus forte, en quête de destinées nouvelles et entraînant les peuples vers une civilisation meilleure.

Ils souhaitent avoir réussi.

Table de l'Histoire de France

TOME I.

I. — ***Tableau géographique de la France***, par M. *P. Vidal de La Blache*, professeur à l'Université de Paris.

II. — ***Les origines; la Gaule indépendante et la Gaule romaine***, par M. *G. Bloch*, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences d'Histoire ancienne à l'École normale supérieure.

TOME II.

I. — ***Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carolingiens***, par MM. *E. Bayet*, directeur de l'Enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, *Pfister*, professeur à l'Université de Nancy, et *Kleinclausz*, chargé de cours à l'Université de Dijon.

II — ***Les premiers Capétiens (987-1137)***, par M. *A. Luchaire*, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.

TOME III.

I. — ***Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226)***, par M. *A. Luchaire* de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.

II. — ***Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328)***, par M. *Ch.-V. Langlois*, professeur adjoint à l'Université de Paris.

TOME IV.

I. — ***Les premiers Valois et la Guerre de Cent Ans (1328-1422)***, par M. *A. Coville*, professeur à l'Université de Lyon.

II. — ***Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492)***, par M. *Ch. Petit-Dutaillis*, professeur à l'Université de Lille.

TOME V.

I. — ***Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François Ier (1492-1547)***, par M *H. Lemonnier*, professeur a l'Université de Paris.

II — ***La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559)***, par M. *H. Lemonnier*.

TOME VI.

I. — ***La Réforme et la Ligue. — L'Édit de Nantes (1559-1598)***, par M. *Mariéjol*, professeur à l'Université de Lyon.

II. — ***Henri IV et Louis XIII (1598-1643)***, par M. *Mariéjol*.

TOME VII.

I — ***Louis XIV. La Fronde. Le Roi. Colbert (1643-1685)***, par M. *E. Lavisse* de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.

II. — ***Louis XIV. La Religion. Les Lettres et les Arts. La Guerre (1643-1685)*** par M. *E. Lavisse*.

TOME VIII.

I. — ***Louis XIV. La fin du règne (1685-1715)***, par MM. *E. Lavisse*, *A. Rébelliau*, bibliothécaire de l'Institut, et *P. Sagnac*, maître de conférences à l'Université de Lille.

II. — ***Louis XV (1715-1774)***, par M. *H. Carré*, professeur a l'Université de Poitiers

TOME IX.

I. — ***Louis XVI (1774-1789)***, par M. *H. Carré*.

II — Tables analytiques.

124123

HF
L2845c

Author Langlois, Charles Victor

Title La connaissance de la nature et du monde au moyen age d'après quelques écrits,&c.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not remove the card from this Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU